

Ellinor Dunning, Camille Aeschimann
ArchaeoConcept (Edit.)

Est-ce qu'être
archéologue c'est aussi
penser au futur?

Parler d'archéologie autrement

Un manuel pratique

Comment
préserve-t-on l'histoire,
même sans objets
tangibles?

À partir de quand un
vestige ou un objet
devient-il patrimoine?



Parler d'archéologie autrement

Ellinor Dunning, Camille Aeschimann
ArchaeoConcept (Edit.)

Parler d'archéologie autrement

Un manuel pratique



LIBRUM Publishers & Editors LLC | Basel | Frankfurt a.M.

Table des matières

Avant-propos	8
Introduction	12
 PARTIE I: Une recherche participative sur les représentations collectives de l'archéologie	 15
1. À l'origine de ce livre, un projet de recherche participative: les Salons archéologiques	16
2. Plongée dans les objectifs et la méthodologie de cette recherche originale	19
2.1. Comment choisir les participant·e·s?	20
2.2. La participation des convives	20
2.3. Échanger avec les participant·e·s après le Salon	23
2.4. Quelques limites à la démarche...	24
2.5. Comment faire parler les données? Méthode d'analyse	24
2.5.1 Organiser les données : le codage des énoncés	25
2.5.2 La culture matérielle des Salons : analyse des objets et des cartes	26
3. Qui sont les participant·e·s à la recherche? Profils sociodémographiques	27
3.1. La représentation des genres	28
3.2. L'âge	29
3.3. La formation	30
3.4. La profession	30
3.5. La langue	31
3.6. L'intérêt pour l'archéologie	31
 Partie II: Archéologies plurielles	 33
1. Représentations en tous genres: comment définir l'archéologie?	34
1.1. Fouiller la terre	35

1.2. Les terrains de l'archéologie – ici ou ailleurs, de la petite à la grande découverte	38
1.3. Des (re)découvertes et des choix	40
1.4. L'archéologie comme science	42
1.5. L'archéologie et ses méthodes	45
1.6. L'archéologie face à d'autres disciplines	46
1.7. L'archéologie et le temps	47
1.8. L'archéologie par ses vestiges – des restes imprégnés d'histoires?	51
1.9. Mystère, imagination, doutes et interprétations	53
1.10. Les figures de l'archéologie	57
1.11. L'archéologie et le patrimoine: deux notions antagoniques?	61
1.12. Financement de l'archéologie	62
1.13. Des définitions foisonnantes	64
2. Les relations à l'archéologie et au passé	65
2.1. Vivre l'archéologie à travers les institutions	66
2.1.1. L'archéologie enseignée et la sortie scolaire	67
2.1.2. Les musées: entre ennui des collections et lieu où il fait bon être	69
2.1.3. Les événements patrimoniaux – des «petits moments»	74
2.1.4. Les reconstitutions – du «low cost» à l'attention portée au détail	76
2.1.5. L'envie de ne pas être trompé·e	79
2.1.6. Tourisme archéologique et altérisation du passé	83
2.1.7. Et les sites (archéologiques) du patrimoine mondial de l'UNESCO en Suisse?	86
2.1.8. Plaire à tous les publics?	88
2.2. La fabrique des imaginaires populaires de l'archéologie: entre bricolage réflexif et fiction romantique	90
2.2.1. Les imaginaires archéologiques populaires au regard des sciences humaines et sociales	91
2.2.2. Les objets «pop» et touristiques – des imaginaires globalisés de l'archéologie?	97
2.2.3. Les formes de littératures et les récits – du classique littéraire à la bande-dessinée	98
2.2.4. Les lieux fictifs de l'archéologie	101

2.2.5. Films, séries télévisées et productions DIY – des blockbusters hollywoodiens aux stars de Youtube	105
2.2.6. Pour aller plus loin	108
2.3. Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites	109
2.3.1. Les jeux, l'aventure, l'imaginaire et la jeunesse	111
2.3.2. Un site comme à soi et la qualité d'ancrage de l'archéologie	115
2.3.3. La puissance mystique des vestiges archéologiques	117
2.3.4. Le paysage – un environnement naturel, esthétique et social privilégié pour se lier avec le patrimoine	120
2.3.5. L'(in)accessibilité des sites archéologiques	124
2.3.6. Les récits transgressifs: souvenirs et rhétoriques rebelles	131
2.3.7. L'archéothèque ou comment rendre accessibles les objets des dépôts	136
2.3.8. L'(il)légalité en archéologie	141
2.3.9. Des «biens communs» proches des gens	144
2.4. Les relations personnelles aux objets du passé	146
2.4.1. Quelle place pour les objets dans les sciences humaines et sociales?	149
2.4.2. Comment définir ce qui fait la valeur?	153
2.4.3. L'authenticité	156
2.4.4. Les dates, vers un éloignement cognitif de l'archéologie?	162
2.4.5. Le ressenti et la matérialité ou faire l'expérience sur le vif des vestiges du passé	165
2.4.6. Le parcours de vie des vestiges et des sites, un outil réflexif pour penser les valeurs	170
2.4.7. Les liens mémoriels intimes avec les générations passées, actuelles et à venir	174
2.4.8. L'esthétique	178
2.4.9. Par-delà la pensée dualiste en archéologie	181
2.5. Les rôles réflexifs de l'archéologie	183
2.5.1. La question identitaire – entre vestiges nationaux et ceux d'une communauté humaine	185

2.5.2. Le passé comme ressource pour penser autrement nos sociétés contemporaines	191
2.5.3. La traversée du temps: un indice de la durabilité et une valeur estimée	196
2.5.4. L'appartenance du patrimoine: un terrain propice à la mise en évidence du «cannibalisme» des musées	198
2.5.5. Pour une archéologie attentive aux problématiques sociales contemporaines	202
3. Conclusion	204
 Partie III: Quelques données brutes	 213
1. Liste des questions des participant·e·s	214
2. Table des objets et souvenirs	222
3. Liste des sites réels et des sites rêvés	240
4. Listes des participant·e·s	245
Bibliographie	250
Remerciements	254

La table des encadrés situés en marge du texte se trouve à la page 255.

La partie III de cette publication n'est accessible qu'en open access:
<https://librum-publishers.com/librum-open/>

Avant-propos

Parler d'archéologie autrement est le fruit d'un projet de médiation et de recherche qualitative et participative conduit en Suisse avec l'objectif d'appréhender au plus proche la relation que la population entretient avec l'archéologie et le patrimoine culturel. Ce projet, intitulé *Salons archéologiques*, proposait de réunir pour quelques heures des non-spécialistes, deux archéologues et une anthropologue dans l'atmosphère détendue d'un salon privé pour discuter de ces thématiques. Ce moment d'échange éphémère et convivial a permis de collecter des récits intimes, des réflexions personnelles et collectives et des souvenirs qui portent sur l'archéologie, ses sites, ses vestiges, ses imaginaires et sur les liens à la matérialité du passé. Il a aussi été l'occasion de répondre aux interrogations des participant·e·s sur la discipline, ses objets et ses enjeux. Ces discussions qui réunissaient des personnes d'horizons variés ont été conduites dans six villes romandes et trois villes alémaniques.

Pourquoi une telle entreprise? Pour saisir l'origine du projet des *Salons archéologiques*, il faut tout d'abord être mis·e dans la confidence. Lorsqu'on est archéologue, il arrive inmanquablement un moment, au cours d'un repas ou d'une rencontre, lors duquel vous devez révéler que vous êtes archéologue. Réponse à laquelle les réactions sont souvent enthousiastes: «Comme c'est incroyable!», «J'ai toujours voulu être archéologue!», «C'est mon rêve d'enfant!». Puis, on vous demande ce que vous faites concrètement: est-ce que vous fouillez à la recherche de dinosaures? Est-ce que vous creusez pendant des heures, avec l'aide d'un pinceau? Est-ce que vous vivez une aventure comme celle d'Indiana Jones? Ces interpellations m'amuse parfois, mais elles me laissent également pensive. Elles m'ont fait prendre conscience que l'archéologie est, pour une majorité de personnes, un terreau très fertile pour l'imagination, notamment parce qu'elle propose de partir à la rencontre de mondes perdus et de leurs habitant·e·s. L'enthousiasme témoigné et l'idée romantique de mon métier font chaud au cœur. Cela me rappelle que j'ai la

chance d'avoir étudié l'archéologie et de pouvoir travailler dans un domaine qui manifestement évoque les vœux d'enfance de beaucoup de personnes. Une fois passée la curiosité enjouée exprimée lors de ces échanges, on peut tout de même se demander: qu'est-ce qui provoque de telles émotions? D'où proviennent toutes ces idées? Et comment est-ce possible qu'un tel décalage existe entre les pratiques réelles de ce métier et les représentations que la collectivité s'en fait?

J'ai trouvé un début de réponse en essayant de comprendre comment l'archéologie est devenue ce qu'elle est aujourd'hui et comment elle est vécue par mes contemporain·e·s. J'ai appris qu'elle a longtemps été une pratique, une démarche, un domaine arpenté autant par des spécialistes que par des amateur·rice·s. En ce sens, elle était bien connue et établissait un lien entre des collectivités, des territoires et le passé à travers des vestiges matériels. Cependant, et malgré un engouement populaire pour le patrimoine, certain·e·s spécialistes – et cet ouvrage le confirme – observent aujourd'hui simultanément que la relation avec les vestiges archéologiques s'est formalisée au point que les non-spécialistes éprouvent parfois une mise à distance avec ce qui est présenté comme «leur» patrimoine. Ce phénomène serait en partie la conséquence de la professionnalisation, somme toute assez tardive, de la pratique de l'archéologie qui repose désormais surtout sur un certain nombre de normes légales et technocratiques. À ceci s'ajoute le fait que le métier d'archéologue bénéficie d'un «succès paradoxal (il est surestimé et méconnu à la fois) [ce qui] pourrait expliquer [une] tentation de repli sur soi» de la part des archéologues, les conduisant à omettre d'exposer l'intérêt de l'entreprise archéologique pour la collectivité (Vergain 2015: 278). Pourtant, depuis quelques années on observe également une volonté des professionnel·le·s d'établir des liens entre les collectivités et le patrimoine archéologique, volonté qui fait l'objet d'un réel engagement de la part de certain·e·s archéologues et médiateur·rice·s et qui se traduit notamment par l'inclusion et la participation active de bénévoles et d'amateur·rice·s passionné·e·s à certaines étapes de la recherche et de la mise en valeur.

Par ailleurs, je considère également que l'enthousiasme pour l'archéologie pourrait s'expliquer par les formes contemporaines d'attachement au

Le «patrimoine» au sein des *Salons* archéologiques

Le terme patrimoine est mobilisé tout au long de cet ouvrage, principalement pour faire référence au patrimoine archéologique matériel, c'est-à-dire les sites archéologiques, les vestiges qu'ils recèlent ainsi que les objets – artefacts et écofacts – archéologiques. Bien évidemment, il peut également recouvrir le patrimoine bâti, essentiellement les monuments historiques, bien que ce type de patrimoine ait été moins souvent mentionné lors des discussions avec les participant·e·s aux *Salons*. La notion de patrimoine immatériel n'a pas non plus été spécifiquement mentionnée. Pourtant, comme cela est rendu explicite à travers l'ensemble de l'ouvrage, l'immatérialité et le symbolique sont des composants essentiels du patrimoine matériel pour les participant·e·s.

De fait, l'idée de patrimoine recouvre une très large gamme d'attitudes et de relations avec le passé (Smith 2006), qui se caractérisent toutefois par un respect et un attachement à des objets, des lieux et des pratiques choisis, censés pouvoir établir un lien avec le passé ou en être exemplaires d'une manière ou d'une autre (Harrison 2013). Le patrimoine culturel présente donc l'intérêt d'être intrinsèquement dynamique et négocié, et de refléter des enjeux identitaires, politiques, sociaux et scientifiques d'un temps donné, produits par différents groupes sociaux dans le présent. Afin de penser la diversité de ces groupes d'acteur·rice·s et des éléments patrimoniaux qu'ils·elles reconnaissent, certain·e·s spécialistes du domaine patrimonial effectuent depuis peu une distinction entre une dimension «officielle» et une dimension «non-officielle» du patrimoine. La première se réfère «à un ensemble de pratiques professionnelles qui sont autorisées par

patrimoine, qui se manifestent en particulier à travers de vives «émotions patrimoniales» (Fabre 2013). Cette notion, examinée entre autres par l'ethnologue Daniel Fabre et développée dans un ouvrage collectif du même nom, est féconde pour décrire et mettre en évidence les liens affectifs que la collectivité développe envers les sites et les biens patrimoniaux (ibid.). De telles émotions s'expriment tout particulièrement lorsque des monuments, des sites ou des objets sont mis en péril ou détruits. Les fortes réactions manifestées suite à l'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris, en mai 2019, ou suite à la destruction de certains bâtiments de l'antique Palmyre, en Syrie, par l'État islamique en 2015, en constituent des exemples récents particulièrement évocateurs. Ces moments révèlent la puissance de l'investissement émotionnel dont bénéficie le patrimoine et sans lequel ce dernier n'existerait tout simplement pas tel que nous le connaissons. Notamment parce que la reconnaissance du patrimoine et l'élaboration d'un cadre légal qui le protège sont indiscutablement liées à quelques épisodes historiques de destruction qui ont provoqué l'émoi et une subséquente mobilisation (Harrison 2013). Certaines opérations de sauvetage, dont une des plus imposantes et fameuses, d'ailleurs largement médiatisée, reste celle des temples de la Haute Égypte sauvés des eaux du lac Nasser dans les années 1960, étaient manifestement également portées par l'émotion. En Suisse, ce sont les intenses collectes d'objets lacustres par la population, au cours de la seconde moitié du 19^e siècle, qui ont amené certains cantons – particulièrement touchés par cette «fièvre lacustre» – à légiférer sur la protection des vestiges archéologiques. C'est ainsi par les engagements conjoints des spécialistes et de la population qu'il a été décidé de protéger les nombreux vestiges qui forment aujourd'hui notre paysage patrimonial ordinaire. Mais on comprend également que cette protection s'est parfois faite au détriment d'autres pratiques, comme l'indique le cas lacustre.

Le patrimoine semble ainsi mis en tension entre une proximité – il est resté un objet familier auquel on se lie – et un éloignement dû à une gestion professionnelle. C'est pour cela qu'il paraît aujourd'hui central, pour certain·e·s spécialistes du patrimoine, d'engager la société avec les sciences dont le passé constitue – à priori – l'objet d'étude. Cette démarche de mise en lien mérite

une réflexion sur la manière dont les scientifiques élaborent et transmettent les savoirs produits sur le passé et sur la façon dont les non-spécialistes s'approprient ces savoirs tout en façonnant leurs propres rapports au passé.

C'est donc avec le dessein d'établir un lien et d'accéder aux représentations de la population au sujet de l'archéologie que j'ai imaginé tout d'abord organiser un salon archéologique chez moi, afin de demander à mes proches comment ils et elles vivaient leur rapport à cette discipline et à ses objets – s'il existait. Cette idée s'est rapidement transformée en projet de recherche visant à mettre en évidence les éléments qui participent à la reconnaissance du patrimoine comme tel par la population suisse. Cette recherche souligne ainsi la subtilité et la pluralité des mécanismes qui nous – en tant que collectivité – conduisent à nous attacher aux vestiges matériels du passé et à vouloir en prendre soin.

La conduite du projet des *Salons archéologiques* a été menée par l'entreprise ArchaeoConcept. La recherche et l'analyse ont été réalisées conjointement avec Camille Aeschmann, anthropologue, et nous avons ainsi rédigé cet ouvrage à quatre mains, ou à deux plumes, c'est selon. Je vous souhaite d'apprécier et de prendre le temps de lire et de relire les points de vue «profanes» livrés ici et ainsi de partir à la rencontre de la population comme nous avons eu la chance de le faire avec les *Salons archéologiques*, ce moyen si simple et chaleureux d'établir un lien entre la collectivité et les professionnels du patrimoine.

Ellinor Dunning

l'État et motivées par des formes de législations ou par des chartes écrites»¹ (Harrison 2013: 14). Il repose sur un ensemble de pratiques dont l'émergence historique est à situer au milieu du 19^e siècle, en Europe et en Amérique du Nord, et qui s'est répandu rapidement au reste du monde à la suite de la Seconde guerre mondiale. Le second se réfère «à une large gamme de pratiques qui sont représentées en utilisant le langage du patrimoine, mais qui ne sont pas reconnues par les formes officielles de législation»² (Harrison 2013: 15). Cette catégorie peut inclure des bâtiments ou des objets de grande importance pour une communauté ou des individus, qui ne sont toutefois pas nécessairement reconnus et protégés par l'État (ibid.). Le patrimoine peut également se manifester de manière moins tangible, comme un ensemble de pratiques sociales qui entourent des formes plus tangibles de patrimoines officiels et non-officiels (ibid.). Les *Salons archéologiques* ont participé à révéler certaines des relations entre les individus et ces deux formes de patrimoine dans le contexte Suisse. Quelques-unes de ces relations interrogent les rhétoriques et les postures des spécialistes, participant ainsi à la remise en jeu du «discours autorisé sur le patrimoine» (Smith 2006).

1 Traduction des autrices.

2 Traduction des autrices.

Introduction

Cet ouvrage est destiné à toutes les personnes intéressées à transmettre des savoirs sur le patrimoine et l'archéologie et qui souhaitent consolider ou développer leurs relations avec les publics: professionnel·le·s de l'archéologie, de la médiation du patrimoine et des musées, organes de gestion du patrimoine, membres des associations de protection, de conservation et de mise en valeur, étudiant·e·s, ou encore amateur·rice·s et passionné·e·s. Les récits et les analyses présentés ici mettent en évidence les discours portés sur l'archéologie par la collectivité suisse, discours qui se caractérisent par leur richesse et leur diversité.

Ce manuel vise également à proposer aux spécialistes des domaines du patrimoine d'assumer une posture réflexive quant à leurs pratiques. Pour cela, il nous semble essentiel de tenir compte des points de vue des personnes qui composent la collectivité qui, de par leurs manières de considérer les savoirs véhiculés par les archéologues et leurs formes d'attachement au patrimoine, apportent un recul bienvenu. Leurs discours et pratiques, mises en évidence à travers l'ouvrage, forment un solide point de départ pour établir des dialogues approfondis avec les publics des institutions patrimoniales. Ces paroles donnent en effet de nombreuses pistes pour développer des projets de médiation qui engagent la population avec le patrimoine et permettent de repenser les rôles que sont amenés à jouer l'archéologie et les savoirs sur le passé dans la société du 21^e siècle.

La recherche des *Salons archéologiques* nous a permis de mettre en évidence que les non-spécialistes témoignent d'une grande sensibilité à l'égard des vestiges, posture dont la teneur émotionnelle est assumée. Les histoires de vie et les réflexions de ces personnes montrent avec éloquence l'omniprésence de leurs rapports au passé, à la mémoire intime et collective ainsi qu'aux objets provenant du passé – qu'ils soient archéologiques ou non. On ressent chez elles une volonté de comprendre à la fois les méthodes, les

questionnements et les résultats de la recherche archéologique. Cet ouvrage met en lumière les manières dont l'Histoire, les vestiges du passé et le patrimoine sont investis de pratiques intimes et personnelles, tout en proposant une analyse des représentations collectives qu'ils suscitent. Contextualisées sociohistoriquement, ces dernières sont abordées au regard des sciences humaines et sociales.

Cet ouvrage se développe en trois parties. Le dispositif participatif de médiation-recherche des *Salons archéologiques* ayant servi à la collecte des données est introduit en première partie. Nous y détaillons la méthodologie mobilisée pour réaliser la recherche, soit le mode d'invitation des personnes participantes, les outils et les activités proposées afin d'encourager la participation, ainsi que les biais identifiés à ce dispositif. Afin de permettre au lectorat de situer les analyses présentées dans la seconde partie de ce manuel, nous livrons également quelques informations et chiffres sur les profils socio-démographiques des personnes ayant pris part aux rencontres, ainsi que sur la méthode d'analyse des données. La seconde partie est une immersion dans les récits des participant·e·s. On y découvre ce que ces personnes pensent, savent et perçoivent des recherches sur le passé, des vestiges, des artefacts archéologiques et des institutions qui les mettent en valeur, mais aussi comment elles entrent en interaction avec le patrimoine et l'archéologie et les ressources qui contribuent à façonner leurs imaginaires archéologiques. Les éléments d'analyse sont organisés par thèmes: les définitions populaires de l'archéologie, les relations à l'archéologie – vécues à travers les institutions, l'intimité et les imaginaires –, les récits d'expériences vécues sur les sites, avec les vestiges et les objets, ou encore l'importance des rôles réflexifs de l'archéologie. Le lectorat pourra ainsi se familiariser avec les aspects de l'archéologie identifiés comme attrayants et intéressants par les participant·e·s ainsi que ce qui fait, à leur sens, défaut dans la présentation de la discipline et des vestiges du passé. Cette partie offre de nombreuses pistes de réflexion mais aussi des idées concrètes visant à développer une médiation qui prenne en considération les demandes et les propositions énoncées par les personnes qui ont participé aux *Salons archéologiques* et à assurer une communication avec les publics, vécue comme un réel échange. Le lec-

torat particulièrement curieux pourra également se référer à une troisième partie, essentiellement composée de matériaux bruts issus de la recherche, qui comporte les questions posées *par* les participant·e·s *aux* archéologues et organisées par thèmes, une table des objets, photographies et souvenirs évoqués en lien à l'archéologie et apportés à l'occasion des *Salons*, accompagnés d'une courte description, une liste des sites archéologiques réels et rêvés indiqués sur des cartes archéologiques de la Suisse réalisées lors des *Salons* et, enfin, les noms d'emprunts des participant·e·s et leurs profils individuels (âge, genre, profession). Ce manuel est pensé de telle sorte que le lectorat puisse en faire une lecture non linéaire. Les chapitres et encadrés peuvent ainsi être lus et consultés de manière relativement indépendante, dans l'ordre qui fait sens pour soi et selon les intérêts du moment. Les chapitres, selon le contenu évoqué, proposent des renvois à d'autres parties ou encadrés qui abordent des thèmes similaires ou complémentaires.

Nous vous souhaitons une belle découverte de cet ouvrage ainsi que d'apprécier, autant que nous l'avons fait, ce voyage à travers les récits des participant·e·s aux *Salons archéologiques*.

La partie III de cette publication n'est accessible qu'en open access:
<https://librum-publishers.com/librum-open/>

PARTIE I:
Une recherche participative
sur les représentations collectives
de l'archéologie



1. À l'origine de ce livre, un projet de recherche participative: les Salons archéologiques

Cet ouvrage est le fruit d'une analyse conduite sur les données collectées dans le cadre du projet de recherche participatif «les *Salons archéologiques*». Il visait à donner une voix à la collectivité et à laisser les points de vue les plus divers être exprimés sur un sujet qui nous concerne toutes et tous: les savoirs que nous créons et avons sur l'histoire de nos origines et plus largement sur l'histoire humaine. Afin d'accéder à ces récits personnels, nous avons mis en place un dispositif de recherche original: avec l'aide d'une personne hôte, nous avons invité des individus à discuter d'archéologie dans une ambiance conviviale lors d'un après-midi.

Ainsi, les *Salons archéologiques* ont réuni une quinzaine de personnes d'horizons variés amenées à discuter du patrimoine et de l'archéologie. Organisés dans des espaces privés de manière décontractée, ils étaient une invitation à s'exprimer sur les expériences et perceptions personnelles du passé, du patrimoine et de l'archéologie. Autour d'un bon thé ou d'un café fumant et de quelques délices culinaires, les valeurs sociales attribuées à l'archéologie et au patrimoine ont été abordées par l'entremise des questionnements personnels quant aux objets et aux objectifs de l'archéologie ou encore par le partage de souvenirs intimes d'émotions en lien avec le patrimoine. Les *Salons* ont formé ainsi une interface privilégiée et éphémère qui a donné la possibilité à des personnes d'univers différents de se rencontrer et de partager en toute confiance et simplicité leurs récits; ils constituaient des espaces sûrs (*safe-spaces*). Cette notion est utilisée en pédagogie, en psychologie, dans les études genre et des minorités pour évoquer un espace d'échange au sein duquel les personnes sont encouragées à parler librement. Les jugements sont laissés de côté puisque l'objectif n'est pas d'avoir raison ou de différencier ce qui est «juste» de ce qui est «faux» de manière

absolue, mais bien de discuter et d'exposer les différents points de vue en présence.

Le *Salon archéologique* représente donc un dispositif de recherche et de médiation original. Il peut être «archéologique», mais également appliqué à toute autre discipline ou domaine de recherche. Il s'agit essentiellement d'un moyen de créer des opportunités d'échanges avec des communautés locales et ainsi d'inclure leurs représentations aux considérations professionnelles du groupe organisateur.

Cette rencontre qualitative permet de :

- **Comprendre le public ou la communauté de personnes pour et avec laquelle on souhaite transmettre et échanger sur le patrimoine.** Les réflexions des personnes forment des pistes enrichissantes pour développer des projets de médiation. Ces projets peuvent viser à intégrer le patrimoine à la vie quotidienne d'une communauté donnée, ou encore à faire du patrimoine un facteur d'intégration. Dans tous les cas, une meilleure connaissance des points de vue citoyens nous semble être un point de départ essentiel pour assurer une médiation et une gestion des biens culturels durable et éthique.
- **Faire de la médiation.** L'interaction intime, privilégiée, qui s'opère lors d'un *Salon* est propice pour répondre aux questions, surtout à celles qui, d'ordinaire, restent muettes parce que supposées gênantes ou inappropriées. La médiation s'effectue également grâce aux participant·e·s qui forment d'excellents «relais» à même de transmettre auprès de leur entourage proche la sensibilité acquise et les questionnements formulés lors de la manifestation. Enfin, en faisant sortir l'archéologie des lieux de savoirs habituels, le *Salon* la rend accessible à une diversité d'initié·e·s, amateur·trice·s ponctuel·le·s, ou encore à des personnes à priori désintéressées, qui sont bien souvent marginalisées par rapport à l'offre culturelle.
- **Donner la parole à des non-spécialistes et écouter leurs points de vue.** En laissant s'exprimer les non-spécialistes, l'existence d'une pluralité de regards portés sur le passé, les sciences historiques, les vestiges matériels (ou tout autre sujet) est rendue possible. Par la prise en considération sérieuse de ces perspectives, généralement très riches, il est reconnu

Comment réaliser son propre Salon ?

Trois éléments essentiels doivent être considérés pour réaliser un *Salon* : l'invitation des convives ; la création d'un lieu éphémère et sécurisant ; la définition des thématiques que vous souhaitez aborder et une ou plusieurs activité(s) participative(s).

Voici une courte marche à suivre. Vous verrez, c'est simple !

- Trouvez d'abord l'hôte ou l'hôtesse avec qui vous pouvez organiser une telle rencontre. Il devra s'agir d'une personne qui porte un intérêt à votre démarche, que vous connaissez ou qui vous a été recommandée.
- Expliquez-lui la démarche de votre projet, les thématiques qui seront abordées et la manière dont vous souhaitez qu'elle trouve les convives. Vous conviendrez des conditions pour que la rencontre ait lieu.
- Transmettez-lui une courte invitation écrite présentant votre projet et les informations utiles, telles que le lieu, la date et l'heure de la rencontre. Rappelez ici que la rencontre se fait dans un contexte tout à fait familier et détendu, sans prétention !
- Restez en contact avec votre hôte ou hôtesse et avisez ensemble de la tenue du *Salon*.

Le jour J, munissez-vous :

- D'un ou de deux enregistreurs de qualité
- De la grille de questions, préalablement réalisée selon vos intérêts ou questions de recherche
- Du matériel nécessaire à votre ou à vos activité(s) prévue(s)
- De quelques bonnes choses à déguster

qu'elles sont légitimes à être formulées, même si elles ne correspondent pas à une compréhension scientifique ou à une démarche proprement analytique. Ces perspectives viennent ainsi enrichir le regard tout en offrant une distance bienvenue aux spécialistes.

- **Prendre conscience de sa posture et de sa responsabilité en tant que spécialiste.** Les récits exprimés lors d'un *Salon* sont à même de questionner les catégories «spécialistes» et «profanes» ainsi que leur dichotomie supposée. Ces témoignages permettent d'explorer les mécanismes de production et de transmission des savoirs sur le passé et de repenser le rôle que ces savoirs sont amenés à jouer dans la société.

2. Plongée dans les objectifs et la méthodologie de cette recherche originale

Les *Salons archéologiques* ont été menés entre mars 2018 et novembre 2019 dans neuf lieux à travers la Suisse, à Biel/Bienne (Berne), Belfaux (Fribourg), Sion (Valais), Neuchâtel (Neuchâtel), Lausanne (Vaud), Bâle (Bâle-Ville), Genève (Genève), Berne (Berne) et Grandson (Vaud). Chaque rencontre a pris la forme d'une discussion basée sur la méthode de l'entretien collectif (*focus group*) utilisée en sciences sociales. L'échange, d'environ trois heures, animé par une ou deux archéologue(s) et une anthropologue, repose sur un certain nombre d'outils participatifs. Les interactions ont été enregistrées et documentées par la photographie et quelques informations personnelles ont été demandées aux participant·e·s. Les données ont ensuite été traitées en mobilisant une analyse de type inductive (voir «Comment faire parler les données? Méthode d'analyse»). Les données ainsi collectées et analysées reflètent la réalité des personnes ayant participé.

L'originalité de la démarche des *Salons* est de conduire une recherche transversale, contrairement aux nombreuses études de cas existantes qui visent à comprendre les interactions entre des communautés données et le(ur) patrimoine, spécifiques à des enjeux localisés (par exemple Duval 2007; Martinez Lorea 2013; Nicolas et Zanetti 2013). Un des objectifs de cette recherche est également de proposer des résultats qui puissent venir enrichir ceux d'une étude similaire conduite dans le cadre du projet européen «NEARCH: New Scenarios for a Community-involved Archaeology project». Bien que les méthodologies de recherche de ces deux études soient différentes, plusieurs thématiques développées sont similaires. L'étude NEARCH a ainsi été mobilisée lors du développement de la grille d'entretien des *Salons*.

Retour sur le projet NEARCH

Le projet de recherche NEARCH avait pour ambition d'explorer les changements liés aux développements scientifiques et professionnels de l'archéologie, fortement soumise aux aléas économiques et sociopolitiques contemporains. Piloté de 2013 à 2018 par l'Institut national de recherches archéologiques préventives français (INRAP), NEARCH a constitué pendant une dizaine d'années un réseau européen de coopération regroupant 16 partenaires institutionnels provenant de dix pays différents. Une partie du projet a été consacrée à l'examen des différentes dimensions de la relation de la population à l'archéologie. Cette étude a été conduite par questionnaire dans neuf pays de l'Union européenne (Allemagne, Grèce, France, Italie, Pays-Bas, Pologne, Espagne, Suède et Royaume-Uni) avec pour objectif d'évaluer la signification de l'archéologie et du patrimoine pour les Européen·ne·s de manière comparative, quantitative et qualitative.

Pour ce faire, un échantillon d'environ 500 personnes a été défini pour chaque pays. L'équipe de recherche a tout d'abord questionné les répondant·e·s sur leurs connaissances, intérêts, représentations et engagement vis-à-vis de l'archéologie, puis sur leurs perceptions de la gestion et du financement de celle-ci (Kajda *et al.* 2017). L'analyse des données s'est organisée autour de trois axes de réflexion qui concernent l'image de l'archéologie et sa définition par les publics, les valeurs de l'archéologie et son importance sociétale, et les attentes des citoyen·ne·s envers les archéologues et la discipline. Pour prendre connaissance des résultats détaillés, consulter l'article *Archaeology, Heritage, and Social Value: Public Perspectives on European Archaeology* (Kajda *et al.* 2017).

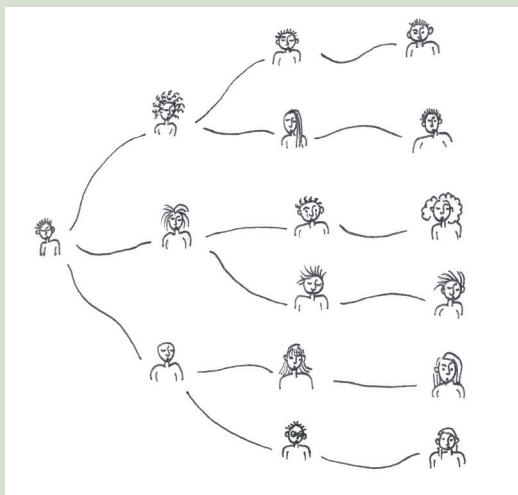


Fig.: sélection idéale des participant·e·s



Fig.: carton d'invitation au premier Salon archéologique

2.1. Comment choisir les participant·e·s?

Le dispositif des *Salons archéologiques* vise à estomper les frontières entre l'espace public et l'espace privé, l'espace politique et l'espace domestique. Il entend ainsi offrir un mode de sociabilité basé sur l'échange direct et la confiance, à même de créer une ambiance intime et familière. La méthodologie se veut inclusive et aucune distinction en termes de genre, d'âge, de profession ou de niveau de formation n'a été faite lors de l'invitation des convives. En pratique, l'hôte ou l'hôtesse qui accueille le *Salon* est chargée de proposer à ses proches et connaissances de participer à la rencontre. Il ou elle les encourage également à inviter une personne de leur entourage afin de diversifier les profils et favoriser l'hétérogénéité des points de vue. L'objectif de cette démarche est aussi d'accéder à celles et ceux qui fréquentent rarement les musées et les sites archéologiques, ou qui ont peu de contact avec les sciences historiques. Au fil de l'avancée du projet, un décalage entre une démarche d'invitation idéale (voir fig. «Sélection idéale des participant·e·s») et les possibilités réelles a été constaté. Souvent, le message du projet et l'invitation au *Salon* se sont avérés complexes à transmettre à partir du second niveau d'intermédiaires. Il a donc ensuite été décidé que les invitations passeraient principalement par les hôtesse et hôtes. Finalement, ce sont 96 personnes qui ont pris part à ces rencontres, avec une moyenne de 11 personnes par *Salon*.

2.2. La participation des convives

Pour chaque *Salon*, les convives sont invité·e·s à amener un objet, une photographie ou une anecdote qui leur évoque l'archéologie. La discussion commence par un tour de présentation lors duquel ces objets ou souvenirs sont évoqués. Cela permet généralement d'aborder une foule de thématiques et représente un bon moyen de créer un sentiment de convivialité. Cet exercice instaure un climat de confiance qui met suffisamment à l'aise pour évoquer des univers familiers.

Les modératrices rebondissent sur les sujets amenés à partir d'une grille de questions ouvertes divisée en thématiques:

- les vécus personnels concernant l'archéologie ou le patrimoine;
- les définitions, imaginaires et valeurs sociétales;
- la transmission et la participation;
- le fonctionnement pratique de l'archéologie.

Durant la période d'enquête, la grille de questions a été adaptée à deux reprises, suivant ainsi les principes méthodologiques de la théorisation ancrée (*Grounded Theory*, Charmaz 2003), selon laquelle «le processus de recherche se déroule de manière à [...] rédui[re] la gamme de sujets d'entretien pour recueillir des données spécifiques à ses cadres théoriques» (Charmaz 2003: 676).

Les questions, posées de manière ouverte, stimulent des réponses complexes. Une attention particulière est portée à maintenir la fluidité de la conversation, c'est-à-dire à évoquer toutes les thématiques tout en évitant les répétitions, et en guidant les propos des convives. De nombreuses thématiques ont été spontanément abordées par les participant·e·s, notamment à l'évocation de leur objet ou souvenir. Les discussions autour des objets ont d'ailleurs représenté un formidable moyen d'ancrer et de rendre tangibles les définitions que se faisaient les personnes de l'archéologie. Elles ont simultanément permis d'apporter des éléments de réflexion et de réponse à des questions transversales que nous nous posions telles que: pour les gens, à qui appartient le patrimoine et qu'est-ce qui fait la valeur et caractérise les objets archéologiques? Ou encore, comment la culture populaire façonne-t-elle nos représentations de l'archéologie?

De manière générale, les discussions des *Salons* s'inscrivent dans une démarche de construction mutuelle dans la mesure où elles relèvent de la relation entre les personnes qui questionnent et celles qui sont questionnées (Charmaz 2003: 678). Parfois, les rôles sont amenés à être inversés lorsque des questions sont posées aux archéologues. Ces questions peuvent résulter de la volonté d'apprendre sur un sujet spécifique, ou encore d'aborder des aspects qui peuvent être émotionnels, également pour les enquêtrices.

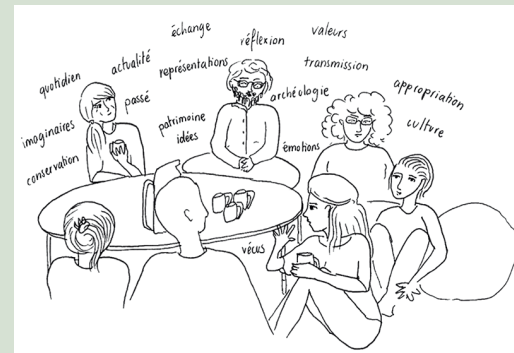


Fig.: illustration d'un Salon



Fig.: discussion autour de la carte archéologique

Ainsi, plusieurs modes de discussion et de mises en récit ont pu être observés: le récit personnel, les anecdotes, l'humour, le débat (une personne qui se fait «avocat-e du diable» pour stimuler la discussion), les questions aux spécialistes ou aux autres convives, la provocation, ou encore la défiance vis-à-vis des archéologues.

Lors d'une pause, les participant-e-s élaborent une carte de l'archéologie en Suisse en indiquant, à l'aide de papiers de couleurs différentes, des sites connus, puis, en laissant libre cours à leur imagination, des sites rêvés, c'est-à-dire que l'on souhaiterait voir en Suisse. Cette activité permet de révéler les lieux archéologiques familiers et les caractéristiques qui leur sont attribuées, ainsi que les nombreux mondes imaginaires attachés à l'archéologie et au patrimoine (voir chapitre «La fabrique des imaginaires populaires de l'archéologie: entre bricolage réflexif et fiction romantique»).

Chaque rencontre a été une occasion unique de démontrer, au regard des organisatrices comme aux yeux des intervenant-e-s, l'existence de nombreuses réflexions, expériences, souvenirs et émotions relatifs à l'archéologie. En effet, au début de chaque *Salon archéologique*, une majorité de participant-e-s affirmaient qu'ils-elles n'avaient pas grand-chose à dire à ce sujet. Pourtant, les témoignages se suivaient et se complétaient au fil de la vivacité des échanges et l'exercice révélait des expériences bien souvent profondément liées au domaine de l'intime et conférait une dimension patrimoniale à des souvenirs personnels. La discussion en groupe a encouragé l'expression des vécus, stimulé les débats plus critiques et nourri les questions posées aux archéologues. Le dispositif même des *Salons* a donc été, à notre sens, un dispositif qui a permis non seulement de prendre connaissance de ce que les personnes pensent, mais aussi, et surtout, de construire avec elles une appropriation des savoirs et du patrimoine, ce qui est à la base du principe de médiation.

2.3. Échanger avec les participant·e·s après le Salon

Suite à une telle rencontre, il est essentiel de donner et de demander un retour aux convives. Ainsi, après chaque *Salon*, les personnes conviées ont été remerciées par courriel et invitées à donner leur avis sur leur expérience. Ces retours ont nourri la démarche et les propositions ont toujours été prises en considération afin d'améliorer le déroulement et l'expérience des *Salons*. Un sondage a également été transmis afin d'évaluer la satisfaction générale. 86,4 % des personnes ayant participé au sondage ont ainsi déclaré être «très satisfait·e» du *Salon archéologique* auquel ils·elles ont pris part. Ces personnes ont en particulier souligné «*l'ouverture d'esprit, la convivialité*», ainsi que «*la qualité d'écoute, la richesse des échanges, les interactions avec les professionnelles, et la possibilité d'exprimer réellement son point de vue*». Ces personnes ont également affirmé être content·e·s d'avoir pu «*échanger sur un thème au sujet duquel on a peu l'occasion de discuter*» et d'accéder à «*une forme d'archéologie qui sort des bureaux, de son rôle de gardien de temple*» et qui devient alors «*une archéologie proche des gens*» (éléments du sondage en ligne réalisé auprès des participant·e·s à l'issue des *Salons*). Les participant·e·s ont parallèlement apprécié la transmission de savoirs lors des *Salons*, notamment le fait d'avoir pu prendre conscience que de nombreux sites archéologiques visitables existent dans toute la Suisse. Ainsi, une participante s'exclame dans sa réponse au sondage: «*je sais désormais qu'il existe beaucoup, beaucoup plus de sites archéologiques en Suisse que ce que je croyais auparavant!*». 76,5 % des répondant·e·s ont également parlé de la rencontre et de son contenu à des ami·e·s, connaissances ou à leur famille. Les effets de la médiation au sein des *Salons archéologiques* se sont ainsi vus largement diffusés vers l'extérieur.

Enfin, à l'occasion de l'échange par courriel, l'équipe du projet proposait une liste de sites réels pouvant attirer la curiosité des participant·e·s, établie sur la base des sites archéologiques rêvés mentionnés sur la carte archéologique (voir «Liste des sites réels et des sites rêvés» en partie III). L'équipe s'est ensuite tenue à disposition pour toute information au sujet des avancées de la recherche. L'accès aux résultats a été garanti à l'ensemble des convives.

2.4. Quelques limites à la démarche...

Du point de vue du dispositif, la principale limite observée est l'engagement en termes de temps et d'attention nécessaire pour participer aux *Salons*. Pour cette raison, il était parfois difficile d'assurer le nombre effectif de convives jusqu'à quelques heures avant le début de la rencontre. Le fait que la configuration du groupe soit inconnue avant la réalisation du *Salon* représente également un enjeu, notamment pour la création d'un espace sûr. Aussi, bien qu'un sentiment général de bienveillance ait régné lors de l'ensemble des rencontres, certaines personnes s'avèrent plus promptes à occuper l'espace de parole.

Par ailleurs, bien qu'il ait été clairement précisé qu'aucune connaissance dans les domaines du patrimoine et de l'archéologie ne soit prerequisite, plusieurs personnes se sont senties freinées par l'apparente complexité de la thématique. D'autres sont venues au *Salon*, mais sont restées très discrètes. Cette forme d'autocensure semble dénoter, chez certaines personnes, une difficulté à s'exprimer sur des sujets dont les codes ne sont pas maîtrisés. Ces deux limites, temporelle et conceptuelle, ont induit un biais dans la participation, avec une présence plus importante de personnes déjà intéressées par les thématiques abordées. La présence des personnes plus dubitatives n'a été rendue possible que grâce à des hôtes et hôtesse charismatiques et à leur force de conviction.

2.5. Comment faire parler les données? Méthode d'analyse

Du fait de la richesse des profils des participant·e·s aux *Salons* et des configurations créées, chaque rencontre possède ses spécificités. Ces différences ne pouvant être expliquées à partir d'une variable unique, les données collectées ont été analysées comme un tout, plutôt que comme des unités distinctes les unes des autres et comparables entre elles. Malgré les spécificités propres à chaque rencontre, un total de 96 personnes réunies à travers neuf *Salons* s'est avéré suffisant pour atteindre le moment charnière où ce

que disent les personnes se répète et devient alors relativement prévisible (phénomène également appelé saturation des données). L'approche choisie pour traiter ces données est inspirée à la fois de l'analyse inductive (Blais et Martineau 2006) et de la théorisation ancrée sous sa forme constructiviste (Charmaz 2003). Ces approches présentent l'avantage d'être utilisables lors de recherches à caractère exploratoire, pour lesquelles les catégories d'analyse déjà existantes dans la littérature sont peu nombreuses. Elles ont ainsi permis de traiter les données brutes en faisant émerger des catégories au fur et à mesure de l'avancée de l'analyse. Ces catégories, présentées dans la seconde partie de cet ouvrage, ont été pensées de façon à être mobilisables par le lectorat visé, en particulier les personnes issues de la médiation culturelle et des institutions du patrimoine.

2.5.1. Organiser les données: le codage des énoncés

Au cours du travail qui visait à interpréter les données, les autrices ont souhaité rendre compte «du sens que le sujet [individu] projette sur le monde» (Blais et Martineau 2006: 3) et de son univers subjectif (Charmaz 2003). Sur le logiciel d'analyse qualitative *Atlas.ti*, qui permet de gérer aisément une grande quantité de données, chaque énoncé tiré des *Salons* s'est vu attribuer un ou plusieurs codes (une brève expression textuelle permettant de dénommer un phénomène, reflétant les thèmes du propos). Ces codes ont ensuite été réutilisés pour d'autres énoncés similaires, faisant ainsi émerger des tendances dans les thèmes abordés (ex. matérialité, ancienneté). Le codage a été guidé par des «concepts sensibilisants» (*sensitizing concepts*)¹ tirés d'approches qualitatives en sciences sociales au sujet de l'archéologie et des mondes du patrimoine, tels ceux d'«émotion patrimoniale», d'«attachement» ou encore d'«imaginaire». Les codes créés ont ensuite été réunis sous des catégories parapluies plus conceptuelles (ou groupes de codes), formant ainsi une arborescence. Les groupes de codes permettent de lier les

1 Selon Charmaz, les *sensitizing concepts* sont un ensemble de notions préliminaires provenant de la littérature scientifique. Ils sont utilisés par les personnes qui mènent la recherche afin de guider leur regard dans la masse de données (2003: 683).



Fig.: discussion autour de la carte archéologique

codes les uns aux autres en fonction des relations signifiantes qu'ils ont entre eux, action qui contribue à apporter un sens plus précis à chaque code. À titre d'exemple, le code de «durabilité» ne dit pas grand-chose en lui-même. Cependant, sa mise en lien avec les codes d'«ancienneté», d'«émotion liée à l'archéologie» et de «ce qui fait la valeur», sur la base de leurs occurrences simultanées dans les propos engagés lors des *Salons*, permet de mieux le comprendre et d'ébaucher une réflexion plus ample (voir notamment l'encadré «La traversée du temps: indice de la durabilité, une valeur estimée»).

2.5.2. La culture matérielle des Salons: analyse des objets et des cartes

Si certains des objets amenés par les participant·e·s aux *Salons* ont été immortalisés par une photographie, ils n'ont pas pour autant été analysés à travers leurs caractéristiques matérielles propres. En revanche, le discours des convives sur l'objet et leur réponse à la question «en quoi vous fait-il penser à l'archéologie?» a été au centre de l'attention. Il en est de même pour les discours au sujet des photographies et des anecdotes. Ces énoncés ont ainsi été codés à partir des mêmes catégories que celles utilisées pour le reste des discussions.

Les cartes archéologiques réalisées par les participant·e·s ont été quant à elles analysées sous l'angle de leurs contenus et des discours à leur sujet. Plusieurs questions ont été posées pour amener les personnes à expliciter le choix des sites mentionnés sur leur carte: «qu'est-ce qui vous a marqué sur ce site?» (site réel), ou encore «qu'est-ce qu'il y aurait sur ce site?» (site rêvé). En outre, au moment de l'analyse, les sites ont fait l'objet d'une classification sur la base de leur localisation – à proximité du lieu de résidence ou éloigné – et, pour les sites rêvés, du thème évoqué – littérature et pop culture, mythologie, antiquité, géographie actuelle, place des femmes, lien personnel. Pour une liste thématique des objets, photographies et anecdotes amenés et une analyse approfondie des cartes archéologiques, voir «Table des objets et souvenirs» et «Liste des sites réels et des sites rêvés» en partie III.

3. Qui sont les participant·e·s à la recherche? Profils sociodémographiques

Les *Salons* ont rassemblé des personnes aux profils très divers. Pourtant, une certaine homogénéité a pu être observée et semble résulter de raisons relatives au dispositif même. Les rencontres se déroulent sur une période de trois heures consécutives et demandent une certaine disponibilité ainsi qu'un intérêt ou une curiosité pour l'archéologie et le patrimoine. Les personnes ayant des enfants en bas âge sont en majorité absentes puisque le dispositif n'est pas propice à l'accueil des plus jeunes. La plupart des convives viennent seul·e·s. Pourtant, certaines personnes, pour la plupart âgées de plus de 55 ans, participent en couple, partageant ainsi une activité en fin de semaine. En outre, force est de constater que les hôtes et hôtesse contactent souvent des personnes de leur propre milieu social, voire professionnel, générant alors des groupes relativement homogènes. Si certains profils sont ainsi particulièrement représentés, d'autres en revanche, sont moins présents, telles les personnes travaillant dans le secteur primaire de l'économie, les titulaires d'une formation secondaire ou les personnes âgées de 33 à 52 ans. Comme les données sociodémographiques peuvent avoir une influence sur les prises de position et les énoncés mentionnés dans cet ouvrage, nous avons consigné les détails de ces informations dans un tableau après avoir anonymisé les personnes (voir «Liste des participant·e·s» en partie III) afin qu'ils puissent être consultés par le lectorat à tout moment. Nous proposons cependant ici un tour d'horizon général des profils des participant·e·s aux *Salons*.



Fig.: Salon archéologique

Pourquoi y a-t-il moins de femmes dans les musées d'archéologie?

Selon Van den Dries et Kerkhof (2018), les femmes se sentent moins concernées ou touchées par les expositions d'archéologie parce qu'elles y sont sous-représentées. En effet, les images et discours proposés aux publics mettent majoritairement l'accent sur des figures du passé de genre masculin. Dans les trois expositions analysées par ces chercheuses aux Pays-Bas, deux expositions présentaient une majorité de figures masculines (75%) sur l'ensemble des reconstructions du passé comprenant des personnages – dessins et mannequins (Van den Dries et Kerkhof 2018: 231). Aussi, les rares personnages de genre féminin sont généralement représentés dans des postures passives, contrairement à ceux de genre masculin. Les objets exposés sont en outre en large majorité associés, dans les représentations collectives genrées, à des activités considérées comme masculines. Le même processus d'invisibilisation a pu être observé pour les personnes âgées et les enfants. Enfin, cette étude a également mis en évidence les idées reçues sur la représentation des genres au sein des professions archéologiques, qui seraient, dans l'imaginaire collectif, majoritairement dominées par des hommes, alors qu'en réalité les femmes et les hommes s'y côtoient à pourcentage plus ou moins égal. Ce biais dans les représentations du métier pourrait également expliquer le détachement de certaines femmes vis-à-vis du domaine de l'archéologie.

3.1. La représentation des genres

Du point de vue du genre, les femmes sont davantage représentées que les hommes, tant au niveau des personnes qui acceptent d'accueillir les *Salons* à leur domicile que de l'ensemble des convives, avec 58% de femmes pour 42% d'hommes. Cette représentation majoritaire des femmes au sein des *Salons archéologiques* contraste avec leur présence habituelle dans les musées, expositions et galeries. Si la visite de ces établissements, en Suisse, ne présente pas une différence particulière en termes de genre (Moeschler et Thiévent 2017), en France, en revanche, entre 2016 et 2018, il est frappant de constater chez les femmes une baisse de visite des monuments deux fois plus importante que chez les hommes (Hoiban et Mesenge 2019). En outre, une étude conduite aux Pays-Bas démontre que les publics de l'archéologie, dans ce pays, sont majoritairement des hommes d'environ 45 ans avec un haut niveau de formation (Van den Dries et Kerkhof 2018).

Face à cette disparité, des dispositifs tels que les *Salons archéologiques* représentent une alternative intéressante pour atteindre les publics de genre féminin ou les personnes se définissant comme non-binaires. Ces espaces sécurisés permettent d'ailleurs à des opinions critiques d'être exprimées au sujet des inégalités et des questions de genre dans les domaines du patrimoine et de l'archéologie:

«Ce mot 'patrimoine' commence à m'énerver parce qu'il y a 'pater' là-dedans. Il faut qu'on trouve un autre mot. Pourquoi c'est les mâles toujours? On est aussi partie prenante. On en a pondu quelques-uns de ces hommes» (Valérie, Neuchâtel).

«Ce que je trouve extrêmement énervant dans l'archéologie, c'est qu'elle soit tellement dominée par les hommes, jusqu'à récemment (rires). Eh bien, j'ai grandi en Allemagne, et bien sûr il y a eu, à la fin de l'avant-dernier siècle, beaucoup de ces voyages d'archéologues allemands qui ont tout mis à sac. Tout le musée de Berlin est rempli de choses volées par ces hommes blancs, qui ont simplement pillé l'histoire culturelle d'autres peuples et qui ont arboré une réelle arrogance par rapport à cela, pendant très longtemps. Et c'est pourquoi je suis naturellement intéressée à vous rencontrer en tant que jeunes

collègues expérimentées et estimées, et j'aimerais en parler. Comment gérer cette superstructure patriarcale dans l'archéologie?» (Sophia, Berne) (pour des éléments de réponse à cette question, voir notamment l'encadré «Que nous apprend la notion de matrimoine au sujet du patrimoine et du musée?»).

Le fait que les animatrices étaient des femmes a certainement joué en faveur d'une libération de la parole sur ces questions. Bien évidemment, il serait tout à fait possible que de telles opinions soient exprimées au sein d'un dispositif où les médiateurs seraient des hommes. Toute personne chargée de la médiation devrait alors être capable d'encourager l'expression de points de vue différents, voire divergents, grâce à une écoute attentive. Une compréhension préalable de certains enjeux relatifs au genre est dans ce cas nécessaire.

3.2. L'âge

Une large fourchette d'âges est représentée, allant de 18 à 84 ans. La majorité des convives se situe cependant dans la catégorie des 23 à 32 ans. Cette catégorie d'âges est également la plus importante parmi les publics des institutions muséales en Suisse (Moeschler et Thiévent 2017). Ce sont ensuite les 53 à 72 ans qui composent l'autre majorité des participant·e·s aux *Salons*. Les catégories d'âges de 33 à 52 ans sont quant à elles peu représentées, probablement pour des raisons familiales. Parmi les plus jeunes, si les moins de 18 ans ne sont pas du tout représenté·e·s, les jeunes de 18 à 22 ans forment tout de même 6% du total du public des *Salons*. Les aîné·e·s sont représenté·e·s par deux femmes, âgées de 77 et 84 ans.

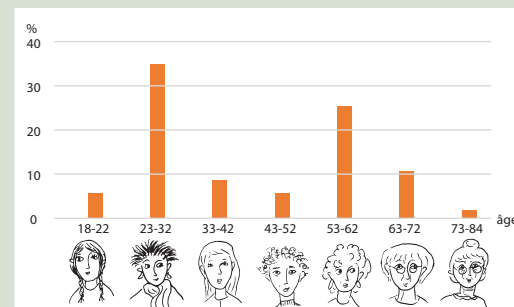


Fig.: âges des participant·e·s

3.3. La formation

À l'image des publics habituels des musées et des autres institutions culturelles de Suisse, les *Salons* sont en majorité fréquentés par des personnes au bénéfice d'un haut niveau de formation (titulaires d'un diplôme d'une université ou d'une haute école). Ainsi, 70 % des convives ont une formation de type tertiaire, alors que 30 % sont au bénéfice d'une formation de type secondaire (apprentissage, formation professionnelle). Ces pourcentages étaient répartis de façon irrégulière selon les différents *Salons*. Ainsi, le *Salon* de Bienne a réuni environ 50 % de personnes au bénéfice d'une formation secondaire provenant de professions manuelles ou sociales, alors que ces personnes étaient quasiment absentes des *Salons* de Bâle, Lausanne et Berne.

3.4. La profession

Sur le plan professionnel, la majorité des participant·e·s travaille dans le secteur économique tertiaire, notamment dans les domaines de la communication et des médias (journaliste, cinéaste, informaticien), du soin et de la santé (naturopathe, sage-femme, diététicienne, soin du foyer), de l'architecture et de l'aménagement du territoire, ainsi que des sciences de la nature, ou encore de l'administration, de la vente et du commerce. Les professions les plus fréquentes sont celles de l'enseignement, du travail social et de la médiation avec un tiers des personnes présentes. Les sciences humaines et sociales incluent 12 % des participant·e·s, pourcentage dans lequel sont également prises en compte les professions du droit. Le secteur secondaire de l'économie avec les domaines de la manufacture, de l'art et de l'artisanat est représenté par 8 % des participant·e·s (horloger rhabilleur, bédéiste, orfèvre, peintre, vitrier, bijoutière). Les étudiant·e·s forment 7 % du total des convives. Le secteur professionnel primaire (agriculture, agroforesterie, pêche) n'est quant à lui pas représenté par les personnes ayant pris part aux *Salons*.

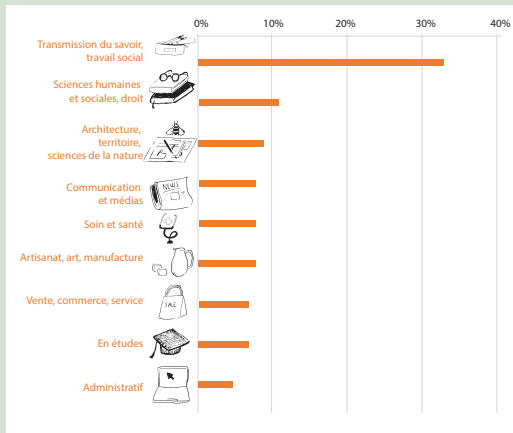


Fig.: catégories des professions

3.5. La langue

Deux *Salons* se sont déroulés en allemand (Bâle et Berne), un *Salon* en bilingue français-allemand (Bienne) et les six autres en français. Les *Salons* comptabilisent ainsi 21% de germanophones et 79% de francophones. Davantage de *Salons* étaient prévus dans les autres régions linguistiques de Suisse, notamment à Coire (Grisons), Locarno (Tessin), Aarau (Argovie) et Saint-Gall (St-Gallen), mais ces rencontres ont malheureusement dû être annulées en conséquence de l'épidémie de la Covid-19 ainsi qu'en raison de changements concernant la situation des hôtes et hôtesse (déménagement, naissance).

3.6. L'intérêt pour l'archéologie

Les *Salons archéologiques* ont attiré des personnes qui sont pour la plupart déjà des publics, du moins ponctuels, des institutions muséales et de l'archéologie en Suisse et à l'étranger. Elles sont également majoritairement intéressées par les vestiges, les découvertes et thématiques de la discipline. Les convives ont en effet au moins une anecdote ou un souvenir à conter à propos de la visite d'un site ou d'un musée en Suisse, souvent davantage. Cependant, certaines personnes ont décidé de participer à un *Salon* «*par curiosité*», tout en confessant ne pas avoir d'intérêt particulier pour l'archéologie, ou encore ne pas avoir connaissance de l'existence de sites archéologiques en Suisse:

«Pour être honnête, c'est vrai que l'archéologie, ça ne me parle pas plus que ça pour le moment, et que comme je suis quelqu'un d'assez curieuse, je me suis dit que c'était l'occasion de m'ouvrir un petit peu l'esprit et d'apprendre quelque chose à ce sujet» (Céline, Bienne).

«Je connais pas mal de sites en Amérique du Sud, mais quasi aucuns en Suisse et je n'ai même pas vraiment réalisé que ça existait en Suisse aussi» (Crystelle, Bienne).

En raison de ces différences, il est délicat d'établir des catégories de publics ou des formes standardisées de relations à l'archéologie. Ces relations varient

ainsi d'une «*ignorance curieuse*» à des interactions régulières qui peuvent être volontaires ou résulter, parfois, de l'interaction avec des proches archéologues souhaitant partager leur passion. Il semble alors plus adéquat de penser ces relations à l'archéologie sur un continuum et comme constituées de divers médiums plutôt qu'en catégories binaires de «publics» et de «non-publics». Une exploration de la multiplicité des relations à l'archéologie et à ses médiums est proposée aux chapitres suivants.

Partie II: Archéologies plurielles



1. Représentations en tous genres: comment définir l'archéologie?

Qu'est-ce que l'archéologie? N'est-elle réservée qu'aux scientifiques? Où se pratique-t-elle? Sous quelle forme et avec quelles techniques? Lorsque qu'il s'agit de définir l'archéologie, que ce soit face à de nouveaux·elles étudiant·e·s ou face à des groupes d'adultes non averti·e·s, il n'est pas simple de savoir comment commencer. Étant donné la difficulté à lui donner une explication univoque et uniforme, plusieurs archéologues entament leurs propos d'introduction à l'archéologie en mobilisant les définitions du sens commun, celles des dictionnaires, ou encore de Wikipédia (Boissinot 2015; Djindjian 2010). Il est également courant de mobiliser l'étymologie grecque: *archaeo* (ἀρχαῖος) pour «ancien» et *logos* (λόγος) pour «savoir» (Bahn 2006). L'archéologie se trouve à l'intersection entre les sciences dites naturelles et les sciences humaines, entre des méthodes rigoureuses et le recours à la puissance imaginative, celle «des savants, [...] qui comble les vides et fait surgir de monuments ruinés, d'objets hétéroclites et de traces fugaces patiemment révélées les humanités les plus anciennes ou les moins visibles» (Fabre et Hottin 2008: 7). Opérant «une série de glissement entre l'absence et la présence» (ibid.), elle traite de la vie et de la mort, de la disparition et de ce qui perdure.

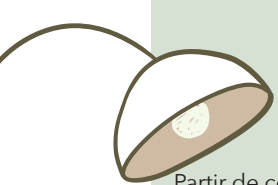
Ce chapitre expose et explore les définitions populaires, les idées reçues, les doutes et les questions de la collectivité. En transmettant ses idées de la discipline ou pratique, en éclairant, si elles existent, ses propres «pratiques archéologiques», ainsi qu'en mettant en évidence les parts d'inconnu, nous proposons ici une réflexion pour présenter différemment les multiples dimensions de la discipline archéologique auprès des publics. De ce panorama des représentations de l'archéologie ressortent des points de vue quant à trois notions complexes de cette discipline: le temps, l'espace et la maté-

rialité (Le Nay 2013). Il met également en évidence des questionnements qui relèvent de l'épistémologie de la discipline. Dans ce chapitre, puis à travers l'ensemble de cet ouvrage, le lectorat pourra saisir quatre manières de considérer l'archéologie qui s'entrecroisent dans les propos des participant·e·s aux *Salons*: l'archéologie comme une discipline scientifique, technique, parfois inaccessible et de ce fait également intrigante; l'archéologie comme des vestiges matériels visibles et tangibles, supports de nombreuses histoires et relations sociales, à même de procurer des émotions fortes; l'archéologie comme une pratique personnelle, parfois mémorielle, intime et familière; l'archéologie comme composée d'imaginaires fantastiques issus de sources variées telles que la presse, les livres et les films ou encore les réseaux sociaux. Les sous-chapitres permettent d'aborder ces définitions foisonnantes et, à travers l'analyse, proposent une réflexion sur des contenus et dispositifs de médiation faisant écho aux paroles recueillies. Ces propositions sont inspirées d'une posture constructiviste qui valorise la mise en évidence de la science «en train de se faire», plutôt que des classifications toutes faites (Latour 1987). Cette posture accorde une place particulière aux processus, aux catégories et à leur porosité comme moyen d'enrichir la médiation au sujet de la discipline.

1.1. Fouiller la terre

«Pour moi l'archéologie c'est les fouilles... Ce n'est pas vraiment Indiana Jones, ce sont plutôt des gens qui fouillent pendant des heures et des heures.» (Christian, Neuchâtel)

Sans grande surprise, l'archéologie est en premier lieu définie par les participant·e·s aux *Salons* à travers la méthode de la fouille, autrement dit, par le fait d'aller chercher sous la terre des objets enfouis: *«La première chose qui me vient à l'esprit c'est que c'est lié à la terre [...] j'ai un peu une image où on va chercher sous la terre, les objets»* (Liliana, Bienne). La fouille permet de révéler des choses oubliées et non consignées par écrit: *«L'archéologie c'est*



Suggestions pour la médiation

Partir de ce qui est connu – l'archéologie est relative à la fouille et à la terre – pour :

- Présenter d'autres techniques qui permettent de découvrir et éventuellement de mettre au jour les vestiges du passé :
 - Les méthodes de détection sans atteinte au sol comme la recherche dans les archives (carte archéologique, toponymie, sources historiques), la prospection aérienne (avion, drone), la prospection pédestre (ramassage des vestiges à vue, prospection géophysique, détecteur à métaux) ou en milieu aquatique (ramassage des vestiges à vue, sonar, sondeur à ultrasons).
 - Les méthodes de détection avec atteinte au sol comme la prospection sur des coupes existantes (chantiers de construction, suivis du curage des fossés, berges de cours d'eau), les carottages, les sondages et les décapages.
- Présenter la chaîne opératoire de l'archéologie (diagnostiquer, fouiller, étudier, partager, conserver) et montrer quelle part occupe la fouille dans l'ensemble des activités¹.
- Évoquer les autres types de terrain sur lesquels travaillent les archéologues (subaquatique et glaciaire, industriel, bâti).
- Expliquer qui a le droit d'entreprendre des fouilles et quel est le cadre légal qui régit les recherches archéologiques en Suisse (voir

¹ Des institutions telles que l'INRAP en France expliquent ces étapes en détail sur leur site internet. Le dossier virtuel «L'archéologie préventive en France» explique toutes les étapes de l'archéologie préventive : <https://www.inrap.fr/rubrique/l-archeologie-preventive-en-france>.

vraiment plus lié au temps, des choses qui ont été enterrées, qu'on a fouillées et qu'on a redécouvertes et remises au jour» (Eliane, Sion). L'action de creuser pour dégager les vestiges permettrait, selon certain·e·s participant·e·s, de distinguer un objet archéologique d'un autre. Ainsi, Nick demande surpris au sujet de la vieille ville de Berne : «*Peut-on vraiment la considérer comme de l'archéologie ? Pourtant, on n'a pas creusé pour la trouver !*» (Neuchâtel). La fouille s'avère donc être la méthode par excellence des archéologues, celle qui les caractérise, tout comme elle caractériserait les vestiges. L'usage de cette méthode permettrait notamment, comme le révèle le questionnement de Nick, de différencier un patrimoine archéologique d'un patrimoine bâti².

Le monde de l'archéologie serait ainsi essentiellement composé de terre et de pierres. L'archéologie subaquatique ou glaciaire, le béton des dépôts, l'aseptisation du laboratoire, ou encore la paperasse de l'administration sont bien moins souvent évoqués. Lorsque l'archéologue explique «*la méthode de la fouille se croise avec beaucoup de choses...*», une des participantes ajoute avec une pointe d'humour «*avec beaucoup de pierres !*» (Aleksia, Lausanne). L'archétype de l'archéologue – souvent un personnage masculin – qui travaille avec une truelle ou un pinceau est fermement ancré dans l'imaginaire. Il a été souligné dans la littérature scientifique que si ces images ont la peau dure, c'est notamment parce qu'elles sont apparues avec les débuts de la discipline archéologique et ont été diffusées par les archéologues et les amateur·rice·s mêmes (Samida 2010; Kaeser 2010) (voir «Les figures de l'archéologue» ci-après). Des tels clichés ont ainsi contribué à ancrer fermement une vision de l'archéologie comme la «science de la bêche» (Spatenswissenschaft), réduisant la discipline à la fouille et à une démarche aventureuse, emprunte de mystères, de chasse au trésor et de découvertes spectaculaires (Samida 2010). S'il n'est pas courant de nommer les autres sciences de cette manière – par exemple, «la science du microscope» pour la biologie, «la science du scalpel» pour la médecine, ou encore «la science de l'accé-

² Si l'archéologie du bâti – qui ne nécessite pas de fouille – n'est pas mentionnée, c'est à notre avis surtout parce que son existence ne constitue à priori pas une évidence pour la plupart des non-spécialistes.

lérateur de particules» pour la physique – les autres disciplines scientifiques essuient tout autant de clichés et de stéréotypes lorsqu’il s’agit de leurs représentations dans certains dessins animés, journaux et photographies documentaires (Eggert 2006; Samida 2010). Pour s’en assurer, il suffit de penser aux images de chimistes en blouses blanches avec leurs lunettes. Bien que souvent âprement critiqués par les personnes du métier, ces stéréotypes sont également régulièrement mobilisés dans le choix des thèmes d’exposition et dans la médiation pour rendre attractives les recherches et les découvertes auprès des publics. De toute évidence, les archéologues sont complices de la transmission de telles images. La responsabilité n’est plus, dès lors, à mettre uniquement sur le dos des médias (Kaeser 2010).

Lorsque les participant·e·s évoquent leurs relations intimes à l’archéologie, on se rend rapidement compte que la fouille n’est pas réservée, à leurs yeux, aux seul·e·s archéologues. Plusieurs personnes déclarent s’être essayé·e·s à cette méthode, que ce soit au cours de l’enfance lors d’un jeu en plein air, ou plus tard, en fouillant un placard, un grenier, en ramassant des objets dans les décharges ou des fossiles sur des gisements géologiques (voir à ce sujet, «Les jeux, l’aventure, l’imaginaire et la jeunesse»). En effet, le processus de découverte étant considéré comme une partie essentielle de l’archéologie, il est régulièrement vécu ou raconté par les personnes, déjouant ainsi le monopole des scientifiques sur ce plaisir que tout le monde devrait pouvoir expérimenter: *«Quand je vous entends raconter les trouvailles que ce soit ici [à Grandson] au bord du lac ou ailleurs, ça me touche, parce que c’est quelqu’un qui l’a vécu»* (David, Grandson).

l’encadré «Cadre légal suisse et système de gestion du patrimoine archéologique»).

- Rompre avec les clichés en montrant les différents types de fouilles et de personnes qui pratiquent cette activité: professionnel·le·s lors de fouilles préventives, professeur·e·s d’université, étudiant·e·s et amateur·trice·s sur des chantiers de fouilles programmées, détectoristes amateur·rice·s agréé·e·s, etc.

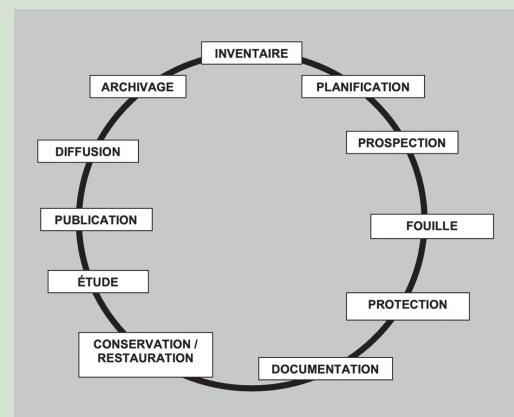


Fig.: chaîne opératoire des travaux archéologiques © ArchaeoConcept



Fig.: découverte d’un arc en bois à Inkwil (BE)
© Service archéologique du Canton de Berne



Fig.: fouille d'Auvernier Port (NE) © René Charlet

1.2. Les terrains de l'archéologie – ici ou ailleurs, de la petite à la grande découverte

«Je ne sais pas si l'archéologie ne se limite qu'au niveau de la [planète] Terre. Est-ce qu'une découverte qui est faite sur la lune pourrait être considérée comme archéologique?» (Dardan, Genève)

Pour plusieurs participant·e·s, l'étendue et donc les limites de la recherche archéologique restent méconnues. On se questionne sur ses terrains, ses démarcations spatiales et temporelles et au sujet des territoires encore vierges de traces humaines:

«Une question pour les archéologues: Aleksia disait qu'elle vient de l'Oural [en Russie], et qu'à part les mammoths et les dinosaures, il n'y a rien à trouver. Est-ce possible? Est-ce qu'il y a des régions où il n'y a vraiment rien à trouver en archéologie, donc en rapport à l'humain? Parce que l'humain n'y est pas encore allé?» (Sven, Lausanne).

En parallèle, les territoires physiques de l'archéologie sont souvent associés au lointain et à une certaine forme d'altérité, autant sur le plan spatial que temporel: *«Quand je pense à l'archéologie, je pense plutôt à des sites en fait. Je pense plutôt à des paysages. Pour moi c'est plutôt quelque chose que j'associe au voyage avec tout le bagage de l'exotisme qu'il peut y avoir là-dedans» (Antoine, Genève).* Une participante introduit avec enthousiasme son intérêt pour l'archéologie selon ces termes: *«Il y a les découvertes en Égypte, il y a le désert, c'est fabuleux. Ce n'est pas la même chose qu'ici!» (Olivia, Belfaux).* Les participant·e·s mentionnent régulièrement des sites monumentaux latino-américains – mexicains, du Salvador et péruviens, tel le Machu Picchu – ou encore du Sud-est asiatique – comme Angkor Wat au Cambodge. Des sites en Égypte, en Grèce, et en particulier en Crète, ou en Italie, liés aux cultures et civilisations méditerranéennes, sont également cités. De manière contrastante, les sites suisses sont rarement évoqués en premier lieu, indiquant l'association souvent établie entre l'archéologie, le lointain et l'aspect monumental des ruines. Un participant, à l'évocation de la carte archéologique, déclare ne pas connaître de sites en Suisse: *«J'ai mis Rome, parce que je ne savais pas*



quel site visiter en Suisse» (Christian, Neuchâtel). Dans ce contexte, les *Salons* ont été un moyen de sensibiliser à l'archéologie locale comme l'exprime cette participante à la fin de la rencontre en remerciant les enquêtrices: *«J'ai appris beaucoup de choses aujourd'hui, notamment que l'archéologie n'était pas seulement quelque chose de terres lointaines, mais que c'était vraiment proche de nous. Et je trouve ça intéressant»* (Carina, Bienne).

Au-delà d'une association avec l'ailleurs, avec des sites monumentaux, des civilisations disparues et des paysages spectaculaires, l'archéologie, en tant que méthode par excellence de la (re)découverte, fait également partie des territoires proches et intimes. Les greniers, les caves, les tiroirs poussiéreux ou encore les albums photographiques (Feschet 1998; Feschet 2016; Delley 2020; Dunning 2021) sont les lieux de l'archéologie familiale. Une participante déclare ainsi au sujet de l'objet amené à l'occasion du *Salon*, une imitation de vase antique rapportée par l'aïeul de son mari lors d'un voyage en Italie dans les années 1950 ou 1960: *«C'est grâce à mes fouilles dans le grenier qu'on l'a retrouvé»* (Malou, Genève).

Suggestions pour la médiation

- Mobiliser les terrains intimes de l'archéologie pour ensuite aborder ses terrains «scientifiques»; certaines démarches «profanes» peuvent présenter d'étonnantes similarités avec les démarches scientifiques.
- Mettre ainsi en évidence l'existence de relations vernaculaires au passé (voir «Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites»). Les lieux de l'archive ne sont pas forcément les bâtiments normés prévus à cet effet; ils peuvent également être la commode familiale, une boîte dans le grenier, la façon dont sont rangés à l'intérieur les mots d'amour et les titres notariés, ou encore la manière dont sont conservés des objets-mémoire, et les moyens par lesquels tout cela est transmis (Feschet 2016). De la même façon, les lieux de l'archéologie peuvent également être familiers – le jardin, la cave, le grenier, la forêt.
- Répondre à la question «est-ce qu'il y a de l'archéologie partout, même dans les régions où on en voit moins?» en parlant par exemple de l'archéologie dans les zones où le climat est défavorable à la conservation des vestiges et dans les régions souvent considérées comme inoccupées par le passé, car inhospitalières, comme le nord de l'Asie, l'Afrique saharienne, les pôles et les zones de désert, ou les Alpes.
- En partant, par exemple, d'une définition de l'archéologie par ses méthodes, répondre aux questions telles que «peut-on faire de l'archéologie lunaire?». Pourquoi ne pas, en effet, appliquer une démarche archéologique sur la lune, en étudiant par exemple les traces laissées par les programmes spatiaux?



Suggestions pour la médiation

En ce qui concerne la découverte:

- Mettre en perspective différents types de découvertes: le chantier de construction; là où on sait qu'il y a de l'archéologie, mais où on ne fouille pas; les prospections aériennes, par exemple à partir de relevés satellites, etc.
- Présenter le détail d'un processus de découverte: intérêt d'un groupe, prospections avec divers outils sur le terrain et à partir des cartes digitales et historiques, la fouille et l'explication des données notamment par l'analyse comparative des vestiges.
- Mettre en scène des récits qui font revivre la découverte aux publics à travers la narration et la scénographie.

En ce qui concerne le choix:

- Pour un monument ou un vestige, expliciter la démarche et les enjeux qui sous-tendent le choix de ce qui a été préservé ou non et exposer ce qui a fait l'objet de modifications et de restaurations, sans le présenter comme une évidence. Ainsi, mettre en perspective ce qu'on montre et ce qu'on ne montre pas. Expliquer que les choix reflètent des intérêts scientifiques liés aux préoccupations sociétales du moment.
- Présenter des sites connus par les professionnel·le·s qui sont volontairement non fouillés, tout en expliquant les raisons de ce choix. Les archéologues laissent ces sites enfouis consciemment parce qu'ils ne sont pas menacés de destruction et pour des raisons pratiques. En effet, les fouilles, l'étude, la publication puis la conservation des objets dans les musées et les réserves nécessitent des moyens importants. En outre, certains sites non fouillés

1.3. Des (re)découvertes et des choix

«[Cet objet] est venu par hasard, dans une caisse que j'ai découverte suite à la mort de mon père. Et je ne sais pas ce que c'est. On m'a dit: c'est peut-être lié à la mort.» (Saadia, Genève)

«Comme un objet archéologique, il est venu sans son histoire.» (Pierre, Genève)

Dans le discours des participant·e·s, parmi les divers aspects mentionnés, l'archéologie est conçue en filigrane comme l'action de révéler des choses oubliées. Elle implique tout à la fois les grandes découvertes des chantiers de construction, technocratisées et planifiées, les recherches programmées, ainsi que les découvertes personnelles ou familiales. Ces découvertes peuvent être souhaitées, souhaitables, ou accidentelles et alors moins enthousiasmantes, en particulier pour les constructeur·ice·s: *«À la promenade Saint-Antoine, [en creusant pour des travaux de construction] ils ont découvert [des vestiges]. Mais ils ne voulaient pas [les] découvrir»* (Saadia, Genève). Plusieurs participant·e·s se questionnent d'ailleurs sur les manières de découvrir en archéologie: *«Comment est-ce que vous découvrez les sites? Nous, nous sommes architectes, donc quand nous commençons un chantier il y a des découvertes. Je sais que ça, c'est une des manières. Mais sinon, comment est-ce que vous prospectez?»* (Quang, Lausanne).

L'archéologie, pratiquée dans un cadre institutionnel ou intime, est ainsi faite de différentes manières de découvrir, mais également de choix, notamment celui de conserver ou à l'inverse de ne pas préserver:

«Gabrielle - Je me demande s'il n'y a pas des fois aussi une volonté d'oublier [...] Il y a des choses qu'on a peut-être la volonté non pas de garder, mais d'oublier [...]. Des fois on est nos propres archéologues, quand on va regarder ce qu'il y a dans nos caves et ce qu'on veut garder et ce qu'on ne veut pas garder. [...] il y a un moment où on prend une décision: ça, pour moi, ça a de la valeur donc je le garde, ça, ça n'a pas de valeur donc je le jette. Ce qui est intéressant c'est de savoir qui prend cette décision.

Enquêtrice - *Vous pensez que c'est qui?*

Gabrielle - *Eh bien, j'espère que ce sont les archéologues.*

Jacopo - *Et les élus.*

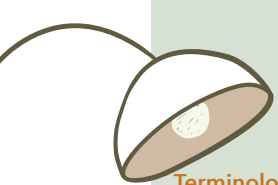
Gabrielle - *Et dans les élus, il faudrait qu'il y ait quelques historiens»* (Bel-faux).

Cette conversation met en évidence que le choix est une affaire de responsabilité et de pouvoir: décider de ne pas garder certaines matérialités serait un moyen d'oublier, par volonté, non seulement les vestiges, mais aussi les informations qu'ils peuvent révéler. Il est alors clair que celles et ceux qui font ce choix, donc qui consignent, interprètent et écrivent l'histoire, maîtrisent ainsi ce dont la collectivité pourra se souvenir. Tout comme la possibilité de découvrir, celle de choisir est perçue comme un privilège, mais aussi comme un devoir qui s'accompagne d'une réflexion éthique sur l'avenir de la mémoire collective. Aujourd'hui, des membres de la collectivité prennent part aux réflexions sur ce que l'on souhaite garder en mémoire et ce que l'on souhaite oublier, ou du moins questionner. En Suisse, ces questionnements ont pris particulièrement d'ampleur dans le cadre du passé colonial et des honneurs publics rendus à certain·e·s de ses acteur·rice·s, notamment au travers de bustes commémoratifs dont la présence dans l'espace public est dorénavant questionnée, dans la continuité du mouvement transnational *Black Lives Matter*. À notre sens, de telles initiatives, dont on retrouve des formes par le passé³, sont l'occasion d'échanges entre des historien·ne·s, archéologues et la population pour établir les processus de choix: comment souhaite-t-on se souvenir et avec quels vestiges⁴?

peuvent être envisagés comme un legs pour les archéologues du futur, en estimant que ces dernier·ère·s bénéficieront de techniques de pointe qui permettront de dégager une grande connaissance des vestiges, qu'ils soient fouillés ou non.

3 Notamment lors de la chute de régimes dictatoriaux.

4 Cette question a été abordée et traitée notamment dans la littérature mobilisant la notion de «Lieux de mémoire», concept proposé par l'historien Pierre Nora et qui constitue le cœur des ouvrages collectifs qu'il a dirigé du même nom *Les Lieux de mémoire*, parus entre 1984 et 1992.



Terminologie

- Revenir sur les définitions et les termes qui paraissent évidents aux archéologues, mais qui sont loin de l'être pour le public (dendrochronologie, âge du fer, lacustres, etc.). Souligner ainsi la diversité des termes provenant des nombreux domaines de spécialisation des archéologues.
- En perspective, présenter également les termes communs utilisés par les archéologues, en particulier pour définir les objets et les matériaux.

Démarche

- Expliciter la démarche d'observation d'un objet archéologique en expliquant toutes les informations qu'il détient aux yeux des archéologues: qu'observe-t-on? En quoi est-ce intéressant? Pour un tesson de céramique, par exemple, on pourra expliquer que les analyses faites sur la pâte permettent de déterminer quels matériaux étaient utilisés (argile et dégraissant) et définir leur provenance donc l'étendue d'aire d'approvisionnement en matière première des personnes qui l'ont réalisé. On pourrait parler également de sa forme et du type de récipient, ce qui permet d'émettre des hypothèses sur la communauté au sein de laquelle il a été produit et sur ce qu'il a pu contenir.

Histoire de la discipline

- Montrer les évolutions des interprétations autour d'un même objet ou d'un même site et développer l'historicité de la discipline de manière ludique. Les «folies» imaginées par certains archéologues d'une autre époque

1.4. L'archéologie comme science

L'archéologie est régulièrement définie comme une science: *«Pour moi c'est un peu scientifique l'archéologie [...] vous utilisez les méthodes scientifiques pour travailler»* (Nuno, Bienne). La construction des savoirs archéologiques fonctionnerait, selon certain·e·s, à partir d'une démarche hypothético-déductive: *«C'est-à-dire vous partez aussi sur la notion d'hypothèses à vérifier, comme on le fait en sciences [naturelles]»* (Jacopo, Belfaux). Une autre participante parle d'un jargon technique devenu difficile à comprendre. Il semblerait que les méthodes et la terminologie utilisées participent à créer une image de l'archéologie comme une discipline spécialisée et savante, accessible à un groupe restreint d'individus. Lorsqu'une des enquêtrices demande si les participant·e·s au *Salon* de Bienne ont déjà pris part à des activités archéologiques pour le grand public, les personnes présentes répondent par la négative, l'une ajoute qu'il s'agit *«d'un truc d'intellectuels»* (Céline).

Malgré la mention du qualificatif «grand public» qui pourrait être associé à une accessibilité aisée des contenus à travers un dispositif de médiation approprié, l'archéologie semble rester, pour certain·e·s, encore complexe à appréhender du moins dans le cadre institutionnel.

Par ailleurs, le régime de preuves et le travail intellectuel fourni participeraient à différencier l'archéologie du patrimoine: *«Une découverte archéologique, c'est scientifiquement prouvé. C'est précis et plus théorique que le patrimoine»* (Eliane, Sion). L'archéologie serait également perçue comme un moyen de découvrir une histoire «vraie», car basée sur des réalités matérielles tangibles: *«L'idée générale que j'ai de l'archéologie, par rapport aux connaissances, c'est que ça permet de supprimer des croyances au profit des connaissances. Et je vois l'archéologie comme une source de vérité qui peut légitimer l'histoire des peuples, l'histoire de l'humanité et qui peut donc avoir... qui est donc utile et nécessaire pour la retranscription de l'histoire. Après il y a l'interprétation et, comme vous l'avez dit, à juste titre, selon le régime qui est en place, on peut donner une interprétation différente, en disant: nos mosquées étaient là avant tel ou tel bâtiment chrétien. Mais, en soi, moi je vois en*

l'archéologie une source de vérité» (Dardan, Genève). Dans ce témoignage, cette vision plutôt positiviste de l'histoire semble essentiellement reposer sur le fait que l'archéologie révèle des vestiges tangibles dont on pourrait considérer qu'ils détiennent intrinsèquement des informations. Ce point de vue est néanmoins réfuté par de nombreuses études conduites en sciences sociales sur la nature des relations entre humains et objets (à ce sujet, voir «L'authenticité»). L'archéologie est ainsi considérée comme une discipline scientifique à travers sa démarche (intellectuelle, hypothético-déductive), ses méthodes (techniques et neutres) et sa terminologie (spécialisée et parfois inaccessible, y compris au sein de certains dispositifs de médiation).

Certaines personnes soulignent une transformation dans la manière de faire de l'archéologie aujourd'hui: *«Je pense que l'archéologue et d'une manière générale aussi les historiens, deviennent... Moi je suis scientifique, et je trouve que ces professions-là deviennent de plus en plus scientifiques»* (Jacopo, Belfaux). Nick (Neuchâtel) estime également que l'archéologie a aujourd'hui une démarche fondée sur une rigueur empirique, ne faisant d'elle non plus une «pseudoscience», mais bien une science: *«Avec une archéologie de l'époque qui [est]... un peu douteuse [...]. Avec des choses assez folles, je pense que c'est des questions qu'on ne se poserait plus maintenant, avec la démarche très empirique qu'on a aujourd'hui»*. Si «l'archéologie de l'époque», probablement sous-entendue comme celle des 18^e et 19^e siècles, a pu faire rêver avec *«les grands mystères, les grandes civilisations, les grands trésors»* (Nick, Neuchâtel), celle d'aujourd'hui est jugée plus précise et rigoureuse.

Les participant·e·s témoignent ici d'un réel changement de paradigme dans l'histoire de la discipline qui est également observé par la communauté des archéologues: la reconnaissance de l'archéologie comme une science a contribué à la rendre «professionnelle» et «sérieuse», tout en amorçant un processus d'éloignement avec la collectivité (Delley 2015; Vergain 2015). De fait, la mobilisation de méthodes de datation de pointe telle la dendrochronologie, à partir des années 1950, années marquées par une démarche positiviste, traduit la volonté des archéologues d'acquérir une meilleure visibilité parmi les sciences d'après-guerre et d'affirmer la scientificité de la discipline (Delley

présentent également un intérêt, par exemple pour expliquer pourquoi on n'y croit plus.

- Montrer la corrélation entre le choix des sujets de recherche, les interprétations et les intérêts sociétaux, ainsi que leur évolution à travers le temps. Pour ce faire, proposer une réflexion sur l'interprétation des mêmes vestiges dans divers cadres sociohistoriques. À ce sujet, les récentes réévaluations d'artefacts à la lumière des études genre sont particulièrement enrichissantes: les tombes de «guerriers» qui deviennent des «guerrières» constituent un exemple évocateur (pour aller plus loin sur ce thème, voir également «Où sont les femmes du passé?»).
- Aborder la notion de pseudoscience et présenter des exemples de telles recherches. Montrer les liens que celles-ci entretiennent avec les aspects non seulement ésotériques, mais aussi parfois conspirationnistes¹ – comme l'illustre la théorie que la Terre ait été peuplée de géants, par exemple, ou encore que le continent perdu de Mu et sa civilisation disparue aient existé. Expliciter comment et pourquoi faire la différence entre ces formes de recherche et la recherche institutionnelle, ainsi que les processus sous-jacents à leur existence, tels que la transmission de «fake news» et les mécanismes de désinformation.

1 Des groupes de personnes qui pensent qu'on ne leur dit pas la vérité au sujet du passé.

Les émotions comme point commun?

- Présenter la discipline aussi en ce qu'elle touche à notre intimité, à notre imagination, et mettre ainsi en valeur et en scène qu'«on est tous un peu archéologues dans le cœur». Expliquer pourquoi et comment les émotions jouent un rôle important au fil des travaux de recherche des archéologues.

2015)⁵. L'usage de ces méthodes de datation offrira à l'archéologie la possibilité de mettre en pratique une interdisciplinarité, alors promue et encouragée par les politiques scientifiques européennes, qui participera également à sa notoriété (Delley 2015). Ce rapprochement méthodologique avec les sciences dites «dures» permet à l'archéologie de se distancer de l'histoire, discipline à laquelle elle était alors jusque-là intimement associée. Ces mutations dans les méthodes et pratiques, si elles contribuent à professionnaliser l'archéologie, marquent également une frontière entre celles et ceux qui détiennent les outils et les savoirs et les personnes qui en sont privé·e·s. En effet, pour les archéologues «*si c'est une science, alors tout le monde ne peut pas la faire, car tout le monde n'est pas scientifique*» (Cindy, enquêtrice archéologue, Belfaux). La dimension scientifique de l'archéologie confère ainsi à ses professionnel·le·s un statut singulier, une reconnaissance et une légitimité, qui met également à distance les non-archéologues. Pourtant, cela n'éloigne pas complètement le sentiment qu'«on est tous un peu archéologue dans le cœur» (Alix, Belfaux) et que l'archéologie, en tant que pratique, relève également du domaine de l'intime.

5 Les méthodes de datation mobilisées sont notamment la dendrochronologie, méthode provenant du domaine de la botanique, fondée sur la mesure et la comparaison des courbes de croissance des cernes de bois, et le radiocarbone, méthode provenant de la recherche en physique nucléaire et fondée sur la mesure de la désintégration de l'isotope 14 du carbone (¹⁴C). Si l'archéologie bénéficie de cette dernière, les laboratoires de physique nucléaire qui cherchent à se reconvertir et à développer des applications au-delà du domaine militaire profitent également de ces collaborations pour élargir leur domaine d'activité (Delley 2015).



1.5. L'archéologie et ses méthodes

«Depuis tout petit, je l'ai cassé juste quatorze fois, cet objet, et à chaque fois j'essaie de le recoller, comme un 'bon archéologue'.» (Nick, Neuchâtel)

Dans la dimension scientifique de l'archéologie, l'aspect qui fascine peut-être le plus les participant·e·s est celui des techniques et des méthodes utilisées. Bien que toujours différentes, les questions à ce sujet reviennent au cours de chaque *Salon*. Parmi les techniques et méthodes de recherche ou d'analyse mentionnées, on trouve la stratigraphie, le carottage, des méthodes d'investigation par satellite et par radar, des techniques de chimie, l'archivage, la collecte de données et le remontage⁶. Cela atteste que les participant·e·s sont déjà passablement informé·e·s. Les personnes sont particulièrement curieuses à propos des nouvelles technologies utilisées par les archéologues:

«J'imagine qu'avec les nouvelles technologies, il y a plein de moyens pour apprendre plein de choses sur le passé.» (Liliana, Bienne)

«Est-ce qu'il y a de nouveaux instruments technologiques pour faire des recherches? Je veux dire, on a un peu l'image des archéologues qui sont avec leur marteau, des années durant, en Égypte en train de taper sur des trucs... Je ne sais pas maintenant, est-ce qu'on ne peut pas scanner les terrains, utiliser les drones, éviter de...? Je veux dire c'est bien d'avoir de la patience, mais si on peut éviter ça [tout ce travail laborieux], ce n'est peut-être pas si mal, il y a une évolution là-dedans? Ils font ça avec quoi? Ils photographient?» (David, Grandson)

Le métier d'archéologue, au-delà de la représentation commune d'un travail de patience, intéresse et interpelle les participant·e·s qui se demandent: *«Est-ce qu'il y a des équipes séparées qui font la fouille et d'autres qui ne restent que dans les laboratoires? Ou bien vous faites les deux? Vous pas-*

Suggestions pour la médiation

- Présenter la diversité des méthodes mobilisées au cours de la chaîne opératoire de la recherche archéologique.
- Montrer la mise en place et l'évolution des techniques et ainsi présenter leur historicité dans le domaine de l'archéologie.
- Expliciter comment certaines techniques ont même été mobilisées pour conférer une meilleure visibilité à la recherche archéologique et la «moderniser».
- Mettre en scène une recherche sous toutes ses coutures – l'équipe de recherche, les outils, les questionnements, les réussites, les doutes.

⁶ Bien que ce terme précis ne soit pas spécifiquement évoqué, la pratique est mentionnée plusieurs fois.

sez beaucoup de temps dans les laboratoires?» (Quang, Lausanne). Les non-spécialistes s'interrogent en effet sur ce que font concrètement les archéologues, s'il existe des spécialisations au sein de la discipline et quelles sont les manières dont on fait de l'archéologie de nos jours: *«Je me demande à quoi peut ressembler l'archéologie, je me demande comment ça peut évoluer de nos jours. C'est comme il y a 200 ans quand on découvrait les pyramides... quelle est l'archéologie de nos jours?»* (Jonathan, Genève). En plus des outils, méthodes et techniques, le processus de recherche lui-même est perçu comme intrigant.

À l'inverse de cet intérêt et de cette curiosité, certain·e·s participant·e·s affirment ne pas comprendre la démarche scientifique d'*«aller gratouiller pour trois bouts de porcelaine ou de terre cuite d'il y a 3000 ans en arrière»* (Marcel, Grandson). D'autres pratiques interpellent également: *«Est-ce vrai que vous laissez volontairement des choses pour de futures recherches, pour de futurs archéologues?»* (Nuno, Bienne).

1.6. L'archéologie face à d'autres disciplines

«Je me demandais où s'arrête l'histoire et où commence l'archéologie?»
(Nick, Neuchâtel)

À plusieurs reprises, des participant·e·s se réfèrent à d'autres disciplines pour définir l'archéologie, que ce soit la biologie, la géologie, la paléontologie, l'histoire ou l'architecture. Les personnes qui travaillent dans les domaines de l'histoire s'essaient volontiers à l'exercice. Ainsi, l'archéologie serait ce que l'histoire n'est pas: elle étudie les *«matériaux»*, les *«ruines et les objets antiques»*, plutôt que les *«vieux textes»* et les *«archives»*. Mais il est parfois difficile de distinguer un vieux texte d'un objet archéologique: *«Dans les fonds d'archive, je suis tombé de nombreuses fois sur des documents qui faisaient plus appel à des techniques de chimie qu'à des techniques de lecture pour les déchiffrer, techniques que je n'ai pas. Donc c'est aussi un peu là que je m'intéresse à l'archéologie»* (Laelien, Belfaux).



Suggestions pour la médiation

Partir de ce que les gens savent – l'archéologie est proche des sciences humaines et des sciences naturelles – pour :

- Ancrer ce constat dans l'histoire de la discipline et le recontextualiser au sein de la distinction nature / culture apparue au 19^e siècle dans les sociétés occidentales – distinction notamment mise en évidence par l'anthropologue Philippe Descola (2005) et étant propre à une ontologie «naturaliste». Montrer comment, à partir de cette distinction, ont découlé des spécialisations au sein de l'archéologie (paléoanthropologie, archéozoologie, archéologie classique, archéologie préhistorique, paléobotanique, etc.).
- Expliquer ce qui distingue l'archéologie de l'histoire et aborder leur complémentarité à partir des méthodes et des résultats de recherche.
- Montrer l'inter- et la transdisciplinarité : en partant de l'analyse d'un site, évoquer comment cela mobilise à la fois des connaissances géographiques, géologiques, pédologiques, biologiques, botaniques, anthropologiques, climatologiques, sociologiques.

L'archéologie mobilise à la fois les sciences naturelles et les sciences humaines. Pour beaucoup de participant·e·s, c'est parce qu'elle est relative à l'humain qu'il est possible de la différencier d'autres disciplines scientifiques aux méthodes similaires, telle la paléontologie ou encore la géologie :

«*L'archéologie c'est à propos des humains, et puis la paléontologie à propos des animaux qui vivaient à cette même époque.*» (Jean, Lausanne)

«*[L'archéologie,] on va se sentir concerné, parce qu'elle traite de l'humain.*» (Basile, Belfaux)

De ce fait, elle peut sembler familière et permettrait de «*se comprendre soi-même*» (Aleksia, Lausanne) en tant qu'appartenant à un groupe humain : «*C'est la même volonté de partager et puis de se sentir appartenir à quelque chose* (Sven ajoute – *De plus grand, ou de nous, d'humain*)» (Adrienne, Lausanne). Ainsi, l'archéologie est aussi définie comme «*l'étude des civilisations du passé, pour savoir d'où on vient*» (Nuno, Bienne).

Bien qu'elle soit plus souvent rattachée aux sciences humaines, elle est perçue comme possédant également de nombreuses similarités avec les sciences de la nature : «*Dans ma tête, quand je pense à l'archéologie, je pense aussi à la biologie. Parce que je trouve qu'elles sont connectées, par exemple quand on parle des fossiles ou de l'étude de l'histoire de la vie. Les petits contacts que j'ai eus avec l'archéologie, c'était à travers les cours de biologie*» (Edin, Genève). Si les frontières de la discipline sont si difficiles à définir pour les participant·e·s, cela peut être expliqué par le fait que l'archéologie est intrinsèquement interdisciplinaire et ce depuis les origines de la pratique (Delley et Kaeser 2013; Delley 2015).

1.7. L'archéologie et le temps

Si l'archéologie établit un lien évident avec le temps, le temps dont il est question est moins facile à cerner pour les participant·e·s. Malgré l'apparente proximité que ces dernier·ère·s peuvent ressentir avec l'archéologie, elle est également perçue comme lointaine, notamment en raison des temporalités qui lui sont associées. Dans certains cas, cet éloignement temporel rend difficile le

fait de se sentir touché·e ou encore concerné·e (voir encadré «Les dates, vers un éloignement cognitif de l'archéologie?»). Lorsqu'il s'agit de se rappeler de périodes précises, les participant·e·s éprouvent presque toujours des difficultés. Ils et elles n'abordent que très rarement des informations datées quant à des objets mentionnés ou à des sites visités. Les adjectifs «*ancien*» ou «*très vieux*» viennent combler ce flou – l'ancienneté dont il est question peut remonter à plusieurs décennies ou à plusieurs milliers d'années.

Bien que l'ancienneté soit considérée comme un élément essentiel qui permet de définir ce qui est considéré comme archéologique, les participant·e·s s'interrogent régulièrement sur les démarcations, qui ne leur paraissent pas toujours claires. Quelles sont en effet les limites temporelles des objets de la recherche archéologique?: «*Moi quand je vais à Luxembourg, j'adore me promener dans une forêt où il y a des vestiges de la Deuxième Guerre mondiale. Est-ce que c'est répertorié aussi comme de l'archéologie ou c'est trop moderne pour parler de ça?*» (Eliane, Sion). En outre, plusieurs participant·e·s se demandent comment définir l'archéologie au-delà d'une période temporelle: «*J'ai une question, si ce n'est pas spécialement une tranche temporelle qui définit l'archéologie, dans mon imaginaire c'était clairement ça, si ce n'est pas la trame historique, alors c'est quoi, c'est ce qui se passe sous terre?*» (Edvina, Neuchâtel).

Durant les *Salons*, lorsque les archéologues engagent la conversation au sujet de l'archéologie contemporaine – des fouilles des tranchées de la Première Guerre mondiale, la redécouverte d'une station de métro à Londres, la mise au jour de la culture matérielle de personnes sans domicile fixe dans une ville – nord-états-unienne – les participant·e·s sont souvent surpris·e·s et curieux·euses. Ils et elles ont peu de connaissances concernant ces domaines, certainement parce que l'archéologie contemporaine est somme toute assez récente et parce que les professionnel·le·s communiquent encore peu à ce sujet en dehors de leurs cercles. En revanche, les participant·e·s réfléchissent régulièrement à ce que sera(it) l'archéologie du futur. Dans ces projections, ils et elles jouent avec leurs réalités et leurs objets quotidiens pour s'imaginer les interprétations et les découvertes d'un temps à venir: «*J'ai pris autre chose où je me dis, c'est un bronze qui est de notre époque et qui sera*

l'archéologie de plus tard, et ça, ça m'intéresse aussi, l'art contemporain sera l'archéologie du futur» (Julia, Sion). À propos de la grande agrafeuse qu'il a amenée, utilisée pour épingler des dossiers, un participant déclare: «Cet objet-là, il est plus vieux que moi, c'est de la bonne ferraille et je pense qu'il va durer encore un long moment» (Jean, Lausanne). Puis, il s' imagine l'oubli et la redécouverte dans un futur prochain et fantaisiste: «Je pense que si un jour le papier disparaît vraiment, ou qu'on le conserve uniquement pour s'écrire des lettres d'amour ou des choses comme ça, il y a peut-être des gens, un jour, qui vont trouver ça [cette grande agrafeuse] au fond d'une ancienne décharge sauvage, dans 300 à 400 ans. Ils auront une espèce de truc un peu plat, tout rouillé, ils essayeront désespérément de se dire 'mais à quoi ça pouvait servir ce machin?' (Quang complète l'histoire - 'c'est un objet de torture, c'est sûr ...') [rires]» (Jean, Lausanne).

Plusieurs personnes racontent des expériences lors desquelles elles ont pu «visualiser» le temps:

«On était à Pompéi et à Herculaneum. On s'est baladé pendant plusieurs jours dans ces espaces-là avec le professeur très passionné qui nous expliquait beaucoup de choses. Et l'impression première que j'avais eue, c'est cette idée de monde parallèle. D'une part, parce que je me rappelle bien qu'on voyait vraiment ce qu'il y a au-dessus: il y a une sorte de ligne de démarcation qui est celle de la terre avec toute la construction urbaine en dessus, donc un peu le présent, et tout ce qui est en bas. Donc c'est vraiment parallèle, littéralement, visuellement. Ça m'avait surpris. On fait souvent une division chronologique, on a toujours cette vision de la division temporelle, et puis là c'est comme si je la voyais à l'œil nu» (Edvina, Neuchâtel).

«Sonia - J'ai un souvenir que j'ai trouvé sympa, c'est quand on était au Québec, on est allé à Miguasha voir ces grandes falaises sur lesquelles on trouvait des fossiles. Pour moi c'était une découverte parce que les fouilles ici [en s'adressant à Denis:] c'était avant Concise⁷ ?

7 Concise est un site Néolithique et de l'Âge du Bronze ancien localisé sur la rive nord du lac de Neuchâtel (Vaud). Une succession de 25 villages lacustres y a été mise au jour, faisant de Concise un des sites les plus importants de l'archéologie palafittique en Europe.



Fig.: stratigraphie sur une fouille néolithique
© Service archéologique du Canton de Zürich



Fig.: image issue de l'article de Laurent Flutsch
«Vertiges archéologiques et politique du rire»
De forme étrange, à pointe dentelée sur l'un des côtés, ces pendeloques portent des inscriptions énigmatiques: estampilles, dédicaces, noms des propriétaires? *Exposition Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C., 2002. Photo Fibbi-Aeppli. Musée romain de Lausanne-Vidy.*



Suggestions pour la médiation

- Aborder le rôle du temps dans la définition de ce qui «fait archéologie»: existe-t-il une limite temporelle à la pratique de l'archéologie?
- Évoquer l'existence, les terrains et les apports de l'archéologie contemporaine, encore peu connue par la collectivité.
- Proposer une réflexion autour de l'archéologie du futur qui, quant à elle, offre mille possibles pour la médiation, notamment parce qu'elle donne beaucoup de place à la puissance imaginative. Cette réflexion est utile pour faire comprendre la démarche archéologique à travers l'analyse d'un objet actuel ou de matériaux contemporains qui, selon leur composition, traverseront peut-être les millénaires. Elle interroge en parallèle nos pratiques actuelles par l'entremise des traces que nous laisserons. Enfin, elle permet de présenter la démarche interprétative de l'archéologie comme n'étant pas purement spéculative, mais comme reposant sur de nombreuses comparaisons et sur une analyse scrupuleuse des objets.
- Contextualiser les découvertes dans le temps, sans pour autant se focaliser sur des définitions chronologiques précises (dates ou périodes) qui sont peu évocatrices pour les publics. Privilégier les approches thématiques et la définition des périodes pour ce qu'elles représentent dans l'histoire de l'humanité, par exemple, présenter le Néolithique comme le moment où les populations se sédentarisent, commencent à faire de l'agriculture et à domestiquer plantes et animaux.

Denis – *Non, non, c'était après.*

Sonia – *Alors Concise on avait vu. Moi ce que j'avais vu surtout c'était ces couches. J'avais trouvé ça fascinant. Les objets en soi, ça ne m'avait pas tellement parlé*» (Grandson).

Ces témoignages expriment clairement la puissance évocatrice d'éléments tels que les stratigraphies pour parvenir à se représenter matériellement le temps qui passe et pouvoir s'imaginer la continuité du lieu avant et maintenant.

Enfin, certain·e·s participant·e·s témoignent de leur envie de comprendre la temporalité du passé, et plus précisément la temporalité «courte», celle de la fabrication des objets et des biens matériels: *«Finalement, ce qu'on a peut-être envie de comprendre c'est comment ils ont réalisé des œuvres pareilles. Et je pense que la dimension de temps là-dedans est primordiale, parce qu'il faudrait peut-être mettre le gars qui commence à faire des pointes de flèches et puis, trois ans plus tard, quand il a un tas comme ça [grand]. Parce que c'est peut-être cette dimension qui nous échappe, c'est la durée!»* (Jean, Lau-sanne).

Le thème du temps en archéologie est particulièrement riche et porteur pour la médiation. Il participe à la définition des domaines traditionnels de la discipline, tout en ouvrant des possibilités pour aborder des recherches novatrices au sujet de l'archéologie contemporaine. La puissance imaginative de toute réflexion sur l'archéologie du futur offre également de nombreuses pistes d'action pour «faire expérimenter» aux publics le travail de l'archéologue. En outre, à des fins de médiation, il semble nécessaire et important de trouver des moyens de rendre visible le temps passé, et de rendre évocatrices les différentes temporalités que ce soit celle de l'histoire humaine ou celle, plus courte, de la construction d'une cathédrale ou d'un village palafitte.

1.8. L'archéologie par ses vestiges – des restes imprégnés d'histoires?

À travers une série d'outils, l'archéologie s'intéresse aux traces matérielles du passé. Les participant·e·s associent ces objets et vestiges aux adjectifs «antique» ou «ancien», ainsi qu'à des choses «mortes» ou «dépassées», «des cadavres et des ossements», pour reprendre les termes évoqués au sein des *Salons*. Au-delà de ces termes, l'archéologie se caractériserait également tout autant par des objets en quelque sorte «typiques» – «on trouvait des outres pour le vin, on trouvait des statues grecques, on trouvait en fait les objets usuels de l'archéologie» (Fabrice, Belfaux) – et des objets hors du commun, tel le mécanisme d'Anticythère⁸.

Les participant·e·s ont également conscience que le statut des objets archéologiques évolue au cours de leur vie propre. La proximité entre l'objet archéologique et le déchet est relevée plusieurs fois: «C'est un objet qu'on a peut-être aujourd'hui dans notre quotidien et qui deviendra un jour un objet de recherche pour des personnes passionnées par ce genre de trucs. Alors que nous, on va vraisemblablement s'en débarrasser une fois comme ça» (Jean, Lausanne). Une autre personne s'enthousiasme face à la capacité des archéologues à raconter une histoire à partir d'objets souvent perdus, déconsidérés et abandonnés: «Ce que je trouve très fascinant avec votre métier, en fait, c'est qu'à partir d'objets, c'est presque des déchets des fois, vous arrivez à reconstruire toute une histoire, à vous imaginer comment les gens vivaient. Ça je trouve vraiment épatant» (Quang, Lausanne). Les archéologues sont donc perçus comme à même de transformer certains objets considérés comme des déchets en «objets d'intérêt scientifique» en les plaçant dans un vaste système de classification, d'hypothèses et de récits. Ces restes ont aussi une caractéristique commune: leur capacité à résister à l'épreuve du temps. Il s'agit en ce sens «des choses restées plus que d'autres» (Saadia,

Les objets du passé: déchets ou patrimoine?

Dans un numéro de la revue *Les Nouvelles de l'Archéologie*, les chercheuses Claire Besson et Dorothee Chauoui-Derieux (2018) proposent une réflexion sur les différents statuts des objets issus du passé à travers le thème des déchets. Elles distinguent d'abord deux types de déchets provenant du passé: ceux qui ont été délibérément jetés par le passé, et ceux qui ont été abandonnés ou oubliés. Si ces objets sont découverts par les archéologues s'ensuit tout un parcours au fil duquel il est décidé si l'objet est d'«intérêt scientifique» ou non. Une fois la décision prise quant à son statut patrimonial, dans le premier cas, l'objet est reclassé et devient alors honoré et sa valeur ne peut plus être questionnée. Dans le second cas, l'objet étudié est déclassé, à nouveau, et redevient déchet, celui de l'archéologie en tant que discipline scientifique.

Cet objet-à-nouveau-déchet peut ensuite se reconvertir (être recyclé) en objet pédagogique ou artistique, selon les réappropriations qui en sont faites (Rodrigues 2018). Au sujet des possibilités de reconversion de ces objets inutilisés, voir également le chapitre «L'archéothèque ou comment rendre accessibles les objets des dépôts».

⁸ Cette machine d'origine antique (antérieure à 87 avant notre ère), d'environ 20cm sur 20cm, trouvée en 1901 dans une épave au large de la Crète est considérée comme le premier calculateur par analogie permettant de saisir des positions astronomiques.



Suggestions pour la médiation

Les «déchets archéologiques»

- Montrer la variété des objets considérés comme «archéologiques». À partir d'exemples, expliciter pourquoi un certain objet est considéré comme archéologique, alors qu'un autre ne l'est pas.
- Jouer sur les différents statuts des objets en mettant l'accent sur leurs parcours de vie et expliciter ainsi, en la contextualisant, la définition de ceux-ci à un moment précis par un corps professionnel/ scientifique (voir Bonnot 2014; Besson et Chaoui-Derieux 2018).
- Dans les sociétés contemporaines où la question du traitement des déchets est omniprésente et épineuse, il y aurait à notre avis des réflexions utiles à proposer sur le thème des déchets dans une optique de médiation. Que ce soit dans le passé: qu'est-ce qui était jeté, pourquoi et comment? Quelles étaient les alternatives? Quel était l'impact des matériaux jetés sur l'environnement? Ou aujourd'hui: que peut-on dire d'une société à partir de ses déchets? Que dira(it)-on de nos sociétés?

Ce que les objets nous disent

- Faire participer les publics à l'interprétation d'un objet en leur donnant des pistes (partir du matériau, de la technologie utilisée, de l'utilisation de l'objet, d'une possible signification symbolique, du contexte de découverte), plutôt que leur présenter une réflexion «toute faite». Faire la médiation des méthodes et des démarches analytiques des archéologues.

Genève) du fait de leur matérialité propre, puis d'une décision humaine, celle des archéologues notamment. Lorsqu'on aborde la notion légale de trésor, et le devoir d'informer le service archéologique concerné, une question se pose: qu'est-ce qui relève du trésor archéologique et qu'est-ce qui n'en est clairement pas un? En effet, «à quel moment c'est un objet archéologique? Si on trouve une vieille casserole du 16^e siècle, c'est déjà archéologique? Ou une assiette à ma grand-maman? Je ne sais pas, à quel moment est-ce qu'on classe ça comme une pièce archéologique?» (Nick, Neuchâtel). Comme le soulignent les participant·e·s aux *Salons* par leurs réflexions, l'archéologie serait aussi le processus par lequel les objets-détritus ou les objets-oubliés, reclassés sur la base de l'intérêt scientifique qui leur est porté, changeraient de statut et deviendraient alors patrimoine.

À partir de l'objet, les archéologues ont également pour mission de mettre en évidence «ce qu'était le rôle de cet objet par rapport à l'environnement humain dans lequel on le trouve, de se dire finalement: l'objet il est là et puis pourquoi l'humain l'a fait, quel était son rôle et qu'est-ce que ça a amené à l'humain de faire cet objet?» (Jacopo, Belfaux). Cette proposition souligne que l'objet, considéré comme étant au cœur de la démarche archéologique, est également un objet-agent: il permet d'élaborer des discours complexes sur le passé.

De manière générale, penser à l'archéologie amène à s'imaginer ou à se représenter des objets qui caractériseraient la discipline. Ces objets, qui définissent une partie importante de la démarche archéologique, fascinent. Ils ont cette capacité à traverser le temps et, bien qu'incomplets, ils permettent aux archéologues d'élaborer des hypothèses et de porter une lumière sur la vie et les sociétés du passé, à un moment et dans un endroit donné (pour aller plus loin, voir le chapitre «Les relations personnelles aux objets du passé»).

1.9. Mystère, imagination, doutes et interprétations

«Qui voudrait [...] établir le champ lexical vernaculaire [de l'archéologie] rencontrerait certes les termes de «connaissance», «passé», «civilisation», mais aussi ceux de «trésor», «énigme», «mystère», «malédiction»... qui viennent d'ailleurs alimenter une florissante production fictionnelle jouant sur les frontières de l'histoire, de l'ésotérisme et de l'enquête policière.» (Voisenat 2008: 11)

Considérée comme scientifique, professionnelle et rigoureuse, l'archéologie s'apparente également au mystère, à l'imagination, à la fantaisie, au rêve. Pour les participant·e·s, c'est à la fois une science de la preuve et une discipline imaginative qui reconstitue des mondes à partir des restes et qui *«fait bavarder le mental»* (Valérie, Neuchâtel). Les objets archéologiques auraient pour principale vocation de permettre de raconter des histoires: ils sont compris comme des témoins à même de générer des récits, historiques ou imaginés. L'archéologie est parfois qualifiée de science approximative du fait *«qu'on projette, pour essayer de s'imaginer ce qu'il y avait avant; la seule chose qu'on peut faire c'est projeter ce qu'on connaît maintenant sur avant, et imaginer»* (Liliana, Bienne). La part d'incertitude et d'inconnu de la discipline questionne, elle peut mettre mal à l'aise, mais elle fascine également: *«J'aime bien ce qui est mystérieux, c'est le point d'interrogation que j'aime dans l'archéologie»* (Gabrielle, Belfaux). L'archéologie révèle de nombreux agissements humains qui resteront inexpliqués. Dans ce contexte, l'inexplicable est captivant parce qu'il interroge les schémas cartésiens avec lesquels de nombreuses personnes ont appris à réfléchir et des concepts clés sur lesquels reposent les sociétés contemporaines modernes, tel celui de progrès (sur cette thématique, voir le chapitre «Les rôles réflexifs de l'archéologie»). Une participante s'émerveille ainsi au sujet des lignes de Nazca (Pérou):

«Roxane – Moi ce qui m'impressionne le plus dans tout ce qu'ils ont fait, ce sont ces grands oiseaux-là...

Marcel – Mais comment est-ce qu'ils les ont fait?

Roxane – C'est juste incroyable!» (Roxane, Grandson)

La dimension mystérieuse des vestiges, qui résistent au regard que les contemporain·e·s portent sur eux, serait particulièrement enrichissante et stimulante, plutôt qu'une limite à la compréhension: *«Il y a tout cet aspect de mystère qui est aussi, qui rend les choses attractives, parce que si on savait tout, il n'y aurait plus d'intérêt, si on avait tous la même vérité sur chaque objet, il n'y aurait plus d'intérêt non plus et puis je pense que ce qui fait avancer le monde, ce n'est pas les réponses qu'on donne, mais les questions qu'on se pose, et puis l'archéologie elle fait ça, elle pose des questions [...], donc tant que nous nous poserons des questions, et bien on avancera»* (Gabrielle, Bel-faux).

Noémie explique au sujet du disque de Phaistos qu'elle a pu voir lors d'un voyage en Crète et dont elle a rapporté une réplique miniaturisée sous forme de boucles d'oreilles: *«C'est un grand mystère encore, je crois, pour les archéologues, encore aujourd'hui. Parce que personne n'a réussi à trouver ce que ces symboles voulaient dire, si c'était une prière, ou un rituel, ou si ça raconte une histoire»* (Noémie, Bienne). Une seconde participante évoque le même objet à travers une photographie amenée: *«Ce qui m'avait aussi intriguée à l'époque, c'était qu'on puisse trouver là-dedans des choses qu'on ne connaît pas du tout, qu'on n'arrive même pas encore aujourd'hui à comprendre. C'est très mystérieux. On peut trouver des signes d'animaux qu'on retrouve un peu partout, mais aussi par exemple un casque qui est assez particulier parce qu'on le retrouve aussi sur une tombe funéraire de Ramsès III près de Louxor [Égypte]. On peut trouver des signes d'armure qu'on trouve aussi dans la Val Camonica [Italie], dans des gravures rupestres, ça fait que ça reste un objet dont on pense qu'il doit venir de la méditerranée orientale, mais avec des... peut être aussi quelque chose qui fait partie de la Vallée du Nil ou bien alors du Moyen-Orient. C'est quelque chose de vraiment particulier»* (Alicia, Bel-faux).

Le mystère associé au disque de Phaistos semble particulièrement apprécié des participant·e·s. Il est possible que cette attirance soit due à sa mise en scène par les institutions muséales, les chercheur·euse·s et les médias, qui, en plus d'admettre l'incertitude, transforment celle-ci en une caractéristique évocatrice du vestige conduisant à une sorte d'épopée ou de quête pour y

remédier⁹. Comme le souligne Claudie Voisenat (2008), l'opération de déchiffrement mise en scène par les institutions muséales enchante souvent les visiteur·euse·s. Mais, s'il existe de très nombreux «mystères» en archéologie, ce sont bien toujours les mêmes qui sont mis en exergue et qui sont exploités. L'image de certains objets «phares», reproduite à l'infini, est ainsi, et de manière tout à fait assumée, commercialisée à tout va: ils se retrouvent sur toutes sortes de supports et d'objets consommables (tasses, parapluies, t-shirts, bijoux, cartes postales, etc.) (Samida 2010). Un «bon produit» doit non seulement être particulièrement esthétique, tels le disque de Phaistos, le disque de Nebra, le buste de Néfertiti, mais également empreint de mystère.

D'autres participant·e·s se demandent si ce n'est pas faire offense aux archéologues que de soulever la part importante de fantaisie et de rêve sur laquelle reposent les interprétations archéologiques: *«Ce que je trouve également important, c'est l'aspect de la fantaisie et du rêve qui est aussi [présent] pour moi, personnellement, dans l'archéologie. Parce que personne ne pourra jamais nous prouver que ce que nous soupçonnons est une [vérité]. Oui, on peut peut-être dire que nous pouvons nous mettre d'accord sur une 'erreur temporelle', mais en fin de compte, il y a toujours beaucoup de fantaisie et de rêve. Je pense que c'est bien, mais c'est juste mon...[avis]. Je pense qu'un scientifique se fâcherait quand je dis quelque chose comme ça, que c'est de la fantaisie et du rêve [rires]»* (Laura, Bienne).

Selon Laura, admettre une telle dimension «imaginative» reviendrait à questionner le caractère scientifique de la discipline, en soulignant ses relations étroites à la fois avec la réalité et la fiction. Cependant, selon certain·e·s auteur·rice·s, il conviendrait dorénavant de reconnaître le fait que l'imagination, si elle n'est souvent pas assumée au sein de la démarche archéologique,

9 Il suffit de faire quelques recherches sur internet pour voir apparaître une multitude de titres «à sensation» d'articles parus dans des revues de vulgarisation scientifique, comme «Le mystérieux disque de Phaistos enfin déchiffré?» (*Sciences et avenir*) ou encore «Le mystère du disque de Phaistos?» (*Futura-Sciences*), ainsi que des articles plus scientifiques qui jouent avec le même type de vocabulaire, comme «L'énigme du disque de Phaistos: où en est-on aujourd'hui?» de J. Fauconau dans la revue *L'Antiquité classique*.



Suggestions pour la médiation

- Montrer, en l'assumant, l'importance de la force d'imagination dans le travail des archéologues, par exemple dans les décisions qu'ils et elles prennent: en amont des fouilles (quels sites fouiller?), lors des fouilles (quels secteurs ouvrir?), lors de l'interprétation des données (quelles données sont considérées, quelles autres mises de côté?). Thématiser ce lien puissant avec l'imaginaire et l'importance des hypothèses dans la démarche archéologique. Montrer en quoi ce sont des forces motrices positives pour la recherche.
- Mettre en évidence la dimension interprétative, sur laquelle repose la recherche archéologique, comme constitutive de la démarche scientifique et non pas comme contradictoire ou comme la péjorant.

en constitue un moteur essentiel (Voisenat 2008; Kaeser 2010). Plusieurs participant·e·s mentionnent par ailleurs «*le côté très fragile de ce qu'on a comme informations*» (Olivia, Belfaux) pour interpréter les vestiges, ainsi que les doutes qui surviennent quant à «la sureté» des explications données par les archéologues. Si le doute et l'interprétation sont, selon les participant·e·s, au cœur de la démarche archéologique, ils interrogent simultanément sa scientificité. Pourtant, dans ce domaine et plus largement au sein des sciences humaines et sociales, l'interprétation n'est souvent pas considérée comme une antithèse de «la science», mais bien comme faisant partie intégrante du travail scientifique. Philippe Boissinot rend également attentif à cette spécificité de la démarche archéologique: «Même si nous pouvons supposer que deux fouilleurs identiquement formés aux méthodes de la stratigraphie y veraient les mêmes grands découpages, il n'est pas certain que leur travail de «boucherie ontologique» serait pareillement qualifié, avec les mêmes mots; en d'autres termes, que leur interprétation serait la même» (Boissinot 2015: 14).

1.10. Les figures de l'archéologue

«[L'archéologie pour moi] c'était toujours en Méditerranée: des gens qui creusent quelque chose pendant des heures sous un soleil de plomb» (Ronda, Bienne).

L'archéologue fait plutôt rêver, essentiellement parce que ce personnage a réalisé le souhait d'enfant de nombreuses personnes arrivées à l'âge adulte. Ici, il est question de l'archéologue dans l'imaginaire des participant·e·s. Que fait cette personne? Pourquoi émeut-elle? Et quels sont ses rôles?

Certain·e·s chercheur·euse·s ont tenté de classifier les images populaires contemporaines associées aux archéologues, diffusées notamment à travers les films documentaires ou de fiction. Tom Stern et Thomas Tode, à partir d'une étude portant sur l'image des archéologues telle que présentée dans les films et à la télévision, identifient quatre figures d'archéologues: une personne naïve, détachée de la réalité et idéaliste, un individu obsédé par son objet d'études, une personne folle de la technologie, ou encore aventureuse (Stern et Tode 2002). Ces catégories recoupent assez bien les images véhiculées sur les scientifiques en général, soit un héros ou une héroïne, un·e aventurier·ère, ou encore un·e scientifique farfelu·e (Samida 2010). Les propos recueillis auprès des participant·e·s coïncident en grande majorité avec ces catégories, mais les affinent, voire les réfutent également. Ainsi, il n'est jamais question de la figure d'un·e scientifique fou ou folle ou obsédé·e, mais plutôt d'une personne passionnée dont les logiques sont parfois difficiles à saisir. La figure de l'archéologue comme héros ou héroïne qui sauve les vestiges est également mentionnée, mais plutôt dans son environnement quotidien, lié aux chantiers de construction et plus rarement dans le contexte aventureux d'un site à l'étranger. On peut se demander si cette image, qui n'est à priori pas véhiculée par la culture populaire, serait une représentation émergente de l'archéologue.

Au cours des *Salons*, l'archéologue a été régulièrement défini·e comme une personne en action, qui bouge, qui cherche, «*qui est souvent loin*» (Didier, Belfaux) et qui voyage. Elle est sur le terrain, en extérieur, dans «des



Fig.: plongeur archéologue en présence de vestiges palafittes (NE) © Fabien Langenegger

pays méditerranéens», «en Égypte» par exemple *«en train de taper sur des trucs des années durant»* (Dorian, Belfaux). La figure de l'archéologue telle que décrite par les participant·e·s est caractérisée entre autres par la patience et le temps à disposition pour réaliser son travail. Cette personne prend le temps de chercher pour découvrir quelque chose d'incertain: *«Si on veut la caricaturer, on va la mettre avec une pelle, un tas de sable en train de chercher quelque chose. Donc c'est quelqu'un qui cherche, avec l'envie de trouver, on ne cherche pas du vide. Mais elle ne sait pas toujours ce qu'elle va trouver»* (Gabrielle, Belfaux). Cette représentation stéréotypée n'est pas nouvelle: on en situe l'origine dès les débuts de la recherche et des grandes fouilles qui ont fait sensation dans leur temps, celles de Pompéi, de Troie, ou encore de Rome. L'archéologue amateur Heinrich Schliemann (1822-1890) a été particulièrement proactif dans la dissémination de l'image de l'archéologue comme quelqu'un·e prêt·e à toutes les aventures. Ses fouilles en Grèce, en Asie Mineure et en particulier à Troie, dès 1870, mises en scène par lui-même, ont fait l'objet de nombreux comptes-rendus dans la presse et ont animé l'Europe centrale. Un siècle plus tôt, les premiers antiquaires du temps du Grand Tour qui parcouraient les pays méditerranéens centraient tout autant leurs récits de voyage autour du caractère aventureux de la rencontre avec les populations locales et des lieux méconnus qu'ils traversaient (Kaeser 2010). Plusieurs études menées dans différents pays d'Europe démontrent qu'aujourd'hui encore les représentations stéréotypées du travail de l'archéologue perdurent: pour une très large majorité de répondant·e·s, un·e archéologue est quelqu'un·e qui creuse la terre pour mettre au jour les restes du passé; moins fréquemment, il est fait mention d'une science qui étudie le passé et contribue à la connaissance des civilisations grâce à la fouille et à l'interprétation des vestiges (Bohne et Heinrich 2000; Marx et al. 2017; Linder et Dunning 2020).

La figure de l'archéologue qui travaille en Suisse diffère de cette première description. Si les archéologues sont également considéré·e·s comme étant actif·ve·s, cette fois-ci, le temps qu'ils et elles ont à disposition est perçu comme restreint, en particulier dans les grandes villes. L'archéologue est alors une personne qui se bat pour pouvoir fouiller et s'élève contre une urbani-

sation rapide qui veut construire toujours plus et plus vite: *«J'ai une amie archéologue et elle me dit qu'elle passe pour une casse-pieds parfois. Parce que quand [les développeur·euse·s] creusent pour faire un bout de route par exemple, on les appelle pour dire 'on a trouvé quelque chose'. [Les archéologues] y vont et ils disent 'là on a un truc intéressant, il nous faut tant de temps'. Et ils se battent pour avoir le plus de temps possible»* (Jonathan, Genève).

L'archéologue, par son action, met temporairement en pause cette urbanisation rapide: *«Ils ont fait de très grandes fondations, c'était un peu les nouveaux immeubles [de Serrières, Neuchâtel]... ils ont dû creuser, et puis tout d'un coup: stooop!»* (Nathalie, Neuchâtel, au sujet du cimetière médiéval de Serrières). Dans le contexte de la construction, les archéologues sont donc considéré·e·s comme les acteur·rice·s de la mise en pause du développement: *«Je pense que des fouilles à l'avance ça soulagerait entre autres les entreprises de construction, parce que pour elles, tomber sur un site archéologique, c'est un risque. Donc ça peut se transformer en cauchemar. Parce que dans un chantier, tout arrêt a un coût. Même si les machines ne marchent pas, elles coûtent de l'argent.»* (Agostin, Genève) *«Trois mois pour un archéologue ce n'est rien, mais pour les entreprises de construction c'est super long.»* (Jonathan, Genève)

L'archéologue subit ainsi des pressions particulières venant des milieux économiques, en particulier de la construction. Cette seconde figure de l'archéologue est engagée, battante et persévérante parce qu'elle doit gérer des *«tensions entre argent et connaissance»* (Jonathan, Genève). Elle n'est plus celle qui fait des découvertes, mais celle qui vient sauver de la destruction, protéger et mettre à l'abri. L'archéologue est alors perçu·e *«comme un héros qui veut montrer au monde qu'il y a encore tout ça, qui représente notre histoire, quelque chose qui est fixe, qui n'évolue plus, en confrontation au présent [en constant changement]»* (Amélie, Sion).

Aux côtés de ce rôle de protection et de préservation *«pour les générations futures»*, l'un des rôles de l'archéologue, défini par les participant·e·s, reste celui *«de découvrir»* (Johan, Genève). Sa mission serait également de *«décider de ce que l'on garde»* (Gabrielle, Belfaux) et de faire le *«bon choix»*, grâce à un regard *«neutre»* et dénué de motivations personnelles



Suggestions pour la médiation

- Historiser la figure aventurière de l'archéologue.
- Parler de l'archéologie à l'étranger et en Suisse – qui sont les acteur·rice·s des recherches? Montrer que les archéologues sont amené·e·s à voyager pour diverses raisons (conférences, expertises, travaux de recherche) et aborder également les politiques et les enjeux des fouilles et recherches effectuées par des équipes étrangères, dans les pays proches ou lointains.
- Aborder le rôle des archéologues dans les processus d'aménagement du territoire et les étapes de la recherche archéologique préventive. À noter que plus de 90 % des fouilles menées par les archéologues en Suisse sont préventives, et sont donc tributaires de projets de construction.
- Aborder les questionnements éthiques, scientifiques et sociétaux des archéologues: à qui appartient le patrimoine? Pourquoi et pour qui créer du patrimoine? Comment restituer les connaissances au plus grand nombre? Comment éviter de vider le sol des vestiges du passé? Comment identifier et déconstruire les mécanismes de domination, notamment par rapport aux savoirs, aux enjeux postcoloniaux lors de fouilles à l'étranger, ou encore aux rapports de genre dans le contexte du travail de terrain et dans la sphère académique?

et politiques (Jacopo et Gabrielle, Belfaux). Au sein de ses responsabilités figurent également celles d'interpréter les vestiges et d'en expliciter le sens (Jacopo, Belfaux) en le «*présentant à un public*» (Johan, Genève). C'est aussi à l'archéologue de «*faire le lien*», de «*rendre l'archéologie attractive*» et de «*faire prendre conscience de celle-ci au commun des mortels*» (Jacopo, Belfaux). La figure de l'archéologue est alors aussi celle d'une personne passionnée, ayant eu une forme de révélation quant à sa profession, et qui est à même de transmettre un engouement pour l'archéologie «*parce que, ça aussi, c'est l'archéologie: transmettre une passion, et surtout la persévérance*» (Béatrice, Genève). Ainsi «*l'archéologue nous donne envie d'avoir plus de connaissances*» et on peut se demander si «*sans qu'on ait des archéologues en face de nous, est-ce qu'on s'intéresserait vraiment à ça?*» (Eliane, Sion), car, «*quand on voit la passion des archéologues sur leur site, on a envie de tomber amoureux avec eux de cette archéologie*» (Alix, Belfaux). Autant dire que les attentes vis-à-vis des archéologues sont nombreuses.

La figure de l'archéologue est ainsi ambivalente, il s'agit d'un·e scientifique, réfléchi·e et raisonné·e et d'un·e aventurier·ère, capable de faire rêver et de transmettre une passion. Ses casquettes sont multiples: il ou elle doit rechercher et interpréter scientifiquement, maîtriser les bases du marketing pour définir les publics cibles, faire de la médiation en communiquant les connaissances acquises et *in fine* maintenir ou reconstituer, puis faire perdurer, les vestiges matériels et donc établir un lien entre la population et le passé. Si certains clichés sur le travail des archéologues persistent – un travail aventureux et de détective (Holtorf 2007) – la responsabilité revient dorénavant aux archéologues de les nuancer et non pas nécessairement de les alimenter, comme c'est encore souvent le cas (Kaesler 2010).



1.11. L'archéologie et le patrimoine: deux notions antagoniques?

«Xander - Est-ce que dans le patrimoine il y a quelque chose de toujours vivant qui pourrait être là? Quelque chose qui nous appartient à tous, encore maintenant, et avec lequel on vit. Alors que l'archéologie ce serait quelque chose qui ne serait pas visible en fait, dont on ne pourrait pas avoir conscience de manière directe...

Gabriel - ...qui a perdu de la valeur en fait. On doit retrouver de la valeur, alors que, le patrimoine, on n'a pas besoin de retrouver la valeur, on l'a déjà de base.» (Sion)

Selon de nombreux·ses participant·e·s, le patrimoine serait moins figé dans le temps, plus vivant et plus fluctuant que l'archéologie. Si l'archéologie «a perdu de la valeur», le patrimoine en gagnerait tous les jours parce qu'il est «ouvert» (Gabriel, Sion) et «que chaque personne a son patrimoine aussi, a son idée du patrimoine... chaque patrimoine est différent», alors qu'une découverte archéologique serait plutôt «prouvée scientifiquement» (Eliane, Sion). Ainsi, l'appropriation du patrimoine par la collectivité passerait par la possibilité de le définir en-dehors des circuits et des catégories scientifiques, notamment en y ayant accès, ce qui n'est pas toujours le cas des vestiges archéologiques.

Pour d'autres participant·e·s, l'archéologie est une «méthode», alors que le patrimoine représente l'ensemble des éléments matériels que l'on conserve: «Le mot archéologie, c'est plutôt le travail de l'archéologue, alors que le patrimoine c'est ce qu'il y a en fait» (Saadia, Genève), ainsi, «c'est la méthode pour mettre en évidence le patrimoine de l'époque» (Pascal, Grandson), qui lui «fait partie de notre possession» (Saadia, Genève).

Le patrimoine est également souvent rattaché à une aire géographique actuelle, pensée comme une unité culturelle, et parfois associé à un territoire sociopolitique, tels un État-nation ou un canton. Le patrimoine c'est «ce qu'on possède, ce qui nous appartient ou du moins ce qui est issu de notre région», comme «les biens qu'il ne faut pas sortir de la Grèce, c'est le patrimoine de la Grèce» (Saadia). «Le patrimoine, c'est plus ce que la personne lègue...

Suggestions pour la médiation

- Au vu de la richesse des réflexions générées par les participant·e·s aux *Salons*, demander aux publics d'expliquer la différence qui existe, à leur avis, entre le patrimoine et l'archéologie afin de définir les deux notions dans le cadre d'un dispositif de médiation.
- Aborder les notions de patrimoine matériel et immatériel: qu'est-ce que l'une peut apporter à l'autre? Comment et pourquoi serait-il intéressant de dépasser la dichotomie entre le symbolique et la matérialité?

Mais aussi, pour moi, le patrimoine c'est quelque chose de la région, et qu'on laisse comme trace, on peut parler du 'patrimoine du Valais'. [Alors que ce qui concerne] l'époque romaine, c'est moins du patrimoine parce que... c'est moins rattaché au Valais» (Eliane, Sion).

Selon les participant·e·s, le patrimoine peut être un «*livret de famille*» (Renée et Eliane, Sion), les bisses et les échelles des pionnier·ère·s des Alpes suisses, la chorale de la police de Lausanne (José, Grandson), ou encore, la barque latine «La Neptune» qui date de 1904 et qui navigue encore sur le Léman (Denis, Grandson). Le patrimoine a une dimension plus localisée, mais aussi plus personnelle, plus facile à s'approprier, car relevant du vécu et du quotidien. En comparaison, l'archéologie est alors considérée comme une méthode scientifique de mise au jour des vestiges associée à un passé lointain avec lequel le lien a été perdu, mais peut être retrouvé.

1.12. Financement de l'archéologie

Au cours des *Salons*, il a plusieurs fois été question de savoir quelles étaient les sources de financement de l'archéologie: «*l'archéologie, est-ce l'État qui finance?*» (Nuno, Bienne). Lorsque l'équipe du projet retourne cette question aux participant·e·s, il est usuel que ces dernier·ère·s répondent par la positive. Ce qui amène à de nouvelles questions: «*du coup c'est quoi le budget annuel de l'archéologie en Suisse?*» (Nuno, Bienne). Quelques personnes évoquent les subtilités quant aux financements et aux fonctionnements différenciés selon les cantons. C'est le cas de la plupart des participant·e·s de Grandson, dont la situation est particulière (voir encadré «Le cas de Grandson (Vaud) – des enjeux (géo)politiques et un sentiment de désappropriation»), mais aussi d'une participante du *Salon* de Belfaux, journaliste dans le canton de Fribourg. Cette dernière explique que «*c'est financé par l'État donc la collectivité publique, mais il y a des cas différents. Je crois qu'en fait, quand les promoteurs veulent aller plus vite et puis qu'il n'y a que trois archéologues qui sont affectés pour ces fouilles d'urgence, s'ils veulent en engager plus, libre à eux, mais ils doivent mettre le prix*» (Louison, Belfaux).

La question du financement de l'archéologie est en lien à une prise de position politique pour certain·e·s participant·e·s. Pour Eliane, «*c'est passionnant justement d'avoir un peu plus de connaissances sur les découvertes [archéologiques], et puis quand on voit que l'État ne met pas assez d'investissements là-dedans, c'est assez dommage de les mettre dans l'armée*» (Eliane, Sion). Xander, lui, est concerné par le sort des objets dans les dépôts dont il critique la logique d'accumulation, qui coûterait trop cher, tout en concevant qu'il soit impossible de les jeter à la poubelle (voir le chapitre «Les récits transgressifs: souvenirs et rhétoriques rebelles»). Au cours de certains *Salons*, des questionnements sur une forme d'éthique de financement ont été soulevés. Au sujet des recherches préventives, il est exprimé que si une entreprise importante menace de détruire de l'archéologie, il est jugé «juste» qu'elle paie pour les recherches, alors que si c'est un·e particulier·ère, ce travail devrait plutôt être à la charge de l'État.

Concernant d'autres pays, certain·e·s participant·e·s évoquent des différences observées en termes de ressources allouées à l'archéologie. À propos du Mexique par exemple, «*ça nous est arrivé de nous balader dans la jungle et puis de voir des sortes de grands monticules recouverts de forêt vierge et puis il y a un temple là-dessous, mais il n'y a pas les fonds pour fouiller, donc voilà [on les laisse tels quels]*» (Louison, Belfaux). Pour Aleksia, d'origine russe, si on trouve peu d'archéologie dans l'Oural c'est entre autres parce qu' «*il n'y a pas les moyens de découvrir les vestiges*» (Aleksia, Lausanne). À Pompéi, une participante souligne un apparent manque de moyens financiers pour protéger les vestiges, tout en ajoutant «*ça ne veut pas dire que ça doit être d'autres peuples qui vont venir s'emparer de ces biens. Ces biens sont à eux*» (Saadia, Genève).

Ces prises de position et questions montrent que les non-archéologues ne manquent pas d'esprit pratique quant aux fonctionnements et conditions d'existence de la discipline. De multiples enjeux économiques et politiques viennent se loger autour de l'archéologie et bon nombre de participant·e·s aux *Salons* y réfléchissent avec conscience et esprit critique (voir également le chapitre «Les rôles réflexifs de l'archéologie»).

1.13. Des définitions foisonnantes

Ce chapitre a permis de sensibiliser le lectorat à la multitude de définitions de l'archéologie ainsi qu'aux idées, imaginaires, vécus, et récits qui mettent en lien les individus à cette discipline et aux vestiges qu'elle révèle. Malgré cette grande diversité, des récurrences quant aux questionnements peuvent être observées. On retrouve une juxtaposition entre deux perceptions de l'archéologie: d'un côté, celle d'une discipline et d'une méthode scientifique, technique et rigoureuse, à l'interface des sciences naturelles et humaines, qui reste encore plutôt inaccessible, de l'autre celle d'une source d'imaginaires et de rêveries, notamment du fait de l'histoire de la discipline, des doutes et des mystères qu'elle soulève, de l'association souvent faite avec le voyage et l'ailleurs et de la figure persistante de l'archéologue aventurier·ère. Plus implicitement, une troisième définition ressort également de ce tour d'horizon, celle de l'archéologie comme une pratique intime, accessible à tout un·e chacun·e: fouiller son grenier pour y retrouver de vieux souvenirs familiaux qui évoquent une histoire personnelle et conserver ces objets-témoins. Enfin, l'archéologie est également perçue comme étant traversée d'enjeux politiques et économiques. Ce sont ces récurrences qui offrent la possibilité de cerner puis d'entrer dans l'univers des participant·e·s aux *Salons*, et plus généralement de la collectivité. Les thématiques abordées dans cette partie ressurgiront au cours de l'ouvrage pour être approfondies.

2. Les relations à l'archéologie et au passé

Cette partie de l'ouvrage expose les différents moyens par lesquels les participant·e·s aux *Salons* entrent en contact avec l'archéologie au cours de leurs parcours personnels, ainsi que la diversité de ces relations. Les moyens – médiateurs ou médiums – sont abordés ici en fonction de ce qu'ils «font» aux participant·e·s, soit la manière dont ils les affectent. Pour ce faire, nous nous inspirons de l'approche du sociologue Bruno Latour (2000) qui propose de s'orienter vers une sociologie des moyens et des médiations portant sur «la multitude de ce qui fait agir»: qui sont les agissants? Que font-ils et comment nous affectent-ils? Il mentionne à ce sujet le sociologue Antoine Hennion (2007) qui, afin de faire une sociologie de la médiation dans le champ de la musique, propose de prendre en compte les différents médiateurs de l'œuvre musicale. Il est question des médiateurs humains (publics, auteur·e·s, interprètes, mécènes), des collectifs (comme les institutions) et des matériaux (instruments, partitions, disques). Selon Hennion et Latour, ce sont ces «chaînes de médiateurs» qu'il convient d'étudier et d'interroger pour faire une véritable sociologie des moyens – au sens de médium.

Ainsi, nous nous demanderons dans cette partie: quelles sont les particularités décrites par les participant·e·s pour chaque médium leur permettant d'entrer en contact avec l'archéologie? Et quelles relations distinctives à l'archéologie font-ils émerger?

Les manières d'entrer en relation à l'archéologie ont été regroupées en trois types: les relations à travers les institutions – que ce soit à travers l'école, le travail, les musées, les événements patrimoniaux annuels –, les relations à travers les œuvres littéraires et les médias pop culturels et les relations vernaculaires aux sites et aux objets – soit les relations «hors institutions», qui passent notamment par des expériences de fouille ou de collection d'objets *do-it-yourself*, par l'enfance et l'univers du jeu, ou encore par des formes d'attachement à des objets ou à des lieux patrimoniaux. Bien entendu, cette

typologie n'est pas figée: la visite secrète d'un chantier de fouilles pendant la nuit, ouvert aux publics de jour, peut constituer une véritable expérience à l'interface du cadre institutionnel et des pratiques «hors circuits». Les relations à l'archéologie développées à travers des imaginaires inspirés de la littérature mythologique et pop culturelle se situent également à mi-chemin entre des expériences normées – par la circulation globalisée et planétaire de certaines images standardisées – et des bricolages que l'on peut considérer comme singuliers. Au fil de la lecture, il sera constaté que ces catégories sont poreuses et que les interactions sont multiples, le vernaculaire et l'institutionnel étant intimement reliés et tous deux parcourus de nombreuses émotions, que l'on qualifie volontiers de patrimoniales, selon les termes de l'ethnologue Daniel Fabre (2013). Émerveillement, attachement, douleur, fierté, rassurement, choc, fascination, respect, frustration, déception, malaise, étonnement traversent ainsi le rapport des personnes à l'archéologie et au patrimoine. Les participant·e·s entretiennent alors différentes relations à l'archéologie qui se superposent, s'entrecroisent et se complètent. Enfin, parler d'archéologie amène également à questionner la société contemporaine, les idées et les pratiques sociales actuelles, aspect qui sera développé dans le dernier chapitre qui porte sur les rôles réflexifs de l'archéologie.

2.1. Vivre l'archéologie à travers les institutions

Avant d'aborder les relations à l'archéologie qui se développent dans des cadres dits institutionnels, précisons le terme «institution». Une institution est souvent entendue comme une organisation légitime dans un domaine spécifique – l'université pour la formation et la recherche, le musée pour la valorisation des savoirs, etc. Au sens anthropologique et sociologique, une institution est également composée d'un ensemble de valeurs et de normes, souvent explicites, qui tendent à générer des comportements attendus, et est parcourue d'un certain nombre d'acteur·rice·s régi·e·s par une structure d'autorité particulière (Bonte et Izard 2004: 378). Ont donc été inclus dans cette catégorie les récits des participant·e·s aux *Salons* évoquant des souvenirs

de l'archéologie telle qu'enseignée à l'école, des sorties scolaires sur des sites archéologiques, des visites de musées, des événements patrimoniaux et culturels – portes ouvertes de fouilles, journées du patrimoine, nuits des musées –, des spectacles, *revivals* et concerts organisés sur des sites archéologiques, de l'archéologie expérimentale et des reconstitutions, ainsi que des visites de sites monumentaux lors de voyages touristiques¹⁰.

2.1.1. L'archéologie enseignée et la sortie scolaire

«Comme j'enseigne l'allemand et l'anglais, je me souviens qu'au cycle [école secondaire obligatoire] j'accompagnais assez systématiquement les enseignants d'histoire qui allaient avec leurs élèves à Avenches, donc Aventicum.» (Béatrice, Genève)

«J'ai fait l'école dans le canton de Vaud, et je pense que chaque petit vaudois qui a fait l'école ici, ou dans ma circonscription, va à Avenches un jour, pour visiter les ruines.» (Jean, Lausanne)

«Je n'ai pas grand-chose à voir avec l'archéologie, à part peut-être sept ans de latin et beaucoup trop de visites à Augusta Raurica.» (Andrin, Genève)

L'école a été mentionnée comme un médium commun par lequel on entre en contact avec l'archéologie, lors des sorties, mais également à travers les programmes scolaires.

Chez les participant·e·s aux *Salons*, les souvenirs récurrents des enseignements de l'école obligatoire relatifs à l'archéologie se rapportent aux grandes



Fig.: Site et Musée romains d'Avenches. Photo NVP3D, La Croix-sur-Lutry. © AVENTICVM – Site et Musée romains d'Avenches

¹⁰ Le lectorat pourra noter que les associations d'amateur·rice·s ne sont pas abordées. Effectivement, bien que les enquêtrices aient pensé qu'elles pourraient être un médium de l'archéologie pour les personnes rencontrées lors des *Salons*, elles n'ont été que très rarement mentionnées, ou alors uniquement comme un moyen d'être en contact avec l'archéologie pour des personnes qui sont déjà passionnées. Cela démontre principalement que les participant·e·s aux *Salons* ne faisaient pas partie de ce groupe d'acteur·rice·s.

L'enseignement de l'archéologie dans le système scolaire public suisse

Au cours du cycle primaire en Suisse romande, l'enseignement de la Préhistoire et de l'Antiquité figure au programme des 5^e et 6^e années HARMOS (soit à l'âge de 8 et 9 ans), et celui de l'Époque médiévale et de l'Époque contemporaine est programmé au cours des 7^e et 8^e années (soit à l'âge de 10 et 11 ans). Au secondaire, l'Antiquité et la période médiévale sont à nouveau présentées en 9^e année (à 12 ans). À noter que, dans le Plan d'étude romand, si l'histoire figure aux côtés de la géographie et de la citoyenneté au sein des disciplines des sciences humaines et sociales, l'archéologie, elle, n'est pas évoquée en tant que discipline, mais en tant que «notion et vocabulaire liés aux périodes et thèmes» à côté des termes de «fouilles» et de «vestiges»¹. Le programme primaire en Suisse alémanique comprend l'enseignement de l'archéologie dans la thématique intitulée «Nature, Humanité et société»². Entre la 3^e et la 8^e classe (soit de 6 à 12 ans), l'archéologie est abordée dans le cadre de la thématique spécifique «Comprendre le temps, la durée et le changement – distinguer l'histoire des récits», qui implique d'appréhender ces concepts dans leur application régionale et de saisir la manière dont le passé est reconstitué. Les élèves apprennent l'existence de ruines et de sites archéologiques (grottes, agglomérations, anciennes bâtisses) et sont capables de se représenter les sociétés du passé (de la Préhistoire à

civilisations du bassin méditerranéen ou encore à l'Égypte antique. Les représentations forgées au cours de l'enfance à ce sujet peuvent parfois marquer durablement et être mobilisées pour donner du sens, à postériori, à des événements personnels accomplis à l'âge adulte: «*La première chose qu'on apprend en histoire c'est l'Égypte, moi j'ai tout de suite été passionnée, je voulais faire égyptologue quand j'étais petite, j'ai épousé un Égyptien*» (Eliane, Sion). Par contraste avec les savoirs thématiques généraux enseignés (sédentarisation, alphabet et écriture, religions, organisation de l'espace), les sorties scolaires permettent aux jeunes de se rendre sur les sites archéologiques locaux et d'aller à la rencontre des vestiges de manière à se représenter les territoires et les façons de vivre des communautés du passé. Ce moyen de découvrir l'archéologie est largement évoqué dans les différents *Salons*, qu'il s'agisse de sorties au musée ou sur des sites. Dans le contexte suisse, c'est surtout la visite d'Avenches dans les cantons romands, ou celle d'Augusta Raurica du côté alémanique et jurassien¹¹ qui semble avoir marqué les participant·e·s. Ces sites présentent l'avantage de posséder des vestiges matériels tangibles et de témoigner d'une histoire qui inscrit le territoire local dans un contexte culturel allant bien au-delà des frontières nationales.

La visite d'Avenches, ancienne capitale de l'Helvétie romaine, semble faire partie d'une tradition écolière répandue depuis plusieurs décennies. Cette expérience forme des souvenirs d'enfance, d'adolescence, d'écolier·ère·s et d'enseignant·e·s constitutifs de mémoires individuelles et collectives. Il y a parfois même une continuité dans les gestes, répétés d'une génération à l'autre, lorsqu'un·e ancien·ne élève devient enseignant·e. La ville d'Avenches est ainsi considérée comme un lieu commun de l'archéologie en Suisse; lorsqu'elle n'est pas mentionnée sur la carte archéologique développée lors du *Salon*, il n'est pas rare qu'une personne s'étonne de cette absence. Les participant·e·s ont été frappé·e·s par la visite de ce site et se remémorent les détails de leur sortie avec une nostalgie joyeuse: «*J'avais trouvé quand même*

1 https://www.plandetudes.ch/web/guest/SHS_22/, consulté le 11 décembre 2020.

2 <https://be.lehrplan.ch/index.php?code=b|6|0&la=yes>, consulté le 21 janvier 2021.

11 Le site militaire romain de Vindonissa (Windisch, Aarau), qui propose de très nombreuses activités de médiation, n'est pas mentionné. Cela pourrait s'expliquer par le fait qu'aucun *Salon* n'a été conduit au nord-est de la Suisse.

impressionnant de se mettre à un endroit, de crier, et puis que tout le monde t'entende, d'aller traverser à quatre pattes dans les égouts [rires]» (Jean, Lausanne). Fait intéressant, ce sont les impressions et détails de la sortie de classe ou l'expérience vécue sur les lieux qui restent en mémoire¹². C'est donc l'histoire récente et vécue du site plutôt que son histoire ancienne qui est signifiante dans le récit des participant·e·s. Ainsi, au-delà des «ressources locales présentant les découvertes et leur exploitation» (Plan d'études romand, voir encadré ci-contre), les sites archéologiques visités durant la scolarité sont attachants et constituent des éléments tangibles où s'inscrivent des «mémoires du proche». Ils sont alors propices à l'établissement d'une mémoire populaire, plutôt qu'à celle d'une histoire nationale ou continentale dépersonnalisée.

2.1.2. Les musées: entre ennui des collections et lieu où il fait bon être

Les musées sont des lieux qui bénéficient d'une grande popularité (voir encadré ci-après). Malgré une fréquentation élevée de ces institutions par les publics, les récits des *Salons* au sujet de telles visites démontrent qu'il n'est pas pour autant aisé de s'approprier le contenu des expositions et, pour reprendre les termes du Conseil international des musées (ICOM), de se «délecter», que ce soit à travers une visite commentée ou par une découverte non accompagnée. L'attachement aux musées (mentionné une fois seulement lors des *Salons*) est de manière générale moins signifié que l'attachement aux sites archéologiques (voir «Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites»).

Les souvenirs des participant·e·s concernant des visites muséales sont parfois relatifs aux modalités de la visite: «*Je me souviens, quand j'étais plus*

l'Époque médiévale) par l'entremise des objets de musée et de lieux (les sites d'art pariétal, par exemple). Les histoires et images des cultures du passé, comme celles de l'Égypte antique, de l'Empire romain ou chinois leur sont enseignées. En Suisse alémanique, de la 9^e à la 11^e classe (soit de 12 à 15 ans), si l'histoire est abordée dans la thématique intitulée «Espaces, temps, sociétés», le terme archéologie ne figure pas dans le plan d'étude (Lehrplan21). L'objectif pour les enfants et les jeunes est d'apprendre à s'orienter dans l'espace, le temps et les sociétés, à partir des formes de relations que les humains entretiennent avec leur environnement naturel et conçu. Les élèves apprennent également à trouver et à mobiliser des sources historiques ou actuelles pour évoquer le passé. Ils et elles sont amené·e·s à comprendre que les faits historiques peuvent être racontés de diverses manières et que ces différentes perceptions du passé ont un lien étroit avec les intérêts contemporains.

Certaines initiatives personnelles, notamment celles d'enseignant·e·s de l'école post obligatoire, permettent en outre d'aborder le sujet de l'Antiquité à travers les institutions sociales, les religions, les institutions juridiques. Si les enseignements en matière d'archéologie restent relativement limités, ils sont cependant complétés par plusieurs offres extrascolaires, dont les visites et ateliers dans les musées ou sur les sites.

12 Des observations identiques ont été faites au cours du projet de communication scientifique AGORA *Émotions patrimoniales, l'archéologie suisse dans la mémoire visuelle collective* (2018-2020, Université de Neuchâtel et Laténium, Parc et musée d'archéologie de Neuchâtel). Une réflexion à ce sujet a été développée par Ellinor Dunning dans l'article *Lieux de mémoire et photographie amateur: les sites archéologiques révélateurs d'émotions patrimoniales* (Dunning 2021).

Les musées historiques et archéologiques en Suisse

Selon le Conseil international des musées (ICOM), un musée se définit comme «une institution permanente sans but lucratif au service de la société et de son développement ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation» (Statuts de l'ICOM 2017, art. 3, section 1)¹.

D'après une étude conduite par l'Office Fédéral de la Statistique (ci-après OFS)², les musées d'histoire et les musées d'archéologie figurent respectivement en quatrième (11 %) et en sixième position (2,5 %) en termes de proportion d'établis-

1 La définition du musée par l'ICOM est en cours d'actualisation. La version de 2019, qui n'est pas définitive, proposait d'envisager les musées comme «des lieux de démocratisation inclusifs et polyphoniques, dédiés au dialogue critique sur les passés et les futurs. Reconnaisant et abordant les conflits et les défis du présent, ils sont les dépositaires d'artefacts et de spécimens pour la société. Ils sauvegardent des mémoires diverses pour les générations futures et garantissent l'égalité des droits et l'égalité d'accès au patrimoine pour tous les peuples.» Cette définition ajoutait que «les musées n'ont pas de but lucratif. Ils sont participatifs et transparents, et travaillent en collaboration active avec et pour diverses communautés afin de collecter, préserver, étudier, interpréter, exposer, et améliorer les compréhensions du monde, dans le but de contribuer à la dignité humaine et à la justice sociale, à l'égalité mondiale et au bien-être planétaire». La version définitive est prévue pour 2022 et sera présentée à la Conférence générale de l'ICOM. <https://icom.museum/fr/news/licom-annonce-la-definition-alternative-du-musee-qui-sera-soumise-a-un-vote/>, consulté le 14 janvier 2021.

2 Étude intitulée «Paysage muséal: statistique suisse des musées 2015 et statistique des pratiques culturelles 2014», publiée en 2017 et rédigée par Romaric Thiévent et Olivier Moeschler.

jeune, on est allé une fois dans un musée avec ma classe, justement d'archéologie à Lausanne, je ne sais plus exactement où c'était, mais c'était à Lausanne, et puis je trouvais ça super cool toutes les fouilles, etcétera. Je me souviens que la dame qui nous avait présenté le site était super gentille, elle répondait à toutes nos questions» (Hoai, Lausanne). Certain·e·s participant·e·s évoquent l'ennui et la lassitude face à la façon dont les collections sont exposées:

«Hoai – Et puis après, quand c'est la 150^e pierre, on se dit 'bon c'est une pierre, c'est une pierre de couleur différente' [...], mais ça dépend quel musée. Des fois c'est bien expliqué. Je pense qu'on a besoin que ce soit bien résumé. Que ce soit presque vulgarisé en fait. Tout ce qui est trop technique, en tant que citoyen, on passe un peu à côté parce qu'on ne comprend rien en fait.

Sven – Parfois tu as cinq fois la même chose, mais avec une couleur différente parce que ce n'est pas la même pierre...

Jean – Et puis on te donne des dates et tu ne te rappelles plus des autres, si on te disait dans quel ordre un peu, ce serait plus accessible à des non-scientifiques ou la personne qui n'est pas bercée dedans. Parce que là, ça devient très vite ennuyant. Quand tu as vu la 150^e pierre, moi je ne suis jamais arrivé à dix pierres» (Lausanne). De ces points de vue, les expositions représentent une succession d'objets semblables, dont l'apparente répétition fait obstacle à la compréhension et à l'appréciation. Manifestement, l'enjeu de créer un espace muséal engageant et d'attirer les publics n'est pas nouveau. Il a fait l'objet de nombreuses réflexions et actions de la part des professionnel·le·s des musées, surtout à partir des années 1970. Si certains musées sont aujourd'hui connus pour leurs parcours et expositions qui font la joie des visiteurs et visiteuses, il semble assez clair qu'une partie des publics continue de penser que les musées d'archéologie sont restés difficiles d'accès.

Au-delà des questions d'ergonomie et d'esthétique des expositions, plusieurs personnes disent avoir du mal à se sentir touchées par les objets muséalisés du fait de leur caractère lointain et parce qu'ils semblent décontextualisés: *«Quand je vais me balader dans des musées, ça me touche un peu moins parce que j'ai peut-être du mal à mettre les choses dans leur contexte» (Aleksia, Lausanne).* Par ailleurs, les participant·e·s n'évoquent que rarement le contenu des collections et des savoirs véhiculés par les expositions visitées.

À l'instar des visites sur les sites avec l'école, ce sont davantage les modalités de la visite, le dispositif muséal et les émotions ressenties qui sont gardés en mémoire et soulignés. Aurait-on à faire, au sein des musées, à une «mémoire sans épaisseur, injonctive, dure, mais fragile aussi, car elle ne s'enracine pas dans la collectivité» (Guillaume 1980: 176) qui serait compensée, comme dans le cas scolaire, par l'exercice d'une «mémoire du proche»?

Il a été plusieurs fois mentionné que la profusion d'objets exposés et le manque de liens expérimentables avec le contexte d'origine de l'artefact (social, spatial, temporel), soit le «musée prison» (Knodel 2018), rendent le parcours muséal fastidieux, engendrant désarroi, lassitude, désintérêt et même tristesse. Cependant, il a en parallèle été signalé que certaines mises en scène muséales participaient à générer des ressentis très positifs. La scénographie d'objets archéologiques singuliers, telle celle de la fameuse Vénus de Willendorf, est mentionnée comme un médium particulièrement efficace: *«À titre d'exemple, j'ai regardé cette Vénus de Willendorf à Vienne [...] Je la trouve incroyable, si petite et si bien faite, très belle. Et il est intéressant de noter qu'elle a sa propre pièce, la petite statue, et qu'elle est magnifiquement éclairée, simplement mise en scène. Et à côté, ce que j'ai trouvé encore plus intéressant, il y avait un deuxième objet dans la pièce, c'est cette danseuse ou ce danseur [...]. Elle est un peu plus abîmée, la figure, faite d'ardoise, et donc moins bien travaillée, mais c'est une figure qui danse! 25 000 ans avant Jésus-Christ! Ils les ont très joliment exposés animés, d'abord avec un jeu d'ombres, puis ils ont réalisé une petite vidéo, où l'on peut voir, si l'on peut faire le tour, ce qu'ils ont peut-être pu signifier. [...]. Et j'étais fascinée! Ce qu'on peut faire avec deux objets! C'est ce que je souhaiterais voir, plus de mises en scène»* (Sophia, Berne). Le dispositif muséal rend ces deux objets uniques et leur donne une valeur par l'importance de l'espace qui leur est attribué. Le visiteur ou la visiteuse se trouve alors dans un face-à-face intime avec l'objet, qui suscite une conversation personnelle avec ce dernier qui n'est point perturbée par l'effervescence des autres salles d'exposition. Ici, c'est l'apparence de ces objets qui est mise en évidence. À travers la scénographie, ils parviennent à transmettre des messages qui portent essentiellement sur leur «incroyable modernité» malgré leur ancienneté et leur beauté «intrinsèque». Des dispositifs similaires

sements, sur huit catégories distinctes de musées. L'association «Archéologie Suisse / Archäologie Schweiz» proposait il y a quelques années un recensement de 19 «musées avec des collections archéologiques», dont douze en Suisse alémanique, sept en Suisse romande et aucun au Tessin. Cette liste ne prétend aucunement être exhaustive, notamment du fait de la difficulté à prendre en considération l'ensemble des musées possédant une collection archéologique³.

Selon l'OFS, 72 % de la population suisse a visité au moins un musée, une exposition, ou une galerie d'art au cours de l'année 2014 et 70 % a visité au moins un monument, site historique ou archéologique (Moeschler et Thiévent 2017). De toute évidence, les visites de musées et de sites constituent une façon classique d'entrer en contact avec l'archéologie. Ce d'autant plus que les musées d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie sont ceux qui proposent le plus de visites commentées et sont généralement très actifs en termes de médiation de leurs contenus (ibid.).

3 <http://www.archaeologie-schweiz.ch/Musees.192.0.html?&L=3>, consulté le 14 janvier 2021.

existent pour les objets phares que sont le disque de Nebra (Landesmuseum für Vorgeschichte, Halle an der Saale, Allemagne), le buste de la reine Néfertiti (Neues Museum, Berlin, Allemagne) ou encore le buste en or de l'empereur Marc Aurèle (Avenches, Suisse). L'atmosphère, réalisée notamment grâce au jeu d'ombres et de lumière, semble doter ces figures et objets d'une qualité sacrée engendrant une expérience sensorielle puissante¹³.

L'objectif de faire vivre aux visiteurs et visiteuses des expériences sensorielles n'est cependant pas nouveau. En 1955 déjà, Jean Gabus, alors conservateur du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel (MEN), souhaitait que le musée devienne spectacle et qu'il puise son inspiration dans les mises en scène du théâtre, avec une attention particulière portée à la scénographie, aux jeux de lumière et à l'harmonie des couleurs (Knodel 2018).

Les émotions et les expériences sensorielles dont font mention les participant·e·s amènent à se questionner sur ce que retiennent les personnes de leurs visites muséales, ainsi que sur la nature de ce que transmet le musée: n'est-il que vecteur d'émotions? Qu'en est-il des réflexions et des informations? À notre sens, les émotions peuvent également contribuer à stimuler des réflexions, lorsque celles-ci sont prises en considération par le dispositif muséal. Lorsqu'une participante évoque sa douleur face aux objets «mis en boîtes», elle pose également les prémices d'une réflexion sur l'objet muséalisé: *«J'étais au musée historique à Berne, et ça me fait souvent mal de voir les choses dans les musées parce que je pense que c'est joli de voir ça, mais ça enlève toute la magie. La raison pour laquelle ça serait là disparaît et cela devient un bien de consommation, et ça me fait mal»* (Laura, Bienne). L'archéologie et ses artefacts, ainsi que leur muséalisation, ouvrent en effet un champ des possibles pour l'esprit critique et la réflexivité qui reste à exploiter (voir également «Les rôles réflexifs de l'archéologie»). Certain·e·s archéologues et muséologues, comme Laurent Flutsch à travers ses expositions et dans son article «Vertiges archéologiques et politique du rire» (2018), mobilisent le

13 Pour davantage de détails sur l'expérience des visiteur·euse·s quant à ce type de dispositif scénographique, voir notamment l'analyse de Debary et Roustan au sujet du Musée du quai Branly (Debary et Roustan 2012), ainsi que l'encadré «L'esthétique au Musée du quai Branly».

pouvoir des émotions, à travers l'humour, pour aborder des réflexions sur le rapport archéologique au passé. En outre, certain·e·s participant·e·s aux *Salons* se remémorent des expositions aux contenus novateurs, celles où la démarche scientifique est explicitée: *«Je suis allé voir une exposition sur l'héritage controversé de ce fils de marchand juif, d'art, et c'est super intéressant. Il y a toute une partie sur la façon dont les objets avaient été recherchés. Et il y avait une pièce qui était réservée à l'équipe de recherche et comment ils avaient effectué leur recherche. C'était passionnant. On aurait présenté juste les toiles spoliées, mais là il y avait vraiment une histoire qui s'inscrit dans l'histoire contemporaine avec les différents réseaux, les différents documents de falsification de vente. C'était tout le travail de recherche de ces gens qui était présenté et c'est très intéressant»* (Xander, Sion). Selon ces perspectives, il est également attendu du musée d'expliciter ses démarches et celles des scientifiques pour ne pas positionner les visiteurs et visiteuses comme de simples réceptacles passifs d'un savoir «préfabriqué» (voir également ci-après «L'envie de ne pas être trompé·e»).

Selon les témoignages des participant·e·s, les musées sont des lieux de questionnements, d'émotions, mais aussi simplement, parfois, des lieux où il fait bon être: *«Je l'ai visité quand il était en construction, mais c'est inouï, le soleil de l'après-midi, la vue... [...] ce Laténium, comme ça avec ces petites planches qui me font penser aux fermes neuchâteloises, les ramées. Je trouve que c'est un beau bâtiment. Je trouve que c'est bien d'avoir fait un bâtiment moderne, mais avec du bois»* (Valérie, Neuchâtel). Le musée est donc également perçu, par certaines personnes, selon les termes du «troisième lieu»¹⁴, notion qui a pris une ampleur particulière dans la gestion des institutions culturelles ces dernières années – théâtres, cinémas¹⁵, bibliothèques (DOK



Fig.: image issue de l'article de Laurent Flutsch «Vertiges archéologiques et politique du rire» Façonné dans une résine synthétique rare et fossilisée dans un état de conservation exceptionnel, cet objet présente des alvéoles de formes différentes. Parmi diverses théories, la plus répandue est celle d'un jeu de société. Exposition Futur antérieur. *Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.*, 2002. Photo Fibbi-Aeppli. Musée romain de Lausanne-Vidy.

14 D'après la notion de *third place* proposée par le sociologue américain Ray Oldenburg (Plante 2014: 138).

15 Voir par exemple le projet de rénovation du Plaza à Genève. Jean-Pierre Greff, directeur de la Haute école d'art et de design de Genève, explicite le projet: «Nous souhaitons, je l'ai dit, créer un écosystème du cinéma, un lieu de vie où l'on ira aussi prendre un café en ayant toujours à portée de main ou du regard des éléments pour penser ou rêver cinéma» (Chardon 2020: 4).

Les journées du patrimoine et le tournant patrimonial

Les journées du patrimoine comme la nuit des musées peuvent être considérées selon les termes de Jean Davallon comme le quatrième geste du processus de patrimonialisation, c'est-à-dire «l'accès du collectif à l'objet patrimonial». Il est entendu par «processus de patrimonialisation» la reconnaissance, par un collectif, du statut de patrimoine à certains objets matériels et immatériels, ainsi que l'organisation de l'accès du collectif à ces objets et leur transmission à travers le temps (Davallon 2014).

La première journée du patrimoine est initiée en 1984 par Jack Lang, alors ministre français de la Culture, sous le nom de «Journée portes ouvertes dans les monuments historiques» avec pour objectif de faire découvrir un patrimoine riche et varié, souvent invisible le reste de l'année. Le succès est immédiat. Ces journées s'étendent ensuite à l'échelle internationale. En Allemagne, le concept est adopté dès 1993 sous l'appellation «Tage des offenen Denkmals». En Suisse, il est adopté en 1994 et se concentre d'abord sur les monuments représentant un terroir «*Châteaux, maisons fortes et manoirs historiques*» (1995) avant de devenir plus transversal avec des thématiques comme les «*Couleurs*» (2019) et la «*Verticalité*» (2020). En 2000, ces journées sont rebaptisées «Journées européennes du patrimoine» afin d'intégrer une dimension trans- et internationale. Aujourd'hui, elles se déroulent dans les 50 pays signataires de la Convention culturelle euro-

dans la ville de Delft aux Pays-Bas, Bibliothèque Jaume Fuster à Barcelone) – et qui sous-entend «un lieu d'ancrage ouvert et lumineux qui accueille l'individu en quête de ses semblables pour socialiser, pour tromper l'ennui, et pour vivre, tout simplement» (Plante 2014: 138).

Les musées aussi affichent des politiques d'accessibilité aux espaces, collections et activités diverses et investissent les possibilités offertes par l'attention portée à l'«esprit du lieu». L'exemple londonien, bien connu, démontre que la gratuité des musées étatiques représente un efficace mécanisme d'inclusion. Ces espaces, intégrés au paysage local, à proprement parler «publics», deviennent des lieux de vie et d'échange pour toutes formes de sociabilité.

2.1.3. Les événements patrimoniaux – des «petits moments»

Parmi les façons de prendre connaissance de l'archéologie et de l'expérimenter dans un cadre institutionnel, les participant·e·s – en particulier en Suisse romande – mentionnent avec entrain les différents événements patrimoniaux ou culturels qui se déroulent chaque année en Suisse, telles les *journées du patrimoine* ou la *nuit des musées*. Ces événements, qui font aujourd'hui partie intégrante de l'offre culturelle, présentent une histoire relativement récente et intimement liée à l'avènement du «tout patrimoine» (Neyret 2004).

Certain·e·s participant·e·s parlent également avec engouement des portes ouvertes de fouilles où «on voit le travail sur la bête, c'est plus parlant qu'en musée» (Marcel, Grandson). Celles-ci se déroulent en très grande majorité sur des fouilles dites préventives, effectuées en amont des chantiers de construction afin de protéger les vestiges archéologiques de la destruction. Elles présentent l'avantage d'être souvent localisées en milieu urbain, à proximité des espaces du quotidien et donc de bénéficier d'une bonne visibilité – à condition de les ouvrir, bien évidemment. Enfin, quelques personnes évoquent les spectacles et opéras (Avenches, Vérone, Rome) ou les reconstitutions historiques (*re-enactment*) qui prennent place au sein des sites archéologiques.

Le caractère singulier de l'accès au lieu et parfois la compagnie d'un·e spécialiste, deux aspects perçus comme des privilèges, contribuent à rendre

l'élément patrimonial expérimenté vivant et touchant et à le transformer en événement:

«Ce genre de journée axée sur des endroits... Si lors de la journée du patrimoine vous pouviez aller partout en même temps, ce ne serait pas chouette, mais le fait que cette année c'est cette maison-là et puis l'année prochaine ce sera celle-là [...], je pense que le fait de le faire de manière thématique ça aide» (Gabrielle, Belfaux).

«J'ai eu l'occasion d'assister à un concert d'un chœur de jeunes, maintenant je ne me rappelle plus, c'est un cirque en périphérie de Rome, pas très grand, mais alors en quadriphonie, mais sans moyens techniques d'aujourd'hui. Un truc époustouflant. Et ça, je trouve que c'est... Ce sont des moments qui vous prennent carrément aux tripes» (Thierry, Sion).

Ainsi, l'événement, parce qu'il sort de l'ordinaire, participe à créer cet instant où l'on se sent privilégié·e, que ce soit seul·e ou porté·e par un engouement collectif et plurigénérationnel – ces manifestations étant d'ailleurs souvent mentionnées comme donnant la possibilité de participer en famille. Les termes *«incroyable»* et *«extraordinaire»* accompagnent régulièrement l'ensemble de ces récits et indiquent que l'émoi populaire contribue fortement à rendre unique ce type de manifestation. Le nom du lieu et sa localisation précise ne restent pas forcément en mémoire, mais les détails et les sensations de l'expérience vécue, ainsi que l'éventuelle présence d'un·e spécialiste, sont très clairs et influencent les perceptions du patrimoine: *«On était à la chapelle, visite à 11h le soir, visite par A.L. et extraordinaire, fantastique! On est descendus sous la chapelle, personne ne peut y aller. On a été voir, 25 personnes. Il a ouvert les portes, on est descendus, il a tout expliqué, et quand on est sorti de là c'était minuit et quart. Je n'ai pas vu passer le temps, mais c'était extraordinaire et ça, c'est tout bête, après ce sont des petits moments...»* (Jacopo, Belfaux).

Il nous faut toutefois nuancer l'accessibilité et l'impact de ces manifestations qui ne sont pas visitées par toutes et tous, comme le souligne Marcel (Grandson): *«Je sais que mes collègues architectes n'iront pas à ce genre de trucs, c'est peut-être déjà des convaincus qui y vont.»* De fait, si les formats de médiation de l'archéologie orientés sous la forme d'événements ponctuels

péenne avec 700 000 événements chaque année et 30 millions de visiteur·euse·s attendu·e·s¹.

L'origine française de cet événement peut expliquer sa forte prégnance dans les récits des participant·e·s de Suisse romande, la France étant considérée comme «par excellence le lieu de l'élaboration progressive [...] des valeurs patrimoniales» (Poulot 2006: 15). Manifestement, en France, ces journées s'inscrivent dans un contexte bien plus large de patrimonialisation qui remonte d'abord à la Révolution, puis à l'émergence d'une réelle affaire de politique publique centrée sur les monuments au deuxième tiers du 19^e siècle, processus intrinsèquement lié au renforcement de l'État-nation (Tardy et Rautenberg 2013). Le terme de «patrimoine», avec les usages qu'on lui connaît aujourd'hui, n'apparaît quant à lui que dans la lignée d'un véritable «tournant patrimonial», pour reprendre les termes de l'ethnologue Daniel Fabre. Ce tournant remonte aux années 1960 (Voisenat et Hottin 2016) et se prolonge dans les années 1980 (Davallon 2014) en prenant la forme, notamment, des *journées du patrimoine* ou, plus récemment, de la *nuît des musées* (dont la première édition en Suisse se déroule à Vevey et Montreux en 1999). À cela, nous pouvons ajouter la *journée internationale des musées*, ou encore la *journée du patrimoine mondial de l'UNESCO*. On le voit, l'engouement pour ces manifestations, généralement gratuites, qui visent à offrir aux publics un accès aux musées, aux collections et aux sites dans un cadre original, se traduit aujourd'hui par leur multiplication.

1 <https://www.vie-publique.fr/questions-reponses/276117-six-questions-sur-les-journees-europeennes-du-patrimoine>, consulté le 11 décembre 2020.

sont bel et bien accrocheurs, ils le sont généralement pour les personnes prédisposées et curieuses.

2.1.4. Les reconstitutions – du «low cost» à l'attention portée au détail

Alors que la reconstitution est habituellement considérée par les professionnel-le-s comme un moyen très efficace de valoriser l'archéologie et de communiquer avec les publics (Dunning 2017), au fur et à mesure des *Salons*, nous avons constaté des points de vue particulièrement polarisés quant à la question d'apprécier, ou non, ce type de dispositif. Une raison à ces différents points de vue résiderait dans la grande variété de reconstitutions possibles. François Giligny (2010) en distingue trois types. Les deux premiers, les reconstitutions à proximité de vestiges conservés ou restaurés et les parcs archéologiques «hors site», sont généralement liés à des programmes de reconstitution expérimentale d'ordre scientifique, bénéficiant ensuite souvent d'une seconde vie sous la forme de dispositifs pédagogique et de médiation¹⁶. Le troisième comprend les reconstitutions théâtrales de type spectaculaire et sensoriel (reconstitution des bruits, des odeurs et des gestes) qui, selon l'auteur, tendent parfois vers le parc d'attractions. Ces dispositifs exacerberaient le rapport commercial au passé et la dimension du divertissement en amorçant une «disneyfication» des lectures du passé (Chaumier 2005; Giligny 2010). Selon Giligny, le degré de scientificité confère à certaines reconstitutions plus de justesse et d'authenticité qu'à d'autres. Il est intéressant de noter que, si les participant-e-s aux *Salons* distinguent également les «bonnes» des «mauvaises» reconstitutions, l'aspect scientifique ne joue pas un rôle prépondérant dans leur jugement.

Certain-e-s personnes affirment ne *«pas [souhaiter] mettre les pieds dans une reconstitution»*, alors que d'autres évoquent le fait d'apprécier *«se laisser*

16 C'est le cas du village lacustre de Gletterens (canton de Fribourg) qui a d'abord permis aux archéologues de transcrire en grandeur nature ce qui avait pu être mis en évidence dans le cadre des fouilles, de manière expérimentale. Les constructions ont ensuite été réutilisées comme dispositif de médiation permettant aux publics d'expérimenter les modes de vie préhistoriques (Dunning 2017).

prendre au jeu» ou encore *«se laisser convaincre, même si on sait que c'est du faux»*. Les participant·e·s qui argumentent en faveur des reconstitutions avancent qu'elles permettraient *«aux néophytes»*, à *«ceux qui ne sont pas archéologues»*, ou à celles et ceux qui ne se contentent pas des livres, d'avoir accès à des sites grandeur nature qui ne sont pas ou plus accessibles (Lasciaux en France, Gletterens en Suisse): *«À Gletterens, ça permet aussi d'avoir quelque chose de très concret au sujet des lacustres»* (Antoine, Genève). L'argument de la visibilité et de la matérialité, ainsi que celui de la protection des sites réels, *«pour ne pas perdre l'original»*, sont évoqués à plusieurs reprises pour défendre la pertinence des reconstitutions qui fonctionneraient comme d'utiles artifices: elles préserveraient les sites d'origine en rendant visible ce qui est inaccessible notamment pour des raisons de conservation. Du côté des contre-arguments, la terminologie du faux est souvent mobilisée par les personnes qui ont été déçues face à certains de ces dispositifs – *«une fausse grotte», «un faux», «des caryatides¹⁷ qui ne sont pas vraies»*. En effet, pour une majorité de participant·e·s, il conviendrait de distinguer les originaux des copies (voir ci-après, *«L'envie de ne pas être trompé·e»*), desquels ne découlent pas forcément les mêmes expériences. Pourtant, il a aussi été mentionné que, parfois, être en présence de l'original ou d'une copie n'est pas si important: *«Il suffirait de penser qu'on a l'original. [...] il y a des peintures dont on ne voit jamais l'original, mais seulement la copie, et je crois qu'une fois par an l'original sort, et on ne sait pas quand ce sera. [...] parce que sinon elles s'abiment. Et les gens vont encore les voir et c'est comme si 'peut-être que j'ai vu le vrai, ça m'est égal, j'ai eu le sentiment que ça l'était, et c'était bien'»* (Anja, Bâle).

Dans un article paru en 2016, l'archéologue Karine Meylan se demande: *«face à ces projets de reconstitution à grande échelle, pouvant drainer des milliers de visiteurs, les pièces authentiques sont-elles encore susceptibles de répondre aux attentes du grand public?»* (Meylan 2016: 50). Les expériences des reconstitutions pour les participant·e·s, qui varient d'une sensorialité

17 Statues féminines qui soutiennent l'Érechthéion d'Athènes.

exacerbée à une inhibition totale des ressentis, donnent quelques éléments de réponse. Dans le premier cas, *«l'expérience peut être un peu plus riche, parce qu'il y a plusieurs sens qui vont être en jeu»* et qu'*«on peut s'y croire»* (Edvina, Neuchâtel), on peut *«sentir l'humidité et les volumes et des choses comme ça... parce que c'est un peu multimédia quand même»* (Jean, Lausanne). C'est *«un peu comme quand on fait un jeu de rôle grandeur nature, ou quand on était petit et qu'on jouait aux pirates. Au final c'est l'intention qu'on y met et si on se laisse embarquer dans cet imaginaire, on peut y croire quand même»* (Nick, Neuchâtel). Dans le second cas, le fait de savoir ne pas avoir accès à d'authentiques vestiges issus du passé va parfois jusqu'à inhiber le vécu sensoriel: *«Ce que j'aime c'est imaginer être dans ce lieu qui a été... Là où d'autres ont respiré. Si c'est une grotte. Mais dans une fausse grotte, non, ça ne me parle pas du tout»* (Saadia, Genève). Pour Nathalie (Neuchâtel), *«ces trucs super méga... Sincèrement non, ça me coupe tout. Je ne vois aucun... Je suis assez symbolique par rapport aux croyances mystiques, j'ai besoin de ressentir l'énergie du truc. C'est comme les animaux, je ne vais jamais au cirque. J'aime mieux voir les animaux éventuellement les images, mais dans une cage et en train de faire les clowns, ça ne m'intéresse pas.»* La comparaison faite par Nathalie entre des vestiges reconstitués et des animaux mis en cage et dressés pour amuser les gens met en lumière l'existence d'une dépréciation de la mise en valeur du passé qui proviendrait de la présentation de celui-ci comme un pur divertissement. Pour elle, le respect du passé passerait par une relation simple et par une attention portée au détail plutôt que par un grand spectacle (pour une perspective similaire sur le respect concernant les vestiges du passé, voir l'encadré «Ötzi – une 'grande découverte' douloureuse»). On comprend que les individus réagissent de manière différente à ces propositions de médiation, ce qui permet de pondérer les craintes provenant du milieu professionnel au sujet des possibilités (plutôt envisagées comme des risques) de préférer la reconstitution et le facsimilé à d'authentiques vestiges.

Par ses propos, Nathalie distingue ensuite plusieurs types de reconstitutions, dont certaines seraient plus authentiques que d'autres. Selon elle, c'est l'attention au choix des matériaux qui fait la différence: il y aurait des reconsti-

tutions «*low cost*» – comme l'exposition *Toutankhamon*¹⁸ présentée à Palexpo (Genève, 2013-2014) – et des reconstitutions «*de bon goût*» qui ne sont pas juste faites avec «*de la résine et du plastique bien peint*», argumentaire qui dénote l'importance accordée à une démarche et à un savoir-faire «juste» et «authentique». Il y a de bonnes chances que les personnes comme Nathalie apprécient par exemple des formes de reconstitution faites par des artistes, à qui l'on donnerait une certaine marge de manœuvre créative, et qui porteraient un regard attentif à la matérialité de leur production. La qualité des matériaux choisis et l'attention portée aux éléments créés semblent essentielles pour vivre une expérience positive.

2.1.5. L'envie de ne pas être trompé·e

Les témoignages des participant·e·s aux *Salons* révèlent leur besoin de pouvoir distinguer le «vrai» du «faux» parmi les vestiges archéologiques, ou du moins d'être guidé·e·s par les professionnel·le·s de la médiation vers un tel questionnement. De fait, la problématique de l'authenticité est constitutive d'un rapport au passé qui émerge à la Renaissance et de la réflexion archéologique qui se développe à cette même époque. Celle-ci est «définie par une interrogation fondamentale sur l'authenticité matérielle» et en partie fondée sur sa capacité à déjouer les pièges des falsifications (Kaeser 2011 : 13¹⁹). Pour

18 Dans ce cas, il ne s'agit pas d'une reproduction de site localisée comme celle de Lascaux, mais d'une exposition internationale itinérante monumentale intitulée «Toutankhamon, son tombeau et ses trésors» composée uniquement de vestiges et de scènes reconstituées. À noter que l'exposition légitime les pièces exposées par leur caractère à la fois «artisanal» et «scientifique», car «produites par des artisans égyptiens sous la supervision de scientifiques» (<https://www.rts.ch/info/culture/5228614-geneve-accueil-une-exposition-monumentale-sur-toutankhamon.html>). Bien que ce type d'exposition attire vraisemblablement un nombre important de visiteur·euse·s (150 000 personnes étaient attendues à Genève), les pièces exposées ne semblent pas avoir convaincu l'ensemble des publics, comme en témoignent les propos de Nathalie.

19 Marc-Antoine Kaeser (2011) mentionne plusieurs éléments qui participent au développement de ce rapport au passé des Temps modernes, caractérisé par une «mise à distance du passé» et une distinction plus nettement marquée entre ce qui relève du présent et de l'ancien et, par conséquent, par une importance conférée à l'authenticité. D'abord, le développement de l'imprimerie, avec sa technique de reproductions multipliées, met peu à peu à l'écart

les participant·e·s, si l'institution muséale est capable de les guider vers la distinction entre les «vrais» et les «faux», elle a également le pouvoir de les induire en erreur. Le fait de ne pas forcément posséder tous les outils pour différencier ce qui a été reconstruit ou reconstitué – soit les artifices muséographiques – de ce qui provient réellement du passé a été mis en évidence. Il faut dès lors croire ce qui est montré et expliqué: *«Parfois on se questionne sur l'authenticité de cet objet. Voilà, on fait confiance à la personne qui nous explique l'objet. On est obligé de faire confiance à la personne»* (Hoai, Lausanne). Si les explications ne permettent pas de retracer la démarche, les questionnements, puis les affirmations des archéologues, les non-connaisseur·euse·s sont alors soumis·e·s à un point de vue qu'ils et elles ne peuvent qu'assimiler tel quel. Hoai thématise bien l'envie de pouvoir se faire sa propre idée, démarche qui reposerait indubitablement sur un meilleur accès aux outils qui permettent une interprétation.

Pour certain·e·s, le fait de ne plus savoir *«ce qui est vrai ou faux»* ôte quelque chose au sentiment d'émerveillement: *«Je me suis retrouvé dans des endroits où j'avais l'impression de regarder des choses qui étaient surfaites. Quand on était à Delphes, en Grèce, qui est censé être un des plus beaux sites... Je n'ai pas senti ce que Jacopo [participant] a dit 'comment ces gens du passé ont fait ça?', parce que je ne savais plus ce qui était faux, ce qui était vrai...»* (Basile, Belfaux). De même, plusieurs personnes ont témoigné du souhait d'être renseigné·e·s au sujet de la nature du lieu et de ses vestiges avant de le visiter, comme le met en évidence Aleksia lorsqu'elle évoque sa déception face aux caryatides de l'Acropole: *«Quand j'ai visité l'Acropole à Athènes, il y avait cette fameuse... Ce petit temple avec les femmes qui portent le toit. Et en fait, quand j'ai su que ces colonnes sont des répliques, les vraies, elles sont dans*

l'engouement porté à l'exercice artistique de l'imitation, particulièrement apprécié jusqu'à la fin de l'Époque médiévale. Désormais, il est attendu des artistes de «faire du neuf» et «de l'original» (ibid.: 15). De plus, le courant romantique investit l'authenticité matérielle de valeurs nouvelles: les «vraies antiquités» sont perçues comme détentrices d'une «vertu virginale» particulière (ibid.: 16). Dès lors, une catégorisation voire une altérisation du passé semblent se mettre en place; le passé doit alors être étudié par les spécialistes – des antiquaires et des archéologues – capables de différencier les «vrais objets anciens» des contrefaçons.

le musée à Londres, j'étais là 'mais non, ce n'est pas possible, on nous prend pour des idiots, ça ne sert à rien alors que je vienne jusque-là pour les regarder!' Enfin, j'étais en fait très déçue alors qu'en soi, oui, leur utilité continue: elles portent toujours le même toit» (Aleksia, Lausanne).

Le sentiment de «se faire avoir» est présent dans plusieurs témoignages concernant des sites archéologiques visités. Il est intéressant de mettre cela en perspective avec le cas des objets personnels amenés par les participant·e·s aux *Salons*: s'il est parfois question de leur véracité comme «objets archéologiques» ou provenant d'un passé lointain, la réponse à cette interrogation n'enlève rien à l'attachement ressenti, l'objet étant en lien à une histoire personnelle et intime (pour davantage de détails à ce sujet, voir «L'authenticité»). Il semble en être de même pour les sites et lieux archéologiques – ou considérés comme tels – liés à une histoire familiale ou à une découverte personnelle. Par contraste, il y a une exigence de transparence plus grande quant au degré d'authenticité des sites archéologiques spectaculaires et médiatisés. On en conclura que si l'authenticité d'un site, d'un vestige ou d'un objet semble être moins revendiquée dans l'intimité, c'est parce que l'appréciation de cette matérialité se manifeste à travers un rapport mémoriel personnel; ce rapport met en lumière une partie de l'histoire de l'individu, ou du groupe, et se traduit par un lien particulier tissé avec le patrimoine.

Dans le cadre des dispositifs muséographiques et des restitutions muséales, plusieurs participant·e·s mentionnent leur désir d'une honnêteté et d'une humilité scientifique qui fait part, même aux non-connaisseur·euse·s, des doutes liés à l'interprétation d'un vestige ou d'un objet: *«Avoir aussi l'honnêteté de dire 'on pense que c'est comme ça, mais on n'est pas sûr'. Parce que ça, c'est quelque chose que je trouvais choquant quand j'ai commencé à enseigner, c'est qu'on dit 'c'est comme-ci, c'est comme ça'. Je me disais, 'je n'y connais rien', mais ça me semblait un peu présomptueux d'affirmer»* (Sonia, Grandson). Pour répondre à l'enjeu d'une restitution honnête par les scientifiques, certain·e·s participant·e·s apprécient l'usage de la vidéo ou de la réalité augmentée:

«Tout ce qui est un peu reconstruction, moi ça me dérange moins quand c'est quelque chose qui se fait dans une vidéo par exemple» (Quang, Lausanne).

«Je ne sais plus où j'ai vu ça, un système où avec une tablette, on peut voir les murs tels qu'ils étaient, et je trouvais ça assez intéressant parce que du coup, ça nous laisse les fondations telles qu'on les a retrouvées, et puis ça peut nous donner une image de ce que ça pourrait être, mais tout en nous disant 'attention c'est la tablette, ce n'est pas ce que c'était vraiment'» (Alix, Belfaux).

Dans ce cas, les participant·e·s préconisent un dispositif muséographique qui leur donne la liberté d'interpréter, qui ne les positionne pas comme de simples réceptacles de ce qui leur est transmis et qui n'impose pas une image du passé manifestement amenée à être modifiée suite aux découvertes à venir. Dans la continuité de telles réflexions, certain·e·s professionnel·le·s proposent de restituer aux publics les décalages qu'il peut y avoir entre la reconstitution et les réalités de la préhistoire, afin de spécifier «les limites de l'authenticité des images patrimoniales représentées» (Dunning 2017: 139).

De ce point de vue, l'institution aurait pour rôle d'affiner et de nuancer les catégories de «vrai» et de «faux» en distinguant clairement une démarche de reconstruction des vestiges, d'une reconstitution, ou encore, des vestiges laissés tels qu'ils ont été retrouvés. Elle informerait aussi sur les changements intervenus au cours du temps sur ces vestiges, du fait des conditions climatiques et des occupations humaines, en plus des interventions de type scientifique, afin d'éviter une essentialisation des traces du passé. Comme l'avance Marc-Antoine Kaeser (2016), l'authenticité réside aussi dans l'explication de la démarche scientifique: plus que de simples faits établis, la médiation devrait aussi thématiser cette démarche qui a permis de conférer à des objets et des lieux les valeurs sur lesquelles repose leur protection et leur conservation. De manière générale, il nous semble important de retenir que plusieurs participant·e·s aux *Salons* éprouvent l'envie de ne pas être trompé·e·s et de disposer de suffisamment d'outils – transmis au sein des dispositifs de médiation – pour être capables de générer leurs propres interprétations et réflexions, de comprendre ce qui relève de l'artifice muséographique, de la réalité matérielle du vestige et également de l'interprétation scientifique.

2.1.6. Tourisme archéologique et altérisation du passé

«Pourquoi quand on visite un pays, on ne va voir que des trucs anciens et détruits et pas de superbes bâtiments faits par de magnifiques architectes?» (Quang, Lausanne)

Les expériences institutionnalisées de l'archéologie comprennent également, à notre sens, le tourisme archéologique lors de voyages. Rappelons que le terme «tourisme» provient de l'expression «Grand Tour» utilisée pour qualifier des expériences de voyages de la noblesse européenne du 16^e au 18^e siècles partant à la découverte des humanités grecques et latines sur les sites archéologiques. Sans nier l'existence d'expériences archéologiques hors des sentiers battus, les nombreuses organisations du tourisme, les guides de voyage (Routard, Michelin, Baedeker, Berlitz, etc.), les circuits et paquets touristiques, ou encore les sites inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO²⁰ contribuent fortement à standardiser les expériences de visite et jouent indéniablement un rôle important dans le fait que certains lieux soient considérés comme «des classiques».

Certains sites sont ainsi mentionnés comme des évidences touristiques faisant partie des lieux «à voir» sans quoi la visite du pays pourrait sembler inachevée, incomplète. Ils sont d'ailleurs volontiers évoqués comme tels au retour de voyage: *«Alors s'il y en a qui sont déjà allés à Java, en Indonésie, il y a un temple qui s'appelle Borobudur. C'est énorme. Ça, c'est plus ancien. C'est patrimoine UNESCO, ça a été reconstruit et tout ça. Et ce truc est génial. Et puis plus on monte, plus c'est le nirvana»* (Jonathan, Genève). À propos d'Angkor Wat, un autre participant explique: *«Je suis aussi allé au Cambodge, moi je n'y suis pas allé parce que j'avais un grand intérêt pour l'histoire cambodgienne, mais pour voir des sites, et puis les principaux, ce n'est finalement peut-être pas ceux-là qui m'ont intéressé. Alors c'est vrai que si j'avais pu savoir ce qui m'attendait [notamment en termes de masse touristique], et puis*

20 L'UNESCO est l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.

peut-être ne pas y aller, j'aurais volontiers laissé ma place à d'autres gens» (Jean, Lausanne). Le fait de visiter de tels sites, en particulier ceux reconnus par l'UNESCO, est rarement questionné avant de se rendre sur place, bien que la déception puisse être au rendez-vous en particulier à cause du grand nombre de visiteurs et visiteuses qui «dénatureraient» leur authenticité. Cette déception est d'autant plus grande qu'elle détone avec la reconnaissance internationale du lieu.

De tels circuits institutionnalisés amènent à des rencontres avec l'archéologie dans un cadre touristique et de loisir conventionnel, favorisé par le temps à disposition lors des vacances et l'objectif du voyage: *«Parce que quand on est à l'étranger on est en vacances, on est en voyage, on est là pour faire ça»* (Gabrielle, Belfaux). De fait, plusieurs participant·e·s mentionnent la visite la plus récente d'un site ou d'un musée archéologique comme ayant eu lieu à l'étranger: *«L'archéologie, le dernier musée que j'ai visité était à Mexico City, c'était bien sûr génial, toute leur culture, nous n'avions pas le temps de tout voir. Nous étions aussi une fois à Taiwan au Musée Chinois.»* (Ronda, Bienne). Il est intéressant de constater que le musée archéologique, à l'étranger en particulier, est selon les participant·e·s une sorte de condensé culturel qui permettrait de rencontrer l'ailleurs sans avoir à passer plusieurs années à parcourir le pays ou des jours à lire des ouvrages: *«Quand je vais visiter un autre pays, même si je ne suis pas une fan, je ne vais pas passer des heures au musée, mais j'aime bien faire une visite pour voir ce que le pays avait autrefois, parce que je pense qu'on peut toujours beaucoup apprendre, j'aime bien faire ce lien avec la culture, découvrir la culture d'autrefois et puis après pouvoir vivre, quand tu vas dans les rues, quand tu vas manger la nourriture traditionnelle et que tu vas sur le marché vivre la culture d'aujourd'hui et puis voir un peu les liens qu'il y a, ou plus, entre les deux...»* (Noémie, Bienne). Les participant·e·s parlent ainsi de la visite d'un site ou d'un musée archéologique à l'étranger comme étant constitutive du processus de découverte touristique d'un lieu; mêler l'archéologique à l'actuel – aller au musée puis se balader dans les ruelles, découvrir le marché, manger une nourriture locale – permettrait ainsi de vivre une expérience perçue comme entière, car enrichie par une superposition des représentations et des expériences du passé et du pré-

sent. Le passé, rendu visitable soit dans les musées soit sur les sites archéologiques, contribue à rendre exotiques des lieux et des pays en produisant une altérisation aux strates multiples: spatiale et temporelle. Cette «mise en exotisme» participe ainsi d'une forme de consommation des images de l'autre et cette consommation représente parfois exactement le but du voyage entrepris. Elle répond parfaitement aux mécanismes de l'industrie touristique qui repose sur des images produites dans le but d'attirer les touristes, production pour laquelle le patrimoine constitue une ressource bienvenue et quasiment inépuisable.

Cependant les vestiges du passé d'autres pays ne sont pas forcément envisagés comme de simples «produits exotiques». En effet, cet ensemble de traces matérielles est souvent également réinvesti de sens par un·e ou plusieurs voyageur·euse·s et devient dès lors plus proche que lointain. Le témoignage de Crystelle, qui cherche à renouer avec sa propre histoire lors d'un voyage au Pérou, est évocateur: *«Un site qui m'a marquée... J'ai tout de suite pensé, c'est un peu classique, mais c'est le Machu Picchu. La première fois que je suis allée au Machu Picchu, j'ai toujours voulu y aller parce que ma mère est péruvienne, donc pour moi ça a toujours été quelque chose d'incroyable qu'il faudrait que je voie dans ma vie, et quand je suis arrivée là-haut la toute première fois, ça m'a vraiment scotchée, j'ai pleuré, vraiment pendant un quart d'heure je n'arrivais plus à me reprendre, il y a tout qui m'est... J'ai imaginé ces gens qui étaient là, qui étaient chez eux, qui se cachaient ou je ne sais pas et qui se sont fait tuer par les... Ça m'a vraiment, ça m'avait tiré les larmes d'être là-haut, la première fois, après j'étais retournée encore une fois, mais c'est vraiment la première chose qui vient en tête quand on pense à des choses touchantes»* (Crystelle, Bienne).



Fig.: pieux palafittes dans le lac de Neuchâtel (NE)
© Fabien Langenegger

2.1.7. Et les sites (archéologiques) du patrimoine mondial de l'UNESCO en Suisse?

L'engouement pour les sites archéologiques classés au patrimoine mondial de l'UNESCO à l'étranger contraste avec la discrétion des sites suisses inscrits sur la fameuse liste.

En effet, les participant·e·s aux *Salons* sont peu familier·ère·s avec l'existence de ces sites sur le territoire helvétique. La plupart des personnes mentionnent le paysage culturel du Lavaux (VD) ou les cités horlogères de La Chaux-de-Fonds et du Locle (NE), mais quasiment aucun·e ne cite le patrimoine archéologique lacustre. Les sites palafittiques suisses inscrits sur la liste du patrimoine mondial sont pourtant au nombre de 56, soit plus de la moitié des sites inscrits au niveau européen (111 sites en tout). Les réactions d'étonnement, lorsque leur reconnaissance par l'UNESCO est mentionnée par les archéologues au cours des *Salons* ne sont pas rares, ce qui n'implique pas forcément une méconnaissance totale des lacustres. En effet, plusieurs participant·e·s évoquent ces sites, soit lors de la conception de la carte archéologique qui est basée sur une carte réelle de la Suisse, soit au cours des discussions.

Le *Salon* de Grandson se distingue avec des convives ayant une connaissance particulière du patrimoine lacustre, classé ou non, de leur région. Ceci résulte possiblement des centres d'intérêt de l'hôte: amateur d'histoire et d'archéologie à la retraite, il est impliqué dans l'organisation de sorties en bateau sur le lac de Neuchâtel visant à faire découvrir ces sites. Pour les grandsonnois·e·s rencontré·e·s, ce n'est pas la reconnaissance internationale des sites qui semble prévaloir comme moteur de leur intérêt, mais davantage les relations vernaculaires locales qui créent l'attachement, l'attention et la connaissance, ainsi que parfois également la frustration. En effet, les habitant·e·s de Grandson entretiennent un rapport particulier aux trouvailles archéologiques de leur commune qui est en partie dû aux modalités de financements des fouilles (voir l'encadré «Le cas de Grandson (Vaud) – des enjeux (géo)politiques et un sentiment de désappropriation»).

Pour beaucoup de professionnel·le·s de l'archéologie, les sites palafittiques inscrits à l'UNESCO sont encore trop peu connus, ce que confirment

les dires recueillis lors des *Salons*. Leur relative invisibilité n'est pourtant pas spécifique au contexte suisse. Duval et al. (2017) relèvent des tendances similaires dans d'autres pays concernés par cette nomination sérielle, notamment en France, où ces sites restent en marge de l'offre patrimoniale et touristique, ce qui les rend à la fois physiquement et socialement invisibles. À ce sujet, ces mêmes auteur·rice·s soulignent un décalage entre des logiques de désignation (patrimonialisation UNESCO) et d'appropriation collective (citoyenne et touristique). En effet, les biens nominés sont désignés par des expert·e·s et scientifiques selon leurs propres régimes de valeurs qui ne correspondent pas nécessairement aux régimes de valeurs d'autres secteurs et groupes d'individus. Ceci rendrait les biens identifiés comme «patrimoniaux» plus difficilement reconnaissables comme tels par la collectivité. La difficulté à rendre ces sites socialement visibles résulte également du fait qu'ils se trouvent, pour la plupart, sous l'eau ou sous des couches de protection au bord des lacs et que très peu d'entre eux sont visibles depuis les rives. Leur fragile matérialité, délicate à montrer, si elle n'exclut pas la possibilité d'être dévoilée lors de tours en bateau, rend la démarche de visite sur place plutôt exceptionnelle. En outre, ils sont présents dans plusieurs régions de Suisse, ce qui complexifie la communication à ce sujet, car il ne peut être fait référence à un point géographique précis. Notons tout de même qu'il existe déjà une organisation qui coordonne les activités de recherche et de médiation des entités gestionnaires des sites palafittiques inscrits sur la liste UNESCO, le «International & Swiss Coordination Group UNESCO Palafittes». Cependant, davantage de collaborations entre les différents organes de gestion patrimoniale et touristique – les communes, la population locale, les musées, les universités, les archéologies cantonales, les personnes en charge de l'animation et les offices du tourisme – seraient bienvenues et permettraient de générer des synergies et une meilleure visibilité des sites lacustres (Dunning 2017).

Les sites culturels suisses classés au patrimoine mondial

- La Vieille Ville de Berne (1983)
- Le domaine conventuel de Saint-Gall (1983)
- Le couvent bénédictin Saint-Jean du Val Müstair (1983)
- Les trois Châteaux de Bellinzone (2000)
- Le Lavaux et ses vignobles en terrasse (2007)
- Les chemins de fer rhétiques de l'Albula et de la Bernina (2008)
- La Chaux-de-Fonds et Le Locle pour leur urbanisme horloger (2009)
- Les sites palafittiques préhistoriques autour des Alpes (2011)
- L'œuvre architecturale de Le Corbusier (2016)

2.1.8. Plaire à tous les publics?

«Ce qui pourrait nous donner envie de voir un peu plus du passé ça peut être les musées, ça peut être les films, ça peut être des montres²¹, ça peut être l'école...» (Alix, Belfaux)

«Il faut peut-être plusieurs moyens de l'expliquer au même endroit, parce qu'on fonctionne chacun de manière différente. [...] Il y a des gens qui n'arrivent pas à lire une maquette, il y a ceux qui n'arrivent pas à lire un texte, et il y a des personnes que ça embête de regarder un film.» (Aleksia, Lausanne)

Ce tour d'horizon des relations à l'archéologie dans un cadre institutionnel donne à voir la diversité des points de vue et des sensibilités quant aux différents moyens de prendre connaissance de l'archéologie et d'entrer en contact avec celle-ci. Sur la base de ce panorama et de l'analyse des expériences partagées lors des discussions, il semble peu évident de générer une «bonne formule» qui soit adaptable aux différents contextes de médiation de l'archéologie et qui plaise à toutes et tous. Aussi, comme le demande une participante, *«pourquoi attendre que tout le monde s'intéresse à l'archéologie?»* et pourquoi souhaiter trouver un moyen uniforme de transmettre ces savoirs? Plusieurs personnes ont proposé des alternatives aux solutions rigides, comme des *«visites semi-guidées»* qui permettraient de ne *«pas forcément être obligé de suivre le guide»*. Cependant, à trop vouloir personnaliser les dispositifs de médiation, ne tomberait-on pas, comme le craignent de nombreux·ses professionnel·le·s, dans une logique consumériste avec des institutions contraintes d'être de plus en plus séduisantes et des publics

21 Alix parle ici du projet de mouvement «Hommage à la machine d'Anticythère» de la manufacture Hublot évoqué par plusieurs participant·e·s du Salon de Belfaux. Cette montre est louangée par un magazine horloger comme une *«fusion parfaite entre antiquité et modernité»* (<https://journal.hautehorlogerie.org/fr/hublot-a-athenes-hommage-a-la-machine-danticythere/>).

qui demandent à être de plus en plus séduits? Enfin, à simplement suivre des tendances, une réflexion de fond sur les enjeux de la médiation ne s'en trouverait-elle pas négligée?

Il ressort également de ce panorama que le rôle des institutions peut être relativisé: comme le dévoilent les témoignages, les personnes ne souhaitent pas forcément que les institutions les amènent de façon directive «à vivre une expérience» à tout prix. En revanche, le fait qu'il y ait une place au sein des dispositifs proposés pour expérimenter sur le plan personnel des sensations, des émotions et des réflexions semble important. Nous identifions, comme élément commun aux différents points de vue quant à «ce qui parle» au sein des dispositifs, ces espaces laissés à l'intime qui permettent de vivre des expériences marquantes. Celles-ci, décrites dans les récits, ont un caractère personnel, mais ne sont pas forcément individuelles, puisque souvent vécues de manière étonnamment similaire.

Cette relativité du rôle des institutions culturelles traditionnelles dans la transmission est d'autant plus forte que le contexte dans lequel nous écrivons cet ouvrage a vu ces institutions fermer leurs portes sur des périodes temporelles conséquentes. Penser l'interface entre la structure traditionnelle des musées, notamment, et des lieux plus intimes ou familiers nous semble constituer une alternative intéressante aux limites soulevées par les participant·e·s aux *Salons*, mais également à celles qui se sont cristallisées autour de la gestion humaine de la crise de l'épidémie de la Covid-19.

2.2. La fabrique des imaginaires populaires de l'archéologie: entre bricolage réflexif et fiction romantique

«Le patrimoine a besoin d'images et de mots pour exister.»
(Rautenberg 2008: 16)

«Je lis beaucoup et, enfant, j'ai lu sur la mythologie grecque, puis sur la culture égyptienne et, un peu plus tard, sur la culture persane. Sur Arte²² il y a toujours beaucoup de choses. Je lis, que ce soit sous forme de roman ou de littérature, cela m'intéresse tout simplement [rires].» (Ronda, Bienne)

Les *Salons* ont permis de mettre en évidence l'influence de la littérature, des films de fiction et documentaires, des séries télévisées et de certains objets touristiques «pop», diffusés à un niveau quasi planétaire, sur les représentations sociales de l'archéologie et les imaginaires du passé. La notion d'imaginaire est complexe et, au cours de son évolution conceptuelle, elle a d'abord été comprise dans son opposition à ce qui est «réel» pour ensuite être entendue en termes relationnels. La question centrale pour les personnes amenées à s'intéresser au domaine des imaginaires n'est désormais plus de tracer la frontière entre la fiction et la réalité; il s'agit en revanche de voir comment la fiction «opère dans la réalité, c'est-à-dire dans nos vies» (Jean-Marie Schaeffer (1999), cité dans Voisenat 2008: 24). Le pouvoir performatif des imaginaires sur la réalité sociale des individus a ainsi été mis en évidence, notamment par des études significatives, telle celle de Benedict Anderson au sujet du sentiment national (Anderson 1996).

La prolifération d'images en tout genre que nous connaissons aujourd'hui demande une attention particulière quant à leur influence sur les représentations collectives (Grassi 2005), dont celles de l'archéologie et du patrimoine. Comme l'évoque Michel Rautenberg, «une dimension de la patrimonialisation» essentielle est «celle de l'impact de la diffusion de l'image du monu-

22 Chaîne de télévision culturelle franco-allemande.

ment, de la scène historique, du grand personnage, du paysage, de la scène folklorique, dans l'imagerie populaire ou publique», dimension qui demande à être approfondie par les sciences humaines et sociales (Rautenberg 2008: 16). Nous nous concentrerons donc ici sur certaines sources des représentations sociales de l'archéologie et les bricolages de sens réalisés à partir de ces matériaux. En effet, les médiums qualifiés de «populaires», diffusés à large échelle, constituent des ressources pour stimuler et alimenter des imaginaires archéologiques, et amènent aussi à développer des passions pour la discipline, pour certaines thématiques ou pour les civilisations anciennes. En outre, certaines formes de littérature, en particulier les bandes dessinées, sont relevées comme étant de riches supports de médiation, tout comme les vidéos de vulgarisation. D'autres sources, en particulier les textes bibliques et mythologiques, sont mentionnées comme donnant à voir la diversité des interprétations possibles quand il est question de lire et de relire le passé.

2.2.1. Les imaginaires archéologiques populaires au regard des sciences humaines et sociales

Nous proposons ici un tour d'horizon non-exhaustif des recherches et réflexions développées en sciences humaines et sociales autour des liens entre imaginaires, archéologie et culture populaire. Si de nombreuses chercheur·euse·s en sciences sociales se penchent sur la question des imaginaires dans leurs domaines, l'archéologie bénéficie en quelque sorte d'une longueur d'avance car les vestiges du passé ont toujours été de formidables supports à imaginer, tant pour les publics que pour les spécialistes. En effet, les archéologues mobilisent également parfois les doutes et les mystères pour alimenter des imaginaires et ainsi susciter l'intérêt du plus grand nombre ou motiver la réalisation de recherches (Dunning 2016).

En France, un intérêt particulier pour les croyances et imaginaires populaires quant aux vestiges dits archéologiques émerge dès 1869 avec les travaux du préhistorien Émile Cartailhac qui publie une première communication sur les haches de pierre, ou «haches de tonnerre», considérées comme des amulettes par la paysannerie française (Voisenat 2008). En 1877, ce même auteur publie un ouvrage intitulé *L'Âge de pierre dans les souvenirs et les*



Fig.: image relative à l'exposition «Age of Classics! L'antiquité dans la culture pop» qui s'est tenue au musée Saint-Raymond à Toulouse (France) en 2019 © musée Saint-Raymond

superstitions populaires qui ne s'intéresse pas à proprement parler à un folklore préhistorique, mais davantage à retracer l'ancienneté des vestiges considérés comme tels. Ce n'est que plus tard, à partir de 1880, que se profile un réel dispositif scientifique visant à «recueillir les superstitions et les légendes s'attachant aux menhirs, dolmens, alignements, cromlechs, polissoirs, pierres à bassin, pierres branlantes, pierres posées», ou autrement dit «les pierres à légendes» (Voisenat 2008). Enfin, c'est au début du 20^e siècle qu'émergera le «folklore préhistorique» qui relève alors du domaine de compétence des «folkloristes» (ibid.). De telles recherches mettent en évidence les nombreux imaginaires populaires qui habitent les vestiges du passé, qu'ils soient préhistoriques ou non: fées et nains, mouvements qui les animent, habitacles de trésors cachés. Les folkloristes recensent également de nombreux rituels populaires relatifs à ces vestiges telle la friction contre la roche, l'ascension, la station au sommet, tout en contribuant très probablement en partie, par leurs écrits, à l'invention de certaines «traditions» (ibid.). Il semble que cet intérêt marqué pour le folklore permette aussi, à l'époque, de déterminer la frontière entre les aspects scientifiques de l'archéologie et lesdites croyances populaires, en donnant ainsi une légitimité à une discipline en plein essor face à des imaginaires considérés comme profanes.

Aujourd'hui, quelques archéologues et anthropologues s'attachent à comprendre l'origine et la circulation des imaginaires archéologiques contemporains. Il est en effet considéré que l'archéologie «occupe une place dans les arts, la littérature et la culture populaire: de Théophile Gautier ou Gustave Flaubert aux blockbusters hollywoodiens (Indiana Jones, Lara Croft, etc.) en passant par Hergé ou Agatha Christie, les archéologues, leurs chantiers, leurs méthodes et leurs objets de recherche ont inspiré un imaginaire extrêmement riche» (Kaeser 2016: 3). La thématique spécifique des «imaginaires archéologiques» a ainsi fait l'objet d'un ouvrage collectif (2008), dirigé par Claudie Voisenat, ethnologue rattachée au Lahic²³ et au ministère français de la culture et de la communication. Les cas d'étude présentés dans

23 Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (Paris, France).

l'ouvrage traitent autant des controverses autour des civilisations dites perdues ou inventées (les atlantes, les pessinois-e-s) que du rôle de l'imaginaire lors de la découverte de l'art préhistorique, ou encore des chasses folles de chercheur·euse·s de trésors. Parmi celles-ci, la quête de l'abbé Saunière d'un hypothétique trésor, suite à la découverte de «mystérieux» parchemins sous l'autel de l'église de Rennes-le-Château, datée du 8^e siècle, constitue un exemple remarquable: elle a depuis les années 1950 suscité «une production éditoriale à croissance exponentielle», dont l'ouvrage et bestseller *Da Vinci Code* (2004) de l'auteur américain Dan Brown (Amiel 2008: 51-52). Enfin, la relation entre imaginaires et archéologie est également abordée par le prisme de la «pop culture» et plusieurs auteur·rice·s proposent des analyses de l'influence de l'archéologie sur les productions pop culturelles contemporaines. S'il existe peu d'ouvrages généraux consacrés à la thématique, plusieurs études de cas ont été publiées, ainsi que des catalogues d'exposition.

Les liens entre «pop culture» et archéologie ont ainsi fait l'objet de l'exposition «Age of Classics! L'antiquité dans la culture pop» qui s'est tenue au musée Saint-Raymond à Toulouse en 2019²⁴ et qui visait à mettre en lumière «l'Antiquité telle qu'elle est vue par les artistes du 21^e siècle» (Scapin 2019: 44). Les commissaires de l'exposition y évoquent la question de la réception de l'Antiquité, sa «mise en scène» au musée ainsi que sa présence latente dans de nombreuses productions artistiques contemporaines. Les productions qui mobilisent des références à des périodes et à des civilisations du passé y sont thématisées: les péplums, les clips musicaux tels que *Dark Horse* de Katy Perry et *G.U.Y* de Lady Gaga, les jeux vidéo tels que *Assassin's Creed* ou *Red Dead Redemption II*, les films et séries *Gladiator*, *Rome*, *Harry Potter*, *Hunger Games* et *Superman*²⁵, et les bandes dessinées, les comics américains et les mangas.

La littérature populaire et de jeunesse et les films d'animation ont également eu un impact évident sur les imaginaires archéologiques, comme par



Fig.: extrait du clip de Kathy Perry *Dark Horse*



Fig.: extrait du clip de Lady Gaga *G.U.Y*

24 https://saintraymond.toulouse.fr/Age-of-Classics--L-Antiquite-dans-la-culture-pop_a1163.html, consulté le 7 janvier 2021.

25 Le personnage de *Superman* serait inspiré des archétypes de certains héros antiques (Scapin 2019).

exemple la série d'animation francophone *Les Mystérieuses Cités d'or* dont chaque épisode est suivi d'un court documentaire explicatif sur le contexte historique. Certaines bandes dessinées ont ainsi parfois fait l'objet d'une analyse spécifique. C'est le cas des *Aventures de Tintin* dans l'ouvrage *Hergé archéologue* de l'anthropologue Éric Crubézy. Ce dernier souligne que les auteurs Hergé ou encore Edgar P. Jacobs (*Blake et Mortimer*) invitent régulièrement l'archéologie dans leurs récits²⁶. Il est aussi généralement reconnu que les bandes dessinées qui se déroulent dans une époque historique précise, telles les séries *Alix* ou *Astérix*, sont d'importants vecteurs d'imaginaires archéologiques. Si certains de ces ouvrages se basent sur des connaissances scientifiques, les intrigues reposent également parfois sur des interprétations fantaisistes des écrits romains, tels que *La Guerre des Gaules* de Jules César dans le cas d'*Astérix*. La difficulté à concilier récit et interprétations archéologiques avec ce médium a été thématisée par Alain Gallay, ethnoarchéologue et scénariste de la bande dessinée *Le soleil des morts*. Cet ouvrage met en scène la vie au Néolithique autour de l'impressionnante nécropole du Petit-Chasseur à Sion (Valais, CH) et vise à restituer les connaissances acquises sur ce site dont le scénariste avait dirigé les fouilles²⁷. Il énonce : «comme toute discipline orientée vers la reconstitution du passé, l'archéologie bute à la fois contre le caractère limité de ses sources et les difficultés qu'elle éprouve à se mettre à l'abri des idées reçues lorsqu'elle tente de proposer au public une vue cohérente des temps anciens» (Gallay 2002: 107). Il met ainsi en évidence la tension qui existe entre la liberté de la création artistique et le respect de la «vérité» scientifique. Ainsi, il souligne l'impasse dans

26 <https://www.franceculture.fr/emissions/le-salon-noir/herge-archeologue-aurait-retrouve-la-momie-de-rascar-capac>, consulté le 6 janvier 2021. Il est intéressant de noter que les deux auteurs ont collaboré au début des années 1940 et qu'entre 1942 et 1950, donc une période relativement courte, Hergé publie quatre albums de *Tintin* et Jacobs deux albums de *Blake et Mortimer* comportant une intrigue archéologique.

27 Dans la même démarche, Houot et Gallay, avec l'aide de divers spécialistes, ont publié en 2006 un ouvrage illustré intitulé *Des Alpes au Léman*, proposant des représentations du passé de cette région de Suisse, réalisées sur la base des connaissances archéologiques les plus récentes.

laquelle se trouve l'archéologue qui, avec l'objectif de combler les lacunes de la connaissance, ne peut éviter de mobiliser les clichés les plus éculés et parsemer le scénario de personnages dont les comportements et modes de pensée sont résolument modernes.

L'ouvrage collectif *Geschichte, Archäologie, Öffentlichkeit. Für einen neuen Dialog zwischen Wissenschaft und Medien*²⁸, dirigé par Hans-Joachim Gehrke et Miriam Sénécheau (2010), propose une réflexion sur les images de l'archéologie dans la sphère publique et leur diffusion. Par leurs articles, les auteur·rice·s proposent une analyse des médiums utilisés – littérature fictionnelle ou non, films, documentaires, séries télévisées, expositions, journaux. Cet ouvrage aborde également les relations que les archéologues entretiennent avec les publics, les amateur·rice·s ou encore les journalistes, ainsi que certains des rôles sociétaux et politiques que la préhistoire est amenée à jouer dans les textes médiatiques.

Nikolaus Himmelmann, dans son ouvrage *Utopische Vergangenheit. Archäologie und moderne Kultur*²⁹ (1976), aborde une foule de thématiques mêlant archéologie, passé et imaginaires dans le contexte de la «culture moderne». Si elles dépassent largement la portée de cet ouvrage, nous mentionnons toutefois ici celles que nous n'abordons pas dans le détail et qui ont explicitement influencé la «culture moderne»: le roman non fictionnel (*Sachbuch*); le rôle des voyageur·euse·s de la Renaissance ainsi que du voyage contemporain – notamment le tourisme de masse – dans la création et la transmission d'imaginaires archéologiques et dans la commercialisation de l'antique; l'appréciation idéale et émotionnelle de l'archéologie dans la conscience moderne; la publicité basée sur des produits «classiques»; ou encore les relations entre art contemporain et archéologie.

Marc-Antoine Kaeser, dans l'ouvrage *Visions d'une civilisation engloutie: La représentation des villages lacustres, de 1854 à nos jours. Ansichten einer versunkenen Welt: Die Darstellung der Pfahlbaudörfer seit 1854* (2008), traite

28 *Histoire, archéologie, public. Pour un nouveau dialogue entre sciences et médias* (traduction des autrices).

29 *Passé utopique. Archéologie et culture moderne* (traduction des autrices).

dans le détail du processus de production de l'imaginaire lacustre qui se développe parallèlement aux recherches conduites sur les habitats palafitiques. Il explore les circonstances sociohistoriques propices dans lesquelles cette production a lieu et est reçue. On en retiendra que cet imaginaire se manifeste en Suisse principalement par la création d'un mythe historique et par une production artistique foisonnante, jouissant d'une immense liberté d'expression et d'une large médiatisation (voir également le chapitre «La question identitaire – entre vestiges nationaux et ceux d'une communauté humaine»)³⁰.

Enfin, mentionnons l'ouvrage de l'archéologue Cornelius Holtorf *Archaeology is a Brand!*³¹ (2007) consacré spécifiquement à la place et au sens de l'archéologie dans la culture populaire contemporaine. Par une étude conduite en Angleterre, en Allemagne, en Suède et aux USA, Holtorf analyse les façons dont l'archéologie est présentée dans les médias et les différences existant entre ces images et les pratiques et connaissances des publics. Il aborde également l'impact de l'archéologie dans les manifestations et productions pop culturelles. Ses réflexions portent en partie sur l'image positive dont jouit l'archéologie en tant que pratique largement reconnue et liée à un certain nombre de qualités, image qui s'étend également aux archéologues. L'auteur propose à ce titre une catégorisation des «figures de l'archéologue» dans la culture populaire – l'aventurier-ère, le ou la détective, le sauveur ou la sauveuse – à partir de laquelle il discute les stratégies disponibles aux professionnel-le-s pour interagir avec ces représentations. La réflexion de Holtorf se conclut sur un appel aux archéologues à tirer parti de l'image de leur discipline pour communiquer et surtout interagir différemment avec les publics – par exemple par la transmission d'histoires qui fassent sens pour une majorité de personnes, et qui soient à la fois distrayantes et inspirantes.

30 De toute évidence, le cas archéologique des palafittes n'est pas le seul à avoir été mobilisé dans la création de récits contemporains à même de conférer un sens à l'organisation sociale dans le présent. Il suffit de penser à l'exemple familial des Gaulois sur le territoire français pour s'en assurer.

31 *L'archéologie est une marque* (traduction des autrices).

Ce bref tour d'horizon de l'analyse des imaginaires archéologiques montre que le terrain est riche, et qu'il mérite encore de nombreuses explorations, notamment sur les très diverses (res)sources pop culturelles, largement mobilisées – parce que plus simple d'accès? –, par les publics pour bricoler une pensée autonome et conférer un sens propre à l'archéologie et à l'histoire humaine.

2.2.2. Les objets «pop» et touristiques – des imaginaires globalisés de l'archéologie?

Répliques du disque de Phaistos sous forme de boucles d'oreilles ou de pendentifs, ocarina en terre cuite vendue aux touristes ou encore pyramide en plastique contenant de fausses pièces de monnaie: certains objets amenés par les participant·e·s aux *Salons* peuvent être considérés comme des objets pop culturels et touristiques, qui véhiculent des imaginaires globalisés de l'archéologie en circulant à l'échelle planétaire. Ils matérialisent un lien fort à l'archéologie et à ses imaginaires: *«Quand j'avais trois ans, mon parrain m'avait offert cette magnifique pyramide avec des pièces à l'intérieur. Je sais qu'elle vient d'Argentine, je ne sais pas de quand sont censées dater les pièces qui sont à l'intérieur, mais du coup j'ai eu pendant longtemps un phénomène un peu bizarre, parce que j'ai toujours cru que l'Égypte se trouvait en Amérique du Sud [rires], jusqu'à ce que j'étudie l'Égypte à l'école. Du coup, j'ai très tôt été faussée dans mes idées, mais c'est vrai qu'avec mes cousins, on s'est passionnés pour l'archéologie»* (Alix, Belfaux). Ces bibelots peuvent aussi rappeler l'archéologie le temps du *Salon*, sans allusion particulière à un lien émotionnel ou à un caractère inspirant: *«J'étais en Crète avec ma famille une fois en vacances, et puis on est allé voir un musée, ça, c'est une boucle d'oreille [qui vient de là], à la base c'est le disque de Phaistos, c'est ça non?»* (Noémie, Bienne). Quoiqu'il en soit, ils évoquent l'archéologie grâce à leur aspect brillant et pailleté, qui nourrit des imaginaires riches d'histoires aventureuses et de trésors. Le caractère globalisé de ces objets et leur circulation – des pyramides égyptiennes en plastique vendues en Argentine puis transportées par les touristes de par le monde – transmettent des images unificatrices de l'archéologie ainsi que l'idée que les vestiges du passé peuvent



Fig.: pyramide en plastique apportée par une participante (Alix, Belfaux) © ArchaeoConcept

être identiques sur divers continents. Les propriétés plastiques de ces objets, plutôt normées et peu diversifiées, se distinguent de celles des vestiges tangibles du passé, qui, à l'opposé, sont davantage caractérisés par des couleurs terreuses et minérales, des processus de décomposition et d'altération de la matière, mais aussi par une forte diversité des formes, des matériaux et des états. Cette discrétion matérielle et visuelle entre artefacts archéologiques et productions contemporaines censées y faire référence frappe également dans les clips vidéos des stars de la musique pop (voir figures p. 93). Pour autant, il est intéressant de relever que les images véhiculées par les objets «pop», même si décalées, stimulent l'émergence de rêveries et de fantasmes au sujet du passé et de ses vestiges qui représentent autant de machines à remonter le temps.

2.2.3. Les formes de littératures et les récits – du classique littéraire à la bande-dessinée

Les productions littéraires, si elles encouragent les questionnements relatifs à la discipline et aux savoirs véhiculés au sujet du passé, agissent également comme de puissants moteurs à imaginaires archéologiques. En nous référant aux témoignages des participant·e·s, nous avons recensé dans cette catégorie les mythologies, les textes bibliques et théologiques, les contes populaires, les récits littéraires modernes et contemporains de voyages et d'aventures, qu'ils soient fictionnels ou réels.

Du côté des mythes, plusieurs participant·e·s évoquent les mythologies gréco-romaines et akkadiennes comme étant à la source d'une prise de contact avec l'archéologie: *«J'ai lu beaucoup de mythes grecs et des légendes comme celle de Zeus. J'ai pensé que ça me donnait une idée de comment les gens sont créatifs. Ces histoires ne sont pas vraies. Mais elles donnent des idées de comment les gens ont pensé [par le passé], comment les gens avaient de l'imagination, comment ils pouvaient 'make stories'»* (Senada, Sion). La littérature mythologique est comprise ici comme un lien avec les protagonistes du passé, parce qu'elle révèle leurs manières de penser le monde et de raconter des histoires. Ces récits ont également la particularité de pouvoir être contés, en plus de pouvoir être lus pour soi: *«C'est comme la littérature*

des livres qu'on lit, mais plutôt oral. [...] Il y a beaucoup de livres sur les Grecs, il y a beaucoup de livres sur les Romains, les Égyptiens. Mais c'est vraiment bon d'écouter, plus que de lire» (Senada, Sion). Comme le propose Senada, c'est aussi à travers une transmission orale qu'un intérêt pour le passé prend forme, car c'est par cette action commune, par l'entremise d'une forme de socialisation requérant au moins deux protagonistes, que l'attachement aux histoires se crée. Elle fait ainsi peut-être également référence à la transmission par le récit qui s'établit lors des *Salons*, dont le dispositif favorise la narration et l'écoute. Une autre participante, Olivia, conteuse, explique qu'elle s'est familiarisée avec les nombreux récits de l'épopée de *Gilgamesh* pour en restituer une version orale lors d'un spectacle et que cela l'a amenée à se questionner sur l'archéologie et les différentes interprétations possibles du passé, ainsi que sur la version «originelle» du texte et la manière d'en rendre compte. Dans ces exemples, les récits littéraires sont mobilisés par les participant·e·s pour enrichir leur propre réflexivité au sujet du passé et de son étude et se poser des questions similaires à celles des archéologues: quelles sont les versions et que puis-je en faire et en dire? Comment ces récits me permettent-ils d'imaginer la manière dont les gens avant moi ont vécu et pensé?

Cela nous conduit à une deuxième forme de récit mentionnée par les participant·e·s, les récits bibliques et les textes théologiques: *«Je vous ai amené une Bible, parce qu'en fait, avant l'arrivée de Laetitia [archéologue] dans notre famille, l'endroit où j'ai le plus entendu parler d'archéologie c'est quand j'allais suivre des conférences exégètes. Je trouve que toutes ces sciences sont liées, l'histoire, la théologie, l'archéologie sont toutes liées entre elles, elles se posent des questions l'une à l'autre, et puis c'est ça qui rend les choses intéressantes, il y a tout cet aspect de mystère qui rend les choses attractives»* (Gabrielle, Belfaux). Parce que la Bible constitue un recueil de textes anciens dont les interprétations évoluent selon les contextes sociaux et culturels, elle semble être une source utile pour penser l'histoire et les rapports humains au passé, rapports dont la constance réside dans l'impermanence des interprétations à travers les époques. Les sources bibliques sont ainsi mobilisées pour mettre en perspective les récits de l'archéologie et être relues au prisme des nouvelles découvertes scientifiques. Il ne s'agit pas uniquement

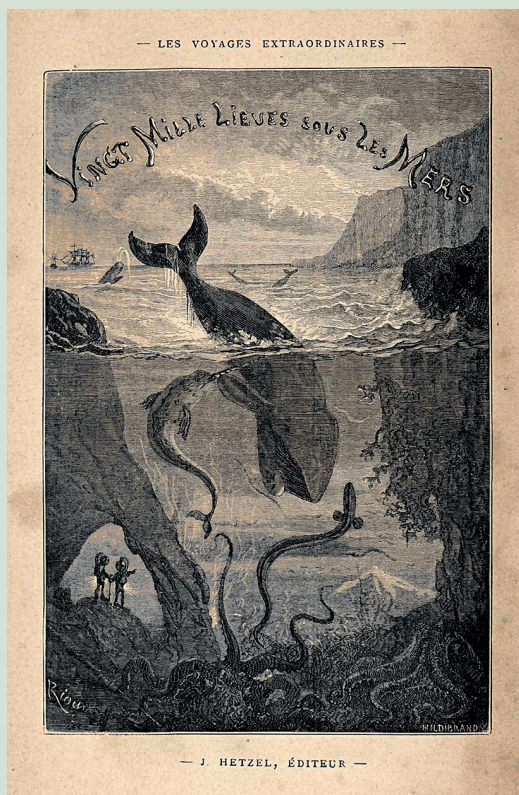


Fig.: page de garde de la première édition du roman *Vingt mille lieues sous les mers*, édition Hetzel. Source: wikipédia.

d'une démarche profane, car certain·e·s scientifiques, imprégné·e·s de récits, utilisent parfois ces sources pour définir leurs propres objets d'études. Les recherches basées sur les récits bibliques et mythiques, qui se déroulent souvent sur des territoires en conflits, ne sont d'ailleurs pas exemptes d'influences politiques et d'enjeux géostratégiques. Toutefois, on retiendra que pour les participant·e·s ces textes possèdent surtout la formidable capacité d'établir une relation avec le passé. Ils semblent fasciner également parce que, comme les savoirs fragmentaires livrés par l'archéologie, ils sont traversés de faits qui restent inexplicables et sont ainsi à même de susciter des interprétations sans cesse renouvelées.

Au sujet des littératures modernes et contemporaines, les récits de Jules Verne sont régulièrement cités comme inspirant des mondes imaginaires proches de ceux associés à l'archéologie. Les histoires de citées englouties et de découvertes des profondeurs attirent et «font bavarder le mental» (Valérie, Neuchâtel). L'Atlantide, tout comme d'autres lieux, tirés de la littérature de fiction et d'aventure, les contes populaires comme *Rapunzel* ou *Les mille et une nuits*, évoquent ainsi les découvertes et les objets de l'archéologie (voir également «Les lieux fictifs de l'archéologie»). Les bandes dessinées sont aussi mentionnées à plusieurs reprises comme des médiums populaires. Les situations passées (ou futures) décrites dans ces récits de fiction peuvent être aisément mises en lien avec des aspects, des thématiques et des questionnements actuels, vécus par les protagonistes du présent: «J'ai un très vague souvenir de l'endroit, j'y étais allé quand j'étais plus jeune, enfant... mais je m'en souviens bien parce qu'en partant de là-bas, les gens avec qui j'étais m'ont acheté deux bandes dessinées qui racontaient une histoire d'amour entre une fille et un garçon qui se passait à Augusta Raurica» (Andrin, Genève); «Il y avait aussi une bande dessinée que j'avais adoré, que j'avais découverte quand j'avais peut-être une vingtaine d'années, c'était un site qu'on avait redécouvert où on était en 4 000 ans après J.-C., et on découvre tout un endroit qui avait été recouvert par les terres à cause d'une explosion, et on en arrive à déconstruire ce qui est pour nous aujourd'hui les WC, et puis eux ils voyaient ça comme étant un autel dédié à un dieu. Alors un jour un prêtre prend la lunette des WC et se la met autour du cou et commence à faire des incan-

tations, des libations et... voilà ça ramène aussi à tout ça... au côté très fragile finalement de ce qu'on a fait, de ce qu'on a comme informations, de la sûreté» (Olivia, Belfaux). La liberté de création dont disposent les auteur·e·s de bande dessinée leur permet d'intégrer l'archéologie aux histoires d'aventure et de la faire résonner avec les sensibilités du lectorat, sans se soucier de la seule exactitude scientifique. Il est intéressant de noter que les bandes dessinées qui sont conçues spécifiquement pour transmettre des informations sur les découvertes archéologiques n'ont pas été mentionnées lors des Salons.

2.2.4. Les lieux fictifs de l'archéologie

«Au Saint-Gothard, inspiré du Seigneur des anneaux, je me suis dit: est-ce qu'il y avait des nains, qui ont creusé leur empire sous les montagnes? Un monde souterrain...» (Johan, Genève)

«Je trouve ça magnifique cette légende et ce mythe de l'Atlantide. Je trouve ça drôle qu'on cherche partout, si ça se trouve elle est au fond du lac de Neuchâtel.» (Xander, Sion)

Les nombreux lieux littéraires qui nourrissent les imaginaires archéologiques des participant·e·s aux Salons ont pu être mis en évidence lors de la réalisation des cartes archéologiques de la Suisse où ont été inscrits des «sites rêvés», sites que les participant·e·s auraient souhaité voir en Suisse. Ils forment ainsi de bons indicateurs des influences littéraires et cinématographiques sur les représentations collectives de l'archéologie.

La cité engloutie de l'Atlantide – évoquée pour la première fois par Platon au 4^{ème} siècle avant notre ère – semble particulièrement marquer les esprits. Ce mythe, mentionné à plusieurs reprises, prend au cours des Salons la forme d'une Atlantide située au fond d'un lac suisse. Cette récurrence est certainement due à la remarquable popularisation de l'histoire, non seulement à travers les récits littéraires comme celui de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870), mais aussi par le cinéma qui a produit de très nombreuses



Fig. : le submersible Auguste-Piccard lors d'une de ses plongées dans le lac Léman.

Source: www.generations-plus.ch.

adaptations dont le film d'animation du groupe Disney *Atlantide l'empire perdu* (2001) et le film de super héros *Aquaman* (2018), qui sont à compter parmi les plus récentes. Lors de l'évocation de l'Atlantide à l'occasion d'un *Salon*, un participant fait allusion au submersible inventé par Jacques Piccard et à son utilisation lors de l'exposition nationale suisse de 1964. Ayant transporté près de 33 000 personnes au fond du lac Léman au cours de sept cents plongées³², ce sous-marin a très certainement contribué à former des images populaires de l'exploration des mondes subaquatiques lémaniques. Ce participant, âgé de 38 ans, et qui n'a connu la plongée de l'Auguste-Piccard dans les eaux du Léman que par des récits ultérieurs, parle de cette aventure avec un enthousiasme qu'il ne dissimule pas. Le côté aventureux de ces explorations, réelles ou imaginées, mêlé à la préexistence d'un mythe classique semble poser le tableau idéal pour une intrigue archéologique. Il n'en faut pas plus pour faire de l'Atlantide un «site rêvé» exemplaire.

Fondcombe et la Moria, soit respectivement la vallée des Elfes et l'empire souterrain des Nains, imaginés par John Ronald Reuel Tolkien pour ses ouvrages *Bilbo le Hobbit* (1937) et le *Seigneur des Anneaux* (1954-1955), sont également souvent mobilisés comme lieux fictifs de l'archéologie. Comme le souligne une participante, ce sont également les illustrations de John Howe, sur lesquelles se base l'adaptation cinématographique sous forme de trilogie, parue de 2001 à 2003, qui ont largement contribué à répandre l'imaginaire de ces contrées légendaires.

D'autres sites rêvés par les participant·e·s aux *Salons* sont associés à des lieux légendaires, parfois liés à l'archéologie:

- Les jardins suspendus de Babylone, une des sept merveilles du monde hellénistique, mentionnés par les historiens antiques dont Diodore de Sicile. L'existence de ces jardins est régulièrement remise en question: d'une part, les auteurs grecs y font référence à partir de sources de seconde main, d'autre part, ils n'ont jamais été retrouvés

32 <https://www.generations-plus.ch/?q=magazine/actualite/C3%A9s/dossiers/avec-le-m%C3%A9soscaphes-l%E2%80%99expo-64-refait-surface>, consulté le 24 novembre 2020.

lors des fouilles de Babylone en Irak. Ces jardins deviennent ainsi un lieu mythique, quoiqu'ayant très probablement existé sous une forme ou une autre.

- Shangri-la, le monastère du roman d'aventure fantastique de James Hilton *Les Horizons perdus* (1933) et ses diverses adaptations (cinéma, comédie musicale, jeu vidéo, bande dessinée, série documentaire). Ce lieu a d'ailleurs pu être inspiré par Shambala, une cité utopique située dans le désert de Gobi, provenant de plusieurs récits syncrétiques modernes qui se réfèrent à la mythologie hindo-bouddhiste.
- La tour de Raiponce, du conte populaire allemand *Rapunzel*, recueilli par les frères Grimm, puis popularisé récemment par le groupe Disney (2010).
- La caverne d'Ali Baba, du recueil de contes *Les mille et une nuits* et de ses multiples adaptations (cinéma, télévision, théâtre, musique, bande dessinée, jeu vidéo).
- Le château de Dracula, tiré du roman *Dracula* (1897) de Bram Stoker et de ses nombreuses adaptations (cinéma, télévision, radio, série, bande dessinée, poésie).

De toute évidence, ces lieux fictifs sont constitutifs d'imaginaires archéologiques autant parmi les non-spécialistes qu'au sein de la communauté des archéologues. Certain·e·s de ces dernier·e·s, animé·e·s par le mystère des lieux et leur propre imagination, parviennent en effet à dégager des fonds importants afin de mener des recherches qui permettraient de prouver, ou non, leur existence. En parcourant les énoncés des participant·e·s au sujet de ces lieux, nous avons constaté que, lorsque l'archéologie est évoquée, les lieux réels et fictifs semblent se chevaucher. Cela nous a amené à penser que certains lieux archéologiques sont envisagés comme «fictionnels»: d'une part, le passé est parfois jugé trop lointain pour faire complètement partie de la réalité factuelle, d'autre part, les interprétations des archéologues sont parfois considérées comme trop douteuses puisque sans cesse remises en question par l'avancée de la recherche, ou parfois mues par une imagination débordante. Les lieux fictifs sont donc conçus, jusqu'à preuve du contraire,



Fig.: tour de Raiponce du dessin animé du même nom © Studios Disney Picture

comme potentiellement archéologiques, et les sites archéologiques comme possibles preuves de l'existence de certains lieux fictifs – tels l'Atlantide ou encore les jardins suspendus de Babylone. Les récits mythologiques, comme l'épopée de *Gilgamesh*, sont également perçus comme le fruit d'une réalité antique, déformée par le temps et la transmission du récit, voire comme une réalité matérielle encore méconnue, car pas encore découverte. Ainsi, si les vestiges archéologiques réels nourrissent de nombreux imaginaires, l'intérêt porté à l'archéologie a également besoin de puiser dans les multiples sources de l'imagination humaine et de nombreux récits afin d'être alimenté et stimulé.

Afin d'éveiller la curiosité des publics, les lieux fictifs – dont ceux cités ici – peuvent former de bons points de départ pour des supports de mise en valeur qui souhaiteraient allier le «pop culturel», l'histoire récente et le légendaire aux vestiges du passé et aux savoirs disciplinaires actuels, ou alors, au contraire, les distinguer. En effet, la contextualisation et la mise en lien critique et réflexive de ces différentes couches d'histoire vécue et de fiction pourraient être un terrain fertile pour des scénographies et des dispositifs qui tiendraient compte de l'imaginaire collectif et de ses influences. Il convient cependant de «ne pas tromper» les publics (voir à ce sujet «L'envie de ne pas être trompé·e») et de leur donner les outils pour distinguer au sein du dispositif ce qui relève de la «science» et ce qui relève de la «fiction». Il serait central de ne pas créer et nourrir un nouvel imaginaire mettant à mal les connaissances scientifiques, mais davantage d'exposer comment les productions culturelles, tout comme parfois les récits scientifiques, sont pourvoyeurs d'imaginaires.

Si nous avons surtout mentionné ici la littérature et les références à la mythologie antique, certains «sites rêvés» par les participant·e·s peuvent également s'inscrire dans des mythes nationaux ou locaux, comme lorsqu'il est fait mention de Guillaume Tell, du lieu-dit le Mur d'Hannibal (VS), ou du lac souterrain des Enfers dans les Franches-Montagnes (JU): *«Le [site] imaginaire, c'était plutôt le lac des Enfers parce que je viens du village des Enfers, et puis quand j'étais petit ça m'avait beaucoup nourri l'imaginaire parce qu'il y avait d'anciens étangs qui avaient été asséchés, il y avait un moulin, et puis*

l'eau partait dans un trou et descendait après jusqu'au Doubs, donc la rivière qui est juste en dessous, 500 mètres plus loin. Tous les gens du village croient que la nappe phréatique forme une sorte d'énorme lac sous le village. Et puis justement cette entrée de l'ancien moulin était fermée et j'étais sûr que si j'arrivais à passer ce mur en brique, un jour, je pourrais descendre [sous terre] et qu'il y aurait un lac, un truc super joli, une petite plage et puis peut-être trouver des os de dinosaures» (Christian, Neuchâtel). Ce témoignage exprime bien le chevauchement des différents niveaux de lecture ainsi que les multiples croyances qui peuvent participer à la construction de l'imaginaire archéologique d'un individu: le paysage hydrogéologique local, les croyances populaires transmises par oral au sein du petit village jurassien au nom diabolique «des Enfers» et l'inspiration aventureuse d'un enfant.

2.2.5. Films, séries télévisées et productions DIY – des blockbusters hollywoodiens aux stars de YouTube

«L'archéologie me fait beaucoup rêver, Indiana Jones, alors quand j'étais petit, ça, ça reste un grand classique, même si c'était tellement fantasmé. Mais je dois avouer: ça m'a toujours fait rêver. Ça m'a toujours intéressé.»
(Nick, Neuchâtel)

De manière générale, aux yeux de plusieurs participant·e·s, ce sont les films d'aventure qui rappellent l'archéologie de façon la plus éloquente³³. La série de films et le personnage aventurier de l'archéologue *Indiana Jones* (1981, 1984, 1989, 2008³⁴) se distinguent en particulier. *L'homme de Rio* (1964), coproduction italo-française dont l'intrigue se base sur le trafic de statuettes précolombiennes, vient s'y ajouter. Les fictions hollywoodiennes comme *Hercule* (2014), ou encore la production d'animation Disney du

33 Le genre cinématographique de fiction historique «péplum», qui met en scène l'Antiquité, n'est pas mentionné en tant que tel, bien qu'il y soit fait indirectement référence par l'entremise de titres de films.

34 La prochaine sortie d'un film mettant en scène Indiana Jones se profile pour 2022.

même nom (1997), ont également influencé certains imaginaires de sites réels, en particulier celui de l'Acropole d'Athènes: *«Après c'est un peu ridicule ou au contraire c'est bien, mais on avait été voir Athènes, et c'était en rénovation. Du coup c'est vrai que pour les touristes, on s'attend à voir... moi je m'attendais vraiment à voir le truc comme dans 'Hercule', sur la montagne, c'est les idées qu'on se fait...»* (Eliane, Sion). Ces imaginaires, souvent en complet décalage avec la réalité, ont une répercussion importante sur l'expérience de la visite et peuvent entraîner la déception.

En partant du constat que de nombreuses productions audiovisuelles véhiculent des imaginaires sur la discipline, les archéologues et les sites archéologiques, il semble nécessaire et important d'intégrer ces récits et ces images à des dispositifs de sensibilisation. D'une part en vue de rompre avec les clichés et les stéréotypes, mais aussi d'en décoder et d'en expliquer les origines et, d'autre part, afin de générer la curiosité pour des savoirs qui peuvent parfois paraître ennuyeux de prime abord: *«Il y a sûrement des films qui permettraient d'être un support ou un vecteur, et puis qu'à partir du film, on arrive à expliquer, des fois mêmes des films un peu rigolos, qui permettraient d'être un point de départ pour intéresser quelqu'un»* (Jacopo, Belfaux). Certains dispositifs de médiation se basent sur ces imaginaires: ils les transforment en supports qui permettent de dévoiler ce qui relève du fantasme et ce qui apparaît comme réaliste d'après les faits historiques d'une époque donnée. C'est le cas de plusieurs cycles de conférences «The Historians» proposés par l'Université de Genève sur les séries télévisées telles que *The Tudor* (2007-2010) et *Kaamelott* (2005-2009)³⁵. Mentionnés par les participant·e·s aux *Salons*, ces cycles de conférences semblent avoir connu un large succès: *«En communication, il y a eu quelque chose qui s'est fait à l'université de Genève, ils ont fait deux-trois conférences publiques sur les séries historiques et notamment sur les Tudor, on était passionnés par cette série, il y a eu sur Kaamelott, et nous on est allé aux deux, un auditoire de 550 personnes à Genève, plein à craquer à*

35 Pour aller plus loin: <https://www.rts.ch/decouverte/monde-et-societe/culture-et-sport/l-histoire-dans-les-series/>, page consultée le 4 mars 2021.

6h le soir (Gabrielle ajoute «ce n'était pas des étudiants»). Et c'était génial, alors ils montraient des extraits de séries, le contexte historique, ce qui était juste ou pas juste, apparemment Kaamelott est, du point de vue historique, ça paraît rigolo, mais c'est extrêmement précis et très juste» (Jacopo, Belfaux).

Bien que bénéficiant d'une très grande audience sur la toile, les chaînes de diffusion de la «culture pop» ont rarement été mentionnées par les participant·e·s. YouTube est pourtant mobilisée par de nombreux·euses vulgarisateur·rice·s en archéologie et en histoire. Ces personnes produisent des contenus permettant de démystifier, d'expliquer et de simplifier les résultats des recherches. Parmi les chaînes francophones, mentionnons *Les revues du monde* de la youtubeuse Charlie Danger, *Nota Bene*, *C'est une autre histoire* ou encore, *On va faire cours*. Pour les canaux germaniques, il est possible de trouver la très informative chaîne *Anarchäologie*, ou encore *Terra X* qui regroupe des vidéos de vulgarisation sur les sciences dont plusieurs sur l'archéologie. Il existe par ailleurs de nombreuses chaînes alimentées par les universités ou les instituts de recherche, à la différence des chaînes francophones souvent produites par des amateur·rice·s. Pour la sphère anglophone, une des chaînes les plus reconnues qui traite d'histoire, *History Buffs*, compte 1'240 000 abonné·e·s et 129'410'609 vues³⁶. On le voit, la passion pour l'archéologie et l'histoire s'exprime aussi sur internet. Ce tour d'horizon non-exhaustif permettra aux professionnel·le·s de se familiariser et de prendre conscience de ce qui existe déjà en termes de contenus audiovisuels *do-it-yourself*. De fait, les collaborations entre professionnel·le·s et youtubeur·euse·s reconnu·e·s sont bénéfiques: elles permettent de rendre visible une institution, un site archéologique et de toucher largement l'opinion publique. Cependant, il existe aussi de nombreuses chaînes, parfois très populaires, dont les contenus reposent sur des sources non-scientifiques. Un travail de sensibilisation et d'éveil à l'esprit critique est à entreprendre afin de pallier à la puissance des mouvements de désinformation qui imprègnent les réseaux sociaux.

36 Page consultée le 16 février 2021.

2.2.6. Pour aller plus loin

Il est complexe de comprendre les origines d'imaginaires archéologiques aussi prolifiques. Sans nul doute que les productions pop culturelles, inspirées ou influencées par l'archéologie, extrêmement riches et variées, jouent un rôle prépondérant dans la diffusion de représentations souvent fantaisistes – par rapport à ce que les scientifiques présentent comme étant une réalité du passé – qui nourrissent abondamment l'imagination. Cette diffusion se fait à une échelle quasi planétaire et il y a de bonnes chances pour que certaines références mentionnées par les participant·e·s aux *Salons* en Suisse soient les mêmes dans d'autres pays. Pourtant, nous pouvons relativiser leur influence: si ces imaginaires sont souvent les premières choses qui viennent à l'esprit quand on parle d'archéologie ou lorsqu'on rencontre un·e archéologue, les participant·e·s s'avèrent être également plutôt bien informé·e·s sur le fonctionnement et les objectifs des recherches archéologiques. Il apparaît donc que les imaginaires pop culturels de l'archéologie et les références plus approfondies concernant la discipline peuvent coexister, sans forcément interférer. Il est par ailleurs intéressant de soulever que les supports plus récents comme les vidéo-clips, les jeux vidéo, la plupart des contenus YouTube ou encore les jeux de plateau n'ont été mentionnés à aucune reprise, ce qui est peut-être dû à la faible représentation de plus jeunes participant·e·s.

À partir des observations conduites lors des *Salons*, il nous semble porteur de tenir compte des imaginaires archéologiques populaires et de leurs sources diverses lorsqu'il s'agit de créer certains contenus muséographiques, ainsi que des dispositifs ou des activités de médiation. Pour ce faire, il faut se permettre de mobiliser ce qui peut paraître de prime abord «moins intellectuel» et, par exemple, s'inspirer – tout en le contextualisant sur le plan scientifique et sociohistorique – des intrigues et du format narratif de certains films et littératures cultes, qui ont contribué à produire des imaginaires de la discipline. Mêler l'histoire régionale ou locale (telle la plongée de l'Auguste-Piccard dans les eaux du Léman ou le mythe du lac souterrain des Enfers) à des extraits d'images et de textes issus de la culture pop, ainsi qu'à des vestiges archéologiques véritables permettrait de relier les sources d'imaginaires

entre elles, de rendre visibles les influences de ces sources sur les perceptions collectives de l'archéologie et, enfin, de former un ensemble de référents qui motive l'appropriation des connaissances par les publics. En effet, si le musée est au service de la société contemporaine, ne devrait-il pas en refléter la complexité? Thématiser ces représentations multiples et ce qui les met en lien, au sein d'un espace public, pourrait constituer une interface stimulante entre les mondes scientifiques de l'archéologie, les mémoires du proche et les récits pop culturels.

2.3. Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites

Il s'agit ici d'aborder les expériences vécues sur les sites archéologiques et avec les objets considérés comme patrimoniaux, dans le cadre de pratiques privées, souvent à la marge des cadres institutionnels. Nous abordons donc des relations intimes entretenues avec le patrimoine, qu'il s'agisse d'un patrimoine reconnu par des instances officielles ou identifié par des groupes et individus de façon plus informelle. Ces relations rendent évident qu'il n'est pas nécessaire de savoir exactement à quoi correspond le patrimoine archéologique d'un point de vue professionnel ou scientifique pour établir un lien fort avec le passé, ses restes et ses protagonistes, que ce soit par le ressenti, l'appropriation d'un lieu ou l'imagination. Il s'en voit révélé des rapports à l'archéologie profondément intimes au sein desquels les émotions jouent un rôle fondamental. En ce sens, il s'agit d'«espaces vécus» de l'archéologie, pouvant être définis au sens d'Henri Lefebvre (2000) comme «l'espace des habitant·e·s», le «côté clandestin et souterrain de la vie sociale», ainsi que «l'espace que l'imagination tente de s'approprier» (Lefebvre 2000; Martin 2006; Di Méo 2014), soit un espace où intervient la fantaisie, le rêve, le ressenti et les souvenirs. Certaines réflexions critiques et revendications, notamment au sujet des modalités d'accès aux vestiges et artefacts archéologiques investissent également cet espace et interrogent ainsi le patrimoine comme bien commun.

D'où vient la notion de bien commun?

Dès les années 1970, l'économiste suédoise Elinor Ostrom a consacré plusieurs ouvrages à la notion de bien commun et a surtout été précurseuse dans le développement d'une réflexion sur la gestion durable des tels biens. Cette chercheuse postule très tôt l'intérêt de développer une gouvernance des «biens communs» en dehors de la puissance publique ou de la soumission à des logiques de privatisation. D'après ses recherches, conduites initialement sur les ressources naturelles, les communautés locales seraient à même de rendre possible l'élaboration d'autres voies de gestion, notamment par l'organisation d'actions collectives dont elle cherche à identifier les facteurs de succès (Ostrom 1977). Ostrom vise ainsi à encourager l'établissement de modèles de gestion au-delà de la dichotomie public-privé, ou État-marché. Ces modèles se basent sur l'inclusion des membres d'une communauté locale qui, encouragé·e·s par la mobilisation de la notion de bien commun, y verraient aussi un rôle à jouer (Kranich 2006; Cominelli 2012). Ici, l'engagement et la participation des membres de la communauté sont perçus comme nécessaires au développement d'une gouvernance appropriée. Le paradigme de bien commun forme dès lors un cadre conceptuel performatif puisque sa simple mobilisation dans le discours amène à penser la nécessité de systèmes de gestion différenciés ainsi qu'un engagement particulier de certains acteur·rice·s sociaux. La protection et la conservation des biens communs tel que le patrimoine ne reposent cependant pas uniquement sur une dynamique de coopération, mais également sur une approche de gouvernance qui aborde ces biens comme des écosystèmes, en considérant l'ensemble des acteur·rice·s et des éléments

La majorité des relations vernaculaires au patrimoine archéologique observées au cours des *Salons* se manifestent à travers le jeu et l'imaginaire, surtout durant l'enfance; par le fait de s'essayer à la fouille ou de collectionner des objets, par analogie avec les archéologues, ou de faire l'archéologie de sa propre vie; par l'imagination, grâce au contact avec les sites, objets et vestiges; par des pratiques, des raisonnements et des questionnements que nous avons qualifiés de transgressifs et de subversifs; enfin, par la considération d'un espace, d'un lieu, d'un site, d'un objet comme étant «à soi», ou proche de soi, ce qui implique parfois des pratiques de bien-être. L'ensemble de ces relations engendre des réflexions, liées notamment au fait que l'archéologie, la connaissance et les vestiges du passé sont dotés de la capacité à former des repères intimes, parfois soudainement dérobés sous l'effet d'une politique de «mise en valeur» qui redéfinit de manière contraignante leurs modalités d'accès. Les relations personnelles avec les objets, provenant d'un passé plus ou moins lointain, ont également permis d'aborder les valeurs attribuées aux vestiges et de les mettre en perspective avec celles généralement mobilisées dans les définitions officielles du patrimoine.

Nous proposons une analyse de ces formes vernaculaires de relations au passé qui permet de dessiner des éléments de réponses à ces questions: quels liens intimes existent-ils entre des individus et des vestiges? Comment ces liens se construisent-ils et s'expriment-ils? Qu'est-ce qui fascine dans les objets provenant du passé et comment? Quelles sont les valeurs qui fondent la reconnaissance d'un patrimoine pour les participant·e·s? Qu'est-ce qui favorise une expérience positive sur un site archéologique? Quelles émotions accompagnent ces expériences? Dans ce chapitre et celui qui suit, «Les relations personnelles aux objets du passé», les interactions, les jeux d'influences et les tensions entre les définitions officielles du patrimoine archéologique et les pratiques, dires, observations et analyses des non-spécialistes sont mises en évidence. Quelques idées concrètes de médiation, proposées par les participant·e·s, qui font valoir leur expertise, sont présentées au fil des deux chapitres «Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites» et «Les relations personnelles aux objets du passé».

2.3.1. Les jeux, l'aventure, l'imaginaire et la jeunesse

Les *Salons* ont mis en évidence que des liens très forts avec l'archéologie sont créés lors d'expériences ludiques vécues au cours de l'enfance et de l'adolescence, les vestiges – réels ou inventés – étant indubitablement de prodigieux supports à histoires. Parmi celles-ci, reproduire les gestes des archéologues constituerait une activité de choix. Le fait de s'essayer à la fouille ou de collectionner des objets a en effet été maintes fois abordé. Ces pratiques, bien que distinctes de l'archéologie professionnelle, en rendent l'expérience sensible pour les participant·e·s. Et si, pour certain·e·s, cet univers est circonscrit au domaine de l'enfance, pour d'autres, s'approprier ces gestes témoigne d'une passion vécue à l'âge adulte.

La fouille, régulièrement mentionnée comme une action qui définit l'archéologie et les archéologues (voir «Fouiller la terre»), est tout à fait familière aux participant·e·s qui y font référence par l'entremise du souvenir de la trouvaille puis de la collecte d'objets, contemporains ou anciens. Ces récits relatent des expériences de fouilles sur des sites géologiques où il est parfois possible de ramasser des fossiles, les lits de rivière, les décharges ou encore dans les greniers et les caves. Une participante raconte: *«Dans ce contexte, il m'est apparu que l'une de mes premières expériences archéologiques s'était déroulée au Fanel, au bord du lac de Neuchâtel. [...] À l'époque, peut-être au milieu ou au début du 20^e siècle, il y avait une décharge juste au bord du lac. Et il y avait beaucoup de tessons et d'objets cassés. Nous avons régulièrement trouvé des petites bouteilles et de super vieux objets. Bien sûr, ils n'étaient pas si vieux au point qu'ils soient bien enfouis, mais ils avaient 50 ou 100 ans, ou quelque chose comme ça»* (Ramona, Berne). Une autre femme rapporte un épisode de son enfance qui fait suite à la visite de l'ancien musée Schwab à Bienne présentant des vestiges des villages lacustres: *«On avait fait ce voyage entre le petit village où j'habitais dans le Jura bernois et Bienne, et je m'étais dit, 'c'est un peu bête de vivre sur pilotis dans l'eau, ce serait beaucoup plus facile de vivre en direction de la montagne. Sûrement qu'il y a aussi des traces chez moi.' J'avais réussi à convaincre ma meilleure amie de l'époque de faire des fouilles dans le champ à côté de notre maison. On avait chacune planifié cette histoire, avec de la ficelle et des pieux. Et puis on a délimité 2m²*

indispensables à leur production, à leur reproduction et à leur transmission (Hess et Ostrom 2007).

chacune. Le pré où on avait décidé d'entreprendre nos fouilles était immense. À la fin, on avait montré les trésors qu'on avait trouvés: deux clés et une mâchoire de vache. C'était des trouvailles incroyables. On s'était dit 'mais c'est impressionnant les traces qu'il y a là dans ce champ', on n'aurait jamais pensé qu'il y aurait autant de trésors» (Malou, Genève). Il est intéressant de noter que, malgré son jeune âge à l'époque, Malou avait assimilé les réflexions et les démarches de l'archéologie au point de les reproduire chez elle. Ces gestes, bien qu'associés à une discipline scientifique, dépassent manifestement le cadre professionnel et s'étendent sans peine à l'intimité d'individus non-archéologues.

D'autres histoires mêlent la force de l'imagination à l'attrait pour les témoins tangibles d'une humanité distincte qui, bien que temporellement lointaine, n'en possède pas moins un caractère autant familier que particulier: «Ces tombes princières [à Anet, BE] on venait simplement y jouer! Mais c'était une région intéressante, parce qu'au milieu de la forêt il y avait ces collines, et on savait qu'il y avait quelque chose de très spécial en-dessous. Dans notre jeunesse, nous y avons fait du feu et célébré nos fêtes et tout ça. C'est aussi un endroit vraiment magique» (Ramona, Berne).

Le récit suivant témoigne à son tour de la familiarité que les vestiges, faisant partie du quotidien, peuvent recouvrer, tout en étant toujours perçus comme exceptionnels:

«C'était un grand cimetière et, comme préadolescent, j'ai eu la chance de pouvoir parcourir le sous-sol de l'église Saint-Théodule [Sion, VS] et de côtoyer mes ancêtres, non plus en chair et en os, mais en os tout court. Et ça, c'est quelque chose qui m'est resté. [...] Et puis on vivait avec nos entre guillemets ancêtres. On partageait des moments de temps en temps. Quand on entendait arriver quelqu'un, on repartait par la trappe par laquelle on était entrés et on se donnait rendez-vous deux ou trois jours plus tard. [...] Ce qui était génial, c'est qu'à force d'y aller, on a donné des prénoms: 'Tu vas trouver Nestor; non je vais voir Annabelle'. Et puis, la dernière fois qu'on y est allé, c'était un peu comme un rituel. On s'est dit 'on va finir par se faire attraper, ça va nous coûter cher'. Alors on a disposé un certain nombre de bougies, comme ça, en rond ou en carré, et puis on a pris congé de nos ancêtres. C'est le lien que je fais un

peu avec la... comment est-ce qu'on dit déjà? L'archéologie, j'étais en plein dedans là» (Thierry, Sion).

Ce récit laisse entendre que l'accès à des vestiges perçus comme authentiques, vécu dans le contexte aventureux de la transgression des interdits, confère une puissance à l'expérience, certainement renforcée par le caractère impressionnant des ossements humains, traces particulièrement significatives de l'existence de présumé·e·s ancêtres. Un lien clair est régulièrement établi entre les sites, considérés à la fois comme des lieux hors-normes et familiers, et les histoires de vie contées. Lorsque l'histoire des sites s'entremêle avec l'histoire personnelle, ces lieux forment alors des supports substantiels aux mémoires individuelles, constitutives de la subjectivité des participant·e·s:

«Quand j'étais adolescent, j'avais travaillé sur des chantiers de restauration du patrimoine, dans mon village. Du coup, là c'était un fort napoléonien, qui était aussi un fort où on allait tout le temps se balader, au-dessus de chez mes parents. Il y avait de grandes salles toutes sombres qui faisaient peur. C'était un peu l'aventure d'aller tout au fond sans lumière. D'aller voir. Mais il n'y avait rien. Aussi, quand on était plus grand, on allait faire du camping là-bas. Après, il y a eu des gens qui ont fait une grosse rave [fête] dans ce fort et nous on était là avec nos marshmallows au milieu, c'était super marrant. Il y a aussi eu une association, un chantier international avec des jeunes d'un peu partout qui venaient bosser justement pour refaire les murets avec de la chaux vive, du mortier, des techniques de l'époque quand même. Donc c'était chouette, on avait un peu restauré ce fort. Et puis on avait fait des fours à chaux, médiévaux. Il y en avait pas mal dans le Mont d'Or, d'où je viens. Et aussi des lavoirs, de vieux lavoirs. J'avais beaucoup aimé bosser sur ces chantiers, apprendre des trucs. Il y avait le côté maçonnerie qui était intéressant. Et de savoir un peu l'histoire de ces lieux que je côtoie depuis tout petit. J'étais fasciné aussi par des sortes de stèles qu'il y avait partout dans mon village, dans la forêt. Il y avait tout plein d'alignements de pierres. En fait, quand j'étais petit, je croyais que c'était des stèles, mais c'était des sortes de pierres carrées dressées. C'était des murets qui dataient de l'époque gallo-romaine. De temps en temps, il y avait des bornes aussi, c'était, je pense, une route. Elles étaient jolies ces

Les « faux sites » archéologiques: des lieux à soi, vivants et touchants

Les « faux sites » archéologiques, ces lieux imaginés sur lesquels on va rejouer, recréer, revivre le passé sont constitutifs d'expériences perçues comme tout à fait authentiques et positives de l'archéologie: *« Dans le Vallon des Vaux, il y a un site qui est connu, mais qui est très difficile d'accès. Donc je ne le connais pas. Par contre, dans le Vallon de la Menthue, il y a aussi des abris sous roche, mais où on n'a jamais rien trouvé. Donc ce n'est pas officiellement... ça pourrait, mais comme on n'a rien trouvé c'est resté un... On dit qu'il y avait des Hommes des cavernes et nous on allait beaucoup jouer là-bas. Du coup, c'était vraiment un endroit qu'on s'est approprié. Parce qu'on allait y dormir, on a fait des peintures rupestres, c'est un endroit, comment dire, qui est détérioré. Mais au moins, il est vraiment vivant. Parce que, quand on était enfants et ados... Je suis même retourné avec ma classe, on a fait des dessins avec des peintures faites à la main. On a pris de la betterave, on a fait des peintures rupestres, et puis j'étais le chaman, du coup il fallait qu'on trouve les bisons [...]. Du coup, ça rejoint ce qu'on disait avant, de rendre vivant les [sites], même si finalement ce n'est peut-être pas exact scientifiquement à mon avis ça a beaucoup plus de potentiel qu'une connaissance exacte qui ne touche personne »* (José, Grandson).

Ce participant établit une différence entre une « connaissance exacte qui ne touche personne », associée ici à un lieu difficilement accessible, et un patrimoine qui existe dans les dires populaires, inventé par le récit et l'expérience profanes. Il confère de la valeur à ce qu'il considère comme un endroit vivant, en opposition à un endroit qui n'est pas vécu malgré la présence d'une substance patrimoniale réelle. L'appropriation est

pierres parce qu'elles étaient toutes incrustées, car dans la roche là-bas il y a beaucoup de fossiles, donc c'était des roches à fossiles avec des trilobites et tout. Et c'était toujours la chasse aux fossiles. Un petit côté paléontologue qui était cool. Ça n'a jamais été des vraies fouilles, mais en tout cas j'en rêverais, ça m'intéresserait beaucoup. Avec un petit pinceau [rit]» (Nick, Neuchâtel).

De tels sites sont à la fois historiques et intimes: pour Nick, il s'agit d'un « fort napoléonien » qui est « aussi un fort où on allait tout le temps se balader ». Ces sites peuvent alors être considérés comme « biographiques », comme le sont certains objets (voir « Les relations personnelles aux objets du passé »), car ils sont source d'attachement et font partie de l'existence de leurs arpenteur·rice·s (Morin 1969; Bonnot 2014). Ces lieux ne sont pas voués à devenir un souvenir parmi d'autres, car le rapport qui les lie au sujet n'est pas celui de la consommation ou de l'événement unique, mais bien de la construction intime.

Un autre participant évoque des souvenirs de jeux sur la ruine d'un château médiéval, un univers familier localisé à proximité de son lieu de vie: *« Quand j'étais enfant, j'allais là-bas, et pour nous c'était, je veux dire, la ruine était envahie par la végétation, et nous y sommes simplement allés et avons creusé et trouvé des choses comme ça [il montre l'objet qu'il a amené et qui provient du bourg]. Ça date encore de cette époque »* (Tian, Bâle). Son explication ne spécifie pas si l'objet provient des temps anciens de la ruine ou des temps de son enfance. Ce récit, comme tant d'autres, laisse entrevoir que le temps du site archéologique et le temps de la vie de l'individu ne font pas nécessairement l'objet d'une distinction précise. Le passé de l'un semble alors intimement lié au passé de l'autre. Si l'archéologie a, en effet, « quelque chose à voir avec la mort, la perte et l'oubli, mais aussi avec leur dépassement, avec l'espoir de reconstituer la vie, de redonner corps au passé » (Voisenat 2008: 23), elle permet aussi de faire corps avec lui.

Dans la mémoire des participant·e·s, des liens sont tissés entre l'aventure et les mondes imaginaires de la jeunesse, pour lesquels l'archéologie et les sites représentent un environnement symbolique et matériel particulièrement propice. Le fait que le lien à l'archéologie – comme l'entendent les spécialistes – ne soit pas toujours clairement établi rappelle qu'il n'est point

nécessaire de nommer ou de savoir ce qui fonde l'archéologie pour développer un attachement fort avec une partie de ses objets.

2.3.2. Un site comme à soi et la qualité d'ancrage de l'archéologie

«L'archéologie est l'arbre généalogique de la société pour moi, comme l'arbre généalogique familial est à l'individu» (Julia, Sion).

Certains sites archéologiques sont très bien connus par les participant·e·s. Ils matérialisent des souvenirs liés à l'enfance, ainsi qu'à la famille et à des pratiques intergénérationnelles. Ils deviennent en quelque sorte des sites à soi: *«Je n'ai pas grandi en Suisse et puis on a visité ce lieu [Augusta Raurica] avec des gens de la famille. [...] Chaque fois qu'on va voir la famille, à Bâle, on passe devant. D'ailleurs c'est notre prochaine visite, on ira avec ma fille et les enfants, on s'arrêtera à cet endroit. C'est un endroit qui me touche parce que j'ai l'impression qu'il fait presque partie de mon patrimoine familial. Excusez-moi de parler comme ça, mais ça m'est si familier»* (Renée, Sion). Étant jeune, cette participante a visité Augusta Raurica à plusieurs reprises lors de séjours à Bâle. Son oncle, passionné d'histoire, guidait la visite. Elle associe le site à sa famille et à la Suisse et, lorsqu'elle s'installe dans ce pays, des années plus tard, elle y songe comme à un «site à elle». D'ailleurs, elle envisage d'y emmener sa fille et ses petits-enfants. Pour transmettre son attachement? Aussi, bien que le site fasse partie de son patrimoine, elle s'en excuse, comme si elle était gênée de s'approprier un lieu qu'elle envisage aussi comme une propriété collective – ou comme celle des archéologues?

De tels «sites à soi» peuvent être localisés à proximité du lieu de vie ou en être tout à fait éloignés. Plus que la géographie, ce sont les émotions qui jouent un rôle évident dans la création de l'attachement à un lieu et qui influent sur le degré de celui-ci: si la relation au lieu est chargée d'affects, l'attachement fait place à une véritable appropriation spatiale, les lieux devenant alors source d'inspiration pour les individus (Helluy-des-Robert 2008). Plusieurs personnes font ainsi référence à un site comme étant particulièrement évocateur de leur histoire intime ou familiale et, simultanément, à même de

importante, c'est d'ailleurs pourquoi il a emmené jouer ses élèves sur ce «faux site» archéologique. Ce participant estime qu'un discours considéré comme incorrect sur le plan scientifique est autorisé s'il est à même de toucher et donc de transmettre une version de l'histoire. Il soulève ainsi une problématique connue des spécialistes: comment trouver un bon équilibre entre la transmission des savoirs et le fait de «faire vivre une expérience»? Si certaines personnes mettent en garde contre une disneylandisation des savoirs, notamment dans les parcs archéologiques, d'autres rappellent «l'importance de la participation active dans l'assimilation des connaissances» dans le domaine de l'apprentissage (Giligny 2010).

les relier à une histoire humaine plus grande, fondée ou imaginée, à laquelle elles se sentent rattachées: *«J'aime beaucoup savoir que j'ai du sang de Huns, de barbares d'Asie presque, et puis j'ai aussi du sang français. C'est chouette de savoir que je suis un bon mélange de tout ce qu'il y a autour de chez nous. Du coup sans vous [les archéologues] je n'aurais pas pu savoir qu'il y avait des ruines, enfin un village qui avait été utilisé comme base par Attila, ou une partie de l'armée d'Attila, dans le nord-est de la France et puis maintenant qu'on le sait et bien, on comprend pourquoi on a des taches de naissances bizarres partout [rires]»* (Nick, Neuchâtel). Cette articulation entre mémoires individuelles et collectives a pu être mise en évidence à plusieurs reprises dans le contexte des liens entretenus avec le patrimoine archéologique (Dunning 2021). Comme l'évoque l'anthropologue Claudie Voisenat: *« Si l'expérience émotionnelle induite par le vestige reste surtout individuelle, elle n'en est pas moins largement partagée et fonde l'idée que l'archéologie est l'affaire de tous »* (Voisenat 2008: 23).

Les sites, à même de baliser le territoire intime, sont de formidables médiums pour aborder l'histoire familiale, locale, humaine et créer un lien conceptuel à travers le temps et l'espace. Les participant·e·s mettent ainsi en perspective leur parcours avec celui de tant d'êtres humains avant elles et eux: *«Je pense que c'est une histoire de filiation, on se reconnaît... On est tous amenés à mourir, donc je ne sais pas... Tous ces gens qui ont le même destin... Je pense qu'il y a de ça... La continuité, l'humain, ça nous touche. Ce sont nos ancêtres, enfin je veux dire, on a tous des gènes de quelqu'un qui a potentiellement atterri là»* (Béatrice, Genève). L'archéologie, parce qu'elle évoque les origines, offre également des repères rassurants:

«Enquêtrice – Est-ce que tout ce qui est ancien nous parle ou est-ce qu'il y a des choses qui nous parlent plus que d'autres?

Denis – Nous on a besoin de repères

Pascal – Avec l'âge de plus en plus [rires]. On veut un retour aux racines, que ce soit familial... Remonter trois à quatre générations en arrière. Ça, je crois que la majorité des gens, avec l'âge, ils n'y coupent pas.

Roxane – Ça vient un peu de l'éducation Moi je viens d'une famille de paysans, j'ai grandi dans mon village d'origine, donc j'ai tous mes ancêtres au

cimetière. J'ai grandi avec cette force-là, de dire 'là, il y a toute mon histoire'. Je suis passionnée d'aller chercher dans l'arbre généalogique. Je trouve que c'est important tout ce qui est archéologique, mais aussi historique, tout ce qui peut se transmettre, toutes ces choses-là. Parce que j'ai grandi dans un milieu comme ça» (Grandson).

Les lieux de l'archéologie ou associés à l'archéologie, tout en rappelant l'impermanence et la vulnérabilité de la vie humaine, par contraste avec leur durabilité, confèrent un ancrage bienvenu dans un monde changeant (Delley 2020). L'archéologie est parfois même considérée comme un moyen essentiel pour se comprendre soi-même: «Quand on a des problèmes dans la vie, c'est souvent par manque de connaissance de soi. Et de cette idée-là, je suis curieux de nature, j'en suis forcément arrivé à m'intéresser aux différents aspects de l'auto-connaissance dont un aspect essentiel est de connaître sa culture, donc son patrimoine, l'archéologie est incluse dans le patrimoine, dans la culture et la connaissance de soi» (José, Grandson).

2.3.3. La puissance mystique des vestiges archéologiques

«Je ne sais pas si c'est un site archéologique, mais près de Bienne, dans une forêt, il y a des ruines romaines, c'était des temples, Petinesca, ça c'est un site archéologique? En fait, c'est marrant, parce que moi j'ai découvert ce site dans un livre qui parlait des lieux telluriques, et puis c'est un peu le rapport qu'on a à l'archéologie aujourd'hui j'ai l'impression» (Liliana, Bienne).

Bien que les témoignages qui font état d'énergies particulières sur les sites archéologiques ne soient pas nombreux, quelques personnes ont affirmé que certains sites dégagent une puissance mystique: «Le site qui m'a le plus marqué c'est quand j'ai été en Sicile, à Syracuse, le temple de Zeus, qui a été transformé en cathédrale. Et là je pense que dans l'archéologie, il y a aussi toute cette dimension du mystique, des croyances, des énergies que peut dégager un lieu. Et Syracuse, je n'arriverai pas à me détacher de cette ville et de ce temple-cathédrale. J'y suis allée, deux jours de suite, trois fois par jour. Moi

qui ne suis pas spécialement religieuse, là il y avait vraiment une atmosphère. Et j'ai trouvé très intéressant que ce temple de Zeus soit ensuite transformé en cathédrale, donc au Moyen Âge, j' imagine» (Béatrice, Genève). Cette participante n'est pas la seule à relater que la découverte d'un site puisse marquer à vie de par ce qui est ressenti sur le lieu: *«On a fait un voyage au gymnase et c'était à Monte Alban [Mexique], c'est un sommet qui est coupé, donc c'est un plateau [...]. On avait un guide qui nous a expliqué plusieurs choses. Donc ils ont rasé une montagne. Je ne sais plus dans quel siècle c'était. Mais un truc inimaginable. C'est de là qu'on parle de nouveau des outils et des moyens de faire et en fait c'est vrai que tu restes là et tu ressens un truc de fou qui se passe, une espèce d'atmosphère, mais peut-être que ce n'est que dans ma tête. Mais moi j'avais l'impression que l'histoire elle entrait dans moi, elle était tout autour. Et c'était assez fou» (Aleksia, Lausanne).*

À travers l'ensemble des récits collectés, nous avons pu observer que l'accès à la matérialité des vestiges est une condition déterminante pour vivre une expérience marquante. Il faut croire à l'authenticité du site pour pouvoir ressentir, être fasciné·e et touché·e (sur ces thématiques, voir respectivement «Le ressenti et la matérialité ou faire l'expérience sur le vif des vestiges du passé» et «L'authenticité»). Si ces émotions fortes ne se traduisent pas nécessairement en expérience transcendante, parmi les récits il existe toujours une correspondance entre le degré d'émerveillement, la puissance de l'impression, et la capacité à «sentir» le site. Selon plusieurs participant·e·s, c'est cette capacité à ressentir, plus que tout autre médium de médiation conventionnel, qui permet d'établir un lien direct entre l'histoire du lieu, la communauté qui a vécu sur le site antique, et la personne qui se trouve sur le site aujourd'hui: *«En fait, je ne savais pas que je m'intéressais à l'archéologie. C'est au bout d'un moment que je me suis rendue compte que je m'y intéressais. Parce que j'ai remarqué que les voyages que j'aime faire c'est ceux lors desquels je vais dans des endroits où je ressens des choses comme si je vivais à cette période» (Sadia, Genève).*

Nous pouvons mettre ces récits en perspective avec les recherches de l'anthropologue Claudie Voisenat portant sur les formes novatrices de médiation du patrimoine qui se sont mises en place autour de la Basilique de Vézé-

lay (France), considérée comme un haut lieu de spiritualité. Elle observe que les visiteur·euse·s viennent moins y chercher des connaissances sur l'histoire des croisades, l'histoire factuelle, qu'un lieu de ressourcement et un contact avec ce qui est perçu comme les sagesses du passé. Aujourd'hui, de tels lieux deviennent une ressource vers laquelle se tournent des individus pour trouver de nouvelles formes d'enrichissement personnel³⁷. Quelques personnes affirment en effet rechercher spécifiquement à ressentir des énergies sur les sites archéologiques: *«Je cherchais, avec mon copain, des endroits chargés pour aller méditer, et on allait chercher sur internet des hauts lieux telluriques proches de la région et comme il venait d'Yverdon, on est allés visiter une église et ces menhirs et des pierres aussi dans les forêts, il me semble qu'ils ont été déplacés et peut-être qu'à cause de ça, je ne me suis pas plus intéressée à ça [l'histoire factuelle], ce qui m'intéressait c'était surtout de sentir l'énergie des menhirs à cet endroit-là»* (Crystelle, Bienne). D'autres personnes témoignent de ces pratiques, les observent et les questionnent même si elles n'y participent pas activement: *«Ce qui est amusant c'est qu'au menhir qui est dans la forêt il y a plein de gens qui ont laissé des petites bougies, des fleurs et des offrandes. Et je pense que c'est lié un peu au néo-paganisme ou au néo-chamanisme et je trouvais ça intéressant que les gens fassent ces gestes»* (Nick, Neuchâtel).

Les témoignages dont il est question ici rendent évident le dialogue existant entre les aspects tangibles et intangibles du patrimoine archéologique, intrinsèquement liés. L'influence de la matérialité des vestiges sur l'expérience est soulignée à travers des récits qui nous donnent à voir en retour l'importance des ressentis suscités par ce contact. Il n'est pas question ici d'évoluer dans un registre rationnel ou dans un rapport scientifique aux choses. Pour les participant·e·s, les informations scientifiques sont d'ailleurs généralement considérées comme simplement complémentaires. L'expérience vécue à travers les univers de l'intime prévaut. Elle seule permet de vivre une émotion que les spécialistes qualifient volontiers de patrimoniale.

37 Émission «Le tournant patrimonial» sur France Culture, écoutée le 18 mars 2020.

2.3.4. Le paysage - un environnement naturel, esthétique et social privilégié pour se lier avec le patrimoine

Les interactions avec les vestiges, sur un site ou dans un musée, forment manifestement une entrée essentielle pour créer des liens forts avec le patrimoine. De nombreux témoignages mettent en évidence l'importance de l'accès à la matérialité des vestiges et à l'espace original dans lequel ils se déploient pour développer une proximité émotionnelle avec ces objets et ces lieux. Si certains espaces freinent une appropriation, d'autres lui sont favorables. La dimension paysagère, englobante, se retrouve dans plusieurs récits qui donnent des pistes pour comprendre ce qui pourrait être qualifié de «bon site archéologique». Ces récits évoquent régulièrement ce qui a été fait – se promener, déambuler, apprécier la fraîcheur de l'air, toucher, s'imaginer des histoires, observer, se questionner, vivre le plaisir de la «première» découverte, jouer, passer un moment entre ami·e·s, prendre son temps – ainsi que le contexte – en montagne, proche des ruines, au bord d'une rivière, sur un promontoire. Les nombreux éléments évoqués donnent une place au corps et aux perceptions par les sens. Ils forment le contexte *paysager* de l'expérience des vestiges et des faits archéologiques. Envisager l'ensemble plutôt que le simple vestige permet d'étendre l'expérience à toute une palette d'éléments – la sensation de l'air, de l'eau, les bruits, la flore, la faune, le substrat géologique, les traces humaines, les différentes couches historiques, le territoire, l'expérience physique du déplacement dans cet ensemble, les échanges sociaux, l'histoire contée, l'esthétique. Cette entrée holistique offre une expérience puissante du patrimoine archéologique:

«Jonathan – J'ai mis en jaune [sur la carte archéologique] un site celtique qui s'appelle Fang, et qui se trouve dans le Val d'Anniviers. C'est génial, pour y accéder il faut marcher. C'est tout au bord d'une petite rivière. Il y avait là un hameau avec une maison. Quelqu'un qui s'est mis là. Et le lieu pour moi est génial. Déjà, il faut y arriver. Il faut marcher, c'est super. C'est étonnamment frais l'été, c'est vraiment bien. Et moi, c'est l'émotion. Moi, ce qui m'intéresse dans l'archéologie c'est aussi l'émotion. C'est-à-dire qu'on va à un endroit et il se passe quelque chose. Ce n'est pas seulement... Ce sont des ruines au fond, il y a un panneau explicatif, il n'y a pas grand-chose. Ils vont encore améliorer

ça. Voilà. C'est assez loin de tout et c'est vraiment super. [...] Je l'ai découvert l'année passée alors que ça fait 25 ans que je vais en Valais [...]. Et puis ils ont essayé de reconstituer un peu le bâtiment qu'il y avait. C'était une structure étonnante dans un endroit comme ça.

Enquêtrice – Et qu'est-ce qui procure des émotions quand on est sur ces sites?

Jonathan – C'est humide, c'est frais, on est seul, tranquille. Il y a des cailloux, c'est dans la nature.

Enquêtrice – Le fait d'être seul aussi...

Jonathan – Alors si j'avais toutes les explications... C'est aussi le côté mystérieux» (Genève).

«Le contexte c'est que je partais en année sabbatique, à 19 ans, et c'était le premier endroit où j'allais après la ville où j'atterrissais, donc Buenos Aires, que je connaissais un peu. Et puis là, Posadas, c'est un endroit que personne ne connaît, qui est entre l'Argentine et le Paraguay et en fait il y avait des ruines jésuites. Du coup, c'était toute une aventure pour y aller. Il fallait prendre un bus depuis une ville où il n'y avait pas de touristes, ce qui veut dire qu'il faut tout faire en parlant espagnol. Et puis après, tu vas dans ces ruines missionnaires où il n'y a personne, où il y a des plantes, où tu t'imagines plein d'histoires. Tu vis l'endroit. S'il y a des missionnaires, ça veut dire qu'il y avait des choses avant, tu comprends plein de choses avec juste une visite sur le lieu. Et puis après, au retour, tu es au milieu de rien et tu dois attendre un bus et tu ne sais pas s'il va arriver. Tu es perdue dans un endroit» (Adrienne, Lausanne).

«Aleksia – En fait, j'ai vécu deux autres expériences. Une était en Grèce dans un endroit qui s'appelle Monemvasia. C'est une presque-île qui s'est cloisonnée pendant trois ans et a essayé de résister à je ne sais plus quelle attaque, des Romains, je crois. Les gens ont résisté jusqu'à ce qu'ils se fassent attaquer, et tout le monde s'est fait tuer. Et tu marches, c'est une petite colline comme ça, et tu montes et en fait au sommet tu arrives dans cette citadelle où il n'y a que des ruines et des broussailles qui poussent. Et ça se voit qu'elle n'est pas... Elle est un peu laissée, peut-être expressément, à l'abandon. Moi je pense que c'est

fait exprès. Il n'y a pas ces petits panneaux explicatifs partout. De ce fait, tu sens vraiment une ambiance hyper électrique et tu ressens le malheur des gens qui arrivaient là. Et l'autre expérience un peu pareille, c'était à Massada, en Israël. Donc c'est un endroit saint où les gens [de confession juive] montent faire des pèlerinages, les écoles vont là-bas... Alors là, par contre, c'est tout bien expliqué. Mais c'est un peu la même histoire de gens qui ont été assiégés. Jusqu'à la fin, ils sont restés cloisonnés. Et quand ils ont vu que ce serait fini, ils ont tous pris du poison et tout le monde s'est tué. [...] En fait, pour le coup, même Pompéi, moi je n'y ai jamais été, mais c'est quelque chose qui a... C'est là où on se rend le plus compte de la vie qui a été menée, vu qu'elle a été figée dans le temps. Et c'est là qu'on se représente peut-être le mieux comment s'est passé cette vie, mais aussi par le fait qu'on connaît l'histoire, on vit cette histoire, en fait. Donc c'est vrai que moi, personnellement, ça me touche ce genre de choses. Après, quand je vais me balader dans des musées, ça me touche un peu moins parce que j'ai peut-être du mal à mettre les choses dans leur contexte.

Enquêtrice - Alors c'est le récit qui t'amène à l'archéologie...

Aleksia - Oui. Et aussi, par exemple dans le cas d'Israël, ce récit il continue à être vécu par les gens, donc il participe beaucoup à l'histoire actuelle, ils ont même une fête où ils commémorent ce jour-là. Oui, comment en fait cette histoire continue à vivre, à être vécue. [...] C'est en découvrant le site... c'est vraiment en montant que j'ai eu ce... ça m'a coupé le... enfin j'avais les poils qui se dressaient, c'était fou» (Lausanne).

Au-delà de l'émotion, deux éléments ressortent de ces récits: premièrement, le dialogue qui s'établit entre le lieu et l'histoire, qu'elle soit réelle ou imaginée et, deuxièmement, le sentiment d'entreprendre une visite en dehors des sentiers battus. Dans les deux premiers récits, le fait que l'histoire soit peu connue confère au lieu une dimension mystérieuse bienvenue et rappelle l'importance de l'imagination dans l'accomplissement d'une expérience positive. Comme mentionné, si tout avait été expliqué l'émotion aurait été moindre. Dans le troisième récit, il semblerait que ce soit la cohabitation entre l'histoire contée et le lieu, témoin irrévocable d'une «réalité», antique et contemporaine, qui devient porteuse de sens et d'émotion. La permanence du lieu et du paysage joue ici un rôle essentiel. Par ailleurs, le fait que les

sites soient éloignés, plus ou moins difficiles d'accès, peu entretenus ou peu connus confère une touche aventureuse qui rendra le souvenir inoubliable. Fournir un certain effort pour parvenir sur place légitime sa propre démarche (touristique), validée également par l'idée d'appartenir à un groupe privilégié, partageant des valeurs et des intérêts similaires. Selon les participant·e·s, les sites éloignés attirent un public d'intéressé·e·s et l'on est alors entouré·e de personnes venues pour «vivre le site», et non pas uniquement pour «prendre des photos» (Jonathan, Genève). Vivre une expérience positive semble ainsi se mesurer également à l'aune des catégories de visiteur·euse·s présent·e·s. En définitive, c'est la mémoire sensorielle, factuelle et contemporaine qui s'avère être constitutive de la subjectivité – et donc de la sensibilité patrimoniale – des individus.

À la fois territoire, environnement socioculturel et atmosphère esthétique, le paysage représenterait donc une entrée intéressante pour mettre en contexte les découvertes. Pour certaines personnes, rendre compréhensible les multiples vies et sens qui ont été donnés au lieu à travers le temps et par divers protagonistes donnerait une valeur ajoutée à l'expérience de l'archéologie. Aborder le patrimoine par le paysage se révélerait être un moyen d'accéder aux sites et aux objets archéologiques à partir de leur biographie:

«Antoine – *Quand je pense à l'archéologie je l'associe à une espèce de couche historique du site qui permet vraiment de révéler le territoire d'une autre manière. Et je suis particulièrement sensible aux sites antiques, à l'antiquité classique. Par exemple des théâtres grecs ou romains qui sont toujours situés d'une certaine façon, qui ouvrent le paysage d'une manière. Je trouve que c'est d'une grande sensibilité esthétique qui me touche beaucoup en général. [...] À la fois la relation esthétique au paysage, et la relation pratique et stratégique au territoire. Après c'est clair que je vais volontiers visiter des musées et je trouve que dans les pratiques de valorisation archéologique, il y a un peu à boire et à manger. Il y a des choses très bien, il y a des trucs souvent un peu poussiéreux. Mais c'est vrai que pour moi, une mise en condition, une mise en contexte, liée au site, ou au moins avec un témoin du site d'origine, est très importante.*

Enquêtrice – *Par mise en contexte, tu entends quoi?*

La valeur des sites souhaités

Quelques personnes semblent attribuer une plus grande valeur à un site dont la découverte est volontaire. Elles ont ainsi exprimé leur penchant pour les sites archéologiques qui ne seraient pas issus de l'archéologie préventive:

«Hervé – *J'ai mis le mur d'Hannibal [comme site réel sur la carte archéologique] parce qu'il n'est pas issu de l'archéologie préventive ou d'urgence et je trouve que c'est beau.*

Enquêtrice – *Pour toi c'est ça qui fait l'idéal d'un site archéologique?*

Hervé – *Oui, quelque chose qu'on a été chercher en fait, pas qui nous est tombé dessus parce qu'on est en train de construire»* (Sion).

Cet attachement résulte peut-être du fait que ces vestiges ne sont pas voués à disparaître dans le cadre d'un chantier. Ils touchent ainsi par leur permanence et par leur qualité de repères dans le paysage «naturel». Comme l'ont exprimé quelques participant·e·s, l'expérience d'un tel site est très différente de celle des vestiges sur lesquels on bute, par exemple dans un parking, qui rappellent soudainement l'existence de l'archéologie dans le tissu urbain. La rencontre qui se déroule sans effort et sans volonté ne semble pas produire les mêmes effets ou avoir la même valeur que celle avec un site localisé au cœur d'un environnement moins routinier. Les sites lointains et pour lesquels il faut fournir un effort sont, de fait, désignés comme particulièrement intéressants. On retrouve ici l'idée que les «sites en liberté» sont mieux considérés que les sites délimités, entourés de barrières, rendus visibles derrière des vitrines uniquement (voir «L'(in)accessibilité des sites archéologiques»).

Les «bons sites» à l'aune des expériences patrimoniales

Au fil des Salons, les participant·e·s ont livré leurs points de vue sur ce qui ferait un «bon site» archéologique. Un aspect important qui permet d'apprécier un site ou non est le fait que tous les sens soient mobilisés. Il s'agit d'un lieu dans lequel on peut sentir des odeurs et la caresse de l'air frais, voir et toucher. Ces sites sont le théâtre d'actions, ils sont «vivants». D'une part, ils continuent à vivre dans les pratiques des populations locales, à travers des fêtes – ce qui n'implique d'ailleurs pas nécessairement une dimension traditionnelle, il peut s'agir d'un événement de reconstitution historique ou d'un spectacle contemporain, par exemple – ou lors de commémorations. Un «bon site», ce n'est donc pas uniquement des ruines, mais un lieu où l'histoire continuerait à vivre et à être vécue, c'est là où il existe une continuité – même idéelle, même construite – entre le passé et le présent. Toutefois, les «bons sites» sont à la fois le théâtre d'événements et des lieux où l'on peut être seul·e et éloigné·e du reste de l'agitation humaine. Enfin, un «bon site» est souvent un endroit qui relève de ce qui est considéré comme une découverte personnelle et qui est en lien à une histoire vécue en relation avec le lieu et les vestiges. Sa valeur est alors constituée en opposition avec le site touristique, indiqué dans tous les guides. C'est sans oublier que quelques sites reconnus sont aussi vecteurs d'expériences fortes, comme en témoignent plusieurs récits.

De toute évidence, il peut parfois y avoir des tensions entre les activités et les représentations qui font un «bon site» pour certain·e·s et celles qui en font un «bon site» pour d'autres. Il s'agit par exemple parfois d'un lieu où il y a moins besoin

Antoine – *Si on parle de sites ou d'objets archéologiques: comment ils ont été trouvés? pourquoi ils étaient là? qu'est-ce qui les y a amenés? qu'est-ce que ça témoigne? comment est devenu ce site à travers l'histoire? [...] Si c'est vraiment dans un musée, je pense que c'est important d'amener ce contexte et pas juste de faire une collection d'objets similaires un petit peu décontextualisés. Mais après, c'est une idée de paradigme. [...] Je pense qu'aujourd'hui, la contextualisation est quand même quelque chose d'assez fondamental*» (Genève).

Les expériences holistiques du patrimoine, rendues possibles par la dimension paysagère, conduisent à postuler l'intérêt de la collectivité pour un discours qui porte sur une portion de territoire social, historique et sur l'environnement «naturel» dans lequel il s'inscrit, un espace propice à la découverte par les sens et à même de révéler la richesse et la diversité des traces du passé. Les vestiges y seraient expérimentés comme faisant partie intégrante d'un paysage aux couches multiples – géologique, historique, urbaine, sociale. Et, si le vestige s'en détache souvent visuellement et symboliquement, il fait également corps avec l'ensemble puisqu'il représente un élément essentiel qui confère au tout sa singularité.

2.3.5. L'(in)accessibilité des sites archéologiques

Les archéologues sont enclin·e·s à rendre accessible le fruit de leurs découvertes que ce soit par la publication des résultats de recherches ou par l'ouverture des sites ou des fouilles à la visite. Cette préoccupation à assurer la médiation des savoirs est devenue un enjeu majeur de la discipline au cours des dernières décennies, essentiellement parce qu'il correspond à une responsabilité sociale pour les professionnel·le·s (Olivier 2013; Kaeser 2016; Dunning 2016). La communication en dehors des cercles de pairs est désormais considérée comme essentielle pour justifier l'existence même du travail archéologique et, à l'heure où les politiques et les services publics sont régulièrement soumis aux pressions économiques, elle représenterait un enjeu promotionnel crucial pour la survie de la discipline (Kaeser 2016).

Cette nécessité à communiquer naît des conséquences de la professionnalisation des métiers de l'archéologie, liée à l'essor de l'archéologie dite pré-

ventive (Olivier 2013; Kaeser 2016), c'est-à-dire effectuée en amont des projets de construction avec le but de préserver de la destruction les sites potentiellement localisés dans les zones à bâtir. Le développement de cette nouvelle façon de faire de l'archéologie est communément associé, en Suisse, aux importants travaux d'aménagement liés à la seconde Correction des eaux du Jura (1962-1973) puis à la construction des routes et voies de chemin de fer nationales. Alors que dans les années 1980, en Europe, l'archéologie est encore pratiquée par des spécialistes, des amatrices et amateurs éclairé·e·s et de nombreux bénévoles, elle relèvera progressivement du domaine du service public et de compagnies privées. Les archéologues qui se sont professionnalisé·e·s prennent désormais en charge la quasi-totalité de la chaîne opératoire de la recherche. La collectivité, qui était jusqu'alors impliquée dans l'identification et la fouille des sites archéologiques, a été reléguée au rang de témoin passive de la recherche archéologique: «la professionnalisation progressive de cette activité scientifique a fait la part belle ces dernières années à des approches globales s'appuyant sur des institutions aux dépens d'une démarche plus locale reposant traditionnellement sur un milieu amateur» (Vergain 2015: 265). Ce sont pourtant les membres de ce milieu qui contribuaient à disséminer non seulement l'information, mais surtout leur enthousiasme au sein de leurs réseaux (Kaeser 2016). Les conséquences de ces mutations disciplinaires relativement récentes ont pu provoquer, au sein de la collectivité, un sentiment de dépossession du patrimoine local³⁸. De tels ressentis ont été thématiques par les participant·e·s aux *Salons*, en particulier le sentiment de perte d'accessibilité, autant matérielle que conceptuelle, aux sites et aux objets archéologiques.

Plusieurs personnes partagent ainsi des souvenirs mettant en lumière la différence d'accessibilité des sites auparavant et aujourd'hui:

de faire travailler son imagination ou au contraire qui véhicule une part de mystère et qui entraîne rêverie et évasion. Il a aussi été fait mention d'attributs particulièrement pratiques: un «bon site» est ouvert et gratuit, on y obtient des informations grâce à des tableaux explicatifs notamment, c'est un endroit où il est possible de se promener, un lieu où on peut et où on veut rester et, enfin, un lieu esthétique.

38 Toutefois, de nombreuses pratiques de «réappropriation» se manifestent à travers l'engagement au sein d'une association de protection, de conservation ou de valorisation du patrimoine. En Suisse, ces associations constituent des relais fondamentaux entre les institutions et la population (Dunning 2016).

«Pascal – Pour revenir, par exemple, aux silex ou bien aux pointes de flèches... C'est que c'est une période où il y avait des travaux de recherche à Yverdon, à l'Avenue des Sports, et puis c'était ouvert aussi au public. Dans les années 1955-1958, par-là, donc tout le monde allait gratter. Et ce qu'on trouvait, on le prenait, et puis on le gardait. Et puis de tomber sur un silex taillé, comme gamin c'était génial!

Roxane – C'est intrigant.

David – Ce sont les meilleures leçons d'histoire!

Pascal – Exactement. On essayait de faire un arc avec un bout de noisetier et puis de ficelle. On avait une hache! Et puis en effet, on évolue et puis il y a d'autres priorités. Ça ne veut pas dire que dans quelques années ou peut-être moins, on ne remette pas justement ces objets trouvés. En tout cas, ça ne passe pas à la poubelle ou à la déchetterie.

Sonia – Ça fera un trésor à découvrir pour les petits-enfants...» (Grandson).

«J'ai grandi dans ce château. Nous l'avons surtout escaladé, nous sommes entrés dans de vieux cachots où aujourd'hui tout est fermé, on ne peut plus y entrer. [...] Il y a aussi des parties d'escaliers où l'on peut monter, où l'on pourrait. Tout cela est clos maintenant» (Tian, Bâle).

«En tant que Breton je suis allé me balader avec mes parents sur le site de Carnac, avant qu'il soit transformé en quelque chose, qui n'est pas concentrationnaire, mais voilà... Alors je comprends tout à fait qu'il faille protéger, je comprends moins qu'il faille réserver, mais je trouve ça terriblement triste de voir ces pauvres menhirs et dolmens enfermés, derrière des grillages et des barbelés» (Xander, Sion).

«Ma tante a une maison à Tarquinia [Latium, Italie]. [...] il y avait ces tombes [étrusques] où l'on pouvait vraiment entrer et, au milieu des années 1980, tout était encore ouvert. C'est impensable aujourd'hui, maintenant c'est très protégé. Après il y a eu de grandes clôtures. Mais nous pouvions quand même y aller assez facilement. C'était une chose très importante pour moi, la nécropole et la ville vivante, et toutes ces trouvailles qui se trouvaient là» (Ramona, Berne).

«Thierry – En grandissant on se dit, voilà, tous ceux qui étaient là sur la place n’y sont plus, mais tous ceux qui étaient enterrés sous l’église [Sion, Valais] n’y sont probablement plus non plus, parce que je ne pense pas que... Je n’y suis plus retourné, mais je ne pense pas qu’on n’y ait laissé... en tous cas peut-être pas tous [les squelettes].

Julia – On peut visiter encore.

Thierry – On peut visiter, mais je ne sais pas s’il y a encore des ossements ou autre, ou bien s’il y a juste les...

Annabelle – Je crois qu’ils ont juste laissé les crânes ou quelque chose dans un coin» (Sion).

Ces témoignages au ton nostalgique mettent en évidence le fait que les expériences les plus marquantes du patrimoine sont celles impliquant un contact privilégié et direct avec la matérialité des vestiges. En cela, ils rappellent la nécessité de la rendre accessible pour créer tout d’abord un lien, puis une conscience à long terme de la valeur donnée à ces traces matérielles du passé (à ce sujet, voir «Le ressenti et la matérialité ou faire l’expérience sur le vif des vestiges du passé»). Notons également que plusieurs de ces récits se sont déroulés au cours de l’enfance et que la nostalgie qu’ils inspirent émane certainement aussi du souvenir des jeux aventureux menés alors. Les sites archéologiques sont, de fait, de prodigieuses machines à histoires et c’est d’ailleurs certainement pour cela que ces lieux particuliers cristallisent autant de souvenirs marquants.

La nostalgie n’entraîne pour autant pas de rancœur: on comprend que ces dispositifs de protection et donc de distanciation ont été mis en place pour des questions de conservation. Cependant, les participant·e·s saisissent également qu’à vouloir trop conserver, la raison d’être du patrimoine archéologique meurt, elle aussi, comme étouffée derrière les vitres, les grillages et les interdictions. Ainsi, plusieurs voix critiques s’élèvent à l’encontre de ce qui est perçu comme un phénomène de soustraction de ces biens au déroulé de l’histoire:

«Je pense que la mission de quelqu’un qui travaille en archéologie doit aussi évoluer. Ça veut dire de sortir de cette logique strictement conservatrice. Parce que je fais le parallèle avec les conservateurs de la nature. On a d’abord

La soustraction du patrimoine au déroulé de l'histoire

La pratique qui consiste à séparer le site archéologique de son environnement social contemporain, pour des raisons explicites de conservation ou de mise en tourisme, est largement répandue. Ces politiques de gestion patrimoniale, si elles sont parfois soumises au regard critique des communautés locales concernées et de certain·e·s spécialistes, sont particulièrement appliquées aux sites jouissant d'une importante reconnaissance, tels ceux inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Dans certains cas, les populations locales sont uniquement tolérées sur les sites dans le contexte d'une visite touristique. Elles ne peuvent plus, comme par exemple à Teotihuacan au Mexique (voir figure ci-après), disposer de l'espace pour d'autres activités où y conduire certaines pratiques «traditionnelles», à moins de disposer d'une autorisation écrite (Amilcar Vargas, communication ICAHM 2018¹). Dans d'autres cas, bien que le site soit encore accessible et que les populations locales puissent par exemple y pratiquer des offices religieux, elles sont soumises à des processus d'invisibilisation, comme à Angkor Wat au Cambodge du fait de l'existence de parcours touristiques définis (Augerot 2016). Enfin, les gouvernements vont parfois jusqu'à déplacer certaines populations, en particulier dans les cas de «mise en valeur» du patrimoine bâti des centres urbains. Ces politiques de délocalisation sont souvent liées à d'immenses projets de

mis tout sous cloche et après on s'est dit que ce n'était peut-être quand même pas la meilleure idée parce qu'il faut que ça continue à vivre d'une certaine manière. Et puis je pense qu'il faut que l'archéologie ou le patrimoine continue à être vivant. Le fait de l'emmener ailleurs ce n'est déjà plus le faire vivre, en fait. [...] et puis que ça ne soit pas non plus forcément une entrave pour des projets qui continuent à se développer et à faire vivre une région. Parce que, d'une certaine manière, il y a les gens de la commune qui y vivent et vivent les entraves et le surcoût que ça représente, et puis il y a une structure externe qui joue avec son petit chapeau de conservateur. Et de sortir un peu de cette polarité là en fait. De faire quelque chose qui est plus vivant» (David, Grandson).

Comme le souligne David, les recherches portant sur la patrimonialisation des paysages, dont les réflexions peuvent s'appliquer aux sites archéologiques, relèvent cet écueil: «Patrimonialiser le paysage entraîne donc toujours le risque de l'enfermer dans des logiques illusoires, dans une fétichisation nostalgique qui laisserait croire que l'on peut non seulement transmettre les composantes matérielles intactes, mais aussi les pratiques, les codes et les regards qui les ont construites en tant que paysages» (Sgard 2010).

Une autre forme d'inaccessibilité, conceptuelle cette fois, a également été mise en évidence. Là aussi, il semblerait que les participant·e·s soient conscient·e·s du glissement opéré, relativement récemment, au sein de la discipline: «il y a des termes qu'on ne connaît pas et c'est vraiment devenu spécialisé» (Estelle, Bienne). Certain·e·s identifient des lacunes en termes de médiation, dans le cadre de leur profession:

«C'est vrai qu'il y a encore quand même pas mal de travail pour vulgariser et transmettre la connaissance au public. Par exemple quand nous, dans notre profession [architecte], on va visiter une vieille bâtisse, qui a un certain degré de protection, il y a tout d'un coup quelqu'un des monuments et sites qui vient, il nous dit tout ce qu'on n'a pas le droit de faire. Mais je pense que s'il prenait le temps d'expliquer, du moment qu'il est là, pourquoi est-ce qu'on n'a pas le droit. Et puis de dire, vous voyez, ça, ça a de la valeur, un parquet ou bien une charpente, ça a telle valeur parce que ça représente ça. Alors évidemment, il va peut-être passer trois heures de temps avec nous plutôt qu'une. Mais je

1 Amilcar Vargas, dans sa thèse intitulée «La participación social en el Patrimonio Mundial. El caso de los sitios arqueológicos en México» a étudié les liens entre les populations locales et les sites archéologiques inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

pense que les gens comprendraient mieux pourquoi on leur interdit de faire ou pourquoi on leur met des restrictions. Je suis assez sensible à ça. J'aime bien qu'on m'explique justement. Pas plus tard qu'hier j'ai été visiter une maison où la personne des monuments et sites était venue le jour d'avant avec le courtier. Ce que j'entends du courtier c'est typiquement tout ce qu'il ne peut pas faire ou tout ce qu'il doit sauver. Ça veut dire qu'il n'a pas entendu, ou ce qu'il a retenu c'est juste des interdictions et pas pourquoi il y a un patrimoine à sauver, il y a un bel objet, il y a des choses intéressantes au niveau historique. Vraiment, il y a un déficit de partage d'un enthousiasme professionnel» (Marcel, Grandson).

Une autre personne thématise précisément le lien de causalité entre l'inaccessibilité, matérielle et conceptuelle, et le désengagement de la collectivité vis-à-vis de la démarche archéologique: *«Mais qu'en est-il de l'intérêt? Parce que si vous transmettez maintenant cet objet, l'original, vous motivez les gens, et alors vous avez plus d'intérêt de la société [...]. Mais si vous dites maintenant, nous allons tout garder pour nous, nous ne voulons plus que personne n'y ait accès, parce que l'air que nous respirons l'endommage... Du coup, cela se perd et la motivation s'effondre. [...] Vous devez préserver cela, et c'est pourquoi vous devez savoir non seulement l'enseigner, mais aussi donner la motivation aux gens»* (Tian, Bâle).

Un témoignage en particulier rend évidente la tension qui peut exister entre passionné·e·s et professionnel·le·s et le sentiment de dépossession et de défiance vis-à-vis des archéologues qu'elle peut occasionner:

«Le site que j'ai choisi [d'inscrire sur la carte archéologique] est au-dessus de Villars [VD]. [...] C'est mon père qui l'a découvert par intérêt pour la culture celte et il y a clairement quelque chose. L'archéologue cantonal est venu, un autre archéologue un peu intéressé par le sujet est également venu et a dit 'oui, il y a franchement quelque chose' et il n'y a jamais eu de suite. Principalement parce que l'archéologue cantonal n'en avait un peu rien à fiche et ce qui primait dans la région, c'était l'époque romaine. Mais en regardant à gauche à droite, on voit qu'il y a des sites [...] il y a clairement comme une sorte de dolmen, de mamelon qui se fait, ça a vraiment l'air creusé ou formé par l'homme. Et ça correspond assez bien à un site celtique en tout cas. [...] C'était un peu

réaménagement qui visent notamment la gentrification et le développement du tourisme, projets au sein desquels la reconnaissance au niveau national ou international du patrimoine joue bien souvent un rôle central (Bezmez 2008).

Ötzi - une «grande découverte» douloureuse

«C'est un couple de randonneurs qui a trouvé une espèce de vieux récipient en bois sur le glacier [du Hauslabjoch, Italie] et puis qui s'est dit, 'ce n'est pas possible les déchets que les gens laissent traîner sur le glacier'. Et puis après ils ont trouvé cette momie, mais ils ont pensé que c'était quelqu'un qui était décédé il y a 70 ans à peu près. Ils ont commencé à le sortir avec des pics à glace pour qu'il puisse être mis en terre. Et c'est un gardien de cabane qui s'est dit, 'il y a une peau de bête, c'est peut-être quelqu'un de plus ancien'. Ce n'est pas l'archéologue dans son bureau ou sur sa fouille qui vient à partir d'un endroit qui est déjà trouvé, en fait» (David, Grandson).

La découverte d'Ötzi en 1991 est abordée dans plusieurs Salons par différent·e·s participant·e·s. Elle est l'exemple d'une découverte hasardeuse faite par deux non-archéologues, rendue sensationnelle et populaire à travers sa représentation dans les médias.

Les participant·e·s ont de fait une image assez claire du corps d'Ötzi, des détails de sa sortie de la glace – avec des bâtons de ski comme le mentionnent certain·e·s – et de la violence ressentie par rapport à ce qui est présenté comme une extraction. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'émotion dont témoignent les participant·e·s n'est pas celle de la fascination ou de l'engouement, mais davantage celle de la gêne. Voir ce corps humain se faire extirper du glacier puis les traitements postérieurs qui lui ont été administrés est dérangeant et parfois même choquant: *«Ce qu'il y a d'hallucinant, c'est que quand ils essaient de le sortir, ils ne prennent aucune précaution [...] je trouve assez étonnant la façon dont ils traitent cette personne pour la sortir de sa glace» (Valérie, Neuchâtel).*

ça la question ici, c'est cette difficulté, ça devient presque un peu bureaucratique des fois, pour mettre en place des découvertes ou des choses comme ça» (Sven, Lausanne).

Pour ce participant, le manque d'intérêt manifeste de la part des archéologues à l'égard de cette découverte «profane», auquel s'ajoutent d'insuffisantes explications sur le potentiel scientifique du site, semble provoquer à la fois un sentiment d'impuissance et de dépossession de l'accès au savoir. Comme l'exprime l'anthropologue Claudie Voisenat, de nombreuses personnes passionnées par l'archéologie, persuadées d'avoir trouvé un site ou une explication, s'adressent aux institutions en charge du patrimoine archéologique avec l'intention d'être écoutées, car elles croient, à juste titre, que « c'est aussi parce qu'il est la propriété de tous que le savoir archéologique ne doit pas être confisqué par la science officielle » (Voisenat 2008 : 23). Cette situation met en évidence le hiatus existant entre une rhétorique, largement véhiculée par les professionnel·le·s, qui définit le patrimoine et le savoir archéologique comme un bien commun, et le fait qu'ils soient parallèlement régulièrement soustraits du domaine d'action de la collectivité.

À cet égard, une personne raconte: *«Je connais les personnes qui ont trouvé Ötzi au Tyrol. [...] Il a été trouvé en 1991 et c'est rigolo [la différence] entre le rapport qu'ont les gens qui l'ont trouvé, pour qui, oui il y a eu une histoire... et le foin qui s'est fait autour. Même la personne qui l'a trouvé, elle a mis longtemps à accepter le fait de l'avoir trouvé. Elle s'est dit 'je n'aurais pas dû le trouver, j'aurais dû le dire à personne, j'aurais dû le laisser dans son coin'. Parce qu'on en fait un tel foin, on en fait quasiment un culte. Je ne peux pas m'empêcher de penser... Je suis dans le cliché, la caricature, mais voilà: j'écrase une boîte de conserve en 2019, je l'enfouis quelque part et puis 3 000 ans après, il y a quelqu'un qui va faire sa thèse de doctorat sur la façon dont j'ai écrasé cette boîte de conserve» (David, Grandson).* Ici, les personnes qui ont découvert la momie néolithique surnommée Ötzi ont eu le sentiment que les conséquences de cette trouvaille leur échappaient complètement et ont regretté d'avoir mis au jour la dépouille humaine. Le dispositif scientifique et médiatique mobilisé a, du point de vue de ce participant, totalement annihilé la magie qui entourait la momie. Il souligne ainsi la divergence notable des sen-

timents portés à son égard par les non-spécialistes, pour qui la découverte a été totalement désacralisée, et les spécialistes qui, à l'inverse, auraient élevé Ötzi au rang d'objet de culte.

2.3.6. Les récits transgressifs: souvenirs et rhétoriques rebelles

*«J'ai dû ramasser ça à l'époque où c'était permis sur les ruines.»
(Denis, Grandson)*

«C'est une pierre d'Hauterive que mon frère a trouvée sur un site à l'époque, mais je ne sais pas si je dois vraiment le dire, c'est peut-être interdit où il l'a trouvée.» (Nathalie, Neuchâtel)

Les relations actuelles de la collectivité au patrimoine archéologique, qui constitue légalement un patrimoine matériel commun, sont régies par un certain nombre de normes légales (voir ci-après «L'(il)légalité en archéologie»), et de codes de conduite essentiellement dictés par les spécialistes de sa conservation et définis au niveau des organes de gestion des sites. Ces codes sont explicites – notés sur des panneaux, signifiés par des barrières (voir image ci-après) – ou implicites – liés à l'éducation et à la socialisation, ou qui se manifestent sous la forme de ressentis personnels. Cependant, ils sont régulièrement remis en question, voire transgressés. Il peut s'agir de braver physiquement les interdictions pour visiter un site ou pour toucher un véritable vestige archéologique, ou de simples rhétoriques manifestées à renfort d'imagination. Ces récits, que nous qualifions de transgressifs, sont à la fois souvenirs vécus et formes imaginées.

Les souvenirs de transgression

Plusieurs récits, tel celui de Thierry présenté dans le chapitre «Les jeux, l'aventure, l'imaginaire et la jeunesse», abordent la visite d'un lieu faite en secret alors que cela était interdit et que l'espace était clôturé ou gardienné. La visite est décrite comme une expérience palpitante, unique et mémorable où l'accès à la matérialité est essentiel, comme dans le récit de Nathalie: «On était

Pour un autre participant, David, c'est «le culte» sensationnaliste rendu à ce corps qui lui ôterait sa dignité et qui retirerait la raison d'être de cette découverte en la (dé)sacralisant. Connaissant les personnes à l'origine de la découverte de la momie bientôt surnommée Ötzi, il témoigne de leur regret à l'avoir mis au jour, notamment parce que le respect simple et intime manifesté pour le corps par ces deux randonneur·euse·s a été rapidement balayé par ce qui a été perçu comme un impitoyable engouement médiatique et scientifique. Ainsi, il tente de «rendre justice» à ces personnes qui se sont senties en quelque sorte désappropriées de leur découverte et qui ne cautionnent pas la manière dont cette momie a été traitée suite à sa mise au jour. Comme l'indique ce cas, la réflexion des participant·e·s sur le traitement des restes humains s'organise essentiellement autour de la remise en question de certaines pratiques scientifiques. Bien que cela n'ait pas été spécifiquement abordé, il est probable que la question éthique de la représentation et du traitement des squelettes et des momies régulièrement débattue au sein des milieux professionnels intéresse également les non-spécialistes.

Légende: «Pour votre propre sécurité, sont interdits: l'entrée à toute personne en état d'ivresse ou possédant des armes à feu et/ou des objets tranchants, des animaux domestiques, de la nourriture, des boissons alcoolisées, des objets encombrants, des ballons, des cerfs-volants, des planches à roulettes, des poussettes, des voitures miniatures, des tricycles et tout jouet en général, des chaises, des outils, des tables, des parasols de jardin/plage, des tentes, des matelas/matelas pneumatiques, des aérosols, des haut-parleurs, des récipients en verre, des drapeaux, des banderoles, des cannes à embout métallique, des bicyclettes et tout type de propagande.

Ce qui suit est aussi interdit: la conduite de cérémonies à l'intérieur de la zone des monuments archéologiques ainsi que l'apport de trépieds et/ou de supports pour appareils photographiques, de drones, d'instruments de musique (coquillages, guitares, etc.), de braseros, d'encensoirs, de quartz, de fleurs, d'herbes, d'images religieuses, de bâtons utilisés pour les cérémonies et de bannières, sauf autorisation écrite de la coordination nationale des affaires juridiques de l'INAH [Institut national d'anthropologie et d'histoire].»

©Amilcar Vargas, 2016.



Fig.: panneaux détaillant les restrictions imposées aux visiteur·euse·s du site de Teotihuacan, Mexique, inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO (légende ci-contre)

gamins, et puis on a entendu, [elle chuchote] 'il y a un cimetière': ils avaient découvert des tombes où les gens étaient dans une certaine posture et puis bien sûr, on était allé voir. [...] Secrètement, bien sûr. C'était interdit, ils avaient tout clôturé. On était en cachette, il n'y avait plus personne à la fin de la journée. On était les 'gamins de Serrières' [...] on rodait et puis quand tout le monde était parti, les travailleurs, les archéologues étaient des travailleurs pour nous [...] on allait voir parce qu'on voulait voir des squelettes. Je me souviens qu'on a vu... On s'est fait des peurs en tout cas» (Nathalie, Neuchâtel). Ces expériences qui comprennent une dimension sensorielle riche se font à travers un investissement du sujet: les mouvements du corps (on rôdait, on descendait avec des bougies, on repartait par la trappe), l'ouïe (des choses qui se disent en chuchotant, on entendait arriver quelqu'un·e) et la vue (une pénombre éclairée par la lueur des bougies), ainsi que des moments de socialisation (on partageait des moments, on s'est fait des peurs). Cette appropriation par

l'expérience contribue à construire un rapport, parfois intime, avec un lieu et à tisser un lien mémoriel fort qui perdure à travers les décennies. Encore une fois, ce rapport intime peut s'avérer d'autant plus saisissant qu'il a été forgé au cœur de ces lieux de l'enfance qui nous façonnent.

D'autres souvenirs font référence à l'acquisition d'objets archéologiques et à leur exposition dans un espace privé: *«J'ai un copain en Équateur qui a commencé à fouiller. Il a trouvé des pièces qui sont magnifiques du passé, des Incas, et il les a chez lui dans son salon. Normalement elles devraient être derrière les vitres d'un musée, mais là il les a chez lui, et je trouve ça fabuleux»* (Michael, Sion). Ce participant relate des faits qui, faisant fi de l'existence de lois sur la protection du patrimoine archéologique, se sont certainement déroulés en dehors de la légalité. Il témoigne cependant également de l'émotion procurée par l'installation d'objets «extraordinaires» que sont les vestiges archéologiques dans des espaces quotidiens et leur conséquente proximité.

Cependant, toutes les pratiques transgressives ne sont pas perçues du même œil par les participant·e·s aux *Salons*. En effet, certaines pratiques peuvent être jugées comme irrespectueuses: *«Je me souviens de la chute du mur de Berlin, à l'époque beaucoup de mes amis y sont allés et ont emporté un morceau du mur avec eux. Et j'ai trouvé cela presque impie. Je crois que j'ai appris ce respect, de ne rien emporter, sauf peut-être un morceau de verre comme ça [il s'agit de l'objet qu'elle a amené et qu'elle a trouvé au bord d'un chemin], et puis je pense que j'ai le droit de faire ça, parce que personne ne prendrait ça maintenant... Je ne prends rien à personne. Et pourtant, c'est quelque chose de précieux, en fait. C'est vrai»* (Ramona, Berne). Cette personne est touchée par ce qu'elle considère comme un manque de respect envers des restes qui étaient considérés, en 1989 déjà, comme un patrimoine en devenir. Elle évoque le principe d'intégrité du patrimoine à partir de ses ressentis et de son vécu. Ainsi, elle associe le fait de prendre quelque chose comme souvenir avec celui de le dérober à quelqu'un·e, comme si ce patrimoine – les bouts de murs – était porteur d'un sens plus absolu pour la communauté localisée à sa proximité que pour les personnes ne vivant ni à Berlin ni en Allemagne. En quelque sorte, l'existence de cette valeur locale primerait



Fig.: installation de l'artiste contemporain Michael Pederson

Source : <https://mymodernmet.com/michael-pederson-clever-street-art/?fbclid=IwAR0JrrhQLIfXfoLEqaaD0Ru7DJ19ACQ6NZk-3ySYQ0HsgHq3oTD738p60Ds>

sur la valeur globale. Rappelons que, lors de la chute du mur, et bien qu'il y ait déjà eu des discussions concernant la conservation de son ensemble comme monument historique, la destruction spontanée de certaines de ses parties était l'expression même de la forte opposition populaire des habitant·e·s à l'idée de continuer à vivre avec le mur, même en tant que souvenir de la division désormais révolue de la ville (Harrison 2013).

Les formes imagées de transgression

Les formes imagées de transgression sont des idées originales et créatives des participant·e·s aux *Salons* qui proposent de voir l'accès à l'archéologie autrement. À l'instar de Michael, elles questionnent notamment le fait que les institutions muséales et patrimoniales soient les seules garantes possibles des vestiges et objets archéologiques. Elles interrogent également la capacité de l'espace muséal «public» à les rendre effectivement accessibles et le fait que les objets soient conservés dans les musées ou les dépôts. En outre, ces récits critiquent la logique d'accumulation à l'œuvre en archéologie, qui contribuerait à rendre la matérialité du passé inaccessible, et interrogent par conséquent la valeur même des découvertes: *«Est-ce que ce n'est pas un savoir qu'on avait déjà? On est content de trouver la momie, mais est-ce que ça amène vraiment quelque chose? Parce que c'est intéressant, je suis d'accord que ça peut passionner des gens le petit côté Sherlock Holmes, je trouve ça aussi super de faire des liens, mais si c'est pour entasser des momies dans des réserves, et qui ne vont servir à personne d'autre [...]. Mais c'est vrai qu'on n'imagine effectivement pas jeter tout ça à la poubelle. D'un autre côté, pourquoi dépenser des milliers de francs à conserver des choses qui présentent relativement peu d'intérêt?»* (Xander, Sion)³⁹.

Une autre forme imagée de transgression concerne le fait d'appréhender le patrimoine archéologique comme un bien pouvant posséder une valeur

39 Cette critique est également pertinente pour les milieux professionnels, tels les services archéologiques, qui se posent des questions similaires sur la durabilité de l'archivage des données et objets archéologiques.

monétaire ou marchande. Certaines personnes proposent ainsi pragmatiquement de vendre des objets archéologiques pour financer de nouvelles fouilles, ou pour alléger les frais des personnes privées devant soutenir financièrement les recherches archéologiques se déroulant sur leur propriété. De telles suggestions ont amené à discuter de l'appartenance du patrimoine archéologique et de sa caractéristique de bien commun:

«Noah – C'est à la commune ou au canton, j'imagine que c'est plutôt à la communauté de soutenir [les coûts liés à l'archéologie]. Ça doit rester dans les fonds publics.

Jean – Imaginons le jour où la France vendra la Joconde pour payer la dette publique! Ça, c'est un véritable débat, parce que...

Noah – C'est qui qui l'a peint la Joconde, c'est un Italien... [rires].

Jean – Mais ça, c'est une thématique qui revient souvent, parce qu'on dit 'la France est en faillite', mais pour qu'on ne leur fasse pas le même coup qu'aux Grecs, eux ils disent 'essayez d'évaluer la valeur du patrimoine et puis comment on pourrait se financer si on arrivait à le vendre'. Pour des objets qui sont déjà admirés, connus, représentés et qui ont des valeurs qui dépassent assez significativement les termes d'une valeur marchande, là il y a une question d'éthique, je pense (Lausanne).»

Au-delà de savoir si ces assertions deviendraient réalité, les participant·e·s conçoivent, certes sur le ton de l'ironie, qu'il serait possible que les institutions publiques elles-mêmes transgressent un jour l'interdit par l'attribution d'une valeur marchande⁴⁰ et la vente de ce qui devrait être protégé de par les principes de bien commun et d'inaliénabilité. Dans une autre perspective, la vente du patrimoine a également été abordée comme un moyen de réappropriation: *«Les réserves du Louvre, ça coûte un fric absolument monstrueux. Il doit y avoir une pièce sur 10 000 qui présente un intérêt. Moi je serais assez*

40 Certaines institutions publiques attribuent déjà une valeur monétaire aux objets qu'elles conservent ou exposent, notamment pour des questions d'assurances relatives à d'éventuels dégâts (dégradation, perte, vol). Cependant, en partant du principe que les objets archéologiques sont uniques, il est difficile d'évaluer cette valeur. Il s'agit de fait d'une valeur de «remplacement» et non de vente.

pour faire une grande brocante libre sur le parvis du Louvre et puis tout le monde se sert. Rendre le patrimoine aux gens, oui» (Xander, Sion).

À travers ces témoignages, on perçoit que certaines pratiques transgressives encouragent l'appropriation du patrimoine archéologique. Le récit de Sophia à ce propos est évocateur: *«Comme objet, j'ai apporté [courte pause] ceci. Au début, je n'ai même pas osé l'emporter, car, et c'est aussi un point important: est-il permis, en tant que personne privée, de le posséder? C'est quelque chose que mes parents ont trouvé en Égypte, quelque part à côté de la pyramide de Khéops, il y a 60 ans, lors de leur voyage de noces, dans le sable. Voilà l'histoire. Ils étaient là pour leur lune de miel, comme beaucoup de gens de cette génération, et ma mère a gratté un peu dans le sable, car à l'époque c'était un peu plus tranquille à ce niveau, et a trouvé cette tête. Et puis elle me l'a donné une fois en cadeau»* (Sophia, Berne). Ce récit, comme plusieurs autres, met en évidence l'importance que certains objets archéologiques peuvent revêtir en tant que témoins tangibles de moments déterminants de l'histoire familiale (à ce sujet, voir la partie «Les relations personnelles aux objets du passé»). Cette histoire est par ailleurs révélatrice de la conscience et du vif intérêt que portent les participant·e·s sur l'évolution des politiques de gestion du patrimoine archéologique mobilier, en particulier au sujet des dispositifs de contrôle sur les sites touristiques et des restrictions d'importation internationale de vestiges archéologiques (voir la liste de questions posées par les participant·e·s, recensées dans la partie III). Sur un plan plus symbolique, le fait de questionner la possession d'un objet archéologique démontre l'importance pour la population d'envisager le patrimoine comme un bien commun, ainsi que l'ambiguïté que peut comporter cette notion.

2.3.7. L'archéothèque ou comment rendre accessibles les objets des dépôts

«L'objet s'étalant au regard est refusé à l'usage, aussi bien dans un musée qu'aux vitrines d'une boutique» (Lefebvre 2000: 368).

«Les données archéologiques sont ici, avec nous, dans le présent, partie intégrante de notre environnement et de notre vie sociale, elles ont un

impact sur le monde contemporain» (Bonnot, «Les objets: entre l'art et les sciences sociales»⁴¹).

Certains récits évoquent la possibilité d'exposer chez soi des objets archéologiques. Un participant suggère ainsi l'idée innovante d'une «archéothèque». À l'image des prêts d'œuvres d'art proposés par les médiathèques, il s'agirait d'une sorte de bibliothèque avec des objets archéologiques que l'on pourrait emprunter pour un temps: *«Est-ce que ce ne serait pas bien de faire une archéothèque avec tous vos silex. Parce que je pense qu'avoir des réserves archéologiques c'est bien, mais est-ce que ce ne serait pas complètement inenvisageable de les partager avec le public?»* (Xander, Sion). Dans son idée, cette mise en exposition dans l'espace privé permettrait, grâce au temps à disposition, de se familiariser avec les objets. Ce participant explique en effet que, lors de la visite d'un musée, il n'y a parfois pas suffisamment de place – au sens propre et figuré – pour la contemplation et pour l'appropriation: *«Je trouve que c'est assez incroyable de regarder un objet chez soi, quand on est assis à la table de sa cuisine et puis qu'il y a un petit bout de bronze... On prend le temps. Ce sont 20 secondes ou 10 secondes que les gens passent en moyenne devant une pièce dans un musée. Je crois que ça doit être à peu près de cet ordre-là. Là vous avez un petit bout de bronze, un petit bout de pendentif, que vous avez le temps de vous approprier»*. Plus tard, il ajoute: *«Je reviens à l'archéothèque. Ma mère est passionnée de porcelaine, et moi je ne peux pas dire que ça me fasse fantasmer, mais c'était tout à fait possible d'ouvrir les vitrines, de prendre ces porcelaines chinoises dans les mains, de les sentir, et ça n'a rien à voir avec un objet dans une vitrine de musée, rien»* (Xander, Sion). Suite à la proposition de ce participant, nous avons, au cours des Salons suivants, sondé les opinions quant à cette idée. En règle générale, les réactions sont plutôt positives:

41 Thierry Bonnot, «Les objets: entre l'art et les sciences sociales», Arts & Sociétés, n°76, Lettre du séminaire de l'Institut d'études politiques de Paris – Sciences Po Paris: <https://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/469>.

L'archéothèque, une idée qui a déjà fait son chemin

Un projet d'archéothèque existe depuis quelques années à Saint-Denis (France) où l'Unité d'archéologie de la ville (UASD) a décidé de réemployer les «déchets archéologiques» à des fins de médiation. Il s'agit «d'artefacts et d'écofacts qui proviennent de ramassages, de remblais de surface ou bien résultent de l'échantillonnage de structures pour lesquelles une fouille stratigraphique n'a pas été possible» ainsi que «des réemplois prélevés dans des constructions, notamment [...] des épandages de tessons utilisés pour assécher des secteurs marécageux» (Rodrigues 2018: 53). Ce qui a motivé les archéologues de l'UASD à mettre ces objets à disposition de la collectivité est qu'ils ne représentent pas une grande valeur informative aux yeux des scientifiques, car ils proviennent de contextes de découverte incertains, voire peu fiables (ibid.).

Une archéothèque a ainsi été développée au sein du programme «Archéologie, territoire et citoyenneté» qui mêle objectifs de socialisation et visée scientifique (Meyer-Rodrigues 2010): «Dans ce cadre, une grande partie de cette 'ressource mobilière' est utilisée dans une 'archéothèque' servant de support pédagogique à des formations destinées à des enseignants, des stages universitaires, des initiations à 'l'archéologie en pratique' organisées pour des habitants et des 'ateliers découvertes' en direction du milieu scolaire. La matière informative est la même, mais le discours s'adapte à l'auditoire. L'objectif recherché est non seulement de présenter différents matériaux et artefacts découverts en fouille, mais aussi de montrer leur transformation au contact du milieu d'enfouissement. Poteries à glaçure plom-bifère, céramique chamottée, textiles minéralisés,

«Roxane – Moi j'adorerais avoir une œuvre d'art pendant quelques mois, enfin un objet archéologique que je mettrais en valeur comme une œuvre d'art pour quelques mois. Ça serait le pied. Complètement.

José – En tout cas c'est un bon moyen de vulgariser, parce que chaque fois que vous auriez des invités vous seriez tout content de leur expliquer d'où il vient et comment il est arrivé ici» (Grandson).

«Je pense que la présence de cet objet au quotidien, en face de toi, et bien forcément elle va éveiller des questions, un intérêt, qui fait que peut-être oui, ça peut aider à générer plus d'intérêt, plus de recherches, que ça peut valoir la peine comme mise en valeur de l'archéologie et du patrimoine en général. [Plus tard dans la discussion elle ajoute] Il y a un peu deux temps différents: on a un objet ancien qui est dans l'environnement du quotidien, c'est une sorte de contraste, ça peut être intéressant» (Adrienne, Lausanne).

«On a l'habitude d'aller dans les musées, où il faut tout regarder. Et je pense que c'est problématique. Parce qu'en fait, c'est plus agréable si tu passes plus de temps avec quelque chose. Avec un objet» (Anja, Bâle).

«Ça pourrait être sympa pour les écoles, mais aussi, surtout, pour les familles qui ont des enfants. Parce que ça peut être passionnant pour les enfants de faire ce genre de choses. Peut-être que dans un musée, ça ne les intéressera pas, mais avoir un caillou qu'ils peuvent justement toucher et imaginer plein de choses avec...» (Aleksia, Lausanne).

«Je pense que c'est maintenant beaucoup plus important, par exemple, au lieu d'assurer l'objet, de mettre l'utilité de l'objet au premier plan. Et c'est pour quoi c'est une très bonne idée de mettre une peinture à la disposition des gens, c'est ce pour quoi elle a été créée à l'origine. Dans le cas de l'archéologie il s'agit également de l'utilité, de sensibiliser les gens à ce sujet et de diffuser ces connaissances. Et en fait il s'agit de... la découverte archéologique, qui a une valeur complètement différente, de lui donner une valeur nouvelle, c'est-à-dire le transfert de connaissances, afin que les gens en parlent. Que

l'utilisation d'un objet soit vraiment au premier plan. C'est pourquoi je pense que c'est une très bonne idée» (Tian, Bâle).

Les personnes considèrent que l'objet amené chez soi peut s'inscrire dans des histoires personnelles, rythmer le quotidien, faire naître un intérêt ou des questionnements. Exposé, il éveillerait la curiosité et serait, du moins pour un temps, au cœur des discussions. Il ferait également dialoguer les temporalités, créerait du contraste dans l'environnement quotidien, et on aurait le loisir de s'y attacher. Enfin, le fait qu'on puisse faire l'expérience de ces objets et qu'ils soient ainsi rendus «utiles» devient une caractéristique qui leur confère une valeur. Cette «valeur d'utilité» des objets inclut leur rôle en tant que médiateurs et transmetteurs d'histoires et de connaissances. À travers les *Salons*, l'idée selon laquelle il serait plus important d'utiliser l'objet que de craindre de le perdre ou de l'endommager par son usage est une opinion largement partagée (voir «Le ressenti et la matérialité ou faire l'expérience sur le vif des vestiges du passé»). Ce point de vue a parfois été renforcé par la perspective selon laquelle ces objets ne perdureront peut-être pas au cours des prochaines dizaines ou centaines d'années, que ce soit en raison de la complexité à conserver toujours plus, ou d'un futur économique, social et culturel perçu comme incertain.

Les initiatives de prêt d'objets archéologiques offrent l'opportunité de reconsidérer les frontières entre un espace muséal «public» et un espace domestique et quotidien «privé». Il est intéressant de souligner que, si certaines initiatives actuelles vont dans ce sens, elles se déroulent par l'entremise d'une institution ou d'un groupe d'acteur·rice·s, telles les écoles ou les associations, envers qui l'organisme de gestion du patrimoine a confiance. Il n'existe donc pas encore de mode de prêt à l'attention des particulier·ère·s. Plusieurs participant·e·s sont d'ailleurs perplexes et émettent parfois des réticences à l'idée de prêter des objets à des individus:

«Edvina – Mais c'est vrai qu'on peut se poser la question: qui peut emprunter ce genre de choses?

[...]

Nathalie – Moi je trouve que c'est bien de sortir de chez soi, parce qu'il y a de plus en plus de choses qu'on fait depuis chez soi. Pour les écoles aussi, je

verres médiévaux totalement altérés, objets en fer oxydés... des 'curiosités', mais aussi du 'tout-venant' [...]. Il va de soi que cette approche très concrète et didactique du mobilier archéologique est étayée par les collections de référence du site qui sont montrées mais non manipulées» (Rodrigues 2018).

En Suisse, une démarche similaire est proposée par le service archéologique schaffhousois qui prête des boîtes contenant des objets archéologiques originaux, mis au jour dans le canton. Ces objets sont gratuitement mis à disposition principalement des musées, mais aussi des communes, des associations d'amateur·rice·s et des écoles qui souhaitent les utiliser pour leurs activités de médiation¹.

1 <https://sh.ch/CMS/Webseite/Kanton-Schaffhausen/Behrde/Verwaltung/Baudepartement/Amt-f-r-Denkmalpflege-und-Arch-ologie/Kantonsarch-ologie-5377723-DE.html>.

Le cadre légal et administratif du patrimoine archéologique en Suisse

En Suisse, le patrimoine bâti, archéologique, matériel et immatériel, est considéré comme une propriété publique et est géré essentiellement par des organes étatiques. Il relève en grande partie de la souveraineté des cantons. La Confédération peut assumer un rôle de protection de la nature et de conservation des monuments si l'intérêt général est prépondérant (Art. 24sexies de la Constitution fédérale), ainsi que selon l'article premier (c) de la «Loi fédérale sur la protection de la nature et du paysage» (1966) (Kaenel 2002). La Confédération joue également un rôle majeur pour la protection, la conservation et l'entretien du patrimoine archéologique par l'entremise de l'Office Fédéral de la Culture (OFC), organe spécialisé en matière de culture du bâti, et donc responsable de l'archéologie et des monuments. Cet office apporte régulièrement un soutien technique et financier au travail des cantons¹.

D'après le Code Civil suisse (1912), «les curiosités naturelles et les antiquités qui n'appartiennent à personne et qui offrent un intérêt scientifique sont la propriété du canton sur le territoire duquel elles ont été trouvées» (art. 724), et donc de la collectivité, ce qui interdit par ailleurs le commerce d'objets issus de fouilles ou de découvertes postérieures à 1912² (Kaenel 2002). Le patrimoine archéologique est ainsi cartographié, surveillé, protégé, fouillé, étudié, restauré

trouve que c'est bien de ne pas faire toujours tout au sein des murs de l'école. Parce qu'il y a des enfants qui n'iront jamais dans des musées avec leur famille, qui n'iront jamais dans la forêt avec leur famille. Je trouve que c'est important de les amener sur le lieu. Mais après, oui, je n'arrive pas à dire si je suis intéressée à avoir un objet...

Christian – Chez soi c'est toujours un peu spécial, parce qu'il y a aussi cette notion de propriété privée.

[Nick et Nathalie acquiescent]

Christian – Mais c'est toujours mieux que dans une cave ou dans ... je ne sais plus comment ça s'appelle...

Nick – Dans une réserve, oui.

Valérie – Moi je n'y ai jamais pensé vraiment donc je suis en train de réfléchir et puis je... Pour l'instant, plutôt non, premier instinct comme ça, parce que chez soi pour en faire quoi?

Edvina – Pour cette histoire de ramener les objets à la maison, je me dis, il y a une raison pour laquelle ils sont derrière les vitrines avec marqué 'ne pas toucher', il y a peut-être une raison derrière cela qui est celle de la préservation. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup d'objets qui sont suffisamment fragiles en soi, avec plein de fissures. Alors c'est très cliché ce que je vais dire, mais de donner un objet à un enfant très enthousiaste de quatre ans, peut-être que ça peut être dangereux, en fait, pour l'objet. Il y a cette question de la préservation aussi.

Nathalie – Ce qui serait mieux ce serait d'avoir un objet et puis une personne du musée qui connaît bien le sujet. On l'invite chez nous, avec une dynamique un peu comme aujourd'hui et puis on fait une espèce de 'café-blabla', et puis on raconte ce que vous voulez.

[Plusieurs personnes acquiescent]

Nick – Ce serait génial.

Nathalie – Et puis on peut débattre et après les autres personnes en parleront à d'autres, des soupers 'blabla-archéo'.

Nick – Des salons...

Nathalie – Il faut quand même avoir un minimum de proximité avec un conservateur ou avec quelqu'un qui est vraiment spécialiste de... Comme

¹ <https://www.bak.admin.ch/bak/fr/home/baukultur/archaeologie-und-denkmalfpflege.html>.

² Il existe toutefois des exceptions: certains cantons, particulièrement touchés par la collecte d'objets archéologiques, légifèrent plus tôt sur la protection des vestiges archéologiques.

toi, vraiment un spécialiste de quelque chose et puis qui peut nous expliquer exactement, de manière très pointue.

Edvina – Il y a bien des soirées Tupperware, il peut bien y avoir des soirées archéo [rires]» (Neuchâtel).

«Je ne sais pas comment ça se passe pour des raisons d'assurance et aussi pour la restauration... J'ai aussi pensé, avec ces peintures [qu'on peut emprunter] que [...] tout doit être préparé, on doit avoir beaucoup de confiance dans les gens, et puis à la fin, il faut... restaurer, comment dire, nettoyer et ainsi de suite, remettre en place, c'est un effort énorme. Mais je pense que c'est une très bonne idée» (Mariella, Bâle).

En fin de compte, les discussions conduites au sujet de l'archéothèque montrent que les participant·e·s se soucient de la conservation des objets et sont méfiant·e·s vis-à-vis d'une forme de captation des ressources patrimoniales. Le patrimoine perdrait quelque chose à être exposé et manipulé «en privé», il serait en quelque sorte altéré par une possession, même temporaire, par un individu et non par la collectivité. Ainsi, paradoxalement, ce qui est considéré par certain·e·s comme une mise à disposition de ces biens reviendrait simultanément à en priver les autres. Pour y remédier, lors de la discussion conduite à Neuchâtel, il a été proposé de se faire accompagner par un·e spécialiste. Le processus en deviendrait-il alors plus légitime? Dans tous les cas, cela permettrait de recevoir des informations considérées comme précieuses. Sans parti pris ni jugements, nous souhaitons simplement souligner que la démarche de l'archéothèque, parce qu'elle implique des superpositions entre les espaces privés et publics, invite à repenser les lieux de valorisation du patrimoine.

2.3.8. L'(il)légalité en archéologie

Au cours des *Salons*, plusieurs personnes ont fait part de leurs doutes quant à la limite entre légalité et illégalité en archéologie. Elles font preuve d'une grande curiosité et posent des questions qui concernent la possession individuelle d'objets archéologiques et leur vente: à partir de quelle profondeur ce qui se trouve sous terre est-il considéré comme une propriété commune,

et conservé par les services cantonaux d'archéologie, selon des législations cantonales et des rattachements administratifs divers. Quelques cantons ne possèdent pas de service cantonal et collaborent avec les cantons voisins pour la recherche archéologique.

Les vestiges sont présentés dans des musées cantonaux et communaux, s'ils existent, ainsi qu'au Musée National. De nombreuses fondations et musées privés exposent également des objets archéologiques. Si certaines de ces structures sont consacrées à l'archéologie ou à un site en particulier, il est également courant que les musées historiques ou paléontologiques, voire géologiques, possèdent des départements ou des parties dédiées à l'archéologie.

Au niveau national, il existe une loi fédérale sur le transfert international des biens culturels qui soutient deux objectifs: régler l'importation en Suisse des biens culturels, leur transit et leur exportation ainsi que leur restitution s'ils se trouvent en Suisse, et contribuer à protéger le patrimoine culturel de l'humanité, prévenir le vol, le pillage ainsi que l'exportation et l'importation illicites des biens culturels. La Suisse a également ratifié un bon nombre de conventions et de chartes visant la protection du patrimoine sur le plan international, dont les six conventions culturelles de l'UNESCO. En ce qui concerne la vente d'objets archéologiques, seuls ceux qui proviennent de collections personnelles constituées avant 1970, date à laquelle la «Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels» a été créée, peuvent faire l'objet de transactions monétaires, et ce seulement si les propriétaires sont en mesure d'en prouver la provenance licite. Cependant, il existe encore des plateformes numériques

et des réseaux de contrebande proposant la vente d'objets archéologiques acquis illicitement. La Suisse mène également une politique de confidentialité qui protège les revendeur·euse·s et acquéreur·euse·s d'œuvres d'art, une catégorie qui inclut les objets archéologiques. Certain·e·s chercheur·euse·s dénoncent cet état de fait: «Le marché de l'art ne peut pas fonctionner sans une certaine opacité. C'est un milieu où beaucoup de choses se paient en billets de banque. Les ports francs suisses sont des lieux idéaux où des tableaux, des objets archéologiques entrent et sortent sans que les pays de l'Union européenne ne le sachent, où les vendeurs et acheteurs peuvent se rencontrer en toute discrétion, au cœur de l'Europe» (Hamel 2010: 77-78). Il est important de rappeler que malgré une législation qui protège fermement le patrimoine archéologique local et bien que les lois internationales soient de plus en plus contraignantes, les ports francs de Genève, de Zurich ou de Bâle restent des lieux où le trafic de biens culturels – provenant essentiellement de l'étranger et surtout de pays déstabilisés sur le plan socioéconomique – peut être pratiqué en toute impunité par ceux et celles dénommé·e·s communément les «criminel·le·s en col blanc» (Gayraud 2014; Hehn 2016).

donc étatique? Est-il permis que je possède tel ou tel objet? Existe-t-il un grand marché noir de l'archéologie? Il est également question du droit de fouiller, des réglementations en Suisse et à l'étranger, de l'avenir des objets exhumés, ou encore de l'attitude à adopter envers les vestiges. Ces réflexions s'articulent autour de la question générale de la propriété du patrimoine: à qui appartient-il et qui en décide?

Au cours des *Salons*, c'est essentiellement la question du pillage et de la destruction qui a été abordée, en lien avec les contextes internationaux de crise économique ou les situations de guerre. Il a été souligné que dans de telles circonstances les habitant·e·s ou les pouvoirs en place utilisent le patrimoine comme ressource économique ou politique, comme cela a pu être observé au cours de la guerre civile syrienne qui sévit depuis 2011 et en Grèce suite à la crise financière de 2008. Personne n'a condamné ces pratiques lorsqu'elles étaient perpétrées par les civil·e·s, notamment le pillage puis la vente d'objets archéologiques, les participant·e·s faisant preuve d'empathie pour leur situation: «*C'est ceux qui les achètent qui doivent être mis en question, pas ceux qui ont faim et qui se disent 'il y a un tas de cailloux à côté, et il y a une personne qui est bête, qui me donne des dollars'*» (Jean, Lausanne). En revanche, les pratiques des gouvernements ou groupes armés qui, mobilisant le patrimoine comme moyen de pression international élaborent avec soin la destruction des vestiges, ont été âprement critiquées. L'explosion des Bouddhas de Bâmiyân par les talibans en 2001 en Afghanistan, puis celles des vestiges romains de Palmyre par l'État islamique en 2015 en Syrie sont les événements qui semblent avoir marqué le plus les esprits: «*On détruit les choses patrimoniales d'une culture parce qu'on fait la guerre contre cette culture, c'est la politique, les statues des Bouddhas qu'ils ont détruites à Bâmiyân, c'était un acte politique, on voulait détruire, parce que 'nous maintenant on est les plus forts'. Ce qui se passe en Turquie en ce moment aussi, pour les bâtiments des populations kurdes, c'est la même chose*» (Carina, Bienne).

«*Palmyre, par exemple, quand ils ont détruit des choses, ça m'a quand même beaucoup touchée, c'est tout un patrimoine, et c'est tout un passé qui part*» (Alicia, Belfaux).

Le pillage a aussi été évoqué comme ayant été parfois perpétré, par le passé, par les scientifiques: *«Est-ce que vous vous retrouvez dans les archéologues de l'ancien temps on va dire? [...] J'ai l'impression que l'archéologie a aussi servi de prétexte à des pillages incroyables, à des appropriations énormes par des pays souvent européens [...] Est-ce qu'il existe maintenant une éthique de l'archéologie? Est-ce que la profession a réfléchi sur elle-même? Parce que: est-ce qu'on peut justifier ces pillages, ces vols, ces destructions au principe qu'on devrait retrouver des valeurs?»* (Xander, Sion). La question du retour des biens culturels acquis en contexte de domination coloniale a été abordée par les participant·e·s à de maintes reprises (elle est développée dans le chapitre «L'appartenance du patrimoine: un terrain propice à la mise en évidence du 'cannibalisme' des musées»).

Les nombreux questionnements des participant·e·s indiquent que les normes légales sur lesquelles repose la reconnaissance des biens matériels culturels ainsi que leur protection et conservation sont relativement peu connues. Si envisager le patrimoine comme étant la propriété de toutes et tous est une posture largement partagée par l'ensemble des personnes présentes, les modalités d'obtention puis du maintien du statut symbolique des vestiges comme biens culturels communs restent plus ou moins abstraites. De fait, le patrimoine archéologique est fortement lié, dans les représentations des participant·e·s, à l'idée d'un ensemble qui ne peut, dans une perspective d'équité sociale, appartenir à un seul individu ou à un groupe d'individus restreint et qui devrait plutôt appartenir à une population: la valeur commune du patrimoine est donc reconnue et défendue, malgré le flou qui entoure la définition du cadre administratif et légal qui la régit.

2.3.9. Des «biens communs» proches des gens?

«[Il faut assurer] l'accessibilité directe, si elle est possible, car sinon [le patrimoine] se perdra aussi. [...] je pense que les enfants et les jeunes en particulier, nous devons les amener sur les lieux. Bien sûr, nous devons aussi aller dans les musées, mais ils et elles doivent sentir cela, qu'ils ont besoin du silence de ces tombes, ils et elles ont besoin de le ressentir, c'est une expérience» (Sophia, Berne).

Cette réflexion sur les relations vernaculaires à l'archéologie nous amène à postuler qu'il existe une tension entre l'envie de prendre, de toucher ou encore de rendre les vestiges archéologiques à la population d'une part, et l'idée du patrimoine comme «bien commun» d'autre part.

Plusieurs récits témoignent de la puissance de l'expérience vécue lorsqu'on est proche de vestiges accessibles, expérience à même de rendre le patrimoine «plus vivant». De fait, depuis plusieurs années maintenant, les politiques de gestion patrimoniale tentent d'intégrer l'expérience du patrimoine et des savoirs archéologiques au quotidien de la collectivité, en passant «d'une logique de *conservation*, comprise comme une soustraction du bien concerné au déroulé de l'histoire, vers une logique de *gestion*, comprise comme contrôle d'un processus évolutif» (Briffaud 2011: 107). En posant ouvertement la question du rôle social de l'archéologie, les corps professionnels perçoivent également le patrimoine comme un support dynamique permettant le développement culturel. Cependant, ces politiques ne semblent pas encore être ressenties par la population. Certaines personnes questionnent l'implication à long terme des choix de conservation des biens patrimoniaux matériels. La conservation est en effet parfois jugée excessive et, si jeter le patrimoine à la poubelle semble impensable, elle est également estimée très onéreuse. Cet enjeu est également perçu par certain·e·s spécialistes: «afin de gérer, étudier, conserver ces archives du sol protéiformes qui se comptent en mètres cubes, en kilos, voire en tonnes, s'évaluent en mètres linéaires et en mètres carrés, il faut consentir à multiplier les heures, les

années ou les décennies de travaux et, bien évidemment, les financements» (Rodrigues 2018: 53).

De telles réserves sont également exprimées sur l'idée ou le concept même de patrimoine: «l'objet de patrimoine étant par nature extrait de son environnement social et culturel, devenu une trace homogène, la seule efficacité symbolique qu'il lui reste, c'est de pouvoir s'accumuler indéfiniment» (Davallon 2014: 6). Jean Davallon fait ici référence à la pensée de Marc Guillaume qui, en 1980 déjà, dans un texte pionnier visant à théoriser cette «nouvelle forme de passion pour le passé» (Guillaume 1980: 11) dénonçait le «syndrome de patrimonialisation», un travail de deuil interminable propre aux sociétés contemporaines. Deux décennies plus tard, il énonce encore: «refusant de détruire, nous ne parvenons pas non plus à construire nos traces» (Guillaume 2000: 3). Il identifie dans les sociétés dites modernes, une forme de conservation «hétérologique» qui se diffuse à travers des machines à mémoire (archives, musées, monuments) et attribue un sens univoque au passé (Guillaume 1980). Elle serait venue remplacer une conservation «symbolique», à l'œuvre dans les sociétés antérieures et que l'auteur définit comme «un tissage, sur le temps long, de différentes mémoires situées à différents niveaux de la réalité sociale (individuel, communautaire) et grosses d'une multiplicité de sens» (Guillaume 1980; Davallon 2014: 6). Dans le cas de l'archéologie, cette réflexion invite surtout à reconsidérer les objectifs des recherches préventives telles que pratiquées aujourd'hui avec un nombre exponentiel de fouilles. Selon certains points de vue, cet accroissement, imposé par une opération de terrain devenue purement économique et une évaluation des résultats à court terme, limiterait la réflexion scientifique et condamnerait l'analyse archéologique à n'être plus qu'un simple travail d'accumulation et d'identification (Olivier 2013).

Ces voix critiques, qu'elles soient celles de spécialistes ou celles de la population, rappellent l'urgence qu'il y a à communiquer sur l'ensemble de la chaîne opératoire de la démarche archéologique. De fait, «c'est [encore] souvent sous l'angle d'un patrimoine local [...], ou du «bel objet» – qui peut être aussi bien un chantier présenté comme unique ou une découverte exceptionnelle – que se voit aujourd'hui diffusée l'image de l'archéologie, quand les termes de mystère et de trésor n'y sont pas associés. Même lorsque les

découvertes se prêtent bien à une valorisation des techniques et des questionnements du métier, [...] le spectaculaire prévaut dans les choix de médiation» (Vergain 2015: 274). Pourtant, il serait bienvenu de rendre évidentes les méthodes d'interprétation de l'archéologie qui reposent essentiellement sur des comparaisons, donc sur l'existence d'abondants corpus d'objets. Ceci permettrait d'envisager différemment la question de l'accumulation des vestiges. La réponse que les acteur·rice·s de l'archéologie apporteront à cette question, qu'ils et elles se posent de toute évidence déjà, amorcera sans doute un renouvellement des méthodes, car ce sont les fondements mêmes de la démarche archéologique qui se trouvent interrogés. La médiation pourrait ainsi porter sur la culture scientifique et technique de cette dernière. Il nous semble enfin également important de souligner que le patrimoine, perçu comme un bien commun, peut inspirer des pratiques et des rhétoriques «transgressives» et des sentiments négatifs, lorsqu'il est soustrait à l'usage de la collectivité, posture légitimée par l'idée d'une appartenance collective du patrimoine.

2.4. Les relations personnelles aux objets du passé

«Enquêtrice - Qu'est-ce qui fait pour vous la différence entre les objets que vous avez peut-être pu ramasser sur les sites, les objets que vous avez chez vous, et ceux que vous voyez dans les musées?»

Roxane - C'est le lien émotionnel pour moi la différence. Au musée il n'y a pas de lien émotionnel. Enfin, il y en a un si je réfléchis à ce qu'il représente, à ce que l'objet représente. Mais celui de la maison et bien il y a le lien émotionnel c'est clair [d'autres convives acquiescent], soit je l'ai ramassé quelque part, soit c'est quelqu'un qui me l'a donné.» (Grandson)

«Accepter une certaine dose de fétichisme [un attachement irraisonné à des choses inertes], c'est admettre que les objets aussi participent à l'action dans la vie quotidienne, ils jouent un rôle social et parfois politique indéniable. Même dénués d'intentions, les objets provoquent du changement dans la vie

sociale; s'ils ne causent pas l'action, ils la rendent possible et parfois la déterminent [...]. L'action est alors envisagée comme une association permanente de médiateurs humains et non-humains dans une perspective non-dualiste, les actants n'agissant que dans le cadre d'une association avec les autres entités.» (Bonnot 2014: 45)

Les relations vernaculaires à l'archéologie ont régulièrement été mises en évidence par les objets, archéologiques ou non, auxquels les participant·e·s faisaient référence au cours des discussions. Les objets amenés par ces dernier·ère·s pour le *Salon* – censés rappeler l'archéologie ou le patrimoine – ont été d'une grande richesse heuristique. Qu'ils soient hérités, qu'ils aient été donnés par un·e proche ou achetés lors d'un voyage, ils sont constitutifs d'un lien au patrimoine et rendent tangible les définitions données au mot «patrimoine». Ils sont porteurs de souvenirs forts et de multiples histoires, parmi lesquelles celle de leur arrivée dans la vie de son ou de sa propriétaire et celle de leur «vie d'avant». Souvent, ces objets symbolisent une relation familiale ou amicale, voire sont à même de retracer l'histoire familiale. Objets «biographiques», ils ont été gardés, conservés, parce qu'ils font sens.

L'objet, considéré comme patrimonial par les participant·e·s, est aussi perçu comme un moyen pour établir un contact – recherché et direct – avec une forme de matérialité du passé. D'une part, il permet d'assouvir le besoin de toucher, de garder pour soi, de collectionner, de montrer, de choyer et d'expérimenter sur le vif. D'autre part, il est considéré comme un formidable témoin authentique: contrairement aux discours que l'on porte sur le passé, qui changent avec le temps, on pourrait lui faire entièrement confiance, car de tels objets ne changent pas et ne sauraient mentir⁴². La mise en évidence des postures des participant·e·s face aux objets personnels, aux objets expo-

42 Il s'agit ici d'un point de vue exprimé par certain·e·s participant·e·s et qui repose sur l'idée que l'objet est détenteur d'un savoir ou d'une vérité non-questionnable du simple fait de sa matérialité. Du point de vue de certains auteur·rice·s (sociologues, anthropologues, archéologues, philosophes), cette posture essentialisante relativise l'existence du regard porté par les contemporain·e·s sur l'objet et, par conséquent, le processus d'interprétation, pourtant inéluctable.

sés dans les musées, mais aussi aux vestiges rencontrés sur les sites, nous permet de comprendre les mécanismes d'attachement et de désignation de valeurs envers ces entités matérielles. Les discussions menées autour des objets ont ainsi conduit à interroger les notions habituellement considérées par les spécialistes du patrimoine comme caractéristiques de l'objet (archéologique) et à même d'en affirmer la valeur – soit généralement l'authenticité, l'ancienneté, l'esthétique, l'unicité et l'historicité, valeurs qui lui confèrent à leur tour un intérêt scientifique. Dans ce chapitre, nous proposons une réflexion sur ce qui est constitutif de ces valeurs aux yeux des participant·e·s, sur celles dont il est question lorsque l'objet matérialise un lien intime avec une personne ou un lieu, ou encore sur ce qui rendrait un objet proprement «archéologique». Les valeurs spécialisées sont ainsi affinées et d'autres catégories émergent, telles que la matérialité, la vie des objets ou encore les liens mémoriels intimes, tissés par l'entremise des objets à travers les générations. Certains échanges mettent également en évidence une multiplicité de questionnements développés autour de la construction sociale de ces valeurs, thématique mainte fois abordée au cours des *Salons*.

Ce chapitre nous offre la possibilité de nous pencher sur les rapports entre les entités humaines et non-humaines (les choses) dans le contexte de l'archéologie et de ses représentations. Les objets sont abordés ici du point de vue du rôle qu'ils jouent dans les interactions et de leurs qualités propres, tout en considérant que leur valeur ne repose pas uniquement sur des caractéristiques envisagées comme intrinsèques telles la matérialité, l'originalité ou la rareté. En dépassant le dualisme entre matérialité et symbolique, l'idée est également de mettre en évidence les processus complexes de construction de la valeur des choses. Un intérêt est porté sur les biographies croisées des diverses entités en jeu, leurs parcours, ainsi que sur les effets que les choses produisent sur les humains et inversement.

2.4.1. Quelle place pour les objets dans les sciences humaines et sociales?

Le rôle des objets et de la matérialité dans la vie sociale ainsi que les relations qu'ils créent et alimentent avec les humains constituent un champ de recherche des sciences humaines et sociales. L'étude des objets dans leur contexte social est notamment menée dans les domaines de:

- l'anthropologie de la culture matérielle – courant particulièrement développé dans les pays anglo-saxons et qui conteste l'opposition conceptuelle entre symbolique et matérialité;
- la sociologie de la traduction et la théorie de l'acteur-réseau (actor-network-theory) – développées notamment par Michel Callon, Madeleine Akrich, Bruno Latour et John Law qui mobilise la notion «d'actants»⁴³;
- la sociologie des sciences – dont une indéniable contribution est celle du sociologue Bruno Latour qui invoque plusieurs notions pour parler des entités non-humaines, entités qui ont une vie en soi, mais intrinsèquement reliée à celle des humains puisqu'elles les font agir, tels les «faitiches»⁴⁴;
- la sociologie de la médiation – courant qui vise également à dépasser le dualisme matérialité / symbolique et au sein duquel les objets sont perçus comme des médiateurs des relations sociales;

43 La notion d'actants, qui comprend des êtres ou des choses, offre la possibilité d'analyser de façon symétrique les actions et les déterminations des entités humaines et non-humaines dans les processus sociaux.

44 Le faitiche est une notion qui permet d'évoquer simultanément les faits et les fétiches afin de répondre à une question méthodologique dans le champ de l'anthropologie: «comment parler *symétriquement* de nous comme des autres sans croire ni à la raison ni à la croyance, tout en respectant à la fois les fétiches et les faits?» (Latour 2009: 19). Bruno Latour, en agrégeant faits et fétiches et ainsi «les réalités dont l'objectivité n'est pas interrogée (réalisme) et les faits fabriqués par un sujet (constructivisme)» propose une anthropologie symétrique (Latour 2009; Lenglet 2010). Prendre en considération le faitiche, également opérateur, c'est rendre possible une anthropologie doublement affranchie du relativisme culturel et de la croyance (ibid.).

- et enfin, la sociologie de l'action, des techniques et des innovations
- courant dans lequel les objets sont des êtres engagés pleinement dans l'action individuelle et collective (Bonnot 2014)⁴⁵.

Bien que l'archéologie soit associée à juste titre à la discipline des choses, des objets et de la matérialité, ces champs de recherche ne lui sont pas familiers et peu nombreux sont les archéologues qui traitent de ces enjeux. Cependant, la relation aux objets dans la discipline archéologique a été abordée dans un ouvrage particulièrement critique et engagé visant à renouveler le rapport aux choses des archéologues et autres chercheur·euse·s en sciences humaines et sociales: *Archaeology: The Discipline of Things* de Bjørnar Olsen, Michael Shanks, Timothy Webmoor, Christopher Witmore. Les auteurs - tous archéologues - soulignent l'absence frappante et paradoxale de la prise en considération des réflexions conduites par les anthropologues et les sociologues sur les relations humains/non-humains dans les pratiques archéologiques. Pourtant, l'archéologie joue selon eux un rôle majeur dans le tournant ontologique des approches théoriques qui abordent la matérialité comme une composante sociale indubitable⁴⁶.

Cette discipline s'est en effet constituée en rapport aux objets matériels provenant du passé et leur étude. Il est intéressant de rappeler que, surtout à partir de la seconde moitié du 20^e siècle, les archéologues ont commencé à ressentir un malaise grandissant quant à leur aptitude à n'étudier «que» des choses - et non pas des faits sociaux, en comparaison à l'anthropologie, par exemple. Selon Olsen et al. (2012), cette gêne aura conduit à développer un complexe d'infériorité et à considérer l'archéologie comme une «discipline

45 Thierry Bonnot, dans son ouvrage *L'Attachement aux choses*, analyse les liens qui unissent les êtres non-humains aux humains à travers l'histoire de la recherche en sciences sociales et des observations de terrain. Il inscrit sa démarche dans un refus d'une théorisation générale qui ne pourrait, selon lui, rendre compte de la complexité des enjeux sociaux et/ou politiques singuliers à chaque situation impliquant des sujets et des objets (Bonnot 2014).

46 Il serait trop long ici de retracer l'évolution des postures théoriques de la sociologie, de l'ethnologie ou encore de l'histoire dans leur rapport aux objets. Notons simplement que, si ces disciplines ont très tôt affirmé que le matériel faisait partie intégrante de la société et qu'il était impossible d'étudier l'un sans l'autre, il faudra toutefois attendre que le courant de pensée structuraliste ramène l'objet dans leur champ d'étude (Bonnot, 2014).

secondaire», notamment parce qu'elle mobilise les méthodes issues d'autres sciences, considérées comme plus novatrices, et parce qu'il s'agit d'une science du *care* (Mol 2008) – c'est-à-dire dont les praticien-ne-s prennent *soin* des objets et des vestiges du passé – au même titre que l'éducation, grâce à laquelle on prend *soin* des jeunes.

Dans ce contexte, les archéologues ont pris leur distance avec «les choses». Elles deviennent les simples indicatrices de faits sociaux, les vestiges matériels étant conçus comme non-essentiels à l'existence de la vie sociale (Olsen et al. 2012). Simultanément, en archéologie, les pratiques se caractérisent par une loyauté exemplaire, par le soin (*care*), par l'obligation et l'engagement envers les innombrables entités matérielles mise au jour, du monumental au tout à fait banal (ibid.). Par ailleurs, étant donné que pour beaucoup de spécialistes l'archéologie repose sur l'idée d'un passé révolu, il existe de leur point de vue, une déconnection avec ces temps anciens qui forme le point de départ ontologique des pratiques scientifiques dans le présent. C'est justement à partir de cette limite, pourtant construite et artificielle, que les archéologues confèrent aux choses la position d'intermédiaires, plutôt que de médiateurs (ibid.).

Avec l'avènement de la pensée postmoderne, l'archéologie a su assumer la fragilité et la relativité de ses interprétations. Ainsi, de plus en plus d'archéologues déclarent que leur pratique ne vise pas à découvrir le passé tel qu'il était mais plutôt tel qu'il est devenu et tel qu'il est constamment en train de devenir (Olivier 2008; Olsen et al. 2012; Bonnot 2014). L'archéologie ne parlerait pas vraiment du passé, mais plutôt des processus de transformation des lieux et des objets, et de leur transmission. Elle mettrait ainsi en évidence les trajectoires, le comportement et la mémoire de la matière sans pour autant vouloir comprendre tel événement ou fait historique que les objets seraient censés illustrer⁴⁷. De ce point de vue, l'archéologue ne possède non pas une connaissance du passé mais bien uniquement des objets, qui «sont en

47 Laurent Olivier dans l'émission de France Culture «le Salon Noir» par Vincent Charpentier, au sujet de son livre *Le sombre abîme du temps: mémoire et archéologie* (Seuil, 2008), le 4 juin 2008. <https://www.inrap.fr/le-sombre-abime-du-temps-6352>, consulté le 1^{er} mars 2021.

quelques sortes réinterprétés à mesure qu'ils trouvent un nouvel usage dans un présent pour lequel ils n'ont pas été faits» (Olivier 2008: 56). En portant un intérêt à la trajectoire des objets et des sites, les archéologues construisent des réflexions autour de l'idée que l'histoire transmise par les vestiges est discrète, implicite, friable (Olivier 2008) et, ce faisant, affirment pleinement leur appartenance aux sciences humaines (Bonnot 2014).

De part l'impérieuse nécessité de se positionner théoriquement vis-à-vis «des choses» au sens large et plus spécifiquement des objets, la pensée dualiste qui sépare le matériel de l'immatériel et qui repose sur des dichotomies qui sont autant de variantes de l'idée de séparation entre «les humains/le monde» est questionnée par l'archéologie. Pour ne citer que lui, l'archéologue Carl Knappett a ainsi consacré plusieurs ouvrages à encourager des pratiques interdisciplinaires permettant de dépasser l'opposition conceptuelle binaire entre des formes d'agentivité humaine et non-humaine (Knappett et Malafouris 2008). Il dénonce ainsi l'écueil d'une pensée séparant esprit et matière, agent et artefact, qui conduit les archéologues à devoir choisir entre une approche matérialiste – leur travail concret relevant de l'étude d'objets matériels – et le «mentalisme» – auquel ils et elles aspirent pour donner une voix humaine à leur observation des vestiges (Bonnot 2014). Une telle réflexion demande également de dépasser l'idée d'une constitution mutuelle – les gens font les choses et les choses font les gens – qui reste centrée sur le supposé rapport primaire entre les humains et le monde. Un tel postulat ne réifie pas seulement la séparation humain/non-humain, mais simplifie également les dynamiques et interactions se déroulant entre ces entités, ainsi que les rôles et les qualités des choses (Olsen et al. 2012). Cette forme de pensée pourrait être surpassée en réévaluant la nature de la pratique archéologique qui a la particularité d'être un processus de co-émergence avec la matérialité du passé (ibid.). En effet, parce que les archéologues sont partie prenante du monde qu'ils et elles cherchent à comprendre et qu'ils et elles considèrent la pluralité des relations entre humains et choses, ces chercheur·euse·s seraient particulièrement bien placé·e·s pour dépasser le dilemme de la pensée dualiste. En y regardant de plus près, on se rend effectivement compte que les agentivités non-humaines – l'eau qui coule sur le mur en brique crue, les inte-

ractions entre atmosphère, température, sols, etc. – sont prises en considération depuis le milieu du 19^e siècle par les acteur·ice·s de la discipline.

2.4.2. Comment définir ce qui fait la valeur?

La question des valeurs du patrimoine est transversale à de nombreuses thématiques abordées dans cet ouvrage. Certainement parce que c'est sur la reconnaissance d'un ensemble de valeurs que repose le mécanisme – intime ou collectif – de la désignation puis de la conversion symbolique d'un bien matériel comme patrimoine. Toutefois, vouloir définir ce qui fait la valeur du patrimoine est une tâche audacieuse, autant du fait de la multiplicité des valeurs mobilisées que de leur relativité. La diversité des groupes d'acteur·rice·s pour lesquels un objet ou un site patrimonial revêt – ou non – une signification constitue de fait un enjeu conséquent.

La valeur des objets, des vestiges et des sites archéologiques a été régulièrement abordée, questionnée et discutée au cours des *Salons*. À travers ces échanges, il nous est apparu que les valeurs du patrimoine se définissent en catégories polarisées. On observe, d'une part, toutes sortes de notions «spécialisées» pour les définir: l'authenticité, l'intégrité, le caractère unique, ou encore l'état de conservation du bien patrimonial. Ajoutons ce qu'il serait possible de qualifier de qualité scientifique – c'est-à-dire la propension du bien patrimonial à délivrer des informations inédites ou rares sur le plan scientifique. Ces notions, ou les idées qui s'y rapportent, mobilisées par les participant·e·s – certes parfois en d'autres termes – sont également partagées par le monde scientifique. D'autre part, on observe l'évocation de caractéristiques ou de valeurs formées essentiellement à partir des ressentis et des émotions. Il s'agit principalement de l'esthétique du vestige, de ce qu'il matérialise pour les personnes qui le conservent – qu'il s'agisse de groupes de professionnel·le·s ou de la collectivité – c'est-à-dire ce qu'il représente en termes d'identité, de savoirs, de liens avec les générations passées, de souvenirs personnels, ou encore de pratiques de bien-être. En définitive, les caractéristiques attribuées au bien patrimonial sont intrinsèquement liées aux représentations, parfois politiques, parfois romantiques, de ce qu'est supposé apporter le passé à notre vie et à notre développement en tant qu'individu et société.

Définir les «valeurs patrimoniales», un chantier ouvert

La question des valeurs du patrimoine occupe les spécialistes depuis les débuts de la recherche archéologique et des entreprises de préservation des monuments historiques. En 1903 déjà, l'historien Aloïs Riegl proposait, dans son ouvrage *Le culte moderne des monuments, son essence, sa genèse* (1984, éd. originale 1903), trois valeurs qui permettent d'aborder les mécanismes sous-jacents à la patrimonialisation: la valeur historique, la valeur d'ancienneté et la valeur de remémoration intentionnelle. Ces trois valeurs reposent sur la valeur générale de remémoration, intentionnelle ou non, qui serait à la base de toute décision de conserver, de protéger, et de transmettre les biens patrimoniaux identifiés comme tels. L'identification du bien comme patrimoine est comprise comme se produisant à partir de ces trois valeurs (Riegl 1984; Rautenberg 2008; Dunning 2016). La valeur historique repose sur l'importance accordée à «l'état originel» du vestige, perçu comme une composante matérielle «témoin» d'une époque, d'une personne ou d'un fait. La valeur d'ancienneté relève de la prise de conscience du temps qui passe et de son impact sur l'état matériel d'un vestige, qui n'est donc plus «originel». Elle repose en partie sur l'émotion que suscite cette conscience et serait, selon Michel Rautenberg (2008), souvent mobilisée par les visiteur·euse·s ou par les membres d'associations locales porteuses de projets de valorisation et de protection. Enfin, la valeur de remémoration intentionnelle est celle qui prévaut lors de l'érection d'un monument commémoratif ou de la restauration d'un vestige historique que l'on souhaite figer dans un «état originel». À travers ses réflexions, Riegl identifie et met en évidence

un enjeu crucial qui aujourd'hui paraît presque banal: le patrimoine tiendrait «sa valeur du regard que les 'modernes' posent sur lui, et non pas d'une quelconque qualité ontologique» (Rautenberg 2008: 9). La conversion d'un ensemble matériel en patrimoine repose de fait sur des valeurs amenées à changer et dont l'octroi dépend entièrement de choix subjectifs.

Aujourd'hui, bon nombre des valeurs du patrimoine sont définies avec précision, adoptées et utilisées par les institutions, notamment internationales, telles que l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS) ou encore le Comité scientifique international sur la gestion du patrimoine archéologique (ICAHM). Ces organisations établissent des documents et des lignes directrices qui font référence à ces valeurs, par exemple pour expliciter la démarche et le contenu de l'inscription d'un bien patrimonial sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Dans ce contexte spécifique, ce sont principalement les valeurs d'authenticité et d'intégrité du bien qu'il est nécessaire de définir et de valider, ainsi que les attributs sur lesquels elles reposent. Ces définitions institutionnelles sont cependant régulièrement soumises à révision notamment du fait de leur mobilisation par des collectivités qui recourent à des ensembles de valeurs différents à travers le monde. Dans ce contexte, la convention de Faro sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (2005) qui «encourage à prendre conscience que l'importance du patrimoine culturel tient moins aux objets et aux lieux qu'aux significations et aux usages que les gens leur attachent

Par ailleurs, ces deux groupes de notions ne sont pas figés, ils peuvent être mobilisés simultanément et sont parfois imbriqués, les personnes sensibles à l'un l'étant également à l'autre. Par exemple, les archéologues qui auront plutôt tendance à estimer la valeur d'un monument ancien sur la base de notions spécialisées vont aussi être touché·e·s par la beauté d'un vestige, par le fait qu'il évoque des souvenirs d'instant ou de personnes chères, parce qu'on s'y sent bien, ou encore parce que ce vestige, puisqu'il investit le lieu d'une dimension temporelle large et d'une histoire reconnue, en augmente le capital culturel. Les non-spécialistes, dont les liens avec le patrimoine reposent surtout sur des relations intimes et personnelles (voir «Les expériences vernaculaires en lien à l'archéologie et aux sites»), seront également sensibles à l'intégrité d'un vestige, à son caractère authentique, à sa valeur scientifique. De toute évidence, la puissance symbolique des catégories spécialisées influence les conceptions plus profanes du patrimoine – on assimile volontiers les valeurs des personnes que l'on considère expertes et responsables de tel ou tel domaine d'action, en l'occurrence ici du travail de gestion du patrimoine matériel. Si les mécanismes précis de ces transferts nous échappent, nous proposons toutefois de mettre en évidence la porosité de ces catégories à travers les récits présentés.

Pour introduire les multiples valeurs mobilisées par les participant·e·s aux *Salons* lorsqu'il est question d'objets archéologiques et patrimoniaux, nous avons choisi deux extraits, particulièrement évocateurs des réflexions conduites autour de cette problématique:

«Malou – *Ce qu'on trouve [en archéologie] c'est quand même aussi quelque chose d'exceptionnel, ça a une rareté. Ça devient aussi précieux par cette dimension-là. Parce que s'il y avait des pierres comme celles-ci partout, ça n'aurait plus la même valeur. C'est le côté découverte aussi.*

Saadia – *Mais si on prend le tesson qu'a ramené Cédric, le tesson d'une assiette ou d'un verre. Il y en a des milliards. Mais, évidemment, il a une valeur parce que tu l'as trouvé sur un site, parce que tu penses qu'il est ancien, peut-être que tu as raison, peut-être... Ce n'est pas 100 % sûr, mais c'est probable qu'on puisse le distinguer. On peut savoir s'il est ancien. Mais c'est parce qu'il est ancien, donc l'unicité de la chose... je ne suis pas sûre.*

Malou – *L’ancienneté aussi oui... mais c’est une rareté du fait que ce soit plus ancien.*

Béatrice – *Je pense qu’il y a tout le côté émotionnel aussi, le côté où tu dis c’est peut-être un bol, une assiette ou quelque chose, on se dit mais quelqu’un l’a utilisé, il y a 2000 ans.*

Malou – *C’est cette capacité de survie de l’objet qui fait sa valeur»* (Genève).

«Christian – *Moi je dis juste, ce sont des choses qu’on n’a plus. Et l’archéologie c’est pareil. Par exemple une peinture rupestre, si on laisse venir 100 000 touristes par an, on dégrade tout, et elle n’existe plus, on ne peut plus communiquer là-dessus. Et puis une reconstitution ça peut permettre de montrer pratiquement la même chose pour des néophytes qui ne ressentent pas les énergies, qui ne sont pas attentifs vraiment, ça peut permettre de toucher du monde. Un enfant, si on le fait se promener et puis regarder les peintures néolithiques, que ce soit la vraie ou la fausse...*

Nathalie – *Est-ce qu’ils croient vraiment, est-ce qu’ils peuvent ressentir que c’est précieux en voyant quelque chose de faux?*

Edvina – *Est-ce que la préciosité vient du ressenti, presque corporel, ou est-ce que ça a du sens parce qu’on dit que c’est précieux? [...] Il y a aussi la préciosité personnelle»* (Neuchâtel).

Ces discussions rendent évidente la difficulté à mettre des mots ou des concepts pour catégoriser, expliciter, comprendre les valeurs assignées aux vestiges archéologiques. Les participant·e·s mobilisent simultanément les valeurs de rareté, de découverte, d’ancienneté, d’unicité, d’authenticité ainsi que l’accès à la matérialité, ou encore l’émotion et la trajectoire de l’objet. Au-delà du fait qu’il est évidemment intéressant d’embrasser ces réflexions enchevêtrées, spontanées, on en perçoit aussi la complexité: ce qui fait la valeur est à la fois débattu, négocié, affiné. Nous proposons d’aborder ces valeurs par catégories, créées à partir des données collectées et de faire ressortir, à travers ce panorama, les diverses formes de relations vernaculaires aux objets considérés comme «patrimoniaux».

et aux valeurs qu’ils représentent»¹ constitue un outil de réflexion bienvenu. D’autres démarches, notamment encouragées par l’ICAHM, visent l’intégration des populations autochtones dans la gestion du patrimoine archéologique. Elles se heurtent pourtant encore fréquemment à l’inertie des fonctionnements institutionnels étatiques et internationaux.

1 Conseil de l’Europe: <https://www.coe.int/fr/web/culture-and-heritage/faro-convention>, consulté le 24 mars 2021.

2.4.3. L'authenticité

«Mais c'est vrai que ce côté 'authentique' on y tient quand même je crois. L'humain y tient en général. 'L'authenticité', maintenant on l'utilise pour le marketing, un peu pour tout, non?»

(Aleksia, Lausanne)

Selon les participant·e·s aux *Salons*, l'authenticité est principalement associée à l'accessibilité aux matériaux d'origine du vestige, du monument, ou encore de l'œuvre d'art – il s'agirait en quelque sorte d'un équivalent à la valeur historique. De nombreuses discussions ont ainsi porté sur l'enrichissement procuré par le contact avec des vestiges véridiques et anciens, considérés comme authentiques, en comparaison avec des reconstitutions ou des faux (voir «L'envie de ne pas être trompé·e»):

«Tian – Donc avec cet objet [un silex amérindien apporté par quelqu'un], je vois cette retouche, je vois cette ancienne connaissance, la façon dont la technologie a été utilisée pour l'attacher, et, en même temps, je vois avec ces pièces, surtout celle-ci, qu'elle date comme d'hier. C'est tellement nouveau. Et je ne ressens rien. D'une certaine manière, parce que... je peux imaginer qu'elle est vieille, comme deux cents ans ou quelque chose comme ça, mais ce mystère de, 'elle est perdue et retrouvée', il manque ici pour moi, d'une certaine manière. Et ça pourrait tout aussi bien être du faux [...]. Et parce que ça a l'air si nouveau, je ne ressens rien.

Enquêtrice – Alors, à votre avis, il faut que ce soit vieux pour ressentir quelque chose?

Tian – Plutôt paraître vieux. Pour moi, il s'agit d'archéologie quand je sens, quand je vois, que ça a comme vécu une histoire, et que ça n'a pas l'air d'être fraîchement fabriqué. Et avec celui-ci, je vois qu'il ressemble à quelque chose de fabriqué récemment, ce qui pourrait être génial pour l'archéologie quand vous avez quelque chose comme ça, de si bien préservé, c'est si rare d'avoir cela, c'est vraiment génial parce que vous pouvez voir tellement plus, vous pouvez voir les détails, mais pour moi, ce qui est en fait un paradoxe, il a comme moins de valeur parce qu'il a l'air si neuf» (Bâle).

Au contact avec les «vrais» vestiges, plusieurs personnes mentionnent ressentir quelque chose de particulier et décrivent l'émotion vécue. Selon Marc-Antoine Kaeser (2011), il est commun d'accorder un statut d'exception aux œuvres du passé. Cependant, il a aussi été souligné que les faux pouvaient également provoquer une émotion positive, notamment si on ignore qu'il s'agit d'un faux ou si on se laisse prendre au jeu de la reconstitution: *«On peut se laisser convaincre même si on sait que c'est du faux. Il y a plein de tableaux qu'on regarde comme des vrais qui sont des faux. Est-ce que ça compte vraiment?»* (Christian, Neuchâtel). Un des corolaires de cette «authenticité» est qu'elle doterait les objets, même considérés comme «inutiles» et «affectés par le temps», d'une aptitude à stimuler l'imagination: *«Je rebondis également sur la question de l'authenticité parce que je trouvais assez fascinant d'avoir un objet qui ne sert à rien mais avec lequel je peux m'imaginer plein d'histoires»* (Quang, Lausanne).

Plusieurs personnes évoquent également le fait que l'esthétique n'est pas forcément gage d'authenticité, ce serait peut-être même le contraire. Un patrimoine authentique aurait subi l'épreuve du temps, il serait en partie détruit, fragilisé, abîmé. Le patrimoine qu'on souhaite voir, c'est celui qui rend tangible la valeur d'ancienneté:

«Quang – Il n'y a pas longtemps, j'ai été à la Nuit des musées dans le Palais de Rumine, et dans le musée de zoologie, je crois, il y avait pas mal de fossiles. J'étais avec ma femme et puis elle disait 'mais ça, c'est un vrai ou pas?' Et moi je disais 'je crois'. Et en fait, on l'a bien regardé et puis c'était un faux et puis ça nous avait un peu dérangé que ce soit un faux. J'aurais préféré voir le fossile à moitié détruit qu'un faux fossile. Et puis ça se voyait en fait dans la brillance, dans le matériau.

Aleksia – Et c'était écrit 'faux fossile'?

Quang – Oui. Je ne sais pas pourquoi on a cette curiosité en fait à voir des choses détruites. C'est peut-être cette question d'authenticité. C'est vraiment important pour le grand public» (Lausanne).

L'authenticité des objets semble associée au fait d'avoir eu une réelle existence dans l'histoire, d'avoir vécu et, contrairement aux répliques contemporaines, d'avoir été produits avec l'intention d'être utilisés et d'avoir servi: «Si

on refait un objet artificiellement, on n'arrivera jamais à quelque chose qui est complètement similaire à la réalité parce qu'il n'a pas autant souffert de l'âge» (Quang, Lausanne). La perception de l'authenticité en archéologie relève donc de la capacité à constater l'origine ancienne d'un artefact notamment par sa trajectoire à travers les temps et les signes d'usure qui en résultent. D'une part, le lien avec les créateurs ou créatrices de l'objet doit encore être perceptible notamment à travers la pensée qu'il a été utile et manipulé. De l'autre, l'existence historique, la mémoire présumée contenue dans l'objet, sa biographie, sont les éléments qui confèrent une forme d'aura à sa matérialité. Un régime d'authenticité est donc créé par la notion d'origine, par le vécu et l'importance de la temporalité, mais également par le lien avec le présent. Avec une conséquence qui peut paraître paradoxale: la reconnaissance de la distance temporelle permet simultanément son effacement, vraisemblablement par l'entremise de l'émotion⁴⁸. Dans le même ordre d'idées, les sites ou monuments les plus authentiques seraient ceux sur lesquels rien n'aurait été figé, là où il serait encore possible de voir le passage du temps et d'identifier les différentes périodes d'occupation, le cas échéant⁴⁹. En archéologie, il semble donc exister une tension entre l'authenticité et l'esthétique, la première étant manifestement très importante dans l'identification et la reconnaissance de la valeur d'une chose matérielle provenant du passé. Si l'esthétique joue un rôle certain dans l'appréciation des vestiges, ce serait alors en tant que valeur supplémentaire, dans le cas où la matérialité aura été préalablement reconnue comme «authentique».

L'expérience d'un site archéologique peut aussi s'avérer «inauthentique» du fait qu'il n'y a rien à observer (ou seulement des panneaux explicatifs), ou alors que les objets sont inaccessibles, car dans des vitrines, sur place ou dans

48 À partir des dires recueillis dans les *Salons*, il nous est difficile d'assurer que l'émotion soit le seul facteur à même d'atténuer le sentiment de distance temporelle. Cette question mériterait une recherche plus approfondie.

49 Cependant, dans le cas extraordinaire de Pompéi l'inverse a aussi été observé: les participant·e·s soulignent le fait que le site ait été figé dans le temps et racontent leur étonnement provoqué par l'apparente jeunesse des vestiges, ce qui contribue à les rendre «authentiques».

des musées plus ou moins proches. Les récits allant dans ce sens révèlent que l'accessibilité aux matériaux archéologiques dans leur contexte favoriserait la réceptivité. L'accès à la matérialité «originale» semble également être considéré par les participant·e·s comme essentiel pour pouvoir observer et analyser «d'authentiques matériaux» ce qui représenterait la seule manière de révéler des informations importantes, qui se transformeront en savoirs considérés comme véridiques. Plusieurs personnes thématisent dans ce sens l'importance de l'accès aux objets originaux:

«Sven – *Je serais bien pour avoir un tas de cailloux original et une reconstruction pour avoir un peu l'idée de comment c'était.*

Aleksia – *Ou en maquette à côté.*

Sven – *Ou bien même en vrai, reconstruit, avec peut-être d'autres matériaux. Mais ce qui m'intéresse c'est d'avoir les matériaux originaux pour voir les coups de burin qu'il y a eu dans le matériau, pour voir la précision qu'ils avaient ou les problèmes qu'ils rencontraient, ou la qualité de la pierre qu'ils sélectionnaient, à savoir, je suis très matériel. C'est vraiment le travail de l'époque [qui m'intéresse]» (Lausanne).*

«Je pense que le plus important, c'est qu'on préserve [l'objet], parce que les prochaines générations veulent aussi savoir comment il était. Et si c'est seulement transmis par écrit, alors ce n'est plus l'original. Elle sera déformée. L'histoire» (Rebecca, Bâle).

«Enquêtrice – *S'il disparaît on ne pourra plus le retrouver.*

Basile – *Et ça ne pourra pas être refait, en fait.*

Enquêtrice – *Bien qu'il y ait des personnes qui essaient de retrouver les techniques pour pouvoir reproduire ces objets dans le présent.*

Basile – *Oui, mais ce n'est pas la même chose que quand il a été construit dans son contexte historique, ce n'est pas le même but.*

Fabrice – *Je dirais que c'est vraiment l'information que porte l'objet qui est importante. Par exemple une pièce, on n'est jamais sûr si le facsimilé est fait avec les mêmes techniques, le même métal, s'il est conforme ou pas à la version d'origine. Ce sont les informations de l'époque que porte l'objet qui pour moi sont importantes» (Belfaux).*

On s'aperçoit qu'il y a une envie de comprendre les vestiges dans le détail de ce qui les rend à proprement parler archéologiques, par la perception des traces de l'action humaine sur le matériau «authentique». Du point de vue de Sven, l'accès à l'objet authentique garantirait une compréhension fine des modes de pensée des protagonistes du passé par l'entremise des traces sensibles et des messages qu'elles sont censées révéler: *«Si c'est un silex pour essayer de couper de la viande, si c'est une copie, à la limite ça ne me fait rien, si elle est relativement exacte. Après c'est clair que si c'est une pierre ou quelque chose qui a été gravé, et bien là il faut que ce soit un original, parce que c'est la manière dont c'est gravé qui est intéressante»* (Sven, Lausanne). On comprend aussi que cette matière «authentique» est envisagée comme un médium privilégié à même de livrer des informations sur le passé considérées comme objectives. Ainsi, la réflexion porte également sur l'accès à la matérialité comme moyen irrévocable de produire une version plus «réelle» de l'histoire. Pour les participant·e·s, qui soulignent l'impermanence des interprétations, les objets peuvent moins facilement être détournés que les sources écrites antiques et contemporaines. Dans ce contexte, assurer un accès à l'objet original sur le long terme serait capital pour éviter que le récit historique, forcément déformable, soit l'unique témoignage du passé.

Cependant, la quasi-absence dans ce contexte de questionnements relatifs au caractère forcément construit et sociohistoriquement situé des notions d'authenticité et d'originalité des objets doit être relevée. Si les critiques d'une approche positiviste des «cultures matérielles», perçues comme capables de livrer des informations déconnectées de tout contexte social, ont très tôt émergé du champ de l'anthropologie sociale, ces réflexions semblent être restées en grande partie l'apanage des spécialistes. Il serait intéressant d'analyser plus avant les modes de circulation des «valeurs patrimoniales» et notamment de questionner le rôle d'organismes internationaux comme l'UNESCO – qui basent le classement des sites sur la liste du patrimoine mondial principalement à partir des critères d'authenticité et d'intégrité des biens – dans la (re)production et la transmission de tels discours essentialisants sur les vestiges.

Enfin, il est intéressant de relever le corolaire entre l'importance du degré d'authenticité et l'intensité du lien émotionnel entretenu avec un objet ou un lieu. Plus on est attaché·e intimement ou émotionnellement à un objet, à un lieu, à un vestige, moins son authenticité – celle définie par des spécialistes – est nécessaire pour légitimer sa conservation, sa protection et surtout sa transmission. La relation semble primer sur les autres valeurs ou qualités attribuées à l'objet, notamment parce que celle-ci est forcément vécue de manière authentique: *«J'ai apporté cet objet. C'est à ma mère. Il vient d'une visite au Louvre, il y a 30 ans. C'est un scarabée, donc c'est une reconstitution bien évidemment. Et même si c'est une reconstitution, ma mère y tient beaucoup donc je vais essayer de ne pas le casser. Et du coup, je me demandais ce que c'était ce scarabée et puis l'écriture derrière. Je me demandais ce que ça signifiait et puis par la suite j'ai compris qu'il y a ce côté ésotérique qui se cache derrière et tout. Et puis je me suis dit c'est quand même assez fascinant»* (Eileen, Neuchâtel). Il est probable que l'attachement de la mère d'Eileen au faux scarabée soit fort et intime car cet objet matérialise le souvenir d'une visite de Paris. Eileen développera elle aussi une forme d'attachement à l'égard de cet objet qui semble reposer sur d'autres valeurs: un intérêt et une fascination pour le mystère qu'il incarne. De tels objets «inauthentiques» acquièrent donc leur importance du fait qu'ils font intimement partie du quotidien:

«Christian – On a tous des trucs faux chez nous. Par exemple chez mes parents il y avait une peinture de Rembrandt qui est un poster [rires]. Ils sont assez contents en fait, c'est vers les escaliers.

Nathalie – J'ai un Klimt à côté de mon lit» (Neuchâtel).

Ainsi, les pratiques des participant·e·s révèlent que la construction d'un régime d'authenticité n'est pas le privilège des spécialistes. Peu importe qui l'opère, il est évident que nous sommes toujours en présence d'une authenticité «fabriquée», comme le souligne Nathalie Heinich au sujet des objets d'art (1999). Ainsi, «un diagnostic d'authenticité est inséparable d'une attribution. Il n'y a pas d'œuvre authentique ou de faux en soi, mais seulement sous la condition d'une attribution déterminée» (Stephan 1991: 7). Selon Heinich, cette attribution «est l'acte qui, en reconnaissant l'authenticité (sur le plan

cognitif et descriptif), la produit (sur le plan performatif et normatif)» (Heinich 1999: 6). Dans ce processus de fabrication, l'authenticité ne dépend parfois plus principalement du lien entre un objet matériel et son origine mais peut aussi résulter d'une personne, d'un événement ou d'un sentiment (Heinich 1999), comme le démontrent par ailleurs les discours des participant·e·s.

2.4.4. Les dates, vers un éloignement cognitif de l'archéologie?

«C'est très gênant, en fait, pour moi, un fossile ou un dinosaure, ou un morceau de météorite, c'est tout de l'archéologie [rires]. J'ai beaucoup de confusion avec la chronologie, et puis ça, quand tu vas dans un musée, c'est essentiel.» (Emilie, Bâle)

Force est de constater que les personnes présentes aux *Salons* relèvent très rarement la datation ou la période archéologique de l'objet ou du site dont elles parlent, alors même que les repères chronologiques sont considérés comme étant à la base des dispositifs de mise en valeur. Les termes mobilisés pour pallier l'absence de repères chronologiques précis sont «très ancien», «vieux», datant de «milliers d'années», ou encore, tout simplement, on affirme ne pas connaître la date en ajoutant que cela n'a finalement que peu d'importance:

«J'ai amené un petit tesson que j'ai gardé de l'époque. Il n'a rien de spécial. Alors il est romain, il est byzantin, il est récent, il est vieux, je ne sais pas [rires]. C'est un souvenir d'il y a bien longtemps» (Cédric, Genève).

«Je ne sais pas de quand il date, ni ce que c'est. Mais alors pour moi c'est vraiment... si j'ai un objet qui quelque part évoque l'archéologie chez moi, c'est celui-là» (Saadia, Genève).

Les personnes s'attardent peu sur l'histoire ancienne des vestiges à moins que le mystère ou l'esthétique ne viennent stimuler leur imagination et produire alors une série d'hypothèses ou d'évocations quant aux usages ou aux situations passées relatives à cette matérialité: «[En parlant de l'objet apporté] je trouve qu'il est très beau, après c'est une question d'esthétique, je me dis qu'il a une histoire, qu'il y a des gens qui l'ont manipulé, qu'il y a des gens

qui l'ont fait, qu'il y a des gens qui ont eu l'idée de faire cette petite frise, si ça se trouve il a été fait il y a 50 ans, mais pour moi c'est un objet ancien qui a une histoire» (Xander, Sion). Comme l'histoire transmise par ces vestiges est loin d'être explicite, voire «au contraire implicite, discrète, jamais directement apparente», cette matérialité est réinvestie, au regard du présent, par une «remise en jeu» qui prend souvent la forme d'un récit personnel (Bonnot 2014: 60).

Souvent, ce sont les expériences intimes, contemporaines ou du passé proche, en lien à la matérialité et à la représentation de la temporalité des objets et des sites qui sont narrées:

«Pour moi, cet objet-là, je ne sais pas quand il a été fait. Ce que je sais c'est que... à l'heure actuelle, aujourd'hui, maintenant, depuis de nombreuses années, parce que je l'ai depuis de nombreuses années, il me plait» (Xander, Sion).

«Cet objet ici, je dirais que c'est le plus vieux, il est vieux de millions d'années, de peut-être quelques centaines d'années, peut-être aussi seulement de cinquante ans, qui sait. Et celui-ci n'est probablement pas si vieux. Je l'ai pêché dans le Rhin» (Tian, Bâle). Les expériences de la matérialité font voyager dans le temps. De tels déplacements à travers les temporalités et tout ce qu'ils permettent d'imaginer ou de se souvenir sont racontés de manière beaucoup plus approfondie que les faits se rapportant à l'histoire ancienne. Ce constat semble également valable pour le récit d'une archéologue présente lors des Salons⁵⁰: *«Ce sont des outils en pierre qui ont été ramassés dans un champ aux États-Unis en 1970 par un indigène iroquois qui habitait dans la région. [...] Je suis née aux États-Unis, alors en partant, il m'a dit: 'Je te donne une boîte avec des objets archéologiques que j'ai ramassés dans mon champ et comme ça, où que tu ailles, tu amènes avec toi, un petit peu d'Amérique'. Voilà, vous avez avec vous ici les traces d'objets, des pointes de flèches en silex ou en pierre, un racloir, qui sont faits en différents types de pierres,*

50 Cette archéologue a participé à plusieurs Salons essentiellement afin de nous accompagner dans notre travail de médiation.

qu'il a ramassé dans son champ, donc j'amène avec moi un souvenir de l'Amérique. Et de l'Amérique, en fait, celle qui est indigène, bien avant l'arrivée des différents colonisateurs. [...] Je n'ai jamais été chercher les détails, mais c'est certainement des objets indiens. C'est peut-être des objets néolithiques. C'était des indigènes qui habitaient là donc c'était probablement des Indiens. Quels Indiens, quelles tribus, ça je ne pourrai pas le dire» (Cindy, Lausanne). Il y a ainsi souvent deux histoires pour chaque site et objet, et pour chaque personne qui entre en lien avec eux, rendues accessibles par l'expérience de la matérialité: celle du passé lointain (peu connue donc souvent imaginée) et celle du passé proche et de l'actualité du vestige qui permet d'évoquer les souvenirs.

La perception d'un éloignement avec les discours de l'archéologie s'observe en particulier lorsque les vestiges sont figés dans le temps à travers une datation précise et une mise en exergue de leur historicité ancienne. Ce processus est souligné à plusieurs reprises comme concourant à une mise à distance cognitive: *«Pendant mes études [en sciences sociales], j'ai un peu, sans le vouloir, ou inconsciemment évité tous les cours d'archéologie qui étaient disponibles, et là j'essaie d'un peu réfléchir pourquoi [rires] [...] c'est vrai que je me disais, très à tort, en tout cas à l'époque, que c'est suffisamment loin de ma réalité, de la réalité sociale qu'on vit maintenant pour que ça ait réellement une influence»* (Edvina, Neuchâtel). Faire «revenir les vestiges au présent» grâce à des récits actualisés, car comprenant du vécu, participerait ainsi à une forme de réappropriation d'objets parfois considérés comme éloignés.

2.4.5. Le ressenti et la matérialité ou faire l'expérience sur le vif des vestiges du passé

«L'archéologie déjà c'est un domaine où on peut toucher, où on peut voir...» (Alix, Belfaux)

«Il faut l'avoir vécu, il faut avoir vécu des expériences dans la relation et dans l'interaction pour avoir un intérêt aussi.» (Julia, Sion)

La matérialité des vestiges et des objets archéologiques et leur accessibilité est un thème particulièrement important pour les participant-e-s (voir «L'(in)accessibilité des sites archéologiques»). Le sens du toucher a été maintes fois mentionné comme fondamental et l'expérience sensible et physique des vestiges est considérée comme permettant d'établir un lien puissant avec ceux-ci. Les témoignages relevant l'importance de la matérialité sont abondants et révèlent des relations intimes, empruntées d'émotions, vécues avec des objets et des lieux patrimoniaux.

Plusieurs personnes évoquent la monumentalité des vestiges et surtout le fait de pouvoir se mouvoir à l'intérieur d'un espace historique ou archéologique comme un élément essentiel leur permettant d'entrer en lien avec les êtres humains qui les ont habités: *«Ce qui m'a touchée, à Vaison la Romaine, c'est qu'on peut entrer dedans et on voit les rues, on voit les maisons. Pour moi ce qui me touche c'est quand on peut s'imaginer que les gens ont habité dedans et puis que c'est encore debout. C'est très étrange. Comme quand je rentre dans une église, je me dis 'mais toutes les personnes qui ont foulé ce sol', et ça c'est impressionnant. Donc un endroit qui est grand, pas juste une pièce. Dans lequel on peut se bouger. [...] Pas reconstitué, mais grand. C'est impressionnant»* (Julia, Sion). S'il est évident que la monumentalité stimule l'imagination, qui joue à son tour un rôle prépondérant dans l'établissement d'un lien avec les protagonistes du passé, ce qui touche est également le fait que ces espaces, vécus il y a des siècles ou des milliers d'années, puissent l'être par «nous» ou «moi»: *«J'aime imaginer que je suis à cette période-là. Et j'ai eu les mêmes émotions quand j'étais en Grèce, sur l'Acropole, où je*

m'imaginer... Le nom des rues aide aussi à ça [...]. Et je me disais: c'est là que discouraient Socrate et ses camarades. Ça fait partie en fait, d'être dans l'endroit où il y a les gens qui ont vécu il y a X milliers d'années, ou centaines. C'est de respirer cet air, qui pour moi est archéologique. Après, on a les objets, on a les constructions, et ça aide beaucoup à ressentir. Pas plus que les lieux, mais également. Pour moi ça établit un contact direct entre moi maintenant, en 2019, et puis ces années-là» (Saadia, Genève).

L'accès sensible à cette matérialité, qui résiste et traverse le temps, met en perspective la durée d'une vie humaine et le contexte sociohistorique dans lequel elle se déroule. Les repères réflexifs que deviennent les vestiges parviennent ainsi à faire voyager dans le temps, à établir un sentiment de filiation entre les humanités passées et futures, l'objet étant le témoin ultime de l'existence de réalités humaines si diverses et si semblables: «*Je pense que c'est parce que les gens, quand ils touchent, ils se sentent presque autant unique que la personne qui a fait cet objet, ça crée une émotion particulière, un peu de supériorité. C'est ce que je disais dans l'exemple avec les pyramides d'Égypte, quand on va dedans 'wouah' c'est quelque chose de supérieur [...]. Si on les voit de loin ou dans des vitrines, c'est banal, par contre si c'est nous qui sommes acteurs, tenir l'objet, se dire 'ah, peut-être que celui qui a construit ça, il a tenu la même chose que moi, à la même heure, à la même date, il y a tant d'années', ça nous fait un autre rapport avec l'objet. Et on a l'impression d'être acteur de la vie de cet objet qui aussi dans 100, 200, 300 ans sera touché par une autre personne qui se dira 'peut-être il y a 200 ans, une personne l'a touché' et puis c'était nous. Et c'est vrai que pour ça, le toucher c'est autant, voire plus important, que de le voir à travers une vitrine» (Eliane, Sion). Le toucher permettrait aussi de comprendre le changement du statut de l'objet entre le moment où il a été créé et le moment présent, et ainsi de réellement concevoir sa trajectoire: «*On se dit 'ah c'est marquant, ce sont des objets qui ont été utilisés il y a longtemps, et puis quelqu'un l'a touché avant moi, il a vraiment été utile'» (Adrienne, Lausanne). Si l'objet a bien eu une utilité pratique par le passé, son utilité est désormais surtout émotionnelle et réflexive. Aussi, bien que les spécialistes entretiennent également un tel rapport avec les objets, ceux-ci sont, pour elles et eux, par ail-**

leurs porteurs d'un potentiel scientifique qui génère d'autres pratiques, en particulier la recherche.

De nombreux objets sont régulièrement collectés, gardés, exposés, ou encore transmis par les participant-e-s. Ils sont différents des objets de musée, notamment parce qu'ils suscitent des émotions et peuvent être manipulés, touchés, et expérimentés à guise. On peut se demander, comme le fait Thierry Bonnot (2014), quelles sont les raisons de leur conservation et de leur exposition au sein d'un espace domestique. Un participant détaille ce lien particulier à de tels objets qui, au-delà de la relation individuelle et les formes d'appropriation qu'ils impliquent, sont selon lui structurants, agissent comme des repères, et permettent de construire sa subjectivité et son rapport au monde: *«Justement l'émotion et les ressentis face à un objet qu'on nous a offert, que vous avez trouvé, qui vous a touché, mais là aussi, autant pour les choses anciennes que pour les choses modernes. Une œuvre d'art elle vous parle ou elle ne vous parle pas. Pas uniquement dans l'expression quand vous êtes à un vernissage, mais il y a quelque chose qui vous touche aux tripes et peut-être qu'à votre voisin ou votre voisine pas du tout. Et ça c'est aussi quelque chose qui est riche dans notre vie, c'est de pouvoir avoir cette individualité face à des objets. Qui se passeront peut-être, qui ne se passeront pas, de génération en génération, ça peu importe. Mais ça nous permet de nous construire»* (Pascal, Grandson).

Ce besoin de proximité avec les objets met en tension une relation qui s'établirait dans un cadre institutionnel – au musée notamment, où l'objet s'étale au regard, mais est refusé à l'usage (Lefebvre 2000) – et dans un cadre intime – à la maison:

«Nick – Chez soi, je ne sais pas trop, si on ne peut pas entre guillemets le garder pour son petit musée personnel, mais après je trouve intéressant de pouvoir toucher en tout cas les pièces [exposées]. C'est ce qui est toujours frustrant dans les musées: il ne faut pas toucher. C'est vrai que c'est normal parce que sinon les pièces, elles n'aimeraient pas, mais de pouvoir manipuler, je trouve ça génial. Maintenant avec les musées plus modernes et plus interactifs, il y a des pièces qu'on peut toucher, c'est assez chouette. Mais, je ne sais pas, pouvoir toucher un crâne humain, un couteau en bois de cerf...

Une matérialité absente et la difficulté à s'imaginer le passé

L'archéologie, pour plusieurs participant·e·s, est aussi associée à des objets insolites, énigmatiques, qu'aucune référence connue est à même d'éclairer ou un site dont on ne voit finalement plus grand chose: «*Des fois, il n'y a plus rien, c'est l'imagination. Je me rappelle avoir vu il y a très longtemps à Troie, il y avait un guide qui s'appelait le guide bleu, il commentait tout l'historique, il y avait au moins des dizaines de pages qu'on nous a lues, en disant 'ici il y avait un temple, il a été démoli en telle année, là il y avait juste un caillou', la réponse de la personne c'était 'imaginez maintenant ce que serait cette guerre' et puis c'est tout, et puis ça faisait bizarre parce qu'il ne restait plus rien*» (Jacopo, Belfaux). Ce vide incontestable, rendu plus évident encore par les quelques restes perceptibles, peut être décevant. Il pose surtout un sacré défi à l'imagination. Certaines personnes trouvent cela plutôt positif et stimulant: «*[en parlant de Lascaux] moi je n'ai vu rien de rien. Je rêve de ces bêtes qui bougent à la lueur d'une bougie, voilà. Il me semble que ça fait rêver. Je ne les ai jamais vues en vrai. Ni les fausses, ni les vraies. Et puis, c'est toujours aussi génial, en tout cas les photos que j'ai vues*» (Valérie, Neuchâtel). D'autres admettent que c'est une réelle difficulté: «*S'il n'y a pas un lien justement avec un imaginaire, avec une histoire, avec quelque chose qu'on arrive à se représenter, peut-être qu'on n'arrive pas à connecter les objets à quelque chose qu'on arrive à comprendre tout simplement*» (Adrienne, Lausanne); «*Justement, [s'imaginer] le simple fait qu'il y avait autrefois quelque chose sous l'herbe, alors [ça] c'est déjà trop abstrait*» (Christa, Berne).

Un hiérarchie est parfois établie entre les sites où «l'on voit quelque chose» – et qui seraient par

Enquêtrice – *Qu'est-ce qui est intéressant dans le fait de pouvoir toucher?*

Eileen – *Ça rend plus vivant.*

Nick – *Ça rend tangible*» (Neuchâtel).

Le toucher serait non seulement un moyen de donner vie aux objets, mais également d'engager un réel intérêt pour les vestiges: «*À Tarquinia, quand je suis proche de ces murs et qu'il n'y a pas de verre devant, et que je peux encore faire ça [mouvement de toucher, rires] et qu'il y a ces fresques que tu peux toucher, alors c'est vraiment incroyable. [...] Quand c'est vraiment proche et que vous n'avez pas à regarder de loin, de derrière une vitrine. Au musée, cela m'intéresse en fait moins. À moins que ça ne soit particulièrement bien exposé [...]. Ou qu'on me raconte une histoire. Les lieux ne sont pas sans importance, je pense*» (Ramona, Berne).

Ce besoin de matérialité, une fois assouvi, constituerait une clé pour appréhender les sites archéologiques dans le réel de l'expérience; il formerait une base à partir de laquelle il serait possible de reconnaître et d'attribuer certaines valeurs, personnelles et collectives, et d'engager une réflexion quant à la protection et la sauvegarde du patrimoine, processus dans lequel les émotions jouent un rôle important et sont constitutives de l'attachement:

«*Denis – Quand on va avec les bateaux solaires, sur les stations lacustres, comme celle d'Évian... Jusqu'à ce qu'on m'ait montré qu'il y avait des alignements de pieux, il y en a trois pour faire une maison. C'était rare. Trois rangées de pieux, ça fait une maison. On arrive à leur montrer ça. Mais il n'y a pas seulement les gamins qui sont impressionnés, les adultes aussi ils le sont...*

Sonia – *Les adultes ils sont sidérés.*

Denis – *J'ai eu une fois des suisses-allemands qui étaient au grand hôtel à Yverdon, mais ils n'en pouvaient plus [dans le sens d'être très enthousiastes]. Des gens de notre âge qui étaient abasourdis: 'oui, j'ai entendu parler des lacustres, mais là je vois les choses'.*

Pascal – *C'est du concret.*

Denis – *C'est du concret.*

Pascal – *On peut toucher.*

José – *Et puis il ne faut pas grand-chose pour que ça devienne concret finalement. Il faut juste qu'on t'explique. Voilà, tu as trois rangées parallèles, une maison c'est ça. Ce n'est presque rien finalement.*

David – *Je pense qu'il y a besoin de quelque chose de tangible. C'est quelque chose que je peux toucher, que je peux voir, c'est du réel. Ça aide à construire quelque chose là-dessus. Sinon, c'est juste une idée. D'où l'importance de voir les choses, comme tu racontais pour les pilotis. Là, je les ai vus, ce n'est pas juste une histoire qu'on m'a racontée comme plein d'autres histoires» (Grandson).*

Dans cette même idée, une participante insiste sur l'importance, au sein du système éducatif, d'éveiller la sensibilité patrimoniale par l'entremise du toucher des objets, même si cela devait se faire au détriment de l'objet même: *«Je préconiserais également que dans la mesure du possible les enfants puissent, mais également que nous [adultes] puissions, tenir des objets dans la main. Si vous avez une tasse en porcelaine fine, vous devriez l'avoir une fois en main pour réaliser, 'wahou, quel genre d'objet est-ce par rapport à une tasse Ikea?'. Ce n'est que si vous pouvez distinguer les deux, lorsqu'ils sont l'un à côté de l'autre que vous pouvez apprendre. L'apprentissage haptique [par le toucher], c'est tellement important. Aujourd'hui encore plus qu'auparavant car les enfants sont beaucoup plus... cela se perd, et l'archéologie peut offrir une énorme quantité d'expériences, de connaissances haptiques à travers les objets. Et je dirais qu'il vaudrait même mieux avoir pris un objet dans les mains, l'avoir perdu, mais avoir développé une conscience pour la qualité, une sensibilité, même si la tasse se casse un jour pour ça» (Sophia, Berne).*

Par ailleurs, comme cela a été évoqué au sujet de l'authenticité, la matérialité permettrait également de questionner le récit, et inversement: *«Après il y a encore la dimension de l'histoire qui nous est véhiculée par les sources écrites et il y a ce que l'archéologie nous livre, qui a une matérialité, en tout cas une qualité physique, d'une manière ou d'une autre. Et je pense que c'est... On a besoin un peu des deux, du récit, plutôt livré par le texte et puis de la chose matérielle, où pour ainsi dire que ce récit arrive à s'incarner, à s'accrocher à quelque chose. Et à l'inverse, le fait qu'on trouve quelque chose, un objet, une pierre, un vestige d'un monastère ou que sais-je, nous pousse à*

conséquent plus emprunts d'historicité – et ceux où il faut faire preuve d'imagination: *«On a été découvrir un château et là il y avait une archéologue et [...] elle nous disait 'voilà les fondations, c'est comme ça', et puis on voyait, je me disais, 'il faut être géomètre, il faut être architecte!', c'est vrai, ça a une importance, mais ça avait beaucoup moins d'attrait que si on me disait 'demain tu vas à Delphes' et puis il y aurait toute l'histoire derrière, que de venir fouiller un château, enfin même pas un château, parce qu'un château pourquoi pas, mais je veux dire les fondations. Je me dis, l'archéologie j'aimerais la faire mais à un autre niveau, peut-être aux étages supérieurs [rires]» (Alicia, Belfaux); «J'étais une fois à Jéricho, où on a visuellement toutes les couches des civilisations, des siècles, je pense qu'il y a 5 000 ans d'histoire ou quelque chose comme ça, à Jéricho, qui est visible» (Abigail, Sion).*

D'autres participant·e·s thématisent le fait que c'est plus agréable de pouvoir se dispenser d'un travail imaginatif à fournir lors de la visite d'un site ou d'un musée – qui est souvent elle-même déjà considérée comme relevant d'un effort: *«J'ai une vision assez pessimiste des choses, dans le sens où moi-même je suis très intéressé par l'archéologie, mais je crois que je comprends pourquoi il n'y a pas beaucoup de gens qui ont l'air d'être touchés par ça. C'est parce que ça demande un travail quand même, un travail d'imagination. Il faut se mettre dans quelque chose. Ça demande de l'effort, ça demande de la créativité, et c'est vrai comme des fois on voit des petits bouts de flèche de l'ancien temps, ça ne paye pas de mine» (Gabriel, Sion); «J'avais beaucoup aimé l'idée d'être immergée dans le site, parce qu'on arrive là-bas, on y était, on s'y croit presque entre guillemets. Ça m'avait impressionnée par rapport à l'image que je me faisais de l'archéologie, qui était*

des fois un peu des petits objets, et quand tu les vois: est-ce que c'est une pierre? Est-ce que c'est quelque chose? Est-ce que ça a été travaillé par l'Homme? Souvent, j'ai un peu l'impression qu'on ne sait pas tellement ce que c'est, et donc un peu le gap [écart] de l'imaginaire de ce que j'ai entre les mains et puis de ce que c'est, de ce que ça a pu être, quelles sont les manières de faire avec cette chose-là, il y a beaucoup d'imaginaire pour combler toute cette histoire [rires]. Et puis du coup, à Herculanum et puis à Pompéi, j'avais l'impression qu'il y avait moins d'imaginaire en jeu, vu que c'était tellement présent, parce qu'il y a les murs, c'est une ville, et puis j'avais bien aimé être immergée et puis avoir... oui, moins d'imaginaire en jeu» (Edvina, Neuchâtel).

Enfin, certaines personnes relèvent l'importance du travail d'imagination en archéologie, pour les professionnel-le-s comme pour le public, sans pour autant spécifier qu'il s'agisse de quelque chose de particulièrement contraignant: *«Par exemple au Parc la Grange [Genève], en me baladant l'autre jour, ils te mettent un dessin, en disant 'voilà, là il y avait une villa romaine'. Et puis tu regardes, tu vois des arbres et la pelouse. Donc je trouve intéressant justement le travail qui est fait, où on réinterprète le passé. Et j'aime bien aussi, des fois quand on lit un texte d'histoire ou autre, on a l'impression que ce sont des recherches archéologiques qui ont pu prouver une théorie ou qui expliquent quelque chose. Donc je trouve assez fascinant comme un caillou ou un petit fragment d'objet peut donner tout un sens au passé»* (Agostin, Genève).

retrouver l'histoire et à essayer de la reconstruire et à chercher ailleurs dans l'écrit. Je pense qu'il y a une sorte de dialogue entre l'héritage matériel, physique et l'héritage écrit» (Pierre, Genève). Il existe donc de toute évidence un double besoin, celui de la matérialité et du récit, pour évoquer le passé puis l'intégrer au présent. Cette interaction entre matérialité et récit est souvent mise en évidence et, comme nous avons pu le voir au cours de ce chapitre, les relations personnelles aux objets sont généralement rendues explicites et portées par le récit. En parlant de l'objet qu'elle amène, une personne énonce ainsi: *«Comme j'ai compris que la discussion portait sur l'archéologie et le sens que ça fait pour les gens, et puis que je trouve que le sens ça passe plutôt par l'expérience de la réalité, du coup mon objet c'est un récit»* (Edvina, Neuchâtel).

2.4.6. Le parcours de vie des vestiges et des sites, un outil réflexif pour penser les valeurs

La vie des objets, mais aussi de certains monuments et sites, a été souvent évoquée au cours des *Salons*, comme si les participant-e-s gratifiaient ces choses matérielles d'une certaine forme de subjectivité leur faisant suivre un parcours spécifique. Ces biographies sont parfois connues, elles questionnent et alimentent les réflexions et sont même considérées comme quelque chose qui contribuerait à donner de la valeur.

À partir du parcours de vie d'un lieu, d'un paysage, c'est celui des objets et de la modification de leur statut au cours du temps qui est évoqué: *«Enfin je trouve important de comprendre ce qui s'est passé avant. [...] ça me fascine toujours de voir une barrière dans un endroit un peu improbable et puis tu te dis, un jour il y a quelqu'un qui est venu là et puis il a planté un clou. Et puis je m'imaginer cette personne en train de planter le clou et puis je trouve ça super passionnant en fait que chacun ait contribué. Et puis les choses sont éphémères, un jour ça devient des détritiques et il y a des gens qui trouvent ça super. Le détritique devient un objet de valeur. Des fois quand on va dans les musées, c'est assez étonnant que des petits cailloux juste alignés les uns à côté des autres, ça donne un effet assez impressionnant. Tout ça ce ne sont que des déchets, mais mis en scène»* (Quang, Lausanne). La présence humaine, ima-

ginée, autant que les cycles de vie des objets à travers le temps, dotent les vestiges d'une capacité à faire réfléchir sur les mécanismes qui les font devenir patrimoine.

Dans d'autres cas, ce sont des faits très précis, décrits et expliqués, qui laissent entrevoir une forme de réflexivité à propos des choix opérés sur la substance patrimoniale:

«Enquêtrice – Et quelle est l'importance pour vous, quand vous allez sur un site archéologique, de voir ce qui est authentique? Est-ce que vous préférez voir une reconstitution? Pour autant que ça puisse expliquer quelque chose? Enfin, quelle est l'importance de ce vrai?»

Damien – Quel vrai? Moi je pense que les choses ont beaucoup évolué au fil du temps. Elles ont elles-mêmes, déjà dans la période antique, connu tout un parcours de vie. Donc à ce moment-là, on peut montrer qu'elles ont été elles-mêmes une stratification de choses. Donc on laisse compréhensible le fait qu'elles aient été structurées. Notre stratégie, on prend peut-être le moment qui nous semble le plus emblématique. Une histoire me vient à l'esprit: celle d'une grande église en Allemagne qui était une église ottonienne ou romane [cathédrale Saint-Kilian à Wurtzbourg]. Et puis elle a été bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais, entre-temps, entre le Moyen Âge et la Seconde Guerre mondiale, elle a été transformée en église baroque. Je ne connais pas les dessous de la chose mais aujourd'hui, si vous y allez, vous avez une église ottonienne ou romane. Donc on a effacé, pour ainsi dire, on a fait le choix, au moment de la reconstruction, de nier ce qui était aussi une strate de l'existence de cette église, la phase baroque. Je ne sais pas au nom de quels critères ils l'ont fait. En fonction de la rareté? [...] Ou c'était l'état original? Donc peut-être tout ce côté-là plus précieux. Je ne sais pas exactement quelle était la logique. Mais, effectivement, je pense qu'on est, des fois, confronté à des choix. Dès lors qu'ils sont explicités, réfléchis, débattus entre experts, mais je pense aussi avec un public plus large, un choix peut être légitimé. Mais toujours, quand on fait un choix, on ouvre une porte et on en ferme d'autres» (Genève).

Il est également fait mention que ces «vies» sont parfois détruites ou disparaissent. Cette thématique de l'effacement a été abordée à de nombreux

ses reprises, peut-être aussi parce qu'elle est particulièrement sensible (voir «L'(il)légalité en archéologie»). À celle-ci se joint l'évocation puis le questionnement à l'égard des valeurs qui sous-tendent les pratiques de recherche et de conservation des spécialistes:

«Parce qu'on a parlé du fait que c'est l'argent qui régit le fait de maintenir ou non certains sites. L'argent ou le lieu dans lequel on trouve ces choses. Et moi j'aurais posé la question: pourquoi est-ce qu'on a un tel attachement en fait? Parce que par exemple, si on revient à Saint-Antoine [GE]: ce sont des tombes! [...] Pourquoi est-ce qu'on s'attache à ces tombes, en fait?» (Saadia, Genève)

«Je ne sais pas, mais les commerces du 13^e siècle à Grandson, est-ce qu'on a des traces? Est-ce qu'on s'y intéresse? Quel est notre rapport à l'historique? Alors là on peut dire que c'est très ancien, alors c'est très important. [...] Peut-être parce que c'est très vieux, on en fait tout un plat et puis pour des choses qui ont 300 ans [on dit] 'ce sont des métiers qui n'existent plus'. Parce que moi j'attache autant d'importance à des choses qui ont 300 ans, 500 ans, 1 000 ans ou 5 000 ans. C'est un bout de notre histoire dans tous les cas» (David, Grandson).

Comme le rendent évidents ces extraits, le processus de décision qui légitime la recherche puis la protection, la conservation et la restauration des vestiges archéologiques ainsi que les «valeurs» sur lesquelles il repose, fait l'objet d'un questionnement et d'une réflexion parfois critique. De par la curiosité exprimée, les participant·e·s témoignent d'une envie de pouvoir comprendre les mécanismes de ces choix, voire qu'ils fassent l'objet d'un débat citoyen. Si la conservation est parfois remise en question, souvent du fait que les critères et valeurs sur lesquels elle repose restent tus, toutes et tous n'envisagent cependant pas que ces matériaux puissent être détruits, ou finissent leur parcours à la déchetterie. À cet égard, le ré-enfouissement après étude ou le démantèlement scientifique de la substance patrimoniale sont des pratiques considérées comme particulièrement surprenantes, voire rédhibitoires:

«Olivia - La villa [romaine] d'Arconciel qui avait été découverte avant le projet immobilier, qu'on a pu visiter pendant quelques semaines, et puis après

qui a été ensevelie, moi je me disais, si ça avait été en France, jamais ça n'aurait disparu.

Enquêtrice – Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

Olivia – Parce qu'il y aurait déjà des panneaux à 20 km avant, 'site à visiter', ils en auraient fait quelque chose. [...] Moi je regrettais que cette villa disparaisse, dans la région il n'y avait pas grand-chose à ce moment-là. C'était une villa romaine. Il y a Avenches, d'accord, mais voilà il y avait peut-être quelque chose à dire» (Belfaux).

«C'est le fait de ce château éphémère, le fait de voir ça comme ça, ce château tout en bois, oui, c'est curieux. Déjà d'appeler un château quelque chose qui est tout en bois... C'était amusant de voir tout l'effort qui avait été fourni pour le mettre au jour et ensuite le recouvrir. C'est la première fois que j'étais confrontée à ça. [Sur la même thématique un peu plus tard]. Ce château devait être complètement recouvert à nouveau parce qu'il ne pouvait pas supporter de rester à l'air, ça coûte trop de le garder comme ça. Et donc c'est une œuvre à la fois éphémère et à la fois... Qui date de quatre siècles» (Saadia, Genève)

«Et puis sur la région d'Onnens, quand ils ont fait l'autoroute, là aussi. Entre Onnens et puis l'autoroute, ils ont recouvert avec un verger. Mais rails 2000, à Concise, je crois qu'ils étaient avec les bennes et puis 'au revoir, bonne nuit' (Pascal, Grandson)⁵¹.

Pour les participant·e·s, il est donc évident que la ou les valeur(s) qui président à la patrimonialisation des vestiges est une question de choix. Pour certaines personnes il est d'ailleurs très clair que les restaurations privilégient parfois une phase historique au détriment d'une autre et que cette démarche engendre l'élimination des traces des autres temps de vie du lieu. Ces vies multiples laissent des empreintes, en strates, et le choix est laissé aux «expert·e·s» de les montrer toutes ou d'en taire certaines, donc de définir le récit historique. Si certaines pratiques sont comprises sous l'angle de la logique (enfouissement pour manque de moyens, par exemple), elles

51 Concise est un site qui a été particulièrement bien fouillé. Pascal évoque peut-être ici la rapidité avec laquelle la fouille s'est passée dans son souvenir et le fait qu'il ne reste plus rien à voir après la mise au jour des vestiges.

n'en paraissent pas moins déconcertantes. Les vestiges sont donc envisagés comme résultant d'un continuum passé-présent et, bien qu'ils aient traversé les siècles ou les millénaires pour nous parvenir, ils ont la particularité de faire sens et d'être traités dans le présent. Ils reflètent ainsi en miroir les opinions et les choix des groupes humains contemporains qui scelleront le sort de ces traces matérielles. Si les parcours de vie des objets et des sites rendent évident la subjectivité des choix pour les participant·e·s, une curiosité profane entoure les mécanismes sous-jacents de ces pratiques qui mériteraient d'être explicitées.

2.4.7. Les liens mémoriels intimes avec les générations passées, actuelles et à venir

Aux yeux des participant·e·s, la préservation des vestiges matériels est importante non seulement pour créer ou maintenir des liens avec le passé au sens large, mais plus précisément avec les générations passées, avec les acteur·rice·s du passé :

«Quand on commence à se poser les questions, qu'on regarde des documentaires, qu'on nous montre des vieux poignards, des vieilles choses et qu'on se dit qu'il y a des gens justement comme nous qui les ont faits et qu'après ils rentrent à la maison et ils vont manger [...]. C'est passionnant de penser qu'on aurait pu être là-bas et qu'on aurait fait exactement la même chose» (Eliane, Sion).

«Thierry – [en parlant d'un cirque romain] tu te positionnes à un endroit précis, et puis vous pouvez être où vous voulez, à gauche, à droite, en face, vous en avez plein les oreilles. Fabuleux. Et ça je trouve que ce sont des moments qui vous prennent carrément aux tripes.

Enquêtrice – C'est quoi qui est touchant dans ce moment-là, c'est le fait qu'il y avait un tel savoir-faire?

Thierry – Oui, un savoir-faire, et puis on a l'impression de revivre quelque chose de fantastique. Et puis d'entendre chanter ces gens, tu t'imagines aussi voir une pièce jouée à cet endroit-là, il y a 2000 ans, où tu es carrément avec les acteurs. Tu as l'impression de pouvoir leur toucher la main. C'est génial» (Sion).

Pour certaines personnes, la création et le maintien du lien avec les acteur·rice·s du passé constitue une démarche essentielle, notamment dans le contexte d'un travail mémoriel. Certains types de matérialités, tel le tissu urbain, apparaissent comme particulièrement propices à établir des ponts intergénérationnels et participent ainsi au maintien du lien entre les habitant·e·s d'un lieu à travers le temps:

«Oleg – Je suis allé au Japon il y a quelques années et puis j'ai visité Hiroshima. Il ne reste plus beaucoup de bâtiments, pour une raison évidente, mais aussi parce que même s'il y avait pas mal de ruines encore après l'explosion, elles ont été rasées pour la plupart. Au début, ils laissaient [les ruines] un peu parce qu'ils voulaient éviter de toucher, mais au fur et à mesure des années qui passaient et leur permettaient de construire, ils ont démoli. Je ne me souviens plus des chiffres exactement mais au moins 80 % des ruines qui restaient. Et puis c'est seulement assez tard qu'ils se sont dit 'mais en fait, on est en train de perdre notre histoire, on peut se permettre de garder certains bâtiments', et c'est à ce moment-là qu'ils ont fait des efforts. Le dôme, qui était une école ou quelque chose qui était juste à côté du site d'explosion, et qui a réussi en partie à survivre parce qu'il était juste en dessous, c'est un des trois ou quatre bâtiments vraiment qui est en bon état et qui leur reste. Je crois qu'il y avait un des murs qui était tombé et puis ils se sont dit 'on va perdre tout notre lien avec le Hiroshima d'avant, si on ne fait pas quelque chose maintenant'. Il y a eu une prise de conscience à ce moment-là, c'était assez tard, quand même 20 ans après l'explosion, quelque chose comme ça, qu'ils allaient perdre le lien avec ce qu'il y avait avant s'ils ne se mettaient pas à agir pour le protéger, [donc] qu'il y avait un lien avec avant à garder, effectivement ce n'est pas forcément une période, c'est plutôt une réflexion sociétale.

Laelien – J'aime beaucoup le terme de lien, c'est vraiment ça, garder un lien avec les ancêtres, le passé, ce qu'on perçoit comme nos ancêtres» (Belfaux).

Créer ce lien, l'entretenir et le transmettre est un rôle qui reviendrait à la collectivité – les participant·e·s affirment en effet ressentir et s'appropriier les sites par et pour eux·elles-mêmes – ainsi qu'aux archéologues. Contextualiser les savoirs, notamment avec des référents contemporains, favoriserait cette mise en lien: *«Si la personne qui est interpellée par un phénomène archéo-*

logique ne voit pas un lien qu'elle peut faire soit avec sa propre histoire, soit avec quelque chose qu'elle connaît ... L'humain a besoin de référents, si il n'y voit pas un référent, et bien il ne va rien comprendre, ça va lui passer par-dessus. [...] Vous [les archéologues] devez trouver ce lien pour pouvoir le communiquer, pour que les gens comprennent ce pourquoi vous le faites et puis quelle incidence ça a pour eux» (Jacopo, Belfaux).

Les objets amenés lors des Salons rendent explicites ces liens, non seulement entre l'humain et l'objet mais aussi entre les humains à travers le temps. L'évocation d'un objet permet ainsi de retracer une partie d'une histoire personnelle. Il devient support d'un récit intime qui en appelle un autre, le récit historique, et forme ainsi un jalon essentiel à la connaissance d'une origine commune:

«J'ai amené une réplique des parchemins de la Mer Morte. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas, ce sont des restes d'anciens parchemins du 1^{er} siècle avant et du 3^e siècle après J.-C. qu'on a retrouvé dans des grottes près de la Mer Morte et qui représentent, sauf erreur, les deuxièmes plus vieux exemples de traces bibliques qu'on connaisse pour l'instant. Mon histoire de famille est liée au judaïsme et, du coup, il y a quand même pour moi un certain lien historique, plus historique qu'un lieu, à voir d'où je viens et puis à connaître l'histoire de ma famille et puis la tradition derrière que l'on a, c'est pour ça que j'ai pris cet objet. [...] C'est lié à ma mère et puis on n'a plus trop d'histoire en soi, par la famille, parce que... Mes grands-parents ont dû fuir l'Europe de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale, et il y a un bon bout de la tradition qui s'est perdue à ce moment-là. Du coup, j'ai fait un peu des cours à la synagogue de Fribourg pour connaître l'histoire du... Et c'est comme ça que j'ai su l'histoire et puis après par mes propres recherches sur internet» (Oleg, Belfaux).

D'autres objets évoquent des liens forts avec un membre de la famille en particulier:

«J'ai un objet mais il était trop lourd, je ne l'ai pas pris. Il est chez moi. Je le déménage depuis ... je ne sais pas, j'avais quoi ... J'ai 47 ans, c'est mon frère qui me l'a offert, c'est lui qui l'a trouvé. Je devais avoir 21 ans. Ça veut dire que ça fait un moment que je me le trimbale. En fait, comme j'ai toujours habité

des grands appartements, ça tient mes portes. [...] C'est une pierre d'Haute-rive que mon frère a trouvée sur un site à l'époque, mais je ne sais pas si je dois vraiment le dire, c'est peut-être interdit où il l'a trouvée» (Nathalie, Neuchâtel).

«Noah – Mon souvenir je ne l'ai pas pris avec moi parce qu'il n'était pas pratique mais c'est une tuile en terre cuite, il me semble, que mon grand-oncle a trouvé en faisant des fouilles amateur dans une forêt au nord de Luxembourg [...] donc j'avais participé aussi et puis on avait découvert deux trois trucs. [...] ça doit faire 22 ans que je l'ai.

[...]

Enquêtrice [En revenant sur la conversation de la tuile de Noah] – Et pour toi, il y a aussi un attachement avec un territoire ou pas forcément?

Noah – Non, c'est vraiment plus sentimental, par rapport à ma famille, c'est une personne de ma famille que je vois très rarement, donc c'est un souvenir par rapport à lui» (Lausanne).

«Pierre – Comme un objet archéologique, il est venu sans son histoire.

Enquêtrice – Donc sans son histoire, ça veut dire qu'on doit lui donner une histoire une fois qu'on l'a entre les mains? Vous avez fait des recherches?

Pierre – Pas du tout alors, parce que moi-même, ça m'était un monde un peu étranger, ces choses et elles ne m'ont, dans le fond, pas plus intéressé que ça. Et puis en même temps on les a quand même gardées. Mais presque plus en souvenir du grand-père que comme témoins de la culture antique.

Enquêtrice – Ce sont des objets archéologiques mais aussi des liens avec la famille, avec des proches.

Pierre – Oui, d'autant plus que ça vient de mon père. Je ne l'ai jamais connu, il est décédé avant ma naissance» (Genève).

«Comme objet, j'ai amené une petite boîte dans laquelle j'ai gardé ce qui me reste en fait d'un cadeau que m'avait fait mon père quand j'étais tout petit. C'était un petit sifflet d'oiseau en terre cuite. Je ne sais plus d'où ça vient, d'Amérique du Sud, peut-être du Pérou ou quelque chose comme ça. Il m'avait ramené ça d'un de ses voyages. Ce n'est pas du tout une vraie pièce archéologique, c'est un de ces trucs qu'on vend aux touristes. Mais chez moi, j'aime bien les cabinets de curiosités, alors j'ai plein de choses qui traînent un peu

partout. Depuis que je suis tout petit, je l'ai cassé juste 14 fois ce machin et à chaque fois j'essaie de le recoller, comme un bon archéologue. Mais bon, il ne reste plus beaucoup de pièces maintenant. Alors je l'ai mis dans une petite boîte, pour faire un peu musée» (Nick, Neuchâtel).

«Les lampes je sais à quoi elles servaient et ce que c'était. Et justement, c'est là où il y a vraiment le lien entre avant et maintenant. En fait, ces lampes étaient probablement faites il y a 50 ans, puisque ces pièces datent certainement d'il y a 50 ans. Elles étaient faites il y a 100 ans, 4000 ans, on a toujours fait ces petites lampes de cette manière. Donc quelque part elles sont totalement symboliques de notre passé. Pour moi, Suissesse d'origine d'Iran, tout comme à peu près tous les gens qui ont vécu dans ces pays-là, les lampes à huile, ça a été une nécessité pour les humains» (Saadia, Genève).

Au-delà de la multiplicité de leurs vécus – une tuile pour une toiture, un trophée de fouilles amateur, un cadeau, un «lien portatif» avec un membre de la famille – ces objets expriment une attache avec une personne absente comme ils pourraient faire référence également à des lieux ou à des moments passés. Les objets utilitaires rappellent également notre condition humaine et nos besoins fondamentaux, qui restent les mêmes à travers le temps – se nourrir, se loger, s'éclairer, prendre soin de son corps. Le dernier extrait souligne justement que les objets familiers sont à même de créer ces liens à travers le temps et entre les humains.

2.4.8. L'esthétique

L'esthétique joue un rôle prépondérant pour les non-spécialistes dans l'appréciation d'un objet comme étant patrimonial. Néanmoins, pour cela, la reconnaissance patrimoniale doit déjà avoir été performée par les spécialistes à travers d'autres valeurs (l'authenticité, notamment). L'esthétique serait en quelque sorte une plus-value, par ailleurs aussi estimée par les professionnels. Il semblerait que l'appréciation d'un ensemble, ou d'un objet, soit d'autant plus remarquable que la capacité d'éloquence des vestiges par eux-mêmes, notamment du fait de leur beauté, est importante:

«Je trouve – nous voilà arrivées à l'archéologie – que de très nombreux objets archéologiques sont d'une incroyable beauté [plusieurs personnes

acquiescent]. Donc, à la fois quand je regarde la Vénus de Willensdorf, comme une de ces choses, comme n'importe quoi d'autre, les bagues, tous ces bijoux de, je ne sais pas, l'âge du fer, c'est génial! C'est incroyable la beauté que nos ancêtres avaient déjà produite. Et combien cette sensibilité esthétique est semblable à celle d'aujourd'hui [plusieurs personnes acquiescent]. Cela me fascine» (Sophia, Berne).

L'esthétique permet une entrée en contact aisée avec l'archéologie. De fait, c'est souvent sans être accompagné·e·s de spécialistes que nous côtoyons les vestiges. C'est dans ce contexte que la valeur esthétique est la plus à même de toucher des personnes non-averties. Quelque chose qui fascine également est le fait que cette «beauté» serait restée inchangée à travers les générations puisque ce qui a été produit il y a 2 000 ou 15 000 ans plaît encore souvent aujourd'hui. Certaines figurations d'art pariétal sont d'ailleurs considérées comme étant d'une «*incroyable modernité*». L'approche par l'esthétique, si elle peut aussi être critiquée par les spécialistes puisqu'elle essentialise et ahistorise les cultures archéologiques, constitue également une porte d'entrée pour questionner le rapport au passé, notamment l'idée d'un développement linéaire des sociétés, conception fortement ancrée dans la pensée moderne (voir «Les rôles réflexifs de l'archéologie»).

Enfin, selon plusieurs participant·e·s l'esthétique joue un rôle important lors de la mise en scène des vestiges:

«Enquêtrice – Encore une question par rapport aux objets, par exemple, toi [à Quang] tu avais une pierre que tu as prise sur un site [rises], qu'est-ce qui fait que c'est un objet que tu t'es un peu approprié aussi, qu'est-ce qui fait la différence entre ce type d'objet et le type d'objet que tu peux voir dans les musées?

Quang – C'est qu'il m'appartient, j'ai l'impression que je le possède [rises]. Ce que je trouvais rigolo c'est que c'est une vulgaire pierre, mais je voulais en faire quelque chose d'un peu décoratif, enfin d'esthétique, et je trouve que dans les musées, c'est ça qui m'intéresse aussi, ce n'est même pas de savoir ce qu'ils en faisaient, le processus, mais aussi la scénographie qu'on peut faire avec ce genre d'objets. Je trouve ça assez décoratif en fait. Je trouve super beau d'isoler un objet qui est quelconque, ça fait un peu penser au pissoir de

L'esthétique au Musée du quai Branly

L'exposition permanente du Musée du quai Branly-Jacques Chirac présente de nombreux objets ethnographiques particulièrement «esthétiques». Bien que cette exposition soit considérablement appréciée des visiteur·euse·s, le dispositif et ses contenus ont été questionnés au sein de la communauté des anthropologues et muséologues, qui identifient notamment des impasses culturalistes et colonialistes à ce projet (Debary et Roustan 2012). Le public apprécie dans ce musée la beauté des objets, l'ambiance et l'impression de voyage, de découverte, que rend possible la scénographie – due en partie à la perte dans l'espace et au faible éclairage. L'expérience se rapproche plus de la flânerie que d'une transmission de connaissances, cette dernière étant limitée par le déficit d'informations au sujet des objets exposés qui présente simultanément l'avantage de stimuler l'imagination et de provoquer l'émotion: si «la compréhension des objets demeure partielle [...], la proximité émotionnelle est forte» (Debary et Roustan 2012: 41). De fait, la désorientation des visiteur·euse·s n'est pas que spatiale, mais aussi cognitive. Ainsi, ils et elles souhaiteraient que la différence soit plus explicite entre les objets présentés à prétention esthétique et ceux qui sont représentatifs du quotidien des civilisations dont il est question. Les frontières entre diverses catégories d'objets – objets d'art ou usuels, d'artisanat, objets archéologiques, productions contemporaines – sont brouillées par le musée, institution qui se donne généralement pour objectif d'inventorier et de classer les collections et de les rendre intelligibles aux publics. L'étude de la réception de l'exposition permanente du Musée du quai Branly proposée par Octave Debary et Mélanie Roustan montre bien l'ambiguïté d'un dispositif

Duchamp. C'était des objets du quotidien mais que tu mets en scène, et puis en fait il est super beau. Mais il est encore plus beau s'il a un vécu derrière. Ça [en montrant sa pierre] ce n'est pas le meilleur truc que j'ai trouvé, mais pour l'instant je commence avec ça» (Lausanne).

Une rhétorique similaire a été recueillie au Salon de Berne au sujet de la mise en scène des objets dans les musées, notamment la Vénus de Willendorf (voir «Les musées: entre ennui des collections et lieu où il fait bon être»). L'échange ci-dessus montre que l'on s'approprie plus aisément des objets considérés comme agréables sur le plan esthétique, ce que souligne une autre participante en parlant de son objet, un élément architectural en pierre trouvé par son frère à proximité d'une bâtisse historique: *«Alors à la base je pense que je l'ai gardé parce que j'aime son côté esthétique, comme j'ai quand même l'œil aiguisé par rapport à ça, j'aime les trucs qui sont jolis. J'ai besoin de voir quelque chose de joli, qui me plaît [...]. Elle me plaît. Je pense que je ne la jetterai jamais»* (Nathalie, Neuchâtel). Par ailleurs, si l'esthétique confère un statut d'exception aux objets, l'inverse est aussi avéré: le simple fait de posséder un objet, de se sentir lié à lui, pourrait être une condition pour lui conférer une valeur esthétique.

D'autres personnes mentionnent spécifiquement l'apport de l'esthétique dans le processus qui les conduit à apprécier l'archéologie et certains types d'objets ou de vestiges:

«Julia – Ce qui me touche le plus, ce n'est pas de connaître la valeur des objets ou leur histoire, par contre j'aime bien avoir des objets comme ça qui viennent d'avant [elle évoque son objet qui vient de Birmanie et dont elle pense qu'il était utilisé pour écraser l'opium ou le tabac], je ne sais pas qu'en faire. [...] [En parlant d'un autre objet amené] et ça c'est tout à fait actuel, ça vient du Québec et ce qui me touche c'est le parallèle avec ce qu'on a déjà fait, et ce qui se fait encore actuellement.

Enquêtrice – Il y a une forme de continuité en fait entre les dessins faits dans le passé et les dessins actuels.

Eliane – Et puis là ce sont des dessins faits par des êtres humains, donc on va faire ce qui nous vient à l'esprit automatiquement, ce qui nous entoure [...], donc je pense que même dans 1 000 ans, ça sera un peu les mêmes repré-

sentations qu'actuellement, ou il y a 2000 ans en arrière, sous différentes formes.

Xander – Là c'est drôle parce qu'on parle d'esthétique, on ne parle pas de chariots, de voitures, d'outils» (Sion).

On le voit, l'esthétique est considérée comme une valeur qui transcende le temps et l'espace. Selon cette perspective, dont il ne faut pas perdre de vue la dimension essentialisante, elle serait appréciée et appréciable par l'ensemble de l'humanité. C'est une valeur qui permet une appropriation aisée de l'archéologie et de ses vestiges parce que simple, mobilisant à la fois le sens de la vue, des référents cognitifs communs et les émotions. S'il est clair que cette porte d'entrée à l'archéologie constitue un élément favorable pour la médiation, c'est une composante à mettre en perspective avec d'autres aspects (la technique, la temporalité, les organisations sociales) afin de ne pas enfermer l'archéologie dans une simple monstration d'objets d'art, d'architecture et d'artisanat décontextualisés de leur historicité et de leurs usages sociaux (Debary et Roustan 2012).

2.4.9. Par-delà la pensée dualiste en archéologie

Ce chapitre consacré aux objets et aux valeurs qui émanent des relations entre entités non-humaines et entités humaines propose un survol d'un champ de recherche particulièrement fécond, à l'interface entre archéologie et anthropologie: celui des relations humaines aux choses. En partant essentiellement des récits des participant·e·s au sujet des objets amenés, il nous a été possible de proposer une réflexion sur les valeurs mobilisées ou questionnées par les personnes au sujet de l'objet patrimonial – l'authenticité, l'ancienneté et l'esthétique. Les éléments constitutifs de ces valeurs, ou ce qui permet d'y réfléchir, soit l'expérience sensible de la matérialité ou son absence, les liens mémoriels intergénérationnels, ou encore les parcours de vie des vestiges ont également pu être présentés.

Les témoignages ont ainsi mis en évidence les formes de sociabilité qui se construisent autour et avec l'objet. Pour certaines personnes, les objets possèdent des qualités intrinsèques du fait qu'ils détiennent et révèlent des informations. Cette posture qui souligne l'agentivité des choses élude la

et d'un concept fondé sur l'esthétique des objets: attirant certes, invitant au voyage, à l'exploration, aux émotions sans doute, mais également déstabilisant et parfois frustrant du point de vue intellectuel. De toute évidence, le Musée du quai Branly propose des activités de médiation qui contextualisent les objets exposés et c'est bien là que se déroule la transmission des connaissances. Cependant, elles ne sont de loin pas expérimentées par une majorité de visiteur·euse·s. Ces personnes sortiront avec l'impression que l'exposition leur aura plu, sans toutefois être en mesure de dire ce qu'elle leur aura apporté, au-delà des sensations et des images de la foule d'objets admirés.

question du regard contemporain posé sur eux. Les objets ont aussi été définis comme étant à même de produire des émotions, d'engager l'intérêt, de stimuler la réflexivité et la mise en lien avec d'autres humanités. D'autres personnes relèvent justement l'impact de la pensée contemporaine sur la trajectoire de ces entités matérielles. Quelques-un·e·s souhaiteraient même participer à la définition des mécanismes qui sous-tendent les choix opérés sur le patrimoine. De fait, ces discours, qui peuvent paraître antagoniques, ont en commun de révéler, par des angles différents, les interactions entre les choses et les humains ainsi que la perméabilité des catégories sujet/objet ou symbolique/matériel, au-delà des cercles de spécialistes. Cette perméabilité est également mise en évidence par le besoin simultané de matérialité, qui semble être une condition importante pour établir un lien avec les vestiges, et celui d'immatérialité, qui se manifeste à travers le fait de «ressentir» quelque chose sur les lieux que ce soit à un niveau «ésotérique» ou alors sur un plan plus rationnel, comme par exemple celui de ressentir le privilège de pouvoir arpenter un site ou toucher un objet.

Par ailleurs, la mise en évidence des parcours de vie des vestiges permet de prendre conscience que les valeurs qui leur sont attribuées sont construites et impermanentes, formant ainsi un formidable outil réflexif. En effet, c'est à partir de la reconnaissance de ces trajectoires – de la valeur historique d'Aloïs Riegl (1903) – qu'il est possible de penser les valeurs ou de prendre la mesure de leur existence et de leur élaboration.

Enfin, ces valeurs et processus – la construction d'un régime d'authenticité, le fait de faire l'expérience physique, sensible, de la matérialité du passé, la conscience de la trajectoire des objets à travers le temps et les sociétés humaines, la mise en relation avec d'autres humanités, et les émotions procurées par l'esthétique d'un vestige – sont autant de pistes à explorer pour essayer de transposer les liens multiples créés avec le patrimoine archéologique intime, proche, aux objets «inconnus» ou plus lointains, comme ceux des musées, par exemple.

2.5. Les rôles réflexifs de l'archéologie

*«À mon avis, l'archéologie permet d'être beaucoup plus ouvert à l'altérité dans le passé, je pense que ça ouvre l'esprit par rapport à l'altérité aujourd'hui, donc ça peut créer du dialogue temporel et culturel.»
(Enquêtrice, Sion)*

Les *Salons archéologiques* ont mis en évidence le potentiel réflexif de l'archéologie, tant pour les archéologues que pour les autres participant·e·s. Nombre d'archéologues se sont déjà questionné·e·s sur ce potentiel, qui va au-delà des définitions pratiques de la discipline et de la méthode pour interroger ses buts et ses rôles. Djindjian (2010) explore les nouvelles formes de l'archéologie contemporaine et attribue à la discipline un vaste programme social: en plus d'une fonction de recherche et de transmission, l'archéologie aurait parallèlement un rôle à jouer dans la gouvernance et l'attitude sociétale face aux événements d'actualité, un rôle préventif et de conseil inspiré des «erreurs» du passé, ainsi qu'un rôle de recensement et de conservation de la diversité culturelle (langues, folklore, traditions alimentaires, agriculture, artisanat). Enfin, elle apporterait à la connaissance de l'humain dans ses différents possibles en posant la question, en toile de fond: aurions-nous pu être autrement (ibid.)?

Le terme et la démarche de *réflexivité* sont intégrés à la pratique des sciences humaines et sociales, en particulier en socioanthropologie, dès les années 1980. Ce terme reste longtemps cantonné au champ de l'anthropologie où il est présenté comme une vertu propre à la discipline plutôt que comme une compétence pouvant être cultivée par toutes et tous (Thoreau et Despret 2014). Thoreau et Despret ajoutent que «ceci a pour conséquence qu'il revient aux sciences sociales de veiller à sa promotion, voire d'en être l'arbitre, ce qui aboutit, en somme, à instaurer une division du travail spécialisée, y compris du travail moral» (Thoreau et Despret 2014: 393). Les anthropologues seraient ainsi les personnes considérées comme à même de promouvoir cette soi-disant vertu – définie de manière essentiellement cognitive, individuelle et rationnelle dans ce contexte – et maîtriseraient, par leur for-

mation, les rouages de sa pratique. Ces dernières années, son usage semble se répandre à d'autres domaines, aux musées notamment⁵², ou encore aux récents mouvements sociaux de relecture de l'histoire à la lueur des luttes contemporaines pour l'égalité – voir par exemple les débats autour de la statue de David de Pury⁵³ sur la place du même nom à Neuchâtel. En outre, la «pratique réflexive» est également promue par les institutions internationales. Elle est en effet définie par l'Organisation de Coopération et de Développement Économique (OCDE) ainsi que par l'UNESCO comme une compétence clé – soit une des compétences jugées nécessaires pour «contribuer au bon fonctionnement de la société» (OCDE 2016: 6).

La réflexivité se définit comme le fait de soumettre ses propres idées à une réflexion critique (Thoreau et Despret 2014) – ou tout ce que l'on considère habituellement comme allant de soi, telle une certaine manière de raconter l'histoire et de se rappeler certains personnages plutôt que d'autres. La pratique réflexive permettrait aux individus de «faire face aux changements, de tirer des expériences et de réfléchir et d'agir avec esprit critique» (OCDE 2016: 7). Elle serait ainsi à la base d'une pensée autonome qui contribuerait à «choisir des perspectives différentes, poser des jugements de manière indépendante et assumer la responsabilité de [ses propres] actes» (OCDE 2016: 11). Dès lors, l'archéologie étant définie par certain·e·s archéologues comme «[non] seulement la science du passé, [mais] aussi le socle de la réflexion sur la société contemporaine, qu'il s'agisse des évolutions du climat, des trans-

52 <https://www.letemps.ch/opinions/une-museologie-reflexive>, consulté le 7 janvier 2021; <https://www.rts.ch/info/culture/arts-visuels/11699073-a-lausanne-lexposition-exotic-interroge-notre-regard-sur-laillieurs.html>, consulté le 7 janvier 2021.

53 David de Pury naît à Neuchâtel en 1709 au sein d'une famille noble. Ce personnage aujourd'hui controversé a contribué à d'importants développements économiques pour la Ville de Neuchâtel par sa fortune accumulée dans le commerce triangulaire. La place donnée dans l'espace public à cette figure de l'histoire neuchâteloise et la violence symbolique que cette présence peut générer a récemment été questionnée par les mouvements transnationaux qui dénoncent les pratiques racistes courantes, dont les violences policières envers les Afro-descendant·e·s constituent un exemple frappant. La question complexe et épineuse de savoir comme aborder le passé colonial de la Suisse, ses répercussions dans les représentations sociales et sa présence dans l'espace public est encore discutée.

formations du paysage, des usages du territoire, des mouvements de population, des conditions de la vie urbaine ou du rapport de l'homme avec l'au-delà...» (Jacob 2009: 6), il convient à notre sens d'interroger les témoignages collectés lors des *Salons* avec les questions suivantes: comment, pour les participant·e·s, l'archéologie mène-t-elle à une pratique réflexive? À quoi permet-elle de réfléchir de manière critique?

Les pensées et les récits réflexifs ont été organisés par thèmes: les usages sociaux des savoirs archéologiques et la question identitaire, le passé comme ressource pour penser autrement nos sociétés contemporaines et le rôle des musées dans la mise en valeur des collections, notamment d'origines coloniales. Ces éléments nous semblent être en soi porteurs d'une perspective critique au sujet du patrimoine, de l'archéologie, des collections muséales et plus généralement, de la société contemporaine.

2.5.1. La question identitaire – entre vestiges nationaux et ceux d'une communauté humaine

«[...] la pratique archéologique ne peut s'affranchir du contexte politique, en tous lieux et en tous temps.» (Metzler et al. 2006: 6)

**«On s'y rattache, on y attache notre identité, on attache l'identité du pays, l'identité de la société actuelle à ces ancêtres, ces vieux bâtiments qu'aujourd'hui on ne construit peut-être plus, mais on dit c'était comme ça, chez nous, il y a 100 ans, 200 ans, 300 ans, on se reconstruit un passé avec les éléments archéologiques qui restent.»
(Laelien, Belfaux)**

L'archéologie et ses usages sociaux contemporains sont régulièrement évoqués comme pouvant mener à identifier des vestiges en tant que témoins des fondements de l'organisation sociale actuelle – en particulier la structure de l'État-nation telle que nous la connaissons aujourd'hui. Si plusieurs participant·e·s prennent pour acquis le lien entre des vestiges et une unité territoriale sociopolitique contemporaine (commune, canton, pays), d'autres

portent une attention particulière aux récupérations des savoirs archéologiques à des fins de justification identitaire:

«C'est vrai qu'il y a des gens qui vont dire, la Suisse, c'est depuis que les Celtes [sont arrivés] par exemple, mais avant il y avait encore un passé, et encore un passé du passé» (Eliane, Sion).

«Je pense que les États ont pris conscience aussi de ça, de cette richesse du passé, [...]. Pour se légitimer eux-mêmes déjà, pour dire 'voilà on a une histoire tous en commun, c'est celle-là', c'est les Gaulois pour les Français» (Hervé, Sion).

Certain·e·s soulignent également l'importance que peuvent revêtir les civilisations du passé dans des contextes nationaux particuliers:

«Les palafittes, je ne connaissais pas avant d'arriver en Suisse. En France, on n'en parle pas. C'est juste les Gaulois [rires]. 'Il n'y avait rien d'autre avant les Gaulois. On est tous descendants des Gaulois'» (Nick, Neuchâtel).

Ces personnes sont également attentives aux biais possibles de telles appropriations, car les usages des savoirs archéologiques peuvent susciter la méfiance et la crainte, notamment lorsqu'on pense aux discours du régime nazi⁵⁴ ou de toute autre puissance totalitaire:

«Nick – J'ai l'impression que dans l'imaginaire collectif, l'archéologie reste très... Je trouve ça dommage, parce qu'après c'est la porte ouverte aux choses très... Enfin au chauvinisme, au racisme, à la xénophobie. Mais il y a vraiment cette idée de mise sous cloche des cultures. Par exemple, la France, c'est cette frontière, même s'il y a les Dom-Tom.

Christian – Et puis on accepte que les frontières, elles fassent un petit peu comme ça avec l'histoire [geste mouvant de la main].

Enquêtrice – Est-ce que c'est lié au fait de se focaliser sur des dates spécifiques?

Eileen – Je pense que c'est aussi dû à l'école. Parce qu'à l'école, en tout cas selon la façon dont on nous a appris l'histoire, c'était très comme ça en

54 Les manuels scolaires allemands se servaient de l'archéologie comme base de l'argumentation pour propager des idées racistes et de gloire d'un passé germanique (Sénécheau 2006: 55).

fait [geste rigide avec la main]. Donc il y a les Égyptiens, après il y a les Grecs, après il y a les Romains. Et pas de liens entre eux» (Neuchâtel).

Il est intéressant de souligner la participation de non-spécialistes à ces réflexions partagées par les spécialistes. En effet, les recherches du monde anglo-saxon, puis francophone, ont mis en lumière l'influence de l'archéologie dans l'affirmation des nationalismes, ainsi que pour soutenir les revendications autochtones (Sagnes 2015). L'importance de ces questionnements en archéologie s'explique, comme le mentionne l'ethnologue Sylvie Sagnes, par le fait que la discipline, «science de l'exhumation», contribue à faire «parler le sol», par lequel «se définissent les territoires» (Sagnes 2015: 10). Évoquer l'archéologie et le patrimoine amène donc aussi à discuter d'ancrage, de repères et d'appartenance par rapport à un territoire donné, d'enracinement et de déracinement. En mentionnant São Paulo (Brésil), ville où il a vécu et qui est frappée par un important exode rural, un participant souligne: *«J'habitais à São Paulo, c'est une ville où il y a beaucoup de migrants, mais des migrants de l'intérieur du Brésil. Et c'est intéressant parce que c'est une volonté politique de déplacer les gens pauvres, donc on les maintient dans leur milieu pauvre et on les déplace, comme ça c'est plus facile d'avoir de la main-d'œuvre bon marché qui est ignorante, qui n'est pas consciente de son potentiel et de ses racines. Donc déraciner c'est un très bon moyen de rendre les gens dépendants des autres. C'est une deuxième chose qui m'a intéressée dans le sens de pourquoi c'est important de connaître son patrimoine. Ça n'a rien à voir avec du nationalisme, mais c'est une manière d'être fort en soi-même de savoir d'où l'on vient»* (José, Grandson). On peut alors se poser plusieurs questions: qu'est-ce qui lie une personne ou un groupe social à un territoire, mais aussi, à quel(s) territoire(s) et dans quel contexte? Et en mobilisant quelles références au passé? Nick (Neuchâtel) se demande: *«Oui, du coup, notre patrimoine est-ce que ce n'est pas juste l'endroit où on vit maintenant et donc les choses des gens qui étaient là avant au final, même si ce ne sont pas nos ancêtres?»*. Pour Edvina (Neuchâtel), *«il y a aussi les questions de sentiment d'appartenance qui sont très en lien avec la situation socio-politique du moment. Parce qu'aux États-Unis il y a peut-être certains groupes de personnes, je pense notamment à la communauté noire américaine qui...*

Il y a une volonté d'un grand nombre d'aller rechercher ses racines quelque part en Europe par exemple parce qu'il y a peut-être... pas vraiment l'intégration qui est mal faite, mais il y a en tout cas un sentiment particulier. [Donc] cette volonté d'aller chercher ailleurs, parce que dans leur présent, leur vie quotidienne, il y a des enjeux comme ça qui ne sont pas réglés». Parfois, «on détruit les choses patrimoniales d'une culture parce qu'on fait la guerre contre cette culture, c'est la politique. Les statues de Bouddha qui ont été détruites à Bâmiyân, c'était un acte politique, on voulait détruire, parce que «nous on est maintenant les plus forts». Ce qui se passe en Turquie en ce moment aussi, pour les bâtiments des populations kurdes, c'est la même chose» (Carina, Bienne).

Parmi les réflexions critiques qui animent les participant·e·s, la manière de transmettre des connaissances relatives à l'archéologie semble également interrogée. On critique parfois le découpage historique et son aspect réifiant qu'on estime instrumentalisé à des fins politiques et qui amène à penser les populations humaines de façon figée, à la fois dans le temps et en lien au territoire: *«C'est assez absurde ces sentiments identitaires nationaux ou même parfois régionaux, en fait c'est aussi nier toutes les influences culturelles, tous les mouvements de population qu'il y a pu avoir, de croire qu'on descend des Gaulois. Parce qu'il y a eu énormément de mouvements, de changements et puis d'influences culturelles»* (Nick, Neuchâtel). En revanche, d'autres manières de présenter ou de questionner l'archéologie permettent de mettre en valeur les mouvements et de souligner ce qui relève de la fluidité et des échanges plutôt que de la fixité:

«Parce que si vous trouvez des pierres sur un site, mais que ces pierres ne sont pas disponibles dans le territoire, c'est qu'ils ont dû faire 25 000 km pour aller les chercher, ça change un peu la donne» (Sven, Lausanne).

«Une question, qui était là avant les Helvètes? C'est ça aussi...» (Johan, Genève).

«Alors moi j'ai mis un site imaginaire au Col du Gothard: la tombe de Saint-Gothard...[rires], l'endroit est assez magique parce qu'au fond c'est là où le nord et le sud de l'Europe se rejoignent. Un lieu de passage où il y a aussi des strates au fond. Des gens ont circulé là où on circule aujourd'hui, depuis 1200 ans.» (Pierre, Genève).

Il est évident selon ces témoignages que les savoirs archéologiques ont le pouvoir de révéler à la fois la fixité de certaines identités, mais également de donner à voir la fluidité des appartenances humaines à travers le temps. Dans nos sociétés contemporaines où l'ancrage territorial, généralement régional et national, joue un rôle déterminant dans les processus identitaires, les personnes présentes aux *Salons archéologiques* apprécient pouvoir se questionner sur ces différents modes de lecture du passé.

L'archéologie a le pouvoir de faire ressentir et de donner à voir d'une part la diversité de l'identité humaine – les participant·e·s mentionnent la multiplicité des civilisations, des origines, des cultures, des manières de faire –, d'autre part l'unité et la permanence de certains éléments qui caractérisent l'humain. Sur ce second point en particulier, les personnes font allusion à l'ingéniosité humaine, au goût pour ce qui est beau, à la pensée symbolique, à l'origine commune et l'appartenance à une même communauté, considérée comme quelque chose de «plus grand», d'englobant, et qui nous dépasse: *«Je voulais dire, la valeur de la culture, mais pas d'une culture, une appartenance, mais au sens... Il y a quelque chose comme d'universel, d'humanité en fait, quand on parle d'archéologie, justement, on se sent relié peut-être à plus de gens»* (Liliana, Bienne). La distance temporelle permet de relativiser le sentiment d'appartenance à une identité territoriale limitée tout en éveillant un sentiment d'humilité et de fierté quant à une provenance humaine commune:

«Vu que c'est trop loin justement [temporellement] j'ai l'impression que ça permet de se distancer de ça [d'une identité localisée] et d'appartenir à une famille humaine, dont on ne sait pas, il y a 1 000 ans, comment elle était reliée, ou qui habitait apparemment là» (Liliana, Bienne).

«C'est ça que l'archéologie nous apporte, c'est d'avoir plus d'humilité aussi» (Eliane, Sion).

«Pour moi l'archéologie nous permet de comprendre, de nous comprendre nous-mêmes en tant qu'humains et c'est aussi une sorte de fierté» (Gabriel, Sion).

«La question c'est de dépasser nos frontières. Là on a beaucoup [parlé] de l'archéologie suisse... Moi j'ai beaucoup pensé que j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois en Syrie avant les événements, et c'est là vraiment où on prend

Où sont les femmes du passé?

La question de la représentation des femmes du passé est soulevée à plusieurs reprises au cours des différents *Salons archéologiques*. En début d'ouvrage, nous avons cité les propos de Valérie (Neuchâtel) et de Sophia (Berne) quant à la terminologie de l'héritage (*patrimoine*) et à son étymologie centrée sur la figure du père, soit la figure masculine. Sophia ajoute:

«Je pense que nous n'avons en général que la moitié de l'histoire de l'humanité en tête, les chasseurs, les cueilleurs, par exemple. Où sont donc les femmes? Et simplement cette [interprétation], incroyablement toujours orientée vers l'homme, [en parlant d'un objet de musée mentionné avant] bien sûr qu'il s'agit d'un danseur et non d'une danseuse. Je me surprends moi-même à constater à quel point je remodèle immédiatement une situation d'un point de vue patriarcal.

Cindy – *Mais la Vénus est une Vénus.*

Sophia – *Oui, mais la Vénus... Il existe tellement d'objets similaires qui pendant des décennies, en tant qu'homme... Ils ne voulaient pas l'interpréter comme matriarcal. Très bien, je n'ai pas à vous le dire. Je ne sais pas ce qui vous intéresse, mais moi ça m'énerve. Que cela, dans tant de musées, soit encore exposé de manière si peu filtrée, comme au siècle dernier. Il y a quelques bons exemples, mais beaucoup trop peu.»* (Berne).

Ces propos invitent à une réflexion sur les logiques qui habitent la discipline archéologique et les métiers du dit patrimoine, et sur l'influence que cela peut avoir quant aux interprétations des rôles de genre dans le passé et le présent. Ces témoignages suggèrent également l'importance de visibiliser des points de vue, des réflexions critiques et des apports de femmes et de groupes

conscience du berceau de l'humanité ou de toutes les richesses qu'il y a sur le plan de la culture, de l'archéologie. [...] il y a toute cette problématique-là qui me touche beaucoup, par rapport à ces valeurs archéologiques, ces valeurs d'humanité. Je ne sais pas si vous avez des réponses à ça» (Abigail, Sion).

L'ouvrage *L'archéologie, instrument du politique?* (Metzler et al. 2006) envisage cette quête des origines comme un besoin humain fondamental. Celui-ci aurait d'abord été comblé par les réponses trouvées dans le cadre des religions et des spiritualités, puis grâce à l'histoire et à l'archéologie, en particulier depuis la Renaissance et la naissance des sciences historiques telles qu'on les connaît aujourd'hui (ibid.: 6).

Les savoirs archéologiques et les vestiges du passé ont ainsi la capacité, selon nos usages contemporains, à constituer ou à renforcer des identités, à réunir des communautés imaginées à différentes échelles spatiales et temporelles, tout comme ils peuvent contribuer à dissocier et à fragmenter des espaces. Il est intéressant de noter qu'au sein des représentations des participant·e·s sur les notions d'origine et d'identité, abordées par le prisme des savoirs archéologiques, le local et le global dialoguent avec aisance. Le temps sert simultanément, de façon paradoxale, à mettre à distance et à créer un sentiment de filiation avec toutes les humanités passées. Dans une même dynamique réflexive, il pourrait être intéressant de faire connaître aux publics la diversité interne à certaines communautés du passé, perçues aujourd'hui comme homogènes, du moins dans le sens commun – l'exemple des Celtes est ici évocateur. Cela peut aisément être mis en perspective avec l'actualité et la façon dont certains groupes socioculturels sont présentés et perçus comme homogènes. Ce type de représentation contribue à renforcer les frontières entre un «nous» homogène et les «autres», alors même que, de par la complexité de l'organisation humaine, ces distinctions peuvent être relativisées. Les réflexions des participant·e·s aux *Salons archéologiques* soulignent la nécessité d'aborder ces questions avec les publics, plutôt qu'uniquement entre spécialistes, avant et pendant la mise en valeur des vestiges et des savoirs. Il semble important pour les publics de «rappeler que l'archéologie n'échappe pas aux contraintes de son époque et que son discours n'est jamais neutre» (Metzler et al. 2006: 7), tout en montrant comment ce

mécanisme de construction d'une pensée ou d'une rhétorique se manifeste concrètement dans l'élaboration des savoirs et leurs usages sociaux. Comme le relève Miriam Sénécheau dans le contexte scolaire allemand, les référents identitaires de l'archéologie ne se limitent pas à la question territoriale. En effet, les savoirs archéologiques sont également utilisés pour aborder, et parfois justifier, la fixité des identités de genre, l'identité féminine ou masculine, ou encore le concept de la famille nucléaire (Sénécheau 2006: 55). À partir de cette reconnaissance, il est alors de la responsabilité des archéologues de prendre la mesure de tels mécanismes, puis de rendre évident pour toutes et tous que les savoirs produits sont situés. Et ainsi de montrer que ces savoirs sont non seulement amenés à changer, mais qu'ils doivent également être régulièrement envisagés d'une autre perspective – postcoloniale, des études genre, des sciences politiques, mais aussi à partir des relations et enjeux de pouvoir qui animent la recherche cantonale, nationale et internationale – et faire l'objet d'une déconstruction.

2.5.2. Le passé comme ressource pour penser autrement nos sociétés contemporaines

«On ferait peut-être bien de s'intéresser un peu plus à l'histoire et à la géographie [...] ça permettrait probablement aux personnes d'apprendre à réfléchir, parce que pour moi c'est un peu ça l'importance de l'histoire et de l'archéologie. Ce n'est pas le fait lui-même, c'est la réflexion que ça amène derrière, et la capacité réflexive et prospective que ça peut donner.» (Jacopo, Belfaux)

«Ce qui m'intéresserait c'est de pouvoir en savoir un peu plus pour pouvoir dire 'non, alors toutes les civilisations n'ont pas toujours fait la guerre', ou pour des questions comme ça, en même temps je trouve ça impossible, ou peut-être un peu dangereux de vouloir chercher très loin et de prétendre qu'on sait. Mais pour les débats sur l'histoire et sur les a priori qu'on peut avoir, ou les préjugés qu'il y a sur l'histoire de l'humanité, là je trouverais plus intéressant qu'on ait plus de connaissances en archéologie.» (Liliana, Bienne)

minoritaires sur ces questions. Certains sites rêvés mentionnés sur les cartes archéologiques ont également mis les femmes au centre de découvertes et d'interprétations archéologiques, telle une cité des femmes en Valais. Il semble ainsi utile de donner davantage d'informations aux publics quant à la place des femmes et à la diversité des rôles de genre par le passé et aux représentations erronées qui ont pu être véhiculées à ce sujet.

Pour aller plus loin sur ce thème, nous vous suggérons les références suivantes, formatrices et pour la plupart accessibles à tout public:

- L'épisode «Cro-Magnon, ce gentleman» du podcast de Victoire Tuallion qui traite des idées reçues sur les femmes et les hommes de la préhistoire, réponses avec Claudine Cohen (2019).
- La vidéo «Les erreurs sexistes de l'archéologie» de la chaîne YouTube «C'est une autre histoire».
- L'ouvrage «Femmes de la préhistoire» (2019) de l'historienne des sciences Claudine Cohen, éditions Belin.
- L'article «Sortir la femme préhistorique de l'ombre», par Marylène Patou-Mathys dans le journal *Le Monde diplomatique*, octobre 2020.
- Le catalogue, le journal ou encore la visite virtuelle de l'exposition bilingue «Moi homme. Toi femme. Des rôles gravés dans la pierre? Ich Mann. Du Frau. Feste Rolle seit Urzeiten?» qui s'est déroulée du 21 septembre 2019 au 21 juin 2020 au Nouveau Musée Bienne.
- L'ouvrage *Göttinnendämmerung. Das Matriarchat aus archäologischer Sicht* (1996) de Brigitte Röder, Juliane Hummel, Brigitta Kunz, éditions Droemer Knaur.
- L'article de l'archéologue Brigitte Röder «Frauen, Kinder und andere Minderheiten. Geschlecht und Alter auf Archäologischen

Lebensbilder» (2004) du journal *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift*.

- L'ouvrage collectif *Zwischen Diskursanalyse und Isotopenforschung. Methoden der archäologischen Geschlechterforschung* (2009) dirigé par Ulrike Rambuscheck.

Comme nous l'avons déjà vu précédemment, la discipline archéologique et les savoirs qu'elle véhicule permettent de mettre en relation et de comparer des éléments spatio-temporels divers, processus qui invite à sortir de certains schémas de pensée considérés comme ayant toujours existé, comme une norme, tel celui décrit par Liliana ci-dessus au sujet des guerres.

Elle permet par ailleurs de «se dire qu'il y a des gens qui ont vécu avant nous, qu'on n'est pas les seuls et uniques» (Michael, Sion) et amène ainsi à un décentrement bienvenu par rapport à sa propre époque et au degré d'attention souvent accordé à la présence humaine actuelle:

«Quand après on pense à la datation, c'est extraordinaire, il y a 5 000 ans... C'est un peu fou à imaginer. Oui, parce qu'on est tellement concentrés sur notre époque, on ne pense pas qu'il y a 5 000 ans, 10 000 ans, 20 000 ans, il y avait... plein de gens» (Eliane, Sion).

«Quand vous êtes dans la vieille ville de Rome et puis vous voyez le gigantisme de la ville et puis que vous voyez aussi les étapes qu'il y a eu de l'évolution: un petit camp avec des maisons en bois sur une colline qui est devenu une ville gigantesque» (Noah, Lausanne).

De ces voyages dans le temps émerge une compréhension nouvelle de la pluralité des possibles. Ainsi, la pratique d'une réflexion sur les savoirs produits par la science humaine qu'est l'archéologie amènerait à aiguïser son esprit critique, à développer sa capacité réflexive: «l'autre chose qui me vient à l'esprit c'est la réflexion en fait, l'esprit critique qu'on peut avoir en étudiant justement les civilisations anciennes, qui peuvent apporter des procédés qui seraient plus actuels que ce qu'on fait finalement aujourd'hui, donc ce serait un savoir... Oui, un patrimoine immatériel, un type de savoir archéologique immatériel, c'est le... l'esprit critique en fait» (Fabrice, Belfaux). L'esprit critique qui s'exerce à travers l'archéologie amène également à questionner des notions particulièrement ancrées dans nos sociétés post-modernes telles celles de progrès et d'évolution humaine. On perçoit alors que, par le passé, des techniques de pointe ont existé, ce qui questionne l'idée reçue selon laquelle plus on avance dans le temps, plus les techniques humaines, mais aussi les arts et donc l'esthétique, seraient censés évoluer vers le mieux et le plus complexe: «Pour le site de Lascaux, moi ce qui me plait beaucoup,

c'est que c'est extrêmement graphique. Le graphisme qu'ils ont pour dessiner, on regarde ce qui se fait maintenant, c'est encore à la pointe de ce qui se fait maintenant en graphisme, enfin c'est assez incroyable» (Sven, Lausanne). Pour les participant·e·s, le mécanisme d'Anticythère⁵⁵ est un des exemples les plus parlants qui remettent en cause l'idée d'une évolution linéaire de l'humanité:

«C'est quelque chose qui est extrêmement vieux, qui a chamboulé quand même pas mal l'histoire parce qu'on n'avait aucune idée qu'il pouvait y avoir ce genre de technologies à l'époque, encore moins le moyen de le faire» (Sven, Lausanne).

«Le navire qui transportait cet outil [daterait] de 86 avant J.-C. et du coup on est un peu surpris justement de retrouver quelque chose qui n'a rien à voir [avec le reste]: on trouvait des outres pour le vin, on trouvait des statues grecques, on trouvait en fait les objets usuels de l'archéologie, et puis au milieu on a trouvé des débris d'une horloge astronomique qui calculait précisément, ça peut être les éclipses, le mouvement des planètes comme la lune et le soleil et puis apparemment d'autres, plus complexes. Ce qui m'intéresse c'est donc l'idée d'évolution, l'idée de progrès. J'ai l'impression qu'on nage un peu dans cette idée que plus le temps passe plus on est soi-disant avancés, et puis qu'on oublie un petit peu les avancées qui avaient déjà été faites. Et la question que je me posais est la suivante: si on n'avait pas trouvé cet objet-là, on serait passé à côté d'une réflexion [...], parce que finalement, créer des roues dentelées ça signifie quand même qu'il y a une idée d'ingénierie derrière et il y a toute une science qui serait liée avec cet outil qu'on n'a absolument pas théorisée à partir de cette idée-là. On disait 'oui, ils calculent le mouvement des planètes', etc., mais ça reste souvent une idée un petit peu souple, se dire qu'ils calculaient, on ne sait pas trop comment, en fait. Et puis finalement là il y a apparemment un outil qui permettait de faire ça, donc on peut revenir à une réflexion qu'on ne se pose pas de premier abord» (Fabrice, Belfaux).

⁵⁵ Cette machine d'origine antique (antérieure à 87 avant notre ère), d'environ 20cm sur 20cm, trouvée en 1901 dans une épave au large de la Crète est considérée comme le premier calculateur par analogie permettant de saisir des positions astronomiques.

Sur la base de ces constats, les savoirs archéologiques permettent une remise en question critique d'une vision évolutionniste de l'humanité et des sociétés, encore très ancrée dans les représentations populaires. L'archéologie favorise alors la prise de conscience que le parcours humain à travers le temps, en particulier le rapport humain aux arts et aux techniques, mais aussi les modes d'organisation sociale, sont moins linéaires que ce qui a pu être appris à l'école, par exemple, ou véhiculé par les valeurs de la modernité. Les continuités et les ruptures, les changements cycliques, les foyers multiples sont dès lors envisagés comme des dynamiques propres aux sociétés humaines, à leur organisation, au développement de leurs savoir-faire et aux valeurs sur lesquelles elles reposent:

«Qui nous dit qu'il y a 4000 ans ils n'avaient pas cette même philosophie? Et qu'ensuite, ça a de nouveau, comme des montagnes russes, ça monte, ça descend...» (Eliane, Sion).

«Je viens juste de découvrir en lisant ce magazine sur l'origine des sociétés complexes, bon moi à l'école j'avais appris que les chasseurs-cueilleurs, non les premiers sédentaires-éleveurs, c'était dans la région du croissant fertile et que c'était les premières villes. C'était Babylone, et que notre société, la civilisation, ne descendait que de là. Et bien les dernières études, à ce que j'en ai découvert, montrent qu'il y avait plusieurs foyers, qui à peu près en même temps ont développé des sociétés complexes, l'agriculture, l'élevage, puis les premières cités, la hiérarchisation de la société. Et ça, justement, c'est tout nouveau pour moi et ça va complètement à l'encontre de ce qu'on m'a appris à l'école. De dire qu'il n'y a qu'un seul foyer d'origine de la civilisation et que ça ne va que dans un sens, et je trouvais ça fou, parce qu'en fait il y a trois ou quatre foyers différents» (Nick, Neuchâtel).

Les Salons ont également mis en évidence une tendance à conférer au passé des savoir-faire et des savoir-vivre considérés comme quasi absents de l'époque et de la société actuelles. L'interprétation du passé, et souvent davantage son idéalisation offrent un réservoir à ressources critiques des modes de vie et des logiques contemporaines. Ces réflexions mettent en évidence des regards analytiques sur le progrès, la croissance et le développement urbain massif. Il est notamment souligné que beaucoup de techniques

de construction présentes privilégient la rapidité au détriment de la durabilité. Ainsi, par effet de miroir inversé, les participant·e·s soulignent à plusieurs reprises la qualité des artisanats, des matériaux utilisés ainsi que la solidité des constructions du passé:

«À chaque fois que je vois des objets archéologiques classiques – c’est de la pierre, c’est de l’acier, c’est des trucs assez costauds, en général» (Jonathan, Genève).

«Si on les trouve encore plus ou moins actuellement, c’est qu’elles ont quelque chose d’essentiel et de solide» (Denis, Grandson).

Ce sont des constructions pour lesquelles on aurait pris le temps de bien faire, qualité qui assurerait leur longévité:

«Moi je pensais à la technique de construction, parce que le béton, je crois qu’il a une durée de vie de 60 ou 80 ans. J’étais donc toujours assez surpris de voir des constructions qui datent de 3 000 ans avant J.-C. et qui tiennent debout. Après ce sont des matériaux qui coûtent plus cher, qui sont plus longs à préparer aussi, mais il y a une question de durée de vie du produit. Alors que là on est dans la logique d’industrialisation, tout va vite, et on devrait peut-être réfléchir sur la durée de ce qu’on crée aujourd’hui» (Fabrice, Belfaux).

«[En parlant de sa tendance à collectionner les objets]: cela m’intéresse, je ne peux pas dire pourquoi. C’est mystérieux, par exemple, ces vieux livres, pourquoi est-ce que je collectionne ces vieux livres? En attendant, à notre époque... Nous vivons dans une société du jetable, et avec ça... C’est une autre époque que vous pouvez à peine imaginer, rien qu’en regardant cette vis...» (Tian, Bâle).

Le temps présent est ainsi perçu comme caractérisé par la production de masse, la rapidité et l’obsolescence, alors que le passé serait défini par la production de qualité, la lenteur et la durabilité. Si nous avons ici relevé essentiellement les critiques faites au présent à partir d’éléments associés au passé, ces pensées ne se limitent pas au reproche. En effet, il est plusieurs fois mentionné que le passé est une véritable «source d’inspiration» pour les sociétés contemporaines comme pour celles du futur, notamment en questionnant *«où sont les vraies valeurs, où veut-on aller et que veut-on privilégier?»* (Abigail, Sion).

2.5.3. La traversée du temps: un indice de la durabilité et une valeur estimée

«[...] ces épaves révélaient, par leur seule présence, une nouveauté incroyable qui n'a cessé de m'étonner depuis: quelque chose de tangible avait survécu de ces mondes disparus, quelque chose qui leur appartenait est arrivé jusqu'à nous. Ce jour-là, ces restes sont devenus extraordinaires pour moi justement parce qu'ils sont ordinaires; leurs altérations sont la mémoire même du très long voyage qu'il leur a fallu effectuer à travers l'obscurité du temps pour parvenir jusqu'ici, où chacun peut les voir et les toucher [...]» (Bonnot 2014: 62, citant Laurent Olivier)

Les *Salons archéologiques* mettent en lumière une archéologie qui touche parce qu'elle donne à voir des vestiges qui ont parcouru le temps, qui lui ont résisté, malgré les changements du monde alentour. Comme l'exprime Malou: «*C'est cette capacité de survie de l'objet qui fait sa valeur*» (Genève). Ce long voyage laisse des traces sur des objets «*qui ont souffert de l'âge*» (Quang, Lausanne) et ce sont justement ces traces qui leur confèrent de la valeur et de l'authenticité (voir «L'authenticité» et «Le parcours de vie des vestiges et des sites, un outil réflexif pour penser les valeurs»). Parfois même, les vestiges du passé gardent une étonnante jeunesse: «*Mon fils revient d'Herculanum et de Pompéi et il me racontait justement 'je n'en reviens pas, ces mosaïques sont d'une fraîcheur', il n'en revenait pas*» (Valérie, Neuchâtel). À Pompéi, en particulier, la vie semble avoir été «figée dans le temps»:

«*Par exemple, d'aller à Pompéi pour moi c'était une joie, parce qu'au niveau du paysage... C'est vrai qu'en voyant le paysage autour de Pompéi, c'est exactement comme on se le représente à quelques signes près. C'est vraiment cette Italie-là, mais je ne l'appellerai pas Italie, en fait. Parce qu'elle ne s'appelait pas Italie. Je ne sais pas comment elle s'appelait à l'époque. Mais cette région-là, je pense qu'elle est restée plus ou moins... En tout cas on peut la voir comme on la voyait avant*» (Saadia, Genève).

Les restes forment des repères: «*[C'est] quelque chose qui est fixe, qui n'évolue plus, en confrontation à actuellement où on va de l'avant, où on ne laisse pas de traces et puis... Où finalement, oui, c'est vrai qu'on laisse des traces, mais on ne prend plus le temps de construire des basiliques, on ne*

prend plus le temps de ne rien faire et de laisser de grands monuments comme on l'a fait jusqu'il y a peut-être 100 ans en arrière» (Amélie, Sion). Les vestiges, traces de cette «*patte humaine*», qui ont traversé des milliers d'années et résisté au passage du temps, sont fascinants et rassurent pour ce qu'ils disent au sujet de l'existence. Bien qu'ils rappellent à chaque individu sa propre finitude et peut-être aussi son insignifiance dans l'histoire de la Terre puis de l'humanité, ils permettent aussi de se projeter dans l'éternité: «*Moi je trouve qu'il y a quelque chose de très rassurant, c'est tout cet énorme chemin, il y a 10 000 ans, 2 000 ans, maintenant... On retrouve toujours notre patte humaine, ça a toujours été le cas et je trouve que c'est très rassurant que malgré les technologies, finalement, que ça ne se perde pas, c'est ça qui reste*» (Renée, Sion). Ces fenêtres sur le passé permettent d'envisager l'humain dans sa permanence: «*Je pense qu'au départ, enfin c'est ma propre interprétation, il y avait un Homme dans sa caverne, et puis lui, j'y pense souvent. Même quand je mange des cerises, je me dis qu'il y a 50 000 ans il y avait un type qui mangeait des cerises. Enfin, c'est ça qui me passionne. [...] Il y a souvent quelque chose dans l'esprit de l'humain qui reste la même chose*» (Amélie, Sion). Cette personne ajoute que, par son travail de remontage, de traitement et de conservation, qui permet aux traces humaines de rester tangibles et de continuer leur long voyage à travers l'obscurité du temps, «*l'archéologue, pour moi, s'inscrit un peu comme un héros qui veut montrer au monde qu'il y a encore tout ça qui représente notre histoire*» (Amélie, Sion). En tant que personne qui accède aux vestiges et aux savoirs sur le passé, l'archéologue, «*héros*» ou héroïne, serait le·la garant·e de cette histoire humaine qui apaise.

Les sociétés contemporaines, souvent caractérisées par des valeurs de changement, d'innovation, un rythme de vie effréné et par l'obsolescence de nombreux objets qu'elles produisent, auraient-elles renforcé, par effet de miroir, un fort besoin de permanence et d'immuabilité? Les vestiges du passé, parce qu'ils sont solides, essentiels, présents et concrets viendraient-ils combler en partie ce besoin? Abigail, la plus âgée des participant·e·s aux *Salons*, l'exprime en ces termes: «*Je sens que les jeunes maintenant ont ce besoin de s'accrocher à des choses qui sont très concrètes, c'est ces liens-là que j'aurais envie de faire avec l'archéologie, ce besoin de retrouver du concret*» (Sion).

Le cas de Grandson (Vaud) – des enjeux (géo) politiques et un sentiment de désappropriation

Le financement de l'archéologie dans la commune de Grandson est un sujet politique qui fait débat. Dans le canton de Vaud ce sont les personnes qui provoquent la fouille lors de travaux de construction, de rénovation ou d'aménagement qui sont responsables du financement des recherches. Les recherches conduites sur des terrains privés seront également financées par les privés qui peuvent, selon l'importance des découvertes, demander des aides cantonales. Dans le cas de travaux communaux d'infrastructure, c'est donc la commune qui prend en charge le financement. Grandson étant un haut lieu de découvertes archéologiques, surtout liées aux sites palafittiques, les impôts des contribuables ont financé bon nombre de fouilles et les coûts par habitant de ces recherches archéologiques ont ainsi augmenté. Comme le dit un participant, «*l'archéologie coûte cher*» (Marcel, Grandson). Certain·e·s des participant·e·s au Salon de Grandson étant actif·ve·s dans le domaine de la politique communale, les enjeux relatifs aux financements de l'archéologie ont été maintes fois évoqués.

Selon plusieurs d'entre eux et elles, «*si on dit que l'archéologie appartient à tout le monde*» (Denis, Grandson), alors elle devrait être financée au niveau cantonal et fédéral, et non pas par de plus petites entités comme les communes. C'est ensuite la question de l'exposition des vestiges découverts qui se pose. S'agit-il de désappropriation lorsque les trouvailles gransonnoises sont exposées dans la capitale du canton, à Lausanne? Ou est-ce une fierté? Comme le disent plusieurs personnes, l'exposition des vestiges à Lausanne n'est pas forcément problématique, car elle donne une visibilité à l'archéologie de leur com-

2.5.4. L'appartenance du patrimoine: un terrain propice à la mise en évidence du «cannibalisme» des musées

Parmi les lieux qui cristallisent les enjeux liés à nos rapports au passé, on retrouve les musées, lieux d'archivage des collectes ethnographiques et archéologiques, lieux de mise en valeur, et donc de contact entre les publics, les savoirs et les objets, et lieux de réflexions et de production de connaissances. Parler d'archéologie a amené les participant·e·s aux *Salons* à évoquer les collections muséales, en particulier lorsque les enquêtrices leur ont demandé: à qui appartient le patrimoine archéologique? Cette question, d'abord pensée en vue d'aborder la notion de «bien commun», a finalement débouché sur des apports réflexifs et critiques au sujet des rôles et des démarches des musées:

«Denis – *Je viens de lire quelque chose sur le British Museum, c'est l'endroit de recel le plus grand au monde.*

José – *Mais quand on réfléchit, c'est intéressant, cette façon... On va dire coloniale du 19^e siècle de collecter. C'est ce qu'on disait avant, finalement ça se fait encore. On le prend à Grandson et on va le mettre au musée d'Yverdon...*

Enquêtrice – *Oui, à l'échelle locale.*

Sonia – *C'est moins loin que l'Angleterre!*

José – *C'est moins loin, mais c'est le même concept*» (Grandson).

«*Si on n'avait pas la notion de progrès dans la société, qui quand même apparait assez tard dans notre histoire, on n'aurait pas le besoin de conserver ce qu'il y avait avant, on vivrait simplement la période, je ne sais pas si je m'exprime correctement, enfin, si c'est clair pour vous, mais il y aurait moins cette importance de conserver le passé, vu qu'on n'aurait pas la notion de progrès social, qui quand même est arrivée assez tard*» (Laelien, Belfaux).

Dans l'ouvrage *Le musée cannibale* dirigé par Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr et publié par le Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN), les auteurs se demandent si les musées, et en particulier ceux d'ethnographie – à travers la pratique de collecte des objets, celle de la conservation et de la mise en valeur muséographique – ne seraient pas à envisager comme «cannibales», le cannibalisme étant défini ici comme l'«ingestion de l'autre». Les musées d'ethnographie seraient alors les espaces

prévus pour cette absorption de celui ou de celle considéré·e simultanément comme «autre» et «même». Comme le soulignait avec acuité Marc-Olivier Gonseth, alors directeur du MEN, les termes avant tout destinés à définir le cannibalisme, semblent également adéquats pour qualifier les pratiques muséales: «appropriation des vertus des morts», «intensification de l'esprit de famille», «restauration de l'intégrité de la communauté», «acquisition de nouvelles aptitudes ou identités», «forme collective et règlementée», «piège à fantasmes d'altérité», «mode de lecture de l'autre» (Gonseth et al. 2002: 12-13). Certains musées de la «première ère» (Phillips 2016), comme le Musée de l'Homme en France, bâti dans les années 1930, n'ont d'ailleurs pas été conçus pour être des lieux d'exposition, mais avant tout pensés comme des lieux d'accumulation et de stockage (L'Estoile 2008). Il est alors évident que les musées, en particulier ceux d'ethnographie, mais probablement également ceux d'archéologie, sont des lieux où se jouent des questionnements essentiels de notre rapport à l'humain, à l'altérité, au corps, au passé et à l'histoire, en particulier coloniale. Ces interrogations se retrouvent parmi les témoignages des participant·e·s aux *Salons*. Le *British Museum* est l'exemple le plus mentionné de musée controversé quant à ces thématiques et à l'épineuse problématique, médiatisée, de la restitution des objets accaparés lors de «missions civilisatrices». Certain·e·s participant·e·s en parlent avec une pointe d'humour qui laisse transparaître la critique:

«Sven – *Tout ce que vous ne trouvez pas, c'est au British Museum si jamais [rires]. Tout le reste du monde est là-bas...*

Une autre personne – *Ils ne se sont pas dit que maintenant ce serait peut-être le moment de le rendre?*

[...]

Sven – *Les pyramides étaient trop grosses, je crois qu'ils n'ont pas réussi à les prendre...[rires]*» (Lausanne).

Ces enjeux se manifestent d'autant plus autour des restes humains (Cadot 2007), vestiges sensibles puisque positionnés au sein des pratiques muséales, et par la bioéthique, à la frontière entre sujet et objet. Les pratiques de collecte de tels vestiges, amorcées au 16^e siècle, connaissent une croissance exponentielle au cours du 19^e siècle dûe en grande partie à leur

mune: «*les gens seront fiers, 'ah à Lausanne on parle de nous'*» (José, Grandson). En revanche, le fait que la participation financière de la commune de Grandson ne soit pas toujours mentionnée dans les expositions est considéré comme venant accentuer un sentiment de désappropriation. Ainsi, pour Roxane, il faudrait «*peut-être expliquer que ça a pu être mis au jour grâce à la commune de Grandson. Ça change tout [à propos du] sentiment de dépossession qu'on peut avoir quand on paie et puis que [d'autres] s'occupent d'aller les mettre en valeur dans 'notre' capitale vaudoise. Après, il y a aussi toute la problématique [de] la capitale face à sa... [périphérie]*». Denis ajoute: «*Moi je suis tout à fait d'accord que s'ils [ces vestiges] sont au musée cantonal, bien mis en évidence, bien mis en valeur, et bien cela me contente parfaitement. C'est vrai que cet aspect 'vous payez et puis nous on ramasse', on l'a un peu... [en travers de la gorge]. C'est surtout dans le mouvement qu'il y a quelque chose de faussé*» (Denis, Grandson). L'archéologie cristallise ici des enjeux géopolitiques préexistants confrontant «un centre» et «une périphérie». Si un sentiment de dépossession existe, lié à l'extirpation des objets archéologiques de leur territoire d'origine et en particulier ceux de la périphérie, il peut être atténué par des mesures liées aux financements, et notamment grâce à une démarche transparente à cet égard. Il serait aussi envisageable d'exposer certaines des découvertes à Grandson même.

extension aux territoires extraeuropéens durant la période coloniale (ibid.). L'élaboration de collections, que ce soit celles de restes humains, comme mentionnées par Laure Cadot, ou celles composées d'objets non-organiques, évoquées par les participant·e·s aux *Salons*, se rapprochent pour les un·e·s comme pour les autres plutôt du pillage (voir également, «L'(il)légalité en archéologie»).

Ces perspectives critiques interrogent la notion de «bien commun»: on peut se demander si à trop vouloir parler de l'archéologie et du patrimoine comme un «bien commun», on ne tendrait pas à invisibiliser les rapports de pouvoir sous-jacents au traitement de ces vestiges. Les participant·e·s semblent conscient·e·s de cet enjeu, puisqu'à la question des enquêtrices «à qui appartiennent le patrimoine et l'archéologie?», question à laquelle on pourrait s'attendre à une réponse telle que «à tout le monde» – réponse qui a d'ailleurs parfois été donnée – ils·elles évoquent le plus souvent le caractère colonial des collections:

«Enquêtrice – *D'ailleurs à qui appartiennent les objets archéologiques?*

Nick – *Ça, c'est une question, oui.*

Eileen – *Il n'y a pas un débat un peu... Il y avait justement par rapport au British Museum, les fresques du Parthénon à Athènes, parce qu'ils aimeraient les récupérer, mais c'était un peu la question, est-ce qu'elles restent là-bas ou est-ce qu'elles retournent en Grèce?*

Nick – *Toutes les momies égyptiennes aussi...*» (Neuchâtel).

«Enquêtrice – *Et ce patrimoine, il appartient à qui d'après vous?*

Saadia – *Alors là oui, il y a beaucoup de questions. Si on va voir par rapport au musée qu'il y a à Londres et on appelle ça la frise du Parthénon? C'est un scandale.*

[...]

La question des cadavres qui appartiennent à des peuples qui sont ailleurs et qui aimeraient les récupérer, là aussi c'est leur patrimoine. Alors qu'on n'y croit ou pas... Mais pour eux, ça a du sens, alors ça devrait leur retourner. Ça appartient à là d'où c'est issu» (Genève).

Au cours des différents *Salons*, le thème de l'appartenance, ou encore celui de la propriété, est régulièrement mis en lien au contexte d'acquisition

des collections actuellement exposées dans de nombreux grands musées européens, soit au contexte colonial. Les collections des musées suisses, à l'inverse de celles du *British Museum*, ont rarement été mentionnées sous cet angle, ce qui pourrait être expliqué par un manque d'informations médiatiques sur le passé colonial de la Suisse. Dans le cas des restes humains, Laure Cadot pose les bases d'une réflexion quant aux valeurs en tension qui sont associées à ces collections: «*Si la valeur scientifique des restes humains se présente comme une évidence pour les musées, on ne peut éluder la valeur symbolique qu'ils incarnent pour tout un chacun et plus particulièrement pour les communautés auxquelles on peut encore les rattacher*» (Cadot 2007: 6). Ce questionnement peut également, à notre sens, être appliqué à d'autres objets, non-organiques, qui revêtent une valeur particulière pour les communautés concernées. Se posent alors certaines questions: quels aspects ou quelles valeurs souhaite-t-on privilégier? Quelle est la responsabilité des musées et des acteur·rice·s du travail «expographique» quant à ces enjeux? Par ailleurs, comment aborder et débattre publiquement de la notion de «bien commun» qui, bien qu'utile pour promouvoir un sentiment d'appropriation collective des collections muséales, ne peut être affranchie d'une réflexion sur les rapports de pouvoir et les enjeux relatifs à la présence de telles collections au sein du musée? Ainsi, quels seront les musées de demain?

Si de nombreux musées se redéfinissent actuellement, c'est surtout par la diversification de ce qu'ils représentent en termes de pratiques et d'attractivité pour la collectivité, remodelages qui se traduisent notamment par l'idée de troisième-lieu et de programmations événementielles. Mais qu'en est-il des réflexions sur les collections? Restent-elles trop clandestines en dehors des cercles d'initié·e·s? Comme le suggère Benoit de L'Estoile, «les anthropologues [et les archéologues?] doivent réinvestir le musée: non seulement parce qu'il offre un terrain privilégié pour l'étude des représentations occidentales et de nos façons de gérer l'héritage colonial (c'est le programme d'une anthropologie des musées), mais surtout parce qu'ils ont à jouer un rôle de passeurs dans un des lieux essentiels où se joue la compréhension du monde contemporain dans sa complexité» (De L'Estoile 2008: 668). Il fait ainsi appel à «*un musée de la relation ou de l'interlocution, qui s'inscrirait dans*

Que nous apprend la notion de matrimoine au sujet du patrimoine et du musée?

L'anthropologue Ellen Hertz, dans une intéressante contribution mobilisant la notion de «matrimoine»¹ se demande si «l'élargissement du champ sémantique de 'patrimoine' ne fut possible qu'à la condition d'une diminution concomitante de celui de matrimoine» (Hertz 2002: 157). En effet, le terme «matrimoine», qui aujourd'hui peut paraître original et novateur, remonte en fait au 12^e siècle (*matremuine*). Il désignait alors les biens descendant d'une lignée maternelle. Ce terme a aujourd'hui disparu du dictionnaire francophone à l'exception des désignations qui concernent ce qui se rapporte au «mariage» (en italien et espagnol *matrimonio*). À suivre l'évolution de l'usage de ce terme et la modification progressive de son sens, on constate qu'au cours du 16^e siècle la mère a peu à peu été réduite à un statut d'épouse, dont les biens, tout comme la personne, sont progressivement jugés propriété du mari et du père de famille – autrement dit, ils sont partie de son patrimoine – et juridiquement conçus comme tels. Hertz compare la tendance patriarcale à dominer le corps et les biens des femmes avec le processus de collecte et d'exposition d'objets accaparés durant la période coloniale – tout cela relèverait-il de logiques similaires? Quel serait l'autre musée, celui qui n'accapare pas?

1 Dans d'autres langues, comme en allemand ou en anglais, le terme qui désigne le patrimoine n'est pas porteur d'une caractéristique liée au genre. En français, le *patrimoine*, de par son étymologie, évoque ce que nous héritons du «père», de la lignée paternelle, alors que le *matrimoine* faisait référence à ce qui provenait de la «mère», de la lignée maternelle.

l'histoire sans chercher à l'abolir, qui prenne en compte le regard réflexif des chercheurs et l'histoire complexe des objets et des peuples» (Bonnot 2014: 139). Afin de ne pas évacuer les épisodes les plus délicats de leurs parcours, une restitution du moins partielle de la polysémie des objets – la multiplicité des significations générées par un même objet (Phillips 2016) – pourrait également apporter des éléments de solution (Bonnot 2014). Ruth Phillips, dans le contexte canadien, suggère de prendre sérieusement en compte la façon dont la pratique des professionnel·le·s des musées est amenée à changer par les revendications des publics et les controverses médiatisées autour de certaines expositions (Phillips 2016).

2.5.5. Pour une archéologie attentive aux problématiques sociales contemporaines

La réflexivité qui peut émerger autour de l'archéologie et à travers ses différents pans – usages sociaux des savoirs archéologiques, pratiques muséales et expographiques – a été soulignée à travers plusieurs thèmes abordés par les participant·e·s aux *Salons*:

- Les savoirs archéologiques ont le potentiel, selon les interprétations, de réifier des identités en particulier ethno-culturelles, mais aussi de genre, ou au contraire de souligner leur caractère mouvant et socialement construit. La question identitaire révèle que le lien entre vestiges et territoires est très explicite et cela implique parfois des dérives. Pourtant, l'archéologie suscite aussi le sentiment que l'identité peut se penser à l'échelle de l'humanité et non pas seulement à celle d'un territoire délimité.
- Les savoirs issus du passé, sous leurs formes idéalisées ou établies, peuvent servir de ressources pour questionner certaines valeurs liées à la modernité, à la consommation de masse et au patriarcat. Ces valeurs reposent notamment sur l'idée d'évolution humaine et de progrès et sont mises en perspective avec celles de durabilité et de qualité. Ces dernières forment des repères rassurants dans un monde changeant. Par la mise en perspective de ces valeurs, l'archéologie donne alors à penser autrement nos sociétés contemporaines.

- Les musées – finalité de l'archéologie? – et leurs collections, sont questionnés et parfois perçus comme (re)producteurs de logiques d'appropriation et de consommation de «l'autre». Cependant, ils apparaissent aussi comme les lieux où peuvent émerger des réflexions novatrices quant à la manière de «gérer» cet héritage matériel, social et politique, et de restituer ses multiples facettes, probablement parce qu'ils sont à l'interface entre les productions de savoirs scientifiques et les intérêts ainsi que les revendications des publics.
- Enfin, l'invisibilisation de certains groupes sociaux, dont on amoindrit ou on nie l'existence dans le présent et donc dans le passé, est mise en évidence, en particulier en interrogeant les places occupées par les femmes et leur quasi-absence des espaces de représentation du passé actuels. À ce processus d'invisibilisation peut être ajouté celui des enfants, des personnes âgées, des personnes racisées et des personnes handicapées.

En plus de ces aspects déjà riches, d'autres éléments relatifs au potentiel réflexif de la discipline et des savoirs archéologiques pourraient encore être évoqués, tels ceux mentionnés dans le programme social de l'archéologie formulé par Djindjian (2010). Certains de ces rôles formulés par les spécialistes font d'ailleurs écho aux participant·e·s, en particulier celui d'apporter à la connaissance de l'humain dans ses différents possibles en se demandant quelles auraient pu être les autres façons d'être, de comprendre et de faire. Ces éléments forment un terreau fertile pour les réflexions *sur* et *par* l'archéologie, que ce soit entre archéologues ou dans les relations aux publics.

Ici, nous nous demandons, surtout dans un but réflexif, s'il ne conviendrait pas de remettre au goût du jour le terme de matrimoine et de se questionner en fonction: quels sont les biens, les traditions vivantes, les paysages culturels légués par les mères? Comment leur donner une visibilité? Quelle mémoire souhaite-t-on transmettre? Comment relire l'histoire à la lueur d'un éclairage plus féministe et qu'est-ce que cela apporterait à la «décolonisation des musées»? Ces questions, porteuses, ont animé plusieurs des participantes aux *Salons*. C'est bien avec l'objectif de leur donner une voix et de mettre en valeur la multivocalité des vestiges que nous plaçons pour un exercice de décentrement, qui passe aussi, voire surtout, par la remise en question des termes «anodins» utilisés dans nos pratiques quotidiennes.

3. Conclusion

«On est en démocratie. Il y a la parole des experts et il y aussi l'expertise profane. Les fidèles de l'église ont peut-être une certaine pratique de cette église, ils l'ont peut-être aimée, vécue, connue. Leurs enfants étaient baptisés dans une bassine baroque, elle n'est plus là. Je ne sais pas... Il y a aussi une sorte de légitimité habitante ou utilisante. Donc je n'aimerais pas donner tout le pouvoir à l'expert. Je pense qu'il y a différents discours qui ont différentes légitimités, qu'il faut se laisser... Comme en démocratie, on se laisse confronter aux choses. Et on finit par arriver à un résultat qui n'est pas forcément juste mais au moins, il y a une sensibilité du moment.»
(Pierre, Genève)

En parlant d'archéologie autrement, nous avons souhaité rendre évidents les usages, les vécus et les sensibilités des personnes qui «pratiquent» le patrimoine – réel, imaginé – ainsi que les attentes de la collectivité envers les spécialistes de ce domaine. Par-delà la profusion des points de vue, la richesse des récits et nos propres interprétations de ces paroles, certains messages se dégagent clairement. Il ressort notamment que la gestion du patrimoine, c'est-à-dire sa conservation, la mise à disposition des lieux, des objets et des savoirs archéologiques, gagnerait à inclure les usages et les réflexions profanes, cette «légitimité habitante», exprimée par Pierre ci-dessus, ainsi qu'à écouter la pluralité des discours portés sur le passé et sur son rôle dans le présent.

Les *Salons archéologiques* ont révélé le caractère particulièrement personnel de l'attachement au passé, aux vestiges et aux objets, ainsi qu'à l'archéologie comme discipline dont on emprunte parfois certaines manières de faire et de penser. Les affirmations et les réflexions des participant·e·s, ainsi que la manière dont nous les avons analysées à travers cet ouvrage, nour-

rissent l'idée que la dimension vernaculaire des représentations de l'archéologie et des pratiques qui l'entourent constituerait un élément fondamental à considérer pour assurer une médiation des savoirs «réussie», c'est-à-dire qui donne envie d'en apprendre plus ou de revenir au musée ou sur un site. Cette dimension, qui facilite la mise en lien d'éléments familiers avec des éléments nouveaux, forme une base solide pour la compréhension des savoirs, l'appropriation du patrimoine et l'éveil d'un esprit réflexif.

L'intimité a ainsi été une porte d'entrée puissante pour aborder l'importance des traces matérielles et immatérielles du passé ainsi que leurs mises en dialogue avec le présent dans la société contemporaine. L'archéologie s'immisce dans les pratiques personnelles, confidentielles, parfois ancrées dans la matérialité et les gestes du quotidien, parfois stimulée par l'imagination. On fouille son grenier pour y trouver de vieux souvenirs qui évoquent une histoire familière, ou des objets inconnus, porteurs de récits à redécouvrir ou à inventer, qui nous accompagnent alors pour un temps. On joue sur les sites archéologiques dont la matérialité suscite des sensations et des images qui permettent de créer des univers particuliers. On arpente les musées et on se questionne sur leurs objets et discours. On garde précieusement chez soi des objets «patrimoniaux» singuliers... Les relations à l'archéologie, au patrimoine et au passé des personnes qui ont participé à cette recherche sont ainsi faites de ces juxtapositions entre des idées et des pratiques complexes. L'ampleur et la diversité des formes d'attachement au patrimoine archéologique reposent ainsi sur un enchevêtrement d'éléments tangibles et intangibles. Dans les faits, dans les pratiques, dans les vécus, la dichotomie entre matérialité et symbolique, entre objets et sujets, est dépassée, montrant la fluidité et la porosité de ces deux catégories. Il nous semble ainsi central de reconnaître et d'assumer plus ouvertement cette dimension symbolique, immatérielle, qui est effectivement résolument constitutive d'une partie des valeurs assignées au patrimoine archéologique. Cela révèle que certaines composantes du «passé» ne sont pas nécessairement figées, lointaines et absentes, mais bien mouvantes et présentes, nourries par des gestes, des histoires et des émotions. La distinction entre le passé et le présent tend même à s'estomper lorsque, sur un site, ou alors un objet à la main, l'imaginaire l'em-

porte et fait se rejoindre deux temporalités qui ne sont, sommes toutes, que conceptuellement distantes.

L'archéologie est appréciée car elle produit des ressentis et des questionnements. Ce sont rarement les faits ou les dates qui restent en mémoire et qui participent à l'élaboration d'une subjectivité patrimoniale, ce serait plutôt le fait de se sentir relié·e avec les humanités présentes et disparues, ainsi que de s'interroger et d'expérimenter. Les *Salons* ont ainsi mis en évidence que le rapport au passé de la collectivité s'avère être puissamment ancré dans des récits intimes qui existent parallèlement aux faits historiques ou archéologiques. Une grande partie de ce qui est vécu en lien à l'archéologie, que ce soit dans les musées, sur les sites ou face aux objets, se déroule donc en marge des explications données par les institutions du patrimoine. Les discours portés par celles-ci sont ainsi largement agrémentés d'imaginaires, d'histoires et de pratiques qui se développent et se jouent sur un plan plus personnel.

Pour autant, certain·e·s spécialistes du patrimoine mettent en garde contre une possible individualisation du rapport au passé, qu'ils et elles envisagent comme une conséquence du développement d'une médiation tournée uniquement vers l'expérience, et qui ferait paradoxalement diminuer la caractéristique de «bien commun» du patrimoine (Sagnes 2015). Le «tout mémoriel et émotionnel», qui impliquerait un glissement vers le «tout individuel» est ainsi discuté: «Les fondements d'une «histoire à soi»⁵⁶ permettent le balisage de l'espace inventé, corollaire d'une réification du passé transformé en objets de consommation esthétisés, neutralisés et rentabilisés, l'évocation et l'émotion l'emportant sur la prise de distance et la médiation. Le patrimoine produit ainsi du territoire à racines... La mode du *revival* y ajoute une dimension complexe par une identification personnelle, qui nuit, en le niant, à ce regard critique au motif que la mémoire – même inventée – prime sur l'histoire, car

56 Ici, Philippe Vergain fait référence à la pensée des ethnologues Alban Bensa et Daniel Fabre. Bensa, Alban, Fabre, Daniel (dirs.), 2001. *Une histoire à soi: Figurations du passé et localités*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme. (Nouvelle édition en ligne générée le 14 décembre 2015).

elle est émotionnelle, individuelle et donc respectable en soi. Un tel déficit public de l'approche savante au profit de l'émotionnel et de l'intime favorise une forme exacerbée d'ethnocentrisme culturel dans l'appropriation par l'individu de la connaissance et de l'interprétation de l'histoire; ceci au moment où s'accroît la distance entre le citoyen et la science en constitution, notamment en ce qui concerne les sciences humaines» (Vergain 2015: 269). Cependant, que les professionnel·le·s se rassurent: les dires des participant·e·s démontrent bien qu'un rapport intime, individuel, émotionnel au passé peut tout à fait coexister avec une conscience du patrimoine, non seulement comme un bien qui appartient à toutes et tous, que les spécialistes sont à même de décrire et de préserver, et qui repose généralement sur des valeurs partagées, mais aussi comme un objet qui permet de développer une pensée réflexive sur la société contemporaine et sur la manière dont elle constitue et transmet des savoirs. Le rapport intime au passé, qui peut sembler par conséquent individuel, est en fait un formidable producteur de réflexions et de questionnements sur la dimension collective de l'histoire humaine. En ce sens, il est totalement emprunt de collectif. L'expérience, considérée comme essentielle par les participant·e·s, ne conduit donc pas forcément au développement d'un rapport individuel et consumériste au passé.

Une majorité de personnes ne souhaite en effet pas que les sites et les musées soient gérés comme des entreprises commerciales; les relations intimes au patrimoine exposées au cours de l'ouvrage abondent plutôt dans le sens d'une décroissance de l'industrie culturelle, du tourisme patrimonial et de la consommation des «produits» qu'ils proposent.

Les *Salons* ont également été révélateurs de mécanismes d'appropriation des savoirs archéologiques dont il nous semble particulièrement important de souligner la vivacité. Cette recherche démontre que les connaissances du public sur l'archéologie résultent d'un «bricolage» personnel qui témoigne d'un remaniement subjectif subtil. Ainsi, les contenus transmis dans une exposition, ou par tout autre moyen de médiation, sont mis en relation avec d'autres informations, des images, des idées, des notions qui proviennent de sources diffuses et différentes pour chaque individu, et qui restent souvent hors de contrôle des spécialistes. Parmi celles-ci, les productions litté-

raires, audiovisuelles et popculturelles agissent puissamment sur la création de représentations sur le passé, les savoirs archéologiques et le travail des archéologues. Ces créations de sens se construisent en regard des expériences personnelles vécues, notamment en contact avec les vestiges archéologiques et au sein des lieux patrimoniaux. Elles ajoutent alors un niveau de lecture et une complexité aux liens entre «mémoires du proche» et savoirs. Il n'y a dès lors plus qu'à accepter, pour les spécialistes qui seraient encore réticent·e·s à «vulgariser», de crainte de voir le message scientifique déformé suite à sa «simplification» (Schall 2017), que les contenus transmis leur échappent inévitablement. À partir de ce constat, il serait plus porteur, à notre sens, de s'intéresser aux mécanismes sous-jacents à la construction d'une pensée autonome sur le passé, souvent complexe et empreinte de réflexivité, et de l'aborder conjointement avec les publics.

Malgré une forme de proximité avec l'archéologie, témoignée par de nombreux·euses participant·e·s, le ressenti et l'expérience d'une mise à distance – qui se manifeste par une inaccessibilité physique ou conceptuelle – a été vivement exprimée. De fait, si l'archéologie est évocatrice pour toutes et tous, il s'agit aussi d'une discipline qui s'est appliquée à tracer une limite claire entre le passé et le présent par les noms donnés aux objets – antiquités, restes, ruines, traces, vestiges – mais également par des dispositifs épistémologiques – classifications, typologies, standardisations – et physiques – universités, musées, dépôts, cabinets, instruments (Olsen 2012). Le sentiment provoqué par cette mise à distance expliquerait à notre sens les pratiques et les pensées que nous avons qualifiées de transgressives – et distinguées par les participant·e·s de pratiques jugées clairement irrespectueuses à l'égard des vestiges du passé (trafic illégal, destruction de sites). Ces pratiques transgressives forment d'ailleurs un mode de réappropriation qui ébranle tout particulièrement la sphère des spécialistes. Ces récits remettent effectivement en cause certaines méthodes, considérées comme étant à l'origine de la soustraction des biens patrimoniaux au déroulé de l'histoire, telles que l'enfermement des sites et des objets archéologiques, la conservation «excessive» dont l'accumulation d'objets dans les dépôts, ou encore le manque de considération des paroles, des actions et des intérêts des non-spécialistes.

Ces critiques se retrouvent également dans les interrogations que soulèvent certaines pratiques des institutions du patrimoine, en particulier les musées d'archéologie, lorsque la conservation et la mise en exposition réifie les enjeux de pouvoir sous-jacents aux logiques – coloniales – qui font de «l'autre» l'objet d'une appropriation et d'une forme de consommation. Il serait plutôt attendu des institutions muséales qu'elles thématisent, en parallèle à la mise en lumière de la complexité des sociétés humaines, les enjeux liés à la constitution des collections et à la restitution de certains objets. Elles pourraient alors mettre en évidence les enjeux éthiques de la discipline ainsi que les cadres légaux qui régissent la gestion des vestiges matériels du passé, au-delà de l'exposition de beaux objets.

Ces postures démontrent que, pour une majorité de participant·e·s aux *Salons*, les lieux de monstration du patrimoine sont dépositaires d'une rhétorique non seulement considérée par certain·e·s comme souvent peu critique, mais aussi comme réifiant une norme – autant par la mise en valeur que lors de la transmission des savoirs. Il s'en dégage simultanément quelques propositions de solutions pour lesquelles les musées sont indirectement envisagés comme des lieux où peuvent être expérimentées des formes alternatives de gestion du patrimoine matériel. Ces dernières incluraient une réflexion sur les dimensions sociales et politiques entourant l'interprétation et la mise en valeur des vestiges. En effet, les institutions du patrimoine – et en particulier les musées – choisissent ce qui va être gardé, ce qui va être montré et ce qui ne le sera pas, et comment. Ainsi, dans ces lieux, il est à la fois possible de réifier et d'essentialiser certaines normes sociales et culturelles contemporaines et avec elles certains mécanismes de domination – racisme, sexisme, classisme –, qui se traduisent notamment par l'invisibilisation de catégories sociales dans les dispositifs de transmission. À l'inverse, ces institutions sont également considérées comme à même de déconstruire ces schémas et de proposer des points de vue et des dispositifs inclusifs sur le passé, le présent et pour le futur. Une de ces formes alternatives de gestion viserait également à garantir un accès plus direct au patrimoine: la proposition de réaliser une archéothèque à partir des objets gardés dans les dépôts des musées est envisagée ici par les participant·e·s comme une réelle solution. Ces revendi-

cations permettent de penser la conservation en des termes différents, tout en allant dans le sens de la redéfinition des musées, en cours de négociation au sein de l'ICOM, qui propose d'envisager les institutions muséales comme «des lieux de démocratisation inclusifs et polyphoniques, dédiés au dialogue critique sur les passés et les futurs»⁵⁷. En parallèle pourraient alors coexister une «conservation hétérologique», basée sur l'accumulation et l'ambition d'archivage des objets humains (Guillaume 1980), et une «conservation symbolique» comprise comme un tissage de différentes mémoires, unissant les réalités sociales et une variabilité de sens dont l'essentiel repose sur l'immatériel (ibid.).

Il est également considéré que les institutions du patrimoine gagneraient à dépasser la simple monstration des lieux ou des objets, accompagnés de dates et d'informations relatives aux résultats de recherche – éléments qui sont encore souvent perçus comme formant les bases du dispositif de transmission. Pour de nombreuses personnes, il est nécessaire de pouvoir établir un lien avec leur réalité quotidienne afin de comprendre les discours fondés sur les savoirs archéologiques. Cette réflexion repose sur l'idée d'une médiation qui mette en lien le musée ou le site archéologique, comme structure traditionnelle, publique, avec les espaces intimes ou familiers, privés. Ainsi, les espaces ou instants dédiés à l'intime, au sein des dispositifs de médiation, sont perçus comme permettant d'expérimenter des sensations, des émotions et des réflexions personnelles. C'est au cours de ces instants qu'une interaction avec les vestiges prend effectivement place, qu'une mémoire se crée. Pour plusieurs personnes, dépasser la monstration d'objets reviendrait également à expliciter la démarche scientifique de l'archéologie. Elles souhaitent vivement comprendre le fonctionnement du processus d'analyse et d'interprétation des vestiges, les méthodes, les outils et les spécificités techniques. Cette médiation scientifique, d'ailleurs perçue comme nécessaire par de nombreux acteur·rice·s de la discipline, permettrait d'instaurer un dia-

57 <https://icom.museum/fr/news/licom-annonce-la-definition-alternative-du-musee-qui-sera-soumise-a-un-vote/>, consulté le 14 janvier 2021.

logue autour de certaines critiques exprimées – notamment celles sur l’accumulation des archives archéologiques et la difficulté d’accès des vestiges matériels. Les *Salons archéologiques* représentent en ce sens un dispositif bienvenu qui permet non seulement d’établir un réel échange avec une communauté localisée mais également, si conduits sur le long terme, de le poursuivre, de l’approfondir et de développer un lien entre spécialistes et non-spécialistes.

En définitive, nous pouvons avancer que la transmission aux générations futures des valeurs qui fondent la reconnaissance collective et la conservation du patrimoine pourra s’opérer plus aisément si l’accès en est assuré pour toutes et tous, si la pluralité des discours sur le passé et son rôle dans le présent – sous la forme du patrimoine et des savoirs produits – est prise en considération à travers l’ouverture d’espaces de discussion, si le soin du patrimoine est entrepris par la collectivité, pour la collectivité, en partenariat avec des spécialistes, et si les modalités ainsi que la responsabilité de la conservation et de la protection sont discutées régulièrement, comme en démocratie. Envisager les patrimoines comme des systèmes holistiques, multivocaux, intégrés aux sociétés contemporaines, permettrait dans l’idéal de les percevoir comme appartenant à tout le monde et à personne en même temps, comme des entités n’étant «à soi» que pour un temps relativement court, celui d’une vie éventuellement, qu’on transmettrait à des personnes qui en partagent les valeurs tout en étant à même d’en apposer d’autres et, enfin, dont la protection et la transmission seraient perçues comme un choix positif et honorable par l’ensemble de la collectivité.

Partie III: Quelques données brutes



1. Liste des questions des participant·e·s

Les questions posées par les participant·e·s aux archéologues médiatrices présentes durant les *Salons archéologiques* ont été regroupées ici par thème afin que le lectorat puisse facilement en prendre connaissance. Certaines questions peuvent alimenter des activités de médiation, d'autres feront réfléchir les archéologues sur l'importance sociale de l'archéologie et sur le potentiel qu'il y aurait à communiquer sur les politiques publiques et la gouvernance dans ce domaine, en particulier au vu du nombre de questions posées à ce sujet.

Les archéologues

- D'où est venue votre passion pour l'archéologie?
- En tant qu'archéologues, qu'est-ce que cela vous fait quand des chantiers de construction détruisent des vestiges archéologiques? C'est une hérésie?
- Vous voyagez beaucoup dans votre métier?
- Est-ce que vous faites de la plongée pour étudier l'archéologie lacustre?
- Est-ce que le mot «archéologue» est protégé? Ou bien tout le monde peut s'appeler archéologue?
- On est «archéologue» quand on a fait un master en archéologie, ou on doit aussi avoir fait d'autres choses?
- Quels sont les débouchés dans l'archéologie, pour les personnes qui étudient la discipline?
- Est-ce que vous passez beaucoup de temps dans les laboratoires?
- Est-ce que vous collaborez avec des historiens, d'autres corps de métiers?
- Qui valide toutes vos théories? C'est vous-mêmes qui le faites? Ou est-ce qu'il y a un conseil supérieur pour valider vos recherches?

L'archéologie et les périodes historiques

- Pourquoi «le verre» n'a-t-il pas donné son nom à une époque comme le fer?
- La Tène, c'est le 2^e âge du fer partout dans le monde?

L'archéologie contemporaine et les limites de l'archéologie

- Qu'est-ce que c'est que «l'archéologie industrielle»?
- Est-ce que les vestiges de la Seconde Guerre mondiale sont répertoriés comme archéologiques ou est-ce trop moderne?
- Est-ce que ces couches d'archéologie industrielle sur le site des Charmilles (GE) peuvent être définies comme de l'archéologie?
- La question est, à quel moment un objet est-il archéologique, si on trouve une vieille casserole du 16^e siècle, est-ce déjà archéologique? Ou une assiette à ma grand-maman? À quel moment est-ce qu'on classe ça comme une pièce archéologique?
- Est-ce qu'on peut considérer la vieille ville de Berne comme de l'archéologie? Où s'arrête l'histoire et où commence l'archéologie?

Les peuples du passé

- Ce qu'on appelle les Celtes, c'est un peuple ou c'est plutôt la période qui est justement définie avec les Gaulois? Ou bien est-ce que ce sont les Gaulois qui font partie d'un sous-peuple celte?
- Qui était là avant les Helvètes?
- N'est-ce pas en Afrique que l'on trouve la plus ancienne histoire de l'humanité? Les humains les plus anciens, des centaines de milliers d'années en arrière?

Définitions de l'archéologie

- À partir de quand parle-t-on d'archéologie, et non plus d'histoire?
- Si ce n'est pas spécialement une tranche temporelle qui définit l'archéologie, si ce n'est pas la trame historique, c'est quoi? C'est ce qui se passe sous terre?
- L'archéologie est-elle définie par une période dans l'échelle de l'histoire? Où s'arrête-t-elle et où commence-t-elle?

- Est-ce que l'archéologie c'est tout ce qui est lié à la fouille, ou pas forcément?
- Est-ce qu'il y a des régions où il n'y a vraiment rien à trouver en archéologie? Parce que l'humain n'y serait pas allé jusqu'à maintenant?
- Après je ne sais pas si l'archéologie ne se limite aussi qu'au niveau de la Terre. Est-ce que par exemple une découverte qui est faite sur la lune est aussi considérée comme de l'archéologie?
- Pour vous qui êtes archéologues, quelle est la différence entre le patrimoine et l'archéologie?
- Et qu'est-ce que les fossiles? Est-ce que ça n'appartient vraiment pas à l'archéologie?
- Si tu trouves un os de dinosaure, c'est un archéologue qui étudie ça?
- Donc la question maintenant c'est: qu'est-ce que l'archéologie? Est-ce des fouilles, est-ce de créer des connaissances sur quelque chose que l'on ne connaît pas? Parce que «logie» signifie «l'enseignement», et «archéo», qu'est-ce que «archéo» en fait?
- Qu'est-ce que cela signifie avec le sol, qu'est-ce c'est qu'on y trouve comme objets utilisés anciennement, ou qu'est-ce que la terre a produit, peu importe, au fil du temps?
- Alors les objets archéologiques: bien sûr tout ce qui est fait par les humains, les objets anthropologiques. Mais aussi les fossiles, tout ça fait-il partie des objets archéologiques?

Technologies

- Est-ce qu'il y a de nouveaux instruments technologiques pour faire des recherches?
- Le marteau et la truelle ça existe toujours?
- Je me demande à quoi peut ressembler l'archéologie, je me demande comment ça peut évoluer de nos jours. C'est comme, il y a 200 ans, quand on découvrait les pyramides... Quelle est l'archéologie de nos jours?
- Est-ce qu'on peut aussi faire des investigations qui ne sont pas forcément destructrices? Soit avec de l'électricité, l'écholocalisation?

Histoire et importance sociale de l'archéologie

- Est-ce que l'archéologie a toujours eu le même attrait qu'elle a aujourd'hui?
- Qu'est-ce que les archéologues et leurs connaissances pourraient amener à la société en termes de valeurs?
- Est-ce qu'il est possible qu'il n'y ait plus d'archéologie dans 200 ans parce qu'on ne retrouverait pas nos constructions d'aujourd'hui qui sont en béton et qui se détruisent rapidement?
- Est-ce qu'être archéologue c'est aussi penser au futur?
- Est-ce qu'il existe maintenant une éthique de l'archéologie? Est-ce que la profession a réfléchi sur elle-même?
- C'est similaire à l'écriture de l'histoire, non? Qu'est-ce que l'histoire? C'est tellement subjectif. Ce n'est pas comme si tout était enregistré dans l'histoire, et qui écrit l'histoire? Qu'est-ce qui est important? C'est très politique, non?

Les sites archéologiques

- Je ne sais pas vraiment où on trouve de l'archéologie en Suisse. Est-ce que les maisons sur pilotis qu'il y a dans la région de Bienne peuvent être considérées comme telles?
- C'est quoi les palafittes?
- Est-ce qu'on peut visiter les sites palafittiques?
- Tous les sites lacustres ont-ils été répertoriés? Ou il y en a qu'on n'a pas encore vus?
- Est-ce que tous les sites lacustres sont apparents?
- Pourquoi le bois des sites lacustres n'a-t-il pas été détruit par l'eau?
- Est-ce qu'il faut forcément que le site soit grand pour être inscrit sur la liste des biens nominés à l'UNESCO? Parce qu'on s'imagine toujours que c'est comme les merveilles du monde, qu'il s'agit de choses énormes.
- C'est une qualification officielle le «patrimoine mondial»?
- Quels sont les critères de l'UNESCO pour décider d'une nomination?
- Herculaneum et Pompéi, c'est reconstitué?

- Y a-t-il beaucoup de sites en Afrique où l'on peut trouver quelque chose?
- Qu'est-ce qu'il y avait à Bâle, les Celtes d'abord, et puis il y avait [qui après]?
- Comment est-ce que vous découvrez les sites? Comment est-ce que vous prospectez, pour trouver, pour vous dire «ah ça c'est le bon endroit où il faut aller fouiller»?
- Alors moi je vais peut-être jouer un peu l'avocat du diable, mais est-ce qu'il y a encore des choses intéressantes à découvrir en Suisse par exemple?

Pratiques et savoir-faire du passé

- Est-ce que les gens mangeaient des choses crues durant la préhistoire?
- Comment savoir quelle est la bonne façon de prononcer les mots du latin? Est-ce que la recherche archéologique permet d'en dire quelque chose?

Objets archéologiques et patrimoniaux

- À partir de quand un vestige ou un objet devient-il patrimoine?
- À quel moment ce n'est plus un déchet et c'est un objet archéologique?
- Comment faites-vous pour différencier un fossile du reste de l'environnement, de simples pierres par exemple?
- J'aimerais bien savoir de quand date le premier peigne fabriqué par l'humain qui a été découvert?

Conservation et préservation

- Qui est-ce qui s'occupe de la rénovation de tous ces sites? J'ai lu un article dans le journal à propos d'Avenches, à propos du festival, ça a vraiment beaucoup abîmé le site. Qu'est-ce qu'ils font, ils le restaurent?
- Après est-ce qu'on peut et est-ce qu'on doit tout garder?

- Pourquoi dépenser des milliers de francs à conserver des choses qui présentent relativement peu d'intérêt?
- Comment est-ce qu'on préserve l'histoire, même sans objets tangibles?
- Comment est-ce qu'on fait pour être sûrs que tout ce qu'on a découvert sera encore là dans 100, 200, 300 ans? Comment est-ce qu'on fait pour préserver tout ça?
- Où va-t-on avec cette matérialité? Je pense que c'est une belle chose. Et d'un autre côté, nous voulons la préserver. Qu'est-ce que ça veut dire maintenant? Comment pouvons-nous nous en occuper de manière respectueuse?

Appropriation et intégrité des objets

- Est-ce terrible d'avoir une pointe [de flèche] comme celle-ci, si tu en as des milliers, d'en garder une en souvenir, alors qu'on en a déterré tant?
- Ça m'intéresserait quand même, est-ce que c'est autorisé de posséder quelque chose comme ça?
- Mon père me l'a permis [de prendre cet objet] et c'est la propriété de cet [autre] endroit, il n'y a aucun doute là-dessus. Mais la question qui se pose est la suivante: un objet fait pour un autre lieu, peut-il aussi être ici [ailleurs]?

Politiques, gestion et gouvernance

- Est-ce que l'archéologie est prise en compte sur les plans d'aménagement du territoire?
- N'y a-t-il pas un grand marché noir pour les objets archéologiques?
- Sait-on de quelle taille est le marché noir de l'archéologie en Suisse?
- Si on trouve un trésor, on n'a pas le droit de le garder? Mais c'est quoi la définition du trésor?
- La recherche de trésor est illégale, non? On ne peut pas se promener par exemple avec un détecteur de métaux?


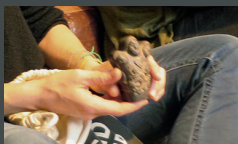
- Par exemple quelqu'un qui se dit «ah, mais ici il y avait peut-être une villa romaine, je veux faire ma fouille privée, je veux quadriller mon jardin et puis creuser», est-ce qu'il serait en droit de faire cela?
- Est-ce qu'il faut un permis pour fouiller, comment ça se passe?
- Est-ce qu'au niveau fédéral, il y a un service archéologique?
- Dans quelle mesure est-ce que l'OFC donne un cadre à l'archéologie et participe à déterminer ce sur quoi les recherches portent?
- Dans un cadre national, subventionné, qu'est-ce qui définit l'archéologie, au sens politique du terme?
- Est-ce que vous avez déjà établi une carte en fonction de ce que vous trouvez dans une fouille? Pour dire «tient dans cette région, c'est possible qu'en fonction des dates, qu'il y ait des ramifications dans la région»?
- Mais je ne pense pas que ce soit privé, ou bien? Existe-t-il aussi de l'archéologie privée?
- En tant qu'archéologues, qui détermine ce qui est important pour l'humanité à explorer et à conserver? Qu'est-ce qui est important? Où placer les fonds? C'est très subjectif.
- Mais maintenant, dans un autre pays, quand il y a des personnes privées qui fouillent, est-ce que beaucoup de choses disparaissent?
- Quels nouveaux problèmes se poseraient si on disait maintenant «OK, il y a maintenant un tel gouvernement international, et il possède toutes les découvertes parce qu'elles représentent l'humanité?»?
- Oui, en partie ce sont des personnes individuelles qui sont très engagées [pour l'archéologie]... Mais il faudrait la rendre plus accessible. Je pense qu'il est important que nous réfléchissions tous ensemble à la manière dont elle est transmise et financée, ça c'est une chose, par l'État. Mais qui a la souveraineté? Est-ce seulement l'institution?
- À quel moment est-ce qu'on va dire «ce site est trop important, on le garde» et construire un musée autour? Et qui le dit? Qui a la priorité pour prendre ces décisions?
- Qu'est-ce qui est important pour l'UNESCO?


- Quand vous faites des fouilles, est-ce vrai que vous laissez volontairement des choses pour de futures recherches, pour de futurs archéologues? Pourquoi?
- Est-ce qu'il y a des endroits qui ne sont volontairement pas touchés?
- Est-ce qu'on les découvre et est-ce qu'on les ré-enterre après [les vestiges]?
- Comment on choisit ce qui est fouillé? Est-ce qu'il y a des projets qui sont considérés comme prioritaires? Selon quels critères?

Financement


- Qui paie l'archéologie en Suisse?
- Quel est le budget annuel de l'archéologie en Suisse?
- S'il y a une personne privée qui trouve un site lorsqu'elle creuse pour sa villa, qui est-ce qui va financer cela?

2. Table des objets et souvenirs

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Bienne (BE) - 31.03.2018		
Noémie – Des boucles d'oreilles en argent avec la reproduction des inscriptions du disque de Phaistos		<i>J'étais en vacances en Crète avec ma famille et on est allé voir un musée. Ça, c'est une boucle d'oreille. À la base, c'est le disque de Phaistos. [En s'adressant aux archéologues] c'est ça non? C'est un disque qui est environ comme ça grand [geste de la main], et il y a des symboles qui ont été incrustés, je crois que c'est dans de l'argile. Ils sont en cercle et il y a je ne sais pas combien de figures différentes, mais il y en a certaines qui reviennent plusieurs fois, et c'est un grand mystère encore je crois pour les archéologues, encore aujourd'hui, parce que personne n'a réussi à trouver ce que ces symboles voulaient dire: est-ce que c'était une prière, ou un rituel, ou est-ce que ça raconte une histoire, on ne sait pas trop. Je trouvais que c'était très joli et du coup quand j'ai vu les boucles d'oreilles et bien je les ai achetées.</i>
Carina – Une figurine de la Pachamama		<i>Carina – C'est la maman de nous tous, mais en Bolivie c'est la maman de la terre. Pour moi, elle représente la vie et l'honneur qu'on a, nous, de pouvoir vivre ici, sur cette terre, bien qu'aujourd'hui, on est un peu en train de la détruire. C'est une figure très ancienne. Les Indiens, ils ont complètement un autre lien, quand on vit avec eux, on entre dans une idéologie ou dans une façon de vivre, de voir la vie complètement différente. Ce n'est pas nous en premier, mais c'est la Pachamama en premier. Alors ce qu'on fait, on le fait en pensant: est-ce qu'elle va être contente ou pas? Est-ce qu'on ose creuser, on ose construire, on ose cultiver la terre ici ou pas? Est-ce que c'est un endroit sacré, ou pas? Et si c'est un endroit sacré, on ne touche pas. Ce sont d'autres questions, ce n'est pas l'Homme qui vient en premier, mais c'est la mère terre qui vient en premier. [...] Elle est construite de manière à ce qu'on puisse croire qu'elle a trois têtes, mais ce sont ses enfants et, là derrière, il y a un escargot, c'est un symbole très fort pour les Indiens. De pouvoir conserver ce savoir pourrait nous aider à rester un peu plus connectés.</i> <i>Enquêtrice – Et ça évoque l'archéologie pour toi? Ou un lien avec le passé?</i> <i>Carina – Avec le passé. Bon maintenant ils le vivent encore, mais ils sont très restreints sur le terrain pour le faire, ce n'est plus l'Amérique latine qu'il y avait avant. Maintenant, ils ont des territoires où ils peuvent vivre leur culture et d'autres où ils ne peuvent pas. Cet objet, je trouve que ça fait un peu un lien entre ce qu'il y avait avant et ce qu'il y a maintenant.</i>
Crystelle – Une photographie d'elle en train de méditer près des menhirs de Clendy (Yverdon-les-Bains, VD)		<i>Moi j'ai une image sur mon téléphone, sur laquelle je suis dessus en fait, devant un caillou en train de méditer. C'est aux menhirs de Clendy [VD]. C'est un endroit vers le lac, à Yverdon-les-Bains, où il y a plusieurs menhirs qui sont, pas vraiment en cercle, mais tout autour du parc et on peut aller les visiter.</i> <i>[...] Je cherchais avec mon copain des endroits chargés pour aller méditer. On allait chercher sur internet des hauts lieux telluriques proches de la région et comme il venait d'Yverdon, on est allé visiter des ... pas des temples, mais une église et ces menhirs et des pierres aussi dans les forêts. Il me semble qu'ils ont été déplacés et peut-être qu'à cause de ça, je ne me suis pas plus intéressée à ça [à leur datation]. Ce qui m'intéressait c'était surtout de sentir l'énergie des menhirs à cet endroit-là. [...] Je me sentais bien, c'était une magnifique journée, vraiment reposante.</i>



Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Belfaux (FR) – 29.04.18		
Gabrielle – Une Bible		<i>Je vous ai amené une Bible, parce qu'en fait, avant l'arrivée de Laeticia [archéologue] dans notre famille, l'endroit où j'ai le plus entendu parler d'archéologie était quand j'allais suivre des conférences exégètes. Je trouve que toutes ces sciences sont liées, l'histoire, la théologie, l'archéologie sont toutes liées entre elles, elles se posent des questions l'une à l'autre, et puis c'est ça qui rend les choses intéressantes.</i>
Alix – Une pyramide dorée contenant des pièces de monnaie en plastique, et une carte postale de Crète		<i>J'étais en master latin-grec et linguistique française et c'est dans ce cadre-là que j'ai rencontré Laeticia [une amie archéologue]. On n'a pas eu de cours ensemble, mais on a fait des voyages ensemble. Du coup, je ne suis pas directement dans le domaine de l'archéologie, mais j'y ai pas mal touché en faisant du latin et du grec, et puis je suis tombée dedans assez petite. Mon parrain m'avait offert, quand j'avais trois ans, cette magnifique pyramide avec des pièces à l'intérieur. Alors je sais qu'elle vient d'Argentine, je ne sais pas de quand sont censées dater les pièces qui sont à l'intérieur. Mais du coup, j'ai eu pendant longtemps un phénomène un peu bizarre parce que j'ai toujours cru que l'Égypte se trouvait en Amérique du Sud [rires de l'assemblée], jusqu'à ce que j'étudie l'Égypte à l'école donc voilà, j'ai été assez vite faussée dans mes idées [...]. Après, j'ai découvert d'autres choses en archéologie et on a eu justement ce fameux voyage où on est partis avec Laeticia. On a vu le disque de Phaistos pour de vrai en Crète, et là du coup je vous ai apporté une carte postale qui me reste de là-bas. Ça n'a pas grand-chose à voir avec l'archéologie si ce n'est que c'est en lien avec ce voyage. Là, j'ai découvert qu'il y avait des gens qui étaient complètement passionnés par l'archéologie, et ça, je vous promets que c'est assez touchant. On devait être à peu près la moitié à étudier plutôt le latin-grec et l'autre moitié c'était des archéologues et quand on voit la passion des archéologues sur leur site, on a envie de tomber amoureux avec eux de cette archéologie.</i>
Armelle – Une photographie d'une gravure d'un temple de Louxor		<i>J'ai beaucoup aimé, quand j'étais à l'école, quand on parlait de l'Égypte, de la Grèce, et après j'ai eu la chance de partir en Égypte avec les scouts. C'est vrai que je me disais, quand on visitait le musée au Caire, je me disais qu'ils feraient mieux d'amener les élèves sur place, de voir ces belles choses. Des fois ce qu'on voit dans les livres ou ce qu'on écoute à l'école, ce n'est pas la même chose. Et puis je vous ai ramené une petite gravure [qu'on peut voir] dans un temple de Louxor.</i>
Alicia – Un pendentif en or avec la reproduction des inscriptions du disque de Phaistos		<i>J'ai apporté juste un tout petit objet, un petit bijou que j'avais acheté à Héraklion [Grèce] dans un musée, objet qui m'avait beaucoup intriguée. C'est le disque de Phaistos. Et puis là, il y a les photos recto verso de ce disque, qui est fait en argile très fine, très pure. Ce qui m'avait aussi intriguée à l'époque c'était qu'on peut trouver là-dedans des choses qu'on ne connaît pas du tout, qu'on n'arrive même pas encore aujourd'hui à expliquer. C'est très mystérieux, on peut trouver des signes d'animaux qu'on retrouve un peu partout, mais aussi par exemple un casque qui est assez particulier parce qu'on le retrouve aussi sur une tombe funéraire de Ramsès III près de Louxor [Égypte], on peut trouver des signes d'armure qu'on trouve aussi dans la Val Camonica [Italie], dans des gravures rupestres. Ça reste un objet dont on pense qu'il doit venir de la méditerranée orientale, mais avec peut-être aussi quelque chose qui fait partie de la Vallée du Nil ou bien alors du Moyen-Orient, c'est quelque chose de vraiment particulier.</i>


Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Jacopo – Deux photographies, une de l'archéologue Hanni Schwab, l'autre d'une maison lacustre		<i>J'ai amené deux photos. En fait, l'archéologie pour moi c'était au départ un certain traumatisme. Je vais vous l'expliquer. Comme je suis des années 1950, j'étais à l'école primaire dans les années 1960, et puis là, dans le canton de Fribourg, l'archéologie c'était Madame Hanni Schwab, et tout le monde en parlait, on nous bassinaient Je suis désolé d'utiliser ce terme, mais c'était ça, à l'école, avec ça, nous, on avait 8 ou 10 ans, on n'y comprenait rien. J'ai donc amené une petite photo d'Hanni Schwab. On nous parlait de toute la Correction des eaux du Jura, on n'y comprenait rien non plus, et du coup on nous parlait toujours évidemment de ces maisons sur pilotis qui paraissaient extrêmement mystérieuses. C'est aussi une des photos que j'ai amenées, une de ces maisons sur pilotis qui m'a fait suer dans les cours d'histoire quand j'étais à l'école primaire. Depuis, les choses ont un peu évolué, et puis je ne sais pas si c'est l'effet de l'âge, mais de plus en plus je trouve qu'on devrait, dans notre société qui va à toute vitesse, avec l'informatique et tout, un peu plus s'intéresser à l'histoire au sens large.</i>
Fabrice – Une photographie de la machine d'Anticythère		<i>J'ai pris un petit objet, un peu particulier, aussi pour inciter la réflexion. Ça s'appelle la machine d'Anticythère, je ne sais pas si tout le monde connaît, mais c'est dans l'idée une montre astronomique [...]. Le navire qui transportait cet outil [daterait] de 86 avant J.-C. et du coup on est un peu surpris justement de retrouver quelque chose qui n'a rien à voir [avec le reste]: on trouvait des outres pour le vin, on trouvait des statues grecques, on trouvait en fait les objets usuels de l'archéologie, et puis au milieu on a trouvé des débris d'une horloge astronomique qui calculait précisément, ça peut être les éclipses, le mouvement des planètes comme la lune et le soleil et puis apparemment d'autres plus complexes. Ce qui m'intéresse c'est donc l'idée d'évolution, l'idée de progrès, j'ai l'impression qu'on nage un peu dans cette idée que plus le temps passe, plus on est soi-disant avancés, et puis qu'on oublie un petit peu les avancées qui avaient déjà été faites. Et la question que je me posais c'est: si on n'avait pas trouvé cet objet-là, on serait passé à côté d'une réflexion qu'on n'aurait pas eu la possibilité d'avoir, parce que finalement créer des roues dentelées, ça signifie quand même qu'il y a une idée d'ingénierie derrière et il y a toute une science qui serait liée à cet outil qu'on n'a pas théorisée. On disait: oui, ils calculent le mouvement des planètes, etc. Mais ça reste souvent une idée un petit peu souple, se dire qu'ils calculaient, on ne sait pas trop comment en fait. Et puis finalement là, il y a apparemment un outil qui permettait de faire ça, donc on peut revenir à une réflexion qu'on ne se pose pas de prime abord. Et le deuxième aspect, c'est aussi l'actualité de ces sujets, parce qu'il y a une société d'horlogerie, Hublot, qui a commencé à réfléchir sur la conception de cette machine et ils ont fait une réplique miniature pour une montre portative au poignet de ce système-là. Même dans des domaines qu'on n'imagine pas, l'horlogerie se penche aussi sur les domaines de l'archéologie aujourd'hui.</i>
Oleg – Une réplique des Tables de la Mer Morte		<i>J'ai pris une réplique des parchemins de la Mer Morte. Pour ceux qui ne connaissent pas, ce sont des restes d'anciens parchemins du 1^{er} siècle avant et du 3^e siècle après J.-C. qu'on a retrouvés dans des caves près de la Mer Morte, et qui représentent, sauf erreur, les deuxièmes plus vieux exemples de traces bibliques qu'on connaisse pour l'instant. Mon histoire de famille est liée au judaïsme et du coup il y a quand même pour moi un certain lien historique, à savoir d'où je viens, l'histoire de ma famille et puis la tradition que l'on a, c'est pour ça que j'ai pris cet objet.</i>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Sion (VS) – 27.05.18		
Julia – Trois objets contemporains, dont deux d'art et un usuel		<p><i>J'ai pris quelque chose de Birmanie [...]. Encore une fois, c'est un objet dont je ne connais pas la date et où je pense que ça a été utilisé pour écraser l'opium ou le tabac [...]. Ce que j'aime quand je visite [un lieu], c'est de retrouver des objets comme ça qui racontent les pays, d'avant, mais je ne sais pas qu'en faire [...]. Je me dis aussi qu'on a une actualité, et pour moi, ce qui me touche le plus, ce n'est pas de connaître la valeur des objets ou leur histoire, par contre j'aime bien avoir des objets comme ça, qui viennent d'avant, je ne sais pas qu'en faire. Par contre, j'ai pris autre chose où je me dis, c'est un bronze, qui est de notre époque et qui sera l'archéologie de plus tard, et ça, ça m'intéresse aussi. L'art contemporain sera l'archéologie du futur. Pour moi l'art est une manière de s'inscrire dans un temps et un espace. Donc je suis plus touchée par des objets qui se font maintenant au niveau artistique que des objets d'avant, qui me parlent moins [...]. Ce sont des arts naïfs, et le naïf on le retrouve partout, l'art naïf c'est ce que la personne transmet sans connaissance, mais en étant quand même issue de l'humanité [...]. Et ça [un troisième objet qui représente des dessins d'animaux] c'est tout à fait actuel, ça vient du Québec, d'il y a deux ans, et ce qui me touche c'est le parallèle avec ce qu'on a déjà fait, et ce qui se fait encore actuellement.</i></p>
Amélie – Un masque contemporain		<p><i>J'ai pris un objet qui n'est pas d'époque, mais qui reflète la partie de l'histoire qui pourrait le plus m'intéresser en fait. C'est un masque qui me fait penser que depuis toujours l'humain s'est raccroché à quelque chose qu'on ne retrouvera jamais autrement que par des représentations humaines: les croyances de l'Homme, les cultes qu'il a conduits, et finalement parfois, souvent même, trouver une raison d'être sur cette Terre, et toutes les religions qui ont ensuite été créées avec ça. Je pense qu'au départ, enfin c'est ma propre interprétation, il y avait un Homme dans sa caverne, et puis lui, j'y pense souvent. Même quand je mange des cerises, je me dis qu'il y a 50 000 ans il y avait un type qui mangeait des cerises. Enfin, c'est ça qui me passionne. [...] Il y a souvent quelque chose dans l'esprit de l'humain qui reste la même chose [...], malgré tout ce qu'on a pu construire que ce soit des technologies ou l'éducation, etc., il y a quelque chose dans le fond de l'Homme qui l'appelait, pour créer des masques par exemple, pour représenter ce qu'il y avait au fond de lui, quelque chose qui le raccroche à une puissance. Parfois, je me dis que je trouve ça magnifique de trouver de vieux objets, expliquer l'histoire et en même temps, je me dis que c'est une futilité parce qu'on est juste tout petit, et il y a des êtres humains, bien avant nous, qui ont essayé de laisser des traces quand même pour ceux d'après et puis... En même temps, c'est petit et en même temps c'est immense. Enfin, je n'ai pas vraiment d'idée précise. L'archéologie, je ne m'y suis pas forcément intéressée avant de rencontrer Annabelle [une amie archéologue]. [...] Et puis en fait, ces masques, il y en a de toutes sortes, dans tous les pays, faits de tous matériaux et qui ont des milliards d'explications, mais qui donnent toujours l'impression que l'Homme a quelque chose de beaucoup plus... Pour moi c'est ça qui me plaît le plus en fait, pas uniquement la chair et les bouts d'os. [...] J'ai pas mal voyagé en Amérique du Sud et puis il y a beaucoup de ce genre de masques aussi en cuivre ou comme ça et ils ont toujours une expression particulière et ça permet d'imaginer plein de choses. C'est chouette, il y a toujours beaucoup de façons d'interpréter tout ce qu'on peut trouver. Aussi, je ne pourrais pas faire votre métier, parce que j'hésiterais tout le temps à dire «c'est ça ou bien ce n'est pas ça, les explications».</i></p>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Xander – Un petit bol en céramique avec une glaçure		<p>Xander – <i>Moi j'ai un rapport sans doute assez romantique avec l'archéologie, il y a un petit côté «chasse au trésor» que je trouve assez génial. Je crois que je n'ai pas vraiment besoin de savoir ce que c'est [l'objet qu'il a amené]. Je crois que c'est plutôt un rapport esthétique et romantique avec la chose. Donc je me dis qu'il y a quelqu'un qui a fait cet objet-là, qui a priori devait avoir une utilité. J'imagine qu'il y a eu toute une démarche par rapport au glaçage: pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas glacé la base? Donc pour moi c'est à la fois le côté «chasse au trésor». Mais ça ne me bouscule pas plus que ça par rapport à ce que j'en fais aujourd'hui: cet objet-là, je ne sais pas quand il a été fait, ce que je sais, c'est qu'à l'heure actuelle, aujourd'hui, maintenant, depuis de nombreuses années, parce que je l'ai depuis de nombreuses années, il me plaît.</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Qu'est-ce qui vous plaît dans cet objet?</i></p> <p>Xander – <i>Je trouve qu'il est très beau, après voilà c'est une question d'esthétique, je me dis qu'il a une histoire, qu'il y a des gens qui l'ont manipulé, qu'il y a des gens qui l'ont fait, qu'il y a des gens qui ont eu l'idée de faire cette petite frise-là, bon si ça se trouve il a été fait il y a 50 ans, mais pour moi c'est un objet ancien qui a une histoire.</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Et est-ce que le fait qu'il soit ancien, ça lui donne une valeur?</i></p> <p>Xander – <i>Oui, certainement. Je pense que si j'apprenais qu'il y a été fait il y a 40 ou 50 ans, bon je l'aimerais toujours parce que je n'ai pas réussi à la casser dans mes nombreux déménagements donc voilà, mais oui j'aurais sans doute une autre approche.</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Et puis il vient d'où cet objet? Vous l'avez trouvé comment?</i></p> <p>Xander – <i>C'est un cadeau d'une amie, qui a... Je pense qu'il vient de Perse, enfin elle a travaillé en Perse et c'est de là qu'elle l'a ramené, je n'en sais pas plus.</i></p> <p>Une personne dit – <i>Perse, ça n'existe plus en fait.</i></p> <p>Xander – <i>C'était une très vieille amie [rires].</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Qu'est-ce qui vous a amené à penser qu'il pouvait être ancien?</i></p> <p>Xander – <i>Je suis assez branché objets et peintures, donc je n'ai pas pu m'empêcher de faire des recherches, de regarder un peu à gauche et à droite et, par rapport aux images, aux infos que j'ai pu glaner à gauche et à droite sur internet, je pense qu'il est ancien, mais c'est vraiment... Je ne suis pas un spécialiste.</i></p> <p>Gabriel – <i>Vous ne l'avez jamais fait évaluer?</i></p> <p>Xander – <i>Financièrement?</i></p> <p>Gabriel – <i>Non, oui, entre autres, mais en général ce qu'ils font c'est qu'ils cherchent si ça a de la valeur marchande.</i></p> <p>Xander – <i>Non, alors j'avouerais que ça, ça ne m'intéresse pas du tout.</i></p> <p>[...]</p> <p>Enquêtrice – <i>Donc c'est un lien assez personnel et émotionnel à cet objet.</i></p> <p>Xander – <i>Oui, parce qu'il n'a juste aucun intérêt utilitaire, donc même si c'est un petit pot...</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Vous avez dit que vous étiez plutôt intéressé aux imaginaires que l'objet pouvait véhiculer, mais en même temps vous avez quand même fait des recherches sur des aspects plus factuels.</i></p> <p>Xander – <i>En fait, je connaissais déjà avant, enfin je veux dire, j'avais une belle-mère qui était passionnée de porcelaine chinoise, mais voilà, c'est un peu dans le courant du truc, et puis j'ai arrêté très rapidement parce que je trouve que ... Je pense que je suis plus attaché à l'objet en lui-même.</i></p>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Gabriel – Une photographie d'un site archéologique au Salvador		<i>Mon objet c'est un site archéologique du Salvador, en Amérique centrale, que j'avais été visiter. Ça m'avait frappé de voir justement toute cette richesse, presque intacte d'une certaine manière. Bon, ils ont aussi fait des pillages des peuples, ils ont aussi pris des pierres au bout d'un moment. Mais c'est vrai que de voir cette richesse et de voir qu'il y avait plusieurs peuples en plus, oui c'est vraiment une grande richesse. Également au niveau de leur science, de leurs procédés, là par exemple il y avait des cuves, c'était révolutionnaire à l'époque pour les couleurs justement, ils arrivaient à faire des couleurs, ils avaient d'immenses bacs pour colorer, je ne sais plus ce que c'était...</i>
Renée – Une photographie de famille sur le site d'Augusta Raurica (BS)		<i>L'objet que j'ai pris est perdu quelque part dans cet appartement, c'est une photo de famille où on a visité Kaiseraugst [Augusta Raurica]. C'était mon oncle bâlois qui nous avait invités à visiter Kaiseraugst, donc le frère de mon père qui était enseignant en histoire et allemand nous accompagnait, on avait visité la famille à Bâle, et c'est pour faire honneur à cet oncle qui enseignait l'histoire, qui nous a fait visiter [...].</i>
Eliane – Des répliques de pyramides égyptiennes		<i>J'ai pris comme objet des petites pyramides qui viennent d'Égypte. Elles ne sont pas vieilles, mais c'est juste un symbole, une signification, et c'est pour montrer qu'à n'importe quelle époque à laquelle on a vécu, il y avait toujours des gens qui étaient intéressés, qui ont fait des choses, et que c'est des gens exactement comme nous, qui se sont dit «ah, un jour je vais faire ça», et puis ça fait après de grandes choses. Comme vous le disiez avant, les pièces qu'on a trouvées avant c'était des gens comme nous qui ont décidé de faire quelque chose, je ne pense pas qu'à un moment donné ils se sont dit «dans 2000 ans on va en parler». Sur le moment, ils vivaient ce truc, ils faisaient leur chose, sans penser au futur et c'est beau que nous, dans le futur, on pense à ce que dans le passé ils avaient fait, et c'est ça je pense le pouvoir de la transmission des connaissances.</i>
Thierry – Une anecdote de ses visites interdites du sous-sol de la cathédrale Saint-Théodule à Sion (VS)		<i>Je n'ai pas pris d'objet, je n'ai pas pris d'image, mais je vais quand même vous en offrir une. C'était au temps de ma préadolescence. Toute la place de la cathédrale de Sion était en remue-ménage. Pour les plus jeunes, je pense que vous ne pouvez pas vous rappeler que la place de la cathédrale était à un moment donné un grand cimetière. Et, comme préadolescent, j'ai eu la chance de pouvoir parcourir le sous-sol de l'église Saint-Théodule et de côtoyer mes ancêtres, non plus en chair et en os, mais en os tout court. Et ça, c'est quelque chose qui m'est resté. Alors on est descendu d'abord avec des bougies, et après on s'est dit que les bougies c'était embêtant. Pour finir, on a trouvé d'autres méthodes. Et puis on vivait avec nos... Entre guillemets ancêtres, on partageait des moments de temps en temps. Et puis quand on entendait arriver quelqu'un, on repartait par la trappe par laquelle on était rentrés. Et puis, on donnait rendez-vous à deux ou trois jours plus tard. En grandissant on se dit, voilà, tous ceux qui étaient là sur la place n'y sont plus, mais tous ceux qui étaient sous l'église n'y sont probablement plus non plus, parce que je ne pense pas que... Je n'y suis plus retourné, mais je ne pense pas qu'on n'y ait laissé, en tous cas peut-être pas tous. [...] Ce qui était génial, on était une équipe, ce qui était génial c'est qu'à force d'y aller, on a donné des prénoms: «Tu vas trouver Nestor; non, je vais voir Annabelle». Et puis, la dernière fois qu'on y est allé, c'était un peu comme un rituel. On s'est dit «on va finir par se faire attraper, ça va nous coûter cher». Alors on a disposé un certain nombre de bougies, comme ça, en rond ou en carré, et puis on a pris congé de nos ancêtres. C'est le lien que je fais un peu avec la... Comment est-ce qu'on dit, l'archéologie. J'y étais en plein là.</i>




Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Neuchâtel (NE) – 23.06.18		
Valérie – Un bracelet avec une perle en verre		<i>Je n'ai pas amené d'objet, mais je me suis dit que je pourrais rebondir sur cet objet qui ne me quitte jamais, qui est aussi en verre. Je trouve que le verre est toujours extraordinaire dans les objets anciens parce que c'est mat, et c'est presque les choses qui me plaisent le plus, quand... de vieilles bouteilles, oui, quand il a fallu contenir des choses. Des verres, tous les contenants, c'est toujours des choses que je trouve géniales parce qu'on est toujours en train de se balader [...], on est toujours en train de trimballer quelque chose, d'un endroit à l'autre. Et puis oui, on a toujours deux valises dans chaque main pour résumer. Je pense que c'était aussi le cas de nos ancêtres.</i>
Nathalie – Une pierre sculptée provenant d'un bâtiment ancien		<p><i>Nathalie – J'ai amené un objet, mais il était trop lourd, je ne l'ai pas pris. Il est chez moi. Je le déménage depuis... Je l'ai depuis, je ne sais pas, j'avais quoi. J'ai 47 ans, je devais l'avoir... C'est mon frère qui me l'a offert, c'est lui qui l'a trouvé. Je devais avoir 21 ans. Ça veut dire que ça fait un moment que je me la trimbale. En fait, comme j'ai toujours habité de grands apparts, ça tient mes portes. [...]</i></p> <p><i>Enquêtrice – Et ton objet, il vient d'où ?</i></p> <p><i>Nathalie – C'est une pierre d'Hauterive que mon frère a trouvée sur un site à l'époque, mais je ne sais pas si je dois vraiment le dire, c'est peut-être interdit là où il l'a trouvée. [...] Il me l'a donné parce qu'il a déménagé à l'étranger, et puis c'est moi qui en ai hérité. Comme j'habitais souvent en squat à l'époque, je faisais attention à ce qu'on ne me le pique pas. J'ai quand même pu le sauver. [...] Je le déménage à chaque fois. À chaque fois que je le déménage, je me dis «ce machin quand même, il pèse une tonne», mais bon, je le garde.</i></p> <p><i>Edvina – Et donc là, vous dites, son utilité c'est pour caler la porte ?</i></p> <p><i>Nathalie – C'est pour caler les portes oui [...]. Chacun a son truc pour tenir la porte.</i></p> <p><i>Enquêtrice – Et tu l'aimes bien à la fois pour son aspect fonctionnel et par rapport... Également pour son aspect esthétique ?</i></p> <p><i>Nathalie – À la base je pense que je l'ai gardé parce que j'aime son côté esthétique, comme j'ai quand même l'œil aiguisé par rapport à... Moi j'aime les trucs qui sont jolis. J'ai besoin de voir quelque chose de joli, qui me plaît, joli après complètement... mais quelque chose qui me plaît. Elle me plaît. Je pense que je ne la balancerai jamais.</i></p> <p><i>Enquêtrice – Et puis son histoire tu as essayé de la reconstituer ou des fois tu imagines un peu...</i></p> <p><i>Nathalie – Non, je me suis toujours demandé ce que c'était. Moi je la voyais plutôt en haut d'une fontaine.</i></p>
Eileen – Une réplique d'un scarabée égyptien exposé au Louvre		<i>Et là j'ai apporté cet objet. C'est à ma mère. Il vient de sa visite du Louvre il y a 30 ans. C'est un scarabée, donc c'est une reconstitution bien évidemment. Et même si c'est une reconstitution, ma mère y tient beaucoup donc je vais essayer de ne pas le casser. Et du coup, je me demandais ce que c'était ce scarabée et puis l'écriture qu'il y a derrière. Je me demandais ce que ça signifiait et par la suite j'ai compris qu'il y a ce côté ésotérique qui se cache derrière. Et puis je me suis dit «ah, c'est quand même assez fascinant».</i>




Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
<p>Nick – Les tessons d'une flûte en terre cuite ramenée d'Amérique du Sud, dans une boîte</p>		<p><i>Comme objet j'ai amené une petite boîte dans laquelle j'ai gardé ce qui me reste en fait d'un cadeau que m'avait fait mon père quand j'étais tout petit. C'était un petit sifflet [en forme] d'oiseau en terre cuite. Je ne sais plus d'où ça vient, d'Amérique du Sud, peut-être du Pérou ou quelque chose comme ça. Il m'avait ramené ça d'un de ses voyages. Ce n'est pas du tout une vraie pièce archéologique, c'est un de ces trucs qu'on vend aux touristes. Mais chez moi j'aime bien les cabinets de curiosités, alors j'ai plein de trucs qui traînent un peu partout. Depuis que je suis tout petit, je l'ai cassé juste 14 fois ce truc et à chaque fois j'essaie de le recoller, comme un bon archéologue. Mais bon, il ne reste plus beaucoup de pièces maintenant. Alors je l'ai mis dans une petite boîte, pour faire un peu musée.</i></p>
<p>Edvina – Un récit, souvenir d'un voyage d'études à Pompéi</p>		<p><i>Après pour les objets, alors comme j'ai compris que la discussion portait sur l'archéologie et le sens que ça fait pour les gens, et puis je trouve que le sens, ça passe plutôt par l'expérience de la réalité, et du coup mon objet c'est un récit. L'expérience personnelle d'un voyage d'études qu'on avait fait dans un cours d'histoire antique, d'histoire de l'antiquité, au gymnase. On était à Pompéi et à Herculaneum avec un professeur. On s'est baladé pendant plusieurs jours dans ces espaces-là avec le professeur très passionné qui nous expliquait beaucoup de choses. Et l'impression première que j'avais eue, c'est cette idée de monde parallèle. D'une part parce que je trouvais déjà que littéralement, je vois une image où on voyait vraiment un peu ce qu'il y a au-dessus, il y a une sorte de ligne de démarcation qui est celle de la terre avec toute la construction urbaine en dessus, donc un peu «le présent»; et tout ce qui est en bas. Donc c'est vraiment parallèle, littéralement, visuellement. Ça m'avait assez surprise. Je me rappelle que ça m'avait aussi surprise ... on fait souvent une division un peu chronologique, mais un peu dans l'idée, on a toujours cette vision, comme ça [geste de la main], de la division temporelle, et puis là c'est comme si je la voyais un peu à l'œil nu, ça m'avait assez intéressée.</i></p> <p><i>Quelles autres impressions? J'avais beaucoup aimé l'idée d'être immergée dans le site, parce qu'on arrive là-bas, on y était, on s'y croit presque entre guillemets. Ça m'avait impressionnée par rapport à l'image que je me faisais de l'archéologie, qui était parfois un peu des petits objets, et quand tu les vois: est-ce que c'est une pierre? Est-ce que c'est quelque chose? Est-ce que ça a été travaillé par l'Homme? Souvent, j'ai l'impression qu'on ne sait pas tellement ce que c'est, et donc un peu le fossé de l'imaginaire: qu'est-ce que j'ai entre les mains et puis qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça a pu être, quelles sont les manières de faire avec ce truc-là? Il y avait beaucoup d'imaginaire pour combler toute cette histoire [rires]. Et puis du coup, à Herculaneum et puis à Pompéi, j'avais l'impression qu'il y avait moins d'imaginaire en jeu, vu que c'était tellement présent, parce qu'il y a les murs, c'est une ville. J'avais bien aimé être immergée, et puis avoir moins d'imaginaire en jeu.</i></p>


Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Christian – Souvenir du «Picsou Magazine», le principe de la stratigraphie		<i>Alors moi je n'ai pas pris d'objet, mais la première chose qui m'a fait penser à ça, par rapport à l'archéologie, parce que pour moi l'archéologie c'est les fouilles dans l'esprit, ce n'est pas vraiment Indiana Jones, c'est des gens qui fouillent pendant des heures et des heures. Mais mon premier souvenir, c'est quand j'étais tout petit, on partait en vacances en Italie avec mes parents, et puis dans la voiture à l'arrière j'avais un magazine, parce que c'était assez long, un magazine qui s'appelait «Picsou Magazine». Et en fait dedans, il y avait une coupe avec un profil où on voyait... il fallait trouver l'erreur en fait dans cette image. Il y avait vraiment une strate et puis il y avait des os de dinosaures, il y avait plein de trucs comme ça, empilés, et puis tout au fond il y avait une bouteille, et puis je crois que c'est à ce moment-là, c'est la première fois que j'avais compris un peu le... après je m'en suis souvenu plusieurs fois, parce qu'après, durant toute sa vie on voit toujours des images avec ces trucs d'archéologues qui sont enfouis dans le sol. Les gens ne comprennent pas pourquoi il y a du sol. J'ai l'impression que s'ils avaient lu «Picsou Magazine», ils auraient compris.</i>
Lausanne (VD) – 13.10.18		
Jean – Une très grande et vieille agrafeuse		<i>J'ai vu assez tard qu'il fallait amener un objet et puis en fait je ne suis pas ultra connecté à l'archéologie, mais un des trucs que j'expliquais avant, c'est que pour moi ce qui est important c'est, outre le fait d'essayer de comprendre comment les gens vivaient, c'est d'essayer d'arriver à me faire une représentation du temps. C'est très difficile, et puis même sur 100 ans. Donc, ça [une grande agrafeuse] c'est un objet que... c'est un outil en fait, qu'on utilise au bureau. Celui-là il est plus vieux que moi, et puis c'est de la bonne ferraille et je pense que ça va durer encore un long moment. Je pense que si un jour le papier disparaît ou qu'on le conserve uniquement pour s'écrire des lettres d'amour ou des choses comme ça, il y a peut-être des gens qui vont trouver ça au fond d'une ancienne décharge sauvage, disons dans 300 à 400 ans, ils auront une espèce de truc un peu plat, tout rouillé, ils essaieront désespérément de savoir «mais à quoi ça pouvait servir ce machin?».</i> <i>Dans mon métier, on dit qu'on va faire de l'archéologie quand on doit aller chercher dans des archives d'il y a 15 ou 20 ans. Et cet objet, il date exactement des archives dans lesquelles je vais fouiller d'habitude. On utilise cette agrafeuse parce qu'elle est indestructible. Elle va servir encore 100 ans, je pense.</i> <i>[...] On en a toute une collection. Et puis c'est bête d'en racheter des nouvelles qui durent moins longtemps et puis qui sont moins bien, s'il y en a de vieilles qui fonctionnent encore. C'est toujours la même marque, mais maintenant qu'ils font fabriquer les agrafes en Chine, elles se plient une fois sur deux. Voilà, et en fait c'était ça l'objet, c'était de dire... Plus une archéologie qui se projette dans le futur, parce que c'est un objet qu'on a aujourd'hui, dans notre quotidien, mais qui deviendra un jour un objet de recherche pour des personnes passionnées par ce genre de trucs. Alors que nous, on va vraisemblablement s'en débarrasser une fois comme ça.</i>



Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Quang – Une pierre prise sur le forum de Rome		<i>[Il sort une pierre] j'ai justement un objet que j'ai volé [rires]. Je l'ai pris au forum romain, quand j'étais à Rome l'année passée et ce caillou était en fait une partie d'une maison détruite, dans la partie village du forum romain. Et je l'ai pris parce qu'il était par terre. Je voulais un petit souvenir de ma visite. Je rebondis également sur la question de l'authenticité, parce que je trouvais assez fascinant d'avoir un objet qui ne sert à rien, mais avec lequel je peux m'imaginer plein d'histoires. Et ça, je trouve très fascinant avec l'archéologie, votre métier en fait, à partir d'objets qui sont presque des déchets des fois, vous arrivez à reconstruire toute une histoire, à vous imaginer comment les gens vivaient et ça je trouve vraiment épatant. Donc c'est pour ça que j'ai pris ça. Et chaque fois que je le vois, je me dis que peut-être à l'époque il y a un mec qui a mis ça et je pense à la raison pour laquelle la maison s'est détruite, il y a peut-être eu une tempête. Et en fait, c'est quelque chose que j'aime bien avec l'archéologie.</i>
Hoai – Une anecdote liée à la visite du musée d'archéologie et sa maquette de dinosaure		<i>Hoai – Je me souviens, quand j'étais plus jeune, on est allé une fois visiter un musée avec ma classe, justement d'archéologie à Lausanne, je ne sais plus exactement où c'était, mais c'était à Lausanne. Et puis je trouvais ça super cool toutes les fouilles, etc. Et puis je me souviens que la dame qui nous avait présenté le site était super gentille et elle répondait à toutes nos questions. Du coup, je trouvais ça super intéressant et j'ai raconté ça à ma maman et après elle m'a acheté une sorte de maquette, enfin un truc en bois à construire, un dinosaure. Giulian – [son frère, il rit] Il est encore au salon. [rises] [...] Enquêtrice – Et puis tu te souviens des questions que tu t'étais posées pendant la visite? Hoai – Oui, j'avais une question, c'était: comment est-ce qu'ils faisaient pour différencier tout ce qui était fossiles, etc., des pierres, enfin de l'environnement? Parce que moi, je ne voyais pas vraiment la différence. Enfin, même quand vous avez fait passer les objets-là, franchement, je trouve ça compliqué de différencier ça d'une pierre. Après, je n'ai peut-être pas l'œil et pas l'expérience. Mais pour quelqu'un qui fait partie du grand public, je trouve ça difficile.</i>
Noah – Une tuile romaine en terre cuite trouvée par son grand-oncle		<i>Noah – Mon souvenir je ne l'ai pas pris avec moi, mais c'est une tuile en terre cuite, je crois bien, que mon grand-oncle a trouvée en faisant des fouilles amateurs dans une forêt au nord de Luxembourg [...]. J'avais participé aussi et puis on avait découvert deux trois trucs [...]. Enquêtrice – Et cette tuile, tu en fais quoi? Noah – Et bien elle prend un peu la poussière [...] Enquêtrice – Ça fait longtemps que tu l'as? Noah – Oui, ça doit faire 22 ans que je l'ai.</i>
Sven – Une anecdote sur un Youtubeur qui reproduit le mécanisme d'Anticythère		<i>Je n'ai pas d'objet, c'est plutôt l'histoire d'un artiste Youtube en quelque sorte, qui est en train de refabriquer le Antikythera mechanism [mécanisme d'Anticythère]. Ce mécanisme a été retrouvé dans la mer en Grèce et c'est le plus vieil instrument mécanique pour calculer le cycle des planètes. Donc c'est quelque chose qui est extrêmement vieux, qui a chamboulé quand même pas mal l'histoire, parce qu'on n'avait aucune idée qu'il pouvait y avoir ce genre de technologies à l'époque, encore moins les moyens de le faire, parce que le détail derrière est incroyable. Il montre comment il fait, il essaie de retrouver les techniques, comment ils pouvaient faire à l'époque pour certaines choses. Après, il le montre et puis il prend des outils contemporains pour aller un peu plus vite. C'est impressionnant de voir la précision, la technologie et que même maintenant, ceux qui font les montres dans le Jura, il n'y a rien qui a changé, à part qu'il y a un moteur électrique qui permet d'accélérer les choses. La technique derrière est la même, les matériaux sont les mêmes. C'est assez incroyable.</i>




Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Adrienne – Un récit de voyage en Argentine		<i>Le contexte c'est que je partais en année sabbatique, à 19 ans, c'était le premier endroit où j'allais après la ville où j'atterrissais. Donc Buenos Aires, que je connaissais un peu. Et puis là, Possanas, c'est un endroit que personne ne connaît, qui est entre l'Argentine et le Paraguay et en fait il y avait des ruines jésuites. Et c'était toute une aventure pour aller là-bas. Il fallait prendre un bus depuis une ville où il n'y avait aucun touriste, ce qui veut dire qu'il faut parler espagnol. Et après, tu vas dans ces ruines missionnaires où il n'y a personne, où il y a des plantes, où tu t'imagines tout un truc. Tu vis l'endroit. S'il y a des missionnaires, ça veut dire qu'il y avait des choses avant, tu comprends plein de choses avec juste une visite sur le lieu. Et après, au retour, tu es au milieu de rien et tu dois attendre un bus dont tu ne sais pas s'il va arriver. Tu es perdue dans un endroit.</i>
Aleksia – Des souvenirs de sites visités		<i>Moi je suis arrivée en Suisse à l'âge de 12 ans et je n'ai pas vraiment connu l'archéologie avant parce que je viens de l'Oural et à part des morceaux de mammouths et de dinosaures, il n'y a pas grand-chose qui est resté des civilisations. En tout cas pas de chose qu'on met en avant. Donc c'est en arrivant à Lausanne que j'ai beaucoup été touchée en allant me balader au bord du lac, en découvrant le site romain de Lousonna. C'était un peu la première rencontre pour moi avec l'archéologie. Et ça m'a beaucoup fascinée en fait. Le fait de dire «elle est là la ville, elle est devant toi». Il y a ce port, il y a des choses où on se dit «mais comment c'est possible?». On imagine cette ville qui fonctionnait, des bateaux qui arrivaient, des choses comme ça. Après coup, plusieurs voyages m'ont..., c'est toujours des rencontres avec des sites qui m'ont touchée. Il y a plusieurs sites qui m'ont vraiment touchée, dont un site au Mexique. On a fait un voyage au gymnase et c'était à Monte Alban. C'est un sommet qui est coupé, donc c'est un plateau et je ne sais plus quelle surface il fait, mais c'est comme deux gros terrains de foot. On avait un guide qui nous a expliqué plusieurs choses ... ils ont rasé une montagne. Je ne sais plus durant quel siècle c'était. Mais un truc dingue, inimaginable. C'est de là qu'on parle de nouveau des outils et des moyens de faire et en fait c'est vrai que tu restes là et tu ressens un truc de fou qui se passe, une espèce d'atmosphère, mais peut-être que ce n'est que dans ma tête. Mais moi j'avais l'impression que l'histoire, elle entrait dans moi, elle était tout autour. Et c'était assez fou. Et j'ai vécu deux autres expériences, dans d'autres sites pareils. Un autre, c'était en Grèce dans une petite presque-île qui s'appelle Monemvasia. C'est une presque-île qui s'est cloisonnée pendant trois ans et a essayé de résister à je ne sais plus quelle attaque des Romains je crois. Les gens ont résisté jusqu'à ce qu'au bout d'un moment ils se soient fait attaquer, tout le monde s'est fait tuer. Et tu marches, c'est une petite colline comme ça, et tu montes et en fait au sommet tu arrives dans cette citadelle où il n'y a que des ruines et des broussailles qui poussent. Et ça se voit qu'elle n'est pas... Elle est un peu laissée, peut-être expressément, à l'abandon. Moi je pense que c'est fait exprès. Il n'y a pas ces petits panneaux partout un peu explicatifs. De ce fait, tu sens vraiment, pareil, tu sens une ambiance hyper électrique et tu ressens le malheur des gens qui vivaient là. Et l'autre expérience, c'était à Massada en Israël. Donc c'est un peu leur endroit saint où les gens montent faire des pèlerinages, les écoles vont là-bas et pareil c'est un site ... alors là par contre pour le coup c'est tout bien expliqué. Mais de nouveau, c'est un peu la même histoire, c'est des gens qui ont été assiégés. Jusqu'à la fin, ils restaient cloisonnés. Et en fait quand ils voyaient que ce serait fini, ils ont tous pris du poison et tout le monde s'est tué. En fait, je me rends compte que j'ai à chaque fois été fascinée par des histoires où tout le monde meurt.</i>



Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Bâle (BS) – 3.11.2018		
Tian – Des petits objets trouvés au cours de sa jeunesse, un objet métallique trouvé sur une fortification dans le Leimental où il a beaucoup joué enfant et des objets trouvés dans le Rhin	 	<p>Tian – J'ai apporté plusieurs objets. [...] de trois types différents. L'un fait référence à l'archéologie de la, comment dire, de la période préhistorique, de tous les fossiles. Il s'agit de fossiles d'escargots de mer que j'ai déterrés à Liestal.</p> <p>Enquêtrice – [Au sujet du second objet] Cet objet, tu l'as ramassé sur ce site quand tu étais enfant ? [Tian acquiesce] Et tu te souviens ce qui t'avait attiré dans l'objet ?</p> <p>Tian – L'histoire. C'est de savoir qu'il n'y a personne qui peut m'expliquer tout ça. [...]</p> <p>J'ai un peu parlé du château, là où j'ai grandi, il y a plusieurs châteaux là-bas.</p> <p>Mariella – Mais avais-tu déjà réfléchi, à l'époque, à ce que cela pourrait être ?</p> <p>Tian – Oui, j'ai vu que ça devait être une vis, ou quelque chose comme ça, parce que tu as ces grandes portes qui en fait n'existent presque plus et j'ai trouvé ça là-bas. Et pour moi, comme tu l'as demandé, c'est un lieu de mystère parce que j'étais un enfant et, en tant qu'enfant, on s'attend un peu à ce que les adultes sachent tout. Et j'ai découvert là-bas que les adultes ne savent en fait rien car chaque fois que j'ai demandé aux gens, ils ne savaient pas [m'expliquer]. [...]</p> <p>Enquêtrice – Et pourquoi as-tu gardé cette vis jusqu'à maintenant ?</p> <p>Tian – J'ai aussi plein d'autres choses comme ça [rires]. J'ai des milliers de...</p> <p>Leslie – Oui, mais pourquoi ?</p> <p>Anja – Tu es un collectionneur [rires].</p> <p>Tian – À propos du troisième objet. Je veux juste dire à peu près d'où il vient. Celui-ci, je dirais que c'est le plus ancien, il a des millions d'années. Celui-là il a peut-être quelques centaines d'années, peut-être seulement cinquante, qui sait. Et celui-là n'est probablement pas si vieux, je l'ai repêché dans le Rhin, j'aime plonger, et j'y ai trouvé beaucoup de choses. [...] Et celui-ci aussi je l'ai trouvé là, mais c'était un peu dans la boue, et je l'ai sorti et nettoyé, c'était plein d'algues [...] et il y avait aussi des êtres vivants dedans. Mais il n'y a pas de sceau, je dirais quand même qu'il n'a pas plus de trente à cinquante ans.</p>
Rebecca – Un bocal en verre rempli de pièces de monnaie contemporaines		<p>J'ai pris ça, je sais que c'est quelque chose de moderne, mais je me suis dit que quand je pense à l'archéologie, ce sont des trésors comme ça qui me viennent à l'esprit [rires]. Avec des pièces comme ça. C'est ça que je me suis dit.</p>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Mariella – Une photo d'une œuvre d'art contemporaine qui représente un squelette d'animal		<i>J'ai une photo, c'est une sculpture en bronze réalisée par une artiste américaine qui s'appelle Sherrie Levine. J'ai longtemps réfléchi à ce que je devais apporter, j'ai étudié l'histoire de l'art, c'est probablement de là que vient mon idée. C'est intéressant parce que cette Sherrie Levine est née dans les années 50 et dans les années 80 elle... elle est devenue célèbre. Aussi parce qu'elle était très provocante, et qu'elle voulait aller à l'encontre de ce domaine masculin, parce que dans l'art les hommes sont encore très... ils sont surreprésentés. Et elle a copié l'art des hommes, et l'a différemment... Alors, en fait, que signifie «copié» ? C'est ça la discussion, donc adapté, transformé, représenté différemment. Mais je n'ai pas trouvé de qui est l'œuvre originale ni ce à quoi elle ressemblait avant. Je pense que c'est intéressant parce que l'artiste avait représenté quelque chose la première fois avec ce squelette. À quoi a-t-il pensé, comment l'idée d'un squelette lui est-elle venue ... ? Il aurait été intéressant de voir comment il l'a représenté. Comment en arrive-t-on à considérer un squelette comme quelque chose de digne d'être exposé, quelque chose de mort, quelque chose qui est peut-être dégoûtant, mais quelque chose de si riche en histoire ? Elle a repris tout ça et l'a transformé en un matériau si noble qu'il se trouve maintenant dans un musée. Je pense simplement que c'est intéressant, le squelette en tant qu'objet, il porte tant d'histoire en lui, toute une vie et peut-être aussi quand on le déterre, on... Je ne sais pas d'où il vient ni tout ce qu'il a vécu.</i>
Leslie – Un dessous de verre à bière avec une image de pelle dessus		<i>Leslie – J'ai juste pris ça [rires]. Anja – Qu'est-ce que c'est dessus ? Tian – C'est une pelle. Leslie – Oui, je crois que je l'ai trouvé dans les Grisons, pendant mes vacances. Mais c'est vrai, c'est une pelle. Et je l'ai pris et gardé parce qu'il me fait penser à l'archéologie. Seulement quand on voit la pelle [...]. Donc c'est un outil, mais ce n'est pas seulement un outil. On voit vraiment ce que fait l'archéologue, il utilise cet outil pour trouver d'autres choses. Et c'est juste sur un sous-verre à bière et je veux dire que c'est assez génial parce que quand tu es sur une fouille, tu es avec d'autres collègues et c'est toujours génial, tu peux... Enquêtrice – On boit toujours beaucoup de bière. Il faut le dire. Leslie – Pas forcément beaucoup, mais un peu oui ! [Rires]</i>
Emilie – Un petit squelette de dinosaure en bois		<i>Ça c'est mon objet [rires]. Pourquoi j'ai pris ça ? Je l'ai pris parce que... il est toujours difficile de comprendre ce qu'est l'archéologie exactement. Je veux dire, pour moi c'est pareil de parler de dinosaures, de Néandertaliens, ou de Jésus. Et je sais... Ce n'est pas du tout la même chose, ce n'est pas du tout la même science, mais je n'arrive pas, moi, enfin... C'est très gênant, en fait, pour moi un fossile ou un dinosaure ou un morceau de météorite, c'est tout de l'archéologie [rires]. Et puis, tout un coup, un jour j'ai réalisé que jamais tu ne dis «les traces de dinosaures» [à l'attention de sa sœur qui étudie l'archéologie] et c'est dur. Mais de classer, de faire des distinctions entre les sciences, je sais que j'ai beaucoup de confusion à ce sujet. J'ai aussi beaucoup de confusion avec la chronologie, et puis ça, quand tu vas dans un musée, c'est essentiel. Quand je vais dans un musée, si je n'ai pas quelqu'un qui peut m'expliquer, me situer le contexte, pour moi il n'y a pas d'avant, d'après, de... Enfin, c'est une confusion complète.</i>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Genève (GE) - 16.03.2019		
Malou - Une anecdote d'une expérience de fouille lors de l'enfance		<i>J'ai une petite anecdote à raconter. J'ai fait l'expérience d'une fouille quand j'étais à l'école primaire [...]. J'habitais dans un petit village à 10 km de Bienne. Et du coup la sortie, c'était le musée des lacustres à Bienne [...] je crois que c'était le musée Schwab. Et puis, à cet âge-là, on a beaucoup de questions. Je voyais ces lacustres habiter sur des pilotis et la question, j'ai pu la poser: comment on a pu savoir qu'ils habitaient vraiment comme ça, sur des maisons dans l'eau? Après, tous les autres ont eu tellement de questions aussi, que la question qui me tenait le plus à cœur, je n'ai pas pu la poser, donc j'ai essayé d'y répondre moi-même. Et en fait la question c'était de savoir... On avait fait ce voyage de 10 km entre le petit village où j'habitais dans le Jura bernois et Bienne, et je m'étais dit, c'est un peu bête de vivre sur pilotis dans l'eau, ce serait beaucoup plus facile de vivre direction montagne. Sûrement qu'il y a aussi des traces chez moi. J'avais réussi à convaincre ma meilleure amie de l'époque de faire des fouilles dans le champ à côté de notre maison. On avait chacune planifié cette histoire, avec de la ficelle et des pieux. Et puis on s'est délimité 2m² chacune. Le pré où on avait décidé d'entreprendre nos fouilles, il était immense. [...] À la fin, on avait montré les trésors qu'on avait trouvés: deux clés et une mâchoire de vache. C'était des trouvailles incroyables. On s'était dit: mais c'est impressionnant les traces qu'il y a là dans ce champ, on n'aurait jamais pensé qu'il y aurait autant de trésors. Et c'est vrai que j'associe l'archéologie aux fouilles, au fait de creuser [rit].</i>
Madalena - Une anecdote sur l'archéologie de son pays natal, la Grèce		<i>J'ai des amis en Grèce, architectes, qui travaillent comme archéologues. Dans ma tête, j'ai l'importance de l'archéologie pour la Grèce. C'est très important pour le pays évidemment, aussi pour des raisons culturelles et touristiques. Mais ça pose aussi problème pour les gens qui sont là-bas. Par exemple, ils veulent construire et puis ils se fâchent à chaque fois qu'ils trouvent un caillou et qu'ils doivent attendre pendant des mois jusqu'à avoir un permis et tout ça. Alors j'ai des pensées positives et négatives par rapport à ça. Et je n'ai pas un objet, mais j'ai une expérience que j'aimerais vous raconter. C'est une amie qui est architecte et qui travaille dans le domaine de l'archéologie en Grèce. Elle a travaillé pour restaurer une forteresse dans une île qui n'est pas habitée. Cette île est juste à côté de la Turquie. Maintenant il n'y a que deux soldats qui habitent sur place. Ce qui était étonnant pour moi, c'est que cette amie et deux ouvriers attendaient qu'il n'y ait pas beaucoup de vagues, pour prendre le petit bateau et arriver dans cette petite île. Cette image est impressionnante pour moi. Et tout ça pour consolider une forteresse qui n'est que des pierres. Au final, c'est un mur de pierres. Mais au niveau politique, c'est hyper important, bien sûr, pour avoir des traces.</i>
Johan - Un peigne, qu'il a manifestement toujours avec lui		<i>Je ne savais pas qu'il fallait amener un objet. Mais par hasard j'ai un objet qui depuis très tôt a toujours accompagné des peuples nomades. [Il montre un peigne.] Et je me suis demandé: qui a eu l'idée de concevoir ceci? D'autant plus qu'il y a une dent qui manque. Peut-être que c'était un code. Et des gens se les passaient. Maintenant j'aimerais bien savoir quand le premier peigne a été découvert?</i>
Andrin - Une anecdote sur des bandes dessinées dont l'histoire se passe à Augusta Raurica (BS)		<i>J'ai un très vague souvenir de l'endroit, j'y étais quand j'étais plus jeune, enfant... Mais je m'en souviens bien parce qu'en partant de là-bas, les gens avec qui j'étais m'ont acheté deux bandes dessinées qui racontaient une histoire d'amour entre une fille et un garçon et qui se passait à Augusta Raurica. Ce sont ces bandes dessinées qui sont restées dans ma jeunesse avec moi et que j'ai lues cinq à dix fois et donc Augusta Raurica était toujours un peu présente dans ma jeunesse, même en y ayant été qu'une seule fois et en n'ayant que de vagues souvenirs concrets. Mais cette histoire d'amour entre cette fille et ce garçon a continué à vivre avec moi.</i>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Isaline – Une anecdote au sujet des objets qu'elle trouve dans les vieilles maisons		<i>Effectivement, j'ai toujours bien aimé aller regarder, échafauder des théories, remonter le temps et dire: «ah, peut-être que c'est ça». J'ai eu de vieilles maisons, qu'on a rénovées, et puis effectivement, on trouve toujours... Enfin moi je trouve des trésors. Et puis je les laisse après, c'est-à-dire pour les prochains. On les a photographiés, ce sont des journaux surtout. [...] Mais après on a trouvé ces bouteilles... Quand j'étais en Angleterre, on a racheté une maison et dedans, il y avait ces bouteilles de bière. J'en ai trouvé plein la cave quand on avait creusé, des bouteilles avec la bille dedans. Je n'avais jamais vu ça de ma vie et c'était pour empêcher le gaz de sortir. Et c'est le haut de la bouteille, juste au-dessus du goulot. Il y a une espèce de mouvement du verre où la bille s'assied.</i>
Jonathan – Un casque à vélo et une anecdote sur l'archéologie du futur		<i>J'ai deux objets qui peuvent intéresser l'archéologie, mais l'archéologie du futur. On peut imaginer comment pourrait être l'archéologie du futur. Ma question, à chaque fois que je vois des objets archéologiques classiques: c'est de la pierre, c'est de l'acier, c'est des trucs assez costauds en général. Les autres, bien évidemment, sont perdus. Et puis je me dis: mais qu'est-ce qu'on va faire de ce plastique qui va rester pendant longtemps? Qu'est-ce qu'il va rester de ça dans 500 ans ou dans 1 000 an? Ça m'intéresse de savoir. [Il montre son casque de vélo] Donc les archéologues devront reconstituer l'objet: «C'est peut-être un truc de moto. Pourquoi?» Ils vont se poser plein de questions. La deuxième chose c'est que si j'ai ça, j'ai un vélo [...]. Quand ils vont voir les restes de bâtiments, ce qu'il y a dessous [ils vont se demander]: mais qu'est-ce que c'est ces cryptes avec des piliers? C'est un parking à vélo si jamais. Mon vélo, j'ai dû le mettre dans un parking simplement parce que je fais partie des milliers de Genevois qui se sont fait piquer un vélo un jour. Donc c'est le parking à vélo. Je pense que si jamais il ne reste rien comme document, ce sera un peu compliqué de retrouver le truc en disant: ils avaient des vélos, ça, on le savait, on a pu retrouver des choses, mais ils les garaient en sous-sol. [...] C'est peut-être des questions pour l'archéologie du futur.</i>
Béatrice – Une fibule, copie d'un objet archéologique		<i>J'ai amené cette fibule que tu m'as offerte [une amie archéologue, médiatrice lors du Salon]. Je pense que c'est une copie? [...] Grâce à toi, j'ai toujours été un peu reliée à l'archéologie. Et puis c'est un objet que j'ai beaucoup porté. Simplement, je voulais te rendre un vibrant hommage. Tu m'as transmis cette envie de regarder au plus près les sites archéologiques. Alors moi je suis toujours restée dans le bâti, je n'ai jamais fouillé. C'est ça aussi l'archéologie: transmettre une passion.</i>
Saadia – Une image de lampes à huile et un objet insolite, non identifié, peut-être archéologique		<i>Alors j'ai apporté une image de petites lampes à huile que j'ai, mais que je n'ai pas osé amener, je les trouve trop délicates, et qui viennent d'Iran. Qui surement ne sont pas des vraies antiquités, mais qui ont exactement la même tête que celles que je vois dans les musées. [...] Et j'ai amené un objet, alors là je vous le laisse... Si quelqu'un a une idée de ce que c'est ... Je ne sais pas. Mais je pense qu'il est ancien. J'en suis presque sûr. Il est venu par hasard, dans une caisse que j'ai découverte suite à la mort de mon père. Et je ne sais pas ce que c'est. On m'a dit: «c'est peut-être lié à la mort». Mais c'est très fin aussi. Et je ne sais pas de quand il date ni ce que c'est. Mais alors pour moi c'est vraiment... Si j'ai un objet qui quelque part évoque l'archéologie chez moi, c'est celui-là.</i>
Edin – Pas d'objets		<i>Edin – Avec moi malheureusement, je n'ai pas amené un objet. Parce que les seuls objets que je pourrais amener, qui sont quand même un peu intéressants, sont en Grèce. J'ai une maison là-bas. Alors là-bas on a vraiment tous les objets qui pourraient être intéressants à amener. Alors je suis désolé pour ça. Cindy – Il vaut mieux qu'ils restent là-bas [rires].</i>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Agostin – Un cylindre en béton trouvé sur son premier chantier		<i>Donc ça c'est une pierre de mon premier chantier [ingénieur], donc c'est du béton [rit]. C'est un presse-papier aujourd'hui. C'est juste pour se dire que souvent, ce qu'on voit c'est des fondations d'anciennes bâtisses ou maisons, ou autre. Donc je me pose la question: dans combien de milliers d'années on verra nos fondations à nous? Et quel intérêt ça aura aussi pour les personnes?</i>
Suzanna – Elle-même		<i>Je suis la grand-mère de tous. Et je suis aussi un fossile. Je me suis apportée moi-même [rires]</i>
Cédric – Un petit tesson trouvé en Israël		<i>L'archéologie m'a toujours intéressé et après la maturité gymnasiale, j'étais parti six mois dans un kibboutz [Israël], qui était situé à Cesarée, au bord de la méditerranée. Pendant trois mois, j'ai cueilli des oranges, deux mois des bananes et donc on travaillait à l'extérieur et c'était plein de tessons. On trouvait parfois des pièces de monnaie même. J'avais des amis qui ont trouvé des pièces qu'ils ont pu vendre après à Tel Aviv auprès de marchands. Moi j'ai amené un petit tesson que j'ai gardé de l'époque. Il n'a rien de spécial. Alors il est romain, il est byzantin, il est récent, il est vieux, je ne sais pas [rit]. C'est un souvenir d'il y a bien longtemps. [...] Je l'ai avec d'autres tessons, des petites pierres aussi, des coquillages.</i>
Pierre – Un contenant porté par des caryatides		<p><i>Pierre – J'ai apporté un objet qui, lui, renvoie plutôt à l'histoire familiale. Mais il est bien archéologique. Enfin... pseudo. Parce que je crois que c'est une imitation d'un vase antique. C'est mon grand-père, qui voyageait en Italie pour le travail dans les années 1950-1960, qui l'a ramené. Il n'était pas du tout archéologue, mais il avait, je ne sais pas pourquoi, une sympathie pour les objets archéologiques, reconstitutions d'objets archéologiques. Et puis du coup on a hérité de quelques pièces dans la famille. [...] Trois caryatides qui portent un vase. Malheureusement, je ne peux vous raconter aucune histoire à ce sujet. Je pense que c'est une reconstitution d'une pièce archéologique célèbre tel qu'on les trouve dans les musées de l'Italie du Sud. Et je pense que c'est au cours d'un de ses voyages d'affaires, ou en marge d'un de ses voyages d'affaires, qu'il s'est acheté ça. Je ne pense pas que ça soit réellement ancien, à mon avis pas.</i></p> <p><i>Malou – Il était au grenier. On pense qu'il est un peu cassé, là.</i></p> <p><i>Pierre – Il a eu sa propre histoire [rit].</i></p> <p><i>Malou – Et c'est vrai que c'est quelque chose qu'on associe un peu à ces trouvailles, c'est presque mieux si c'est un peu cassé [rires].</i></p> <p><i>Pierre – Comme un objet archéologique, il est venu sans son histoire.</i></p> <p><i>Enquêtrice – Vous avez fait des recherches?</i></p> <p><i>Pierre – Pas du tout alors, parce que moi-même, ça m'était un monde un peu étranger, ces choses et elles ne m'ont, dans le fond, pas plus intéressé que ça. Et puis en même temps on les a quand même gardées. Mais presque plus en souvenir du grand-père que comme témoins de la culture antique.</i></p> <p><i>Enquêtrice – Cet objet est aussi un lien avec la famille, avec des proches.</i></p> <p><i>Pierre – Oui, d'autant plus que c'est mon grand-père. Je ne l'ai jamais connu, il est décédé avant ma naissance.</i></p>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Berne (BE) - 3.11.2019		
Ramona - Des tessons de céramique trouvés çà et là		<i>J'ai pensé à l'avance que je prendrais ceci, les deux tessons que j'ai trouvés. J'ai les ai trouvés à deux endroits différents. Je suis actuellement une formation artistique à Hambourg, donc art et coaching, et là je fais beaucoup de travail artistique et je suis toujours à la recherche de matérialités et de quoi il s'agit en fait pour moi. Et puis j'ai trouvé ce tesson à Hambourg, et j'ai trouvé exactement cela, parce que le rouge et le vert m'ont occupé, et aussi la matérialité de la surface, donc le rugueux et le fin, le brillant, le réfléchissant et aussi le mat. Et surtout, on le voit à partir de la texture. Et puis j'ai vu ça et je me suis dit «mais c'est parfait, c'est en fait exactement ce dont j'ai besoin, alors comment puis-je reproduire ça artificiellement?» C'était donc une idée artistique en fait. Et aussi ce sont les couleurs qui sont tout simplement fascinantes et oui, c'était peut-être un couvercle, je ne sais même pas ce que c'était, ce n'est pas si important, il s'agit pour moi plutôt du matériau en ce moment. Et ça ici, l'autre jour je l'ai... Je savais déjà que nous allions faire ce salon et je suis allée courir ma ronde habituelle, en passant devant la forêt, et j'ai couru un peu vite et j'ai vu un éclair venant de quelque chose de bleu. Puis j'ai continué à avancer et j'ai pensé «peut-être que j'aurais dû faire demi-tour ? Non, je suis allée trop loin maintenant». Et puis je suis repassée par là quelques jours plus tard, c'est un petit chemin de forêt, et il était toujours là. Ce beau bleu.</i>
Sophia - Un fragment de figurine trouvée dans le sable vers les pyramides de Khéops		<i>Comme objet, j'ai apporté [courte pause] ceci. Au début, je n'ai même pas osé l'emporter, car, et c'est aussi un point important: est-il permis, en tant que personne privée, de le posséder? [...] c'est quelque chose que mes parents ont trouvé en Égypte, quelque part à côté de la pyramide de Khéops il y a 60 ans, lors de leur voyage de noces, dans le sable. Voilà l'histoire. Ils étaient là pour leur lune de miel, comme beaucoup de gens de cette génération, et ma mère a gratté un peu dans le sable, car à l'époque c'était un peu plus tranquille à ce niveau, et elle a trouvé cette tête. Et puis elle me l'a donné une fois en cadeau.</i>
Grandson (VD) - 23.11.2019		
Denis - Un clou en fer forgé récupéré lors de la rénovation de La Neptune		<i>Alors moi j'ai un clou forgé qui nous est venu de La Neptune. C'est une des barques latines qui naviguent encore sur le lac Léman. Et puis il y en a quatre ou cinq maintenant. C'est celle de Genève. Elle a été construite en 1904 et elle a été rénoverée en 1975, quelque chose comme ça. On a été assister aussi à plusieurs étapes de la reconstruction. Et puis j'ai récupéré ce clou forgé que je garde précieusement parce que là aussi, ce sont des bateaux fabuleux. Et puis je trouve que ça fait partie des choses qu'il faut continuer à préserver. Alors nous on a La Vaudoise, on a un autre copain qui a fait La Demoiselle... Tout ce patrimoine-là aussi, ça me touche. [...] Il y a tout un tas d'aspects techniques, on a pris des gens d'ici, des gens de là, pour révéler telle et telle chose. C'est aussi une transmission de savoir-faire, de la poterie, du tressage.</i>

Courte description de l'objet apporté/ de l'anecdote et par qui	Photographie (si disponible)	Récit qui accompagne l'objet/l'anecdote
Pascal – L'histoire de ses objets archéologiques		<p>Pascal – <i>Alors moi je n'ai rien apporté, parce que je n'ai pas pensé qu'il fallait apporter quelque chose, mais des haches lacustres, en silex, ça j'en ai. J'ai des bouts de poterie, forcément, des ossements. Et puis des pilotis, si vous en voulez, je peux vous en montrer.</i></p> <p>Marcel – <i>C'est quoi votre nom? Je suis un peu délateur, ça doit appartenir à l'État tout ça! [rires]</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Ces objets, chez vous, ils sont exposés, ils ont une place particulière?</i></p> <p>Pascal – <i>Actuellement pas, avant ils en avaient une, oui. Maintenant, ils sont dans un carton.</i></p> <p>Sonia – <i>Qu'est-ce qui a pris la place des objets?</i></p> <p>Pascal – <i>Des choses anciennes de famille... On remonte dans le temps.</i></p>
Sonia – Une anecdote de la visite du site paléontologique de Miguasha (Canada)		<p><i>J'ai un souvenir à raconter de quand on était au Québec. On est allé à Miguasha voir ces grandes falaises sur lesquelles on trouvait des fossiles. Pour moi c'était une découverte, parce que les fouilles ici... Et bien [en s'adressant à Denis] c'était avant Concise? [Denis – Non, non, c'était après]. Alors Concise on avait vu. Moi ce que j'avais vu surtout c'était ces couches. J'avais trouvé ça fascinant. Les objets en soi, ça ne m'avait pas tellement parlé. Et puis Miguasha j'avais trouvé génial, parce qu'on était dans la nature. Ce n'était pas un truc artificiel. On se baladait le long de ces falaises et puis on voyait plein de choses. On n'avait pas le droit de prendre, alors on n'avait pas pris. Il y avait nos enfants. C'était un moment vraiment génial.</i></p>
Roxane – Un caillou rapporté d'Arabie Saoudite		<p>Roxane – <i>C'est vrai que je n'ai pas tellement d'objet parce que, comme vous dites, qu'est-ce qui est archéologique? Jusqu'où on va? J'ai plus des objets reçus de ma grand-mère, qui sont vieux, qui datent...</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Mais vous ne les considérez pas comme archéologiques?</i></p> <p>Roxane – <i>Pas encore... Mais, oui, archéologique... L'autre jour j'ai rouvert un carton et puis je suis tombée sur un caillou du désert d'Arabie Saoudite. Et puis bien sûr lui n'a rien de particulier, mais ce voyage dans ce désert en Arabie Saoudite, là on a vu des choses assez extraordinaires. C'est une mer. [...] J'ai ramassé ce caillou tout rond, tout lisse, tout blanc.</i></p> <p>Enquêtrice – <i>Que vous avez ensuite déposé quelque part dans votre appartement...</i></p> <p>Roxane – <i>Il était surtout dans le déménagement et puis je viens de rouvrir les cartons, après 5 ans. «Ah, mais j'avais ça encore!». Et c'est là qu'il est ressorti. Ça a quand même éveillé justement cette partie-là de visite.</i></p> <p>José – <i>Patrimoine illégalement importé.</i></p> <p>Roxane – <i>Totalement!</i></p>
José – Anecdote personnelle		<p><i>Quand on a des problèmes dans la vie, c'est souvent un manque de connaissance de soi. Et donc de cette idée-là, je suis curieux de nature, mais j'en suis forcément arrivé à m'intéresser aux différents aspects de l'auto-connaissance et un c'est de connaître sa culture, donc son patrimoine, donc l'archéologie est incluse dans le patrimoine, dans la culture et la connaissance de soi.</i></p>

Les sites réels

En général, les sites réels mentionnés par les participant·e·s sont à proximité du lieu de résidence, à l'exception d'Augusta et Avenches qui apparaissent régulièrement sur toutes les cartes archéologiques. À Sion, les principaux sites réels évoqués sont ainsi concentrés dans la région sud-ouest de la Suisse. À Neuchâtel, tout comme à Grandson, la plupart des sites réels sont situés dans la région du lac de Neuchâtel. À Lausanne, ils sont localisés dans les alentours de la rive nord du lac Léman et en direction d'Yverdon-les-Bains. À Genève, ils sont situés en milieu urbain genevois où dans les villes des alentours, Versoix et Nyon. Pour Berne, la plupart des sites réels sont situés dans la ville de Berne, ainsi que dans la partie nord-est de la Suisse. Un site en Allemagne est également soulevé (Unteruhldingen), site palafitique localisé au bord du lac de Constance, proche de la Suisse. À Bâle, les sites réels sont mentionnés partout en Suisse, à l'exception du centre de la Suisse, avec une concentration plus dense dans la région bâloise et celle des trois lacs. Les sites réels sont souvent liés à une histoire personnelle ou familiale, qui relie d'ailleurs fréquemment plusieurs individus d'une même famille.

Les éléments rattachés à des histoires de vie et des parcours interpersonnels, souvent familiaux, occupent ainsi une place importante dans la description du site lui-même.

3. Liste des sites réels et des sites rêvés

Bienne (BE) - 31.03.18
Salon exploratoire lors duquel l'outil de la carte archéologique n'a pas été utilisé.
Belfaux (FR) - 29.04.18
Salon exploratoire lors duquel l'outil de la carte archéologique n'a pas été utilisé.
Sion (VS) - 27.05.18
Sites réels
Augusta Raurica (BL)
Avenches (VD)
Le mur dit d'Hannibal (VS)
Les dolmens du Petit-Chasseur (VS)
Sites rêvés
L'Atlantide dans le lac de Neuchâtel
Un amphithéâtre romain en Valais
Les jeux antiques en Valais
Une maison entière
Un champ de bataille préhistorique
Une galère romaine dans le lac Léman
Neuchâtel (NE) - 23.06.18
Sites réels
Le dolmen d'Auvernier (NE)
L'alignement de pierres dressées de Clendy (VD)
Le menhir de la Béroche (NE)
Avenches (VD)
Le sous-sol de la cathédrale de Sion, son occupation romaine (VS)
Rome (Italie)
Sites rêvés
Le lac souterrain des Enfers (JU)
Des peintures rupestres dans la grotte du Bichon (NE)
Le Machu Picchu dans les Grisons
Babylone au bord du lac des Quatre-Cantons
Shangri-la
Fondecombe

Lausanne (VD) - 13.10.18
Sites réels
Le menhir de la Forclaz (VD)
Le Bastion de Saint-Antoine (GE)
Les traces de dinosaures d'Emosson (VS)
Le château de Chillon (VD)
Un site celtique à Villars (VD)
La basilique Notre-Dame de Fribourg (FR)
Sites rêvés
Village sur pilotis vers Préverenges (VD)
Village au fond du Léman, à une époque où le lac était asséché
Zurich: imaginer la ville autrement «avec trois pilotis au bord du lac»
Des restes du passage d'Hannibal (VS)
Des restes d'origines familiales à Aesch bei Spiez (BE)
Traces d'une civilisation fluviale qui aurait vécu grâce au Rhin
Vestiges de l'Empire romain à Lugano (TI)
Site près d'une barrière linguistique / culturelle actuelle (pour montrer si cette «barrière» existait déjà, ou pas, à une autre époque)
Bâle - 3.11.18
Sites réels
Villa romaine à Pully (VD)
L'agglomération romaine de Petinesca (BE)
Prêles et sa main (idem) (BE)
Col de Pierre-Pertuis (BE)
Biface de Pratteln (BL)
Le mur dit d'Hannibal (VS)
Le site de Horgen (ZH)
Château de Bellinzona (TI)
Château de Thalwil (ZH)
Basel-Gasfabrik sous le Campus Novartis (BS)
Münsterplatz (BS)
La ruine de Landskron (ruine de fortification, lieu des récits de jeu de l'enfance) (BL)
Alte Mühle (vieux moulin, lieu des récits de jeu de l'enfance) (BL)
Sternenburg (BL)
Kiesgrube (Liestal, BL)
Augusta Raurica (BL)
Bunker de la Seconde Guerre mondiale près de Muttentz (BL)
Ville romaine de Martigny (VS)

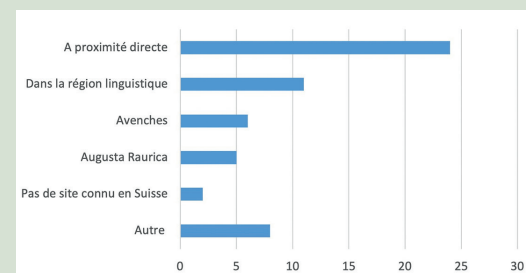


Fig.: localisation des sites réels
Mentionnés sur les cartes archéologiques. Les sites «à proximité directe» se situent dans la ville où se déroule le *Salon* ou dans un périmètre d'environ 30 minutes à 1 heure maximum de déplacement en voiture ou en transports publics. Les sites éloignés ou localisés dans une autre région linguistique figurent sous «autre».

Sites rêvés

Les sites rêvés, quant à eux, sont régulièrement dispersés sur l'ensemble de la Suisse. Les régions montagneuses, ou celles des lacs stimulent les imaginaires. Les sites rêvés ont souvent davantage un côté «grandiose», lié à l'histoire humaine, plutôt que personnelle, ou à l'histoire d'une région particulière. Ils ont la capacité d'expliquer la géographie actuelle ou encore celle de donner les clés pour rassembler les gens, malgré les différences, tel le «site religieux sur la Dôle» qui réunirait les différentes religions (voir graphique ci-après «Analytique, réflexif, unificateur»). Certains sites rêvés font en particulier référence à des sites archéologiques où la place des femmes dans les sociétés passées est davantage thématisée (voir «Femmes» dans le graphique ci-après). Dans deux cas particuliers, il a été mentionné un site intime et personnel comme site rêvé. Par exemple, une personne originaire de l'Oural (Russie), mais dont certains ancêtres venaient d'Aesch bei Spiez en Suisse se demandait si elle ne pourrait pas retrouver les traces de sa généalogie familiale sur un site archéologique rêvé localisé dans ce petit village. Parfois, les rêves sont à hauteur de réalité, en particulier lorsqu'il s'agit de villages sur pilotis ou de cités englouties. Beaucoup de sites rêvés sont inspirés de la littérature et de la pop culture (voir également «Les lieux fictifs de l'archéologie»). Certains sont imaginés par rapport à un site archéologique, souvent monumental, visité dans un autre pays (voir dans le graphique ci-après «transfert de site»).

Unteruhldingen (Allemagne)
Jiuliomagus (SH)
Kesslerloch (SH)
Menhirs du Parc La Mutta Falera (GR)
La centrale électrique enterrée (pour des raisons sanitaires) de Lucelle (Jura, frontière franco-suisse)
Sites rêvés
Château de Dracula dans la région des Grisons
Un cimetière d'Alien près de Coire (GR)
La grotte aux mille ours à l'est du lac de Lucerne
Une ville de l'eau dans le lac de Zurich
L'atelier du sculpteur Paxitèle dans le nord du Tessin
La pierre philosophale entre Gstaad et le glacier d'Aletsch (VS)
La caverne d'Ali Baba dans la région du Cervin (VS)
La tour de Raiponce
Le Cervin et le glacier d'Aletsch (VS) comme lieux de culte ou d'escalade aux temps passés (car ils ont une portée symbolique atemporelle)
Genève (GE) - 16.03.2019
Sites réels
Mosaïques d'Orbe (VD)
Gletterens (FR)
La Tène (NE)
Avenches (VD)
Augusta Raurica (BL)
Tombes médiévales à Saint-Mathieu à Confignon (GE)
Corsier (GE)
Nyon, là où se trouve la statue de Jules-César (VD)
Prieuré de Saint-Jean (GE)
Parc La Grange (GE)
Saint-Antoine (GE)
Château de la Vieille Bâtie à Collex-Bossy (GE)
Château de Sion (VS)
Fang (VS)
Sites rêvés
Tombeau de Saint-Gothard
Cité des femmes
Borobudur

Cathédrale de Dionysos
Citerne de la basilique d'Istanbul en Suisse
Château de Gruyère
Pyramides de Khéops
Ville de nains des montagnes
Lieu de naissance de Guillaume Tell
Un puits d'or, la 8 ^e merveille du monde
Un site dynamique, évolutif, d'émergence de la culture alternative dans les villes Suisses

Berne (BE) - 3.11.2019

Sites réels

Les tumuli de l'âge du Fer de Ins (BE)
Unteruhldingen (Allemagne)
Les murs médiévaux à la gare et le long de la Marktgasse à Berne (BE)
Engelhalbinsel (BE)
Augusta Raurica (2x) (BL)
Avenches (VD)
Monte Verità (TI)

Sites rêvés

Un site archéologique occupé seulement par des femmes
Un musée de la réflexion critique en archéologie
Labyrinthe des familles
Les colonnes d'Hercule
Un site archéologique pour la position des femmes

Grandson (VD) - 23.11.2019

Sites réels

Il Fuorn (GR)
Gletterens (FR)
Avenches (VD)
Emosson (VS)
Villeneuve (VD)
Pierres levées à la Forclaz (VD)
La ville romaine de Nyon (VD)
Les menhirs de la région yverdonnoise (VD)
Les mosaïques d'Orbe (VD)
Le sanctuaire celtique et romain du Chasseron (VD)
Le bateau coulé au large de La Tène (NE)

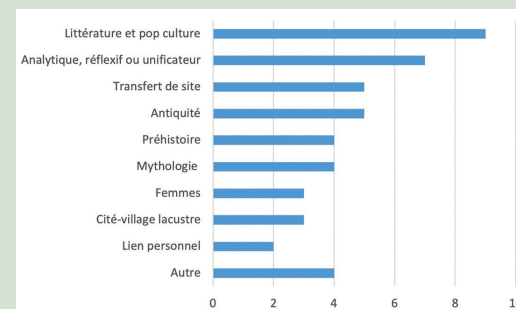


Fig.: typologie des sites rêvés.

L'antiquité comprend la mention de sites rêvés grecs ou romains. Dans la catégorie «préhistoire», on retrouve principalement des grottes ornées. Les sites rêvés faisant référence à la mythologie s'inspirent autant de mythes nationaux, antiques, que locaux, tel celui du lac souterrain des Enfers (JU).

Sites rêvés

Un site religieux à Dôle (VD)

Un site immatériel des lacustres dans la région de Grandson (VD)

Une caverne avec des pierres taillées

Les pionniers des Alpes

Point au centre de la Suisse qui mette d'accord tout le monde

4. Listes des participant·e·s

Nom fictif	Genre	Âge lors du Salon	Niveau de formation	Type de profession
Bienne (BE) - 31.03.2018				
Nuno	H	33	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Estelle	F	28	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Liliana	F	29	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Malvin	H	29	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Salomé	F	31	Tertiaire	Politique et sciences humaines et sociales
Cécile	F	25	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Noémie	F	24	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Crystelle	F	35	Secondaire	Administratif
Céline	F	32	Secondaire	Soin/santé
Carina	F	42	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Ronda	F	54	Secondaire	Vente/commerce/service
Laura	F	27	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Lisa	F	32	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Belfaux (FR) - 29.04.18				
Laelien	H	24	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Olivia	F	58	Secondaire	Vente/commerce/service
Jacopo	H	62	Tertiaire	Vente/commerce/service

Nom fictif	Genre	Âge lors du Salon	Niveau de formation	Type de profession
Gabrielle	F	60	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Basile	H	26	Tertiaire	Communication/média
Alix	F	26	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Armelle	F	56	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Patrice	H	58	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Oleg	H	25	Tertiaire	Informatique/ingénierie
Louison	F	27	Tertiaire	Communication/média
Fabrice	H	30	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Alicia	F	70	Tertiaire	Artisanat/manufacture/technique
Dorian	H	68	Tertiaire	Droit
Marjorie	F	59	Secondaire	Vente/commerce/service
Maryse	F	63	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Patrick	H	62	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Didier	H	61	Secondaire	Vente/commerce/service
Josie	F	58	Secondaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Laeticia	F	25	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Sion (VS) - 27.05.18				
Xander	H	59	Secondaire	Vente/commerce/service
Julia	F	57	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Renée	F	59	Tertiaire	Soin/santé
Abigail	F	77	Secondaire	Soin/santé
Michael	H	49	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Eliane	F	28	Secondaire	Vente/commerce/service

Nom fictif	Genre	Âge lors du Salon	Niveau de formation	Type de profession
Gabriel	H	27	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Amélie	F	31	Secondaire	Foyer/soin
Thierry	H	66	Secondaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Annabelle	F	30	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Hervé	H	28	Tertiaire	Communication/média
Senada	F	22	Non indiqué	Non indiqué

Neuchâtel (NE) - 23.06.18

Eileen	F	22	Secondaire	Soin/santé
Edvina	F	31	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Nick	H	29	Secondaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Valérie	F	58	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Nathalie	F	47	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Christian	H	37	Tertiaire	Sciences de la nature

Lausanne (VD) - 13.10.18

Giulian	H	37	Tertiaire	Informatique
Quang	H	31	Tertiaire	Architecture
Hoai	H	18	Tertiaire	Vente/commerce/service
Garence	F	32	Tertiaire	Communication/média
Aleksia	F	34	Tertiaire	Architecture
Jean	H	38	Secondaire	Administratif
Adrienne	F	31	Tertiaire	Architecture
Sven	H	32	Tertiaire	Architecture
Noah	H	31	Tertiaire	Informatique

Nom fictif	Genre	Âge lors du Salon	Niveau de formation	Type de profession
Bâle (BS) - 3.11.2018				
Mariella	F	26	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Rebecca	F	30	Secondaire	Soin/santé
Tian	H	33	Tertiaire	Artisanat/manufacture/technique
Emilie	F	24	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Anja	F	21	Tertiaire	Non indiqué
Leslie	F	27	Tertiaire	Sciences humaines et sociales
Genève (GE) - 16.03.2019				
Madalena	F	36	Tertiaire	Informatique/ingénierie
Samuel	H	60	Secondaire	Administratif
Gildas	H	61	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Suzanna	F	84	Non indiqué	Non indiqué
Johan	H	57	Secondaire	Administratif
Saadia	F	60	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Cédric	H	60	Tertiaire	Droit
Damien	F	61	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Malou	F	57	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Pierre	H	58	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Stanis	H	18	Secondaire	Non indiqué
Agostin	H	30	Tertiaire	Construction/aménagement du territoire
Dardan	H	25	Tertiaire	Droit
Andrin	H	31	Tertiaire	Droit
Antoine	H	30	Tertiaire	Construction/aménagement du territoire

Nom fictif	Genre	Âge lors du Salon	Niveau de formation	Type de profession
Jonathan	H	53	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Edin	F	18	Secondaire	Non indiqué
Adrien	H	66	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Béatrice	F	60	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Isaline	F	env. 55	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Berne (BE) - 3.11.2019				
Christa	F	68	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Katherine	F	64	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Sophia	F	64	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Ramona	F	env. 50	Tertiaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Grandson (VD) - 23.11.2019				
Pascal	H	70	Tertiaire	Soin/santé
David	H	43	Tertiaire	Sciences de la nature
José	H	46	Secondaire	Artisanat/manufacture/technique
Denis	H	66	Secondaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Sonia	F	65	Secondaire	Enseignement/éducation/travail social/médiation
Roxane	F	52	Secondaire	Administratif
Marcel	H	55	Tertiaire	Construction/aménagement du territoire

Bibliographie

- AMIEL Christiane | 2008. «L'abîme au trésor, ou l'or fantôme de Rennes-le-Château», in Claudie VOISENAT (dir.), *Imaginaires archéologiques*, p. 50-68. Paris: MSH, 277 p.
- ANDERSON Benedict | 1996. *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Paris: La Découverte, 212 p.
- AUGEROT Juliette | 2016. «Angkor, cité perdue ou site habité? Comprendre le processus de construction des imaginaires touristiques». *Via* [En ligne] 10 (décembre 2016). <https://journals.openedition.org/viatourism/1385> [Consulté le 25 mai 2020]
- BAHN Paul | 2006. *L'archéologie*. Gollion: Infolio éditions, 111 p.
- BESSON Claire et CHAOUÏ-DERIEUX Dorothée | 2018. «#déchets». *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne] 151 (juin 2018). <http://journals.openedition.org/nda/3922> [Consulté le 02 octobre 2020]
- BEZMEZ Dikmen | 2008. «The Politics of Urban Waterfront Regeneration: The Case of Haliç (the Golden Horn), Istanbul.» *International Journal of Urban and Regional Research* [En ligne] (décembre 2008). <https://online-library.wiley.com/doi/full/10.1111/j.1468-2427.2008.00825.x> [Consulté le 22 avril 2021]
- BLAIS Mireille, MARTINEAU Stéphane | 2006. «L'analyse inductive générale: description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes». *Recherches qualitatives* (Trois-Rivières) 26 (2), p. 1-18.
- BOHNE Anke et HEINRICH Marcus | 2000. «Das Bild der Archäologie in der Öffentlichkeit. Eine Befragung in Bonn und Köln», in *Mitteilung des Deutschen Archäologen-Verbandes*, p. 1-34. Pulheim: Rheinland Verlag.
- BONNOT Thierry | 2014. *L'attachement aux choses*. Paris: CNRS Éditions, 235 p.
- BONNOT Thierry | «Les objets: entre l'art et les sciences sociales». *Arts & Sociétés*, n°76, *Lettre du séminaire de l'Institut d'études politiques de Paris - Sciences Po Paris*: <https://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/469>. [Consulté le 22 avril 2021]
- BONTE Pierre, IZARD Michel (dirs.) | 2004. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: PUF, 842 p.
- BRIFFAUD Serge | 2011. «L'Espace et le Temps du Patrimoine. Mutations contemporaines des sensibilités et des pratiques patrimoniales», in Emmanuel AMOUGOU, Alain BILLARD et Serge BIFFAUX (dirs.), *Sciences sociales et patrimoines*, p. 95-118. Paris: L'Harmattan, 172 p.
- CADOT Laure | 2007. «Les restes humains: une gageure pour les musées?». *La lettre de l'OCIM* [en ligne] 109 (mars 2011). <https://journals.openedition.org/ocim/800> [Consulté le 15 octobre 2019]
- CHARMAZ Kathy | 2003. «Qualitative interviewing and grounded theory analysis», in Jaber GUBRIUM, James HOLSTEIN (éds.), *Handbook of interview research: context and method*, p. 675-694. Thousand Oaks: Sage, 981 p.
- CHARDON Elisabeth | 2020. «Le Plaza, invitation au voyage». *La Couleur des Jours* (Genève) 36, p. 3-5.
- CHAUMIER Serge (dir.) | 2005. Du musée au parc d'attractions: ambivalence des formes de l'exposition. *Culture & Musées* (Arles) 5, 207 p.
- COHEN Claudine | 1999. «Faux et authenticité en préhistoire». *Terrain. Anthropologie et sciences humaines* [en ligne] 33 (mars 2007). <https://journals.openedition.org/terrain/2685> [Consulté le 13 mars 2020]
- CONSEIL INTERNATIONAL DES MUSÉES ICOM | 2017. Statuts (Paris), 13 p.
- DAVALLON Jean | 2014. «A propos des régimes de patrimonialisation: enjeux et questions». Conférence d'ouverture du Colloque Patrimonialização e sustentabilidade do património: reflexão e prospectiva, 27-29 novembre 2014, Lisbonne, Université nouvelle de Lisbonne, 29 p. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01123906/document>
- DEBARY Octave, ROUSTAN Mélanie | 2012. *Voyages au musée du quai Branly. Anthropologie de la visite du Plateau des collections*. Paris: La documentation française, 72 p. (Musées-Mondes)
- DELLEY Géraldine et KAESER Marc-Antoine | 2013. «Archéologie et botanique: un aller-retour Suisse-Egypte en classe diachronique». In *Fleurs des pharaons*, p. 113-131. Hauterive: Laténium, 162 p.
- DELLEY Géraldine | 2015. *Au-delà des chronologies. Des origines du radiocarbone et de la dendrochronologie à leur intégration dans les recherches lacustres suisses*. Hauterive: Office du patrimoine et de l'archéologie de Neuchâtel, 280 p. (Archéologie neuchâteloise)
- DELLEY Géraldine (dir.) | 2020. *L'exposition «Émotions patrimoniales» au Laténium*. Catalogue numérique / *Die Sonderausstellung «Émotions patrimoniales» im Laténium*. Digitaler Katalog. Hauterive: Laténium, 51 p. <https://latenium.ch/wp-content/uploads/2020/04/latenium-emotions-PDF.pdf>
- DENISE Fabrice | 2017. «De la fouille aux publics autour de l'opération 'Arles-Rhône 3'», in Daniel JACOBI et Fabrice DENISE (dirs.), *Les médiations de l'archéologie*, p. 133-147. Dijon: Éditions universitaires de Dijon, 270 p.
- DESCOLA Philippe | 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard, 623 p.
- DI MÉO Guy | 2014. *Introduction à la géographie sociale*. Paris: Armand Colin, 189 p.

- DJINDJIAN François | 2010. «Le rôle de l'archéologue dans la société contemporaine». *Diogenes* (Paris) 229-230, p. 78-90.
- DUNNING Ellinor | 2016. *La valorisation des sites pré- et protohistoriques en Suisse. Le patrimoine entre intentions institutionnelles et réceptions publiques*. Mémoire de Master en Archéologie, Université de Neuchâtel, 197 p. 2017. «Gestion durable des sites palafittiques: collaborations avec les structures locales et mise en valeur», in Cynthia DUNNING et Ellinor DUNNING (dirs.), *Paysages. Entre archéologie et tourisme*, p. 134-143. Bienne: ArchaeoTourism, 158 p. 2021. «Lieux de mémoire et photographie amateur. Les sites archéologiques révélateurs d'émotions patrimoniales», in Régine BONNEFOIT et Octave DEBARY (dirs.), *Thesis n°18, Arts et lieux de mémoire. Entretiens avec Pierre Nora*, p. 113-138. Neuchâtel: Éditions Alphil, 180 p.
- DUVAL Mélanie | 2007. *Dynamiques spatiales et enjeux territoriaux des processus de patrimonialisation et de développement touristique: étude comparée des gorges de l'Ardèche et du karst slovène* [en ligne] Chambéry: Université de Savoie, 514 p. [Thèse pour l'obtention du Doctorat en Géographie] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00200563/document>
- DUVAL Mélanie et al. | 2017. «L'inscription au Patrimoine mondial des sites palafittiques préhistoriques: Un bien UNESCO de papier?», in Cynthia DUNNING et Ellinor DUNNING (dirs.), *Paysages. Entre archéologie et tourisme*, p. 60-87. Bienne: ArchaeoTourism, 158 p.
- EGGERT Manfred | 2006. *Archäologie: Grundzüge einer Historischen Kulturwissenschaft*. Tübingen: Verlag A. Francke, 305 p.
- FABRE Daniel (éd.) | 2013. *Émotions patrimoniales*. Paris: MSH, 408 p. (Ethnologie de la France)
- FABRE Daniel et HOTTIN Christian | 2008. «Préface», in Claudie VOISENAT (dir.), *Imaginaires archéologiques*, p. 7-9. Paris: MSH, 277 p.
- FESCHET Valérie | 2016. *Vie et mort des papiers de famille en Ubaye (Provence alpine)*. 2^{ème} rendez-vous ethnologique de Salagon, avril 2016, Salagon, Idemec, Mane, France, 8 p. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01497609/document> 1998. *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 246 p.
- FLUTSCH Laurent | 2018. «Vertiges archéologiques et politique du rire», *La lettre de l'OCIM* [en ligne] 179 (septembre 2019). <https://journals.openedition.org/ocim/2789> [Consulté le 06 septembre 2020]
- FAUCOUNAU J. | 1998. «L'énigme du disque de Phaistos: où en est-on aujourd'hui?». *L'Antiquité classique* (Bruxelles) 67, p. 259-271.
- GALLAY Alain | 2002. «Archéologie et bande-dessinée: mérites et limites d'une utopie», in Peter JUD et Gilbert KAENEL (éds.), *Lebensbilder = Scènes de vie*, p. 107-113. Lausanne: Groupe de travail pour les recherches préhistoriques en Suisse (GPS).
- GAYRAUD Jean-François | 2014. *Le Nouveau capitalisme criminel*. Paris: Odile Jacob, 360 p.
- GILIGNY François | 2013. «Reconstitutions expérimentales et médiation». *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne] 122 (décembre 2013) <http://journals.openedition.org/nda/1266> [Consulté le 02 octobre 2020]
- GONSETH Marc-Olivier, HAINARD Jacques, KAEHR Roland (éds.) | 2002. *Le musée cannibale*. Neuchâtel: MEN, 295 p.
- GUICHARD Vincent (dir.) | 2006. *L'archéologie, instrument du politique? Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne*. Bibracte: CRDP Bourgogne, 171 p.
- GUILLAUME Marc | 1980. *La Politique du patrimoine*. Paris: Éditions Gallimard, 236 p.
- GUILLAUME Marc | 2000. «La politique du patrimoine vingt ans après». *Labyrinthe* [En ligne] 7 (mars 2005). <http://journals.openedition.org/labyrinthe/496> [Consulté le 01 mai 2019]
- GRASSI Valentina | 2005. «Introduction», in Valentina GRASSI (dir.), *Introduction à la sociologie de l'imaginaire. Une compréhension de la vie quotidienne*, p. 9-10. Toulouse: Érès, 138 p.
- HAMEL Ian | 2010. *Et si la Suisse ne servait plus à rien?*. Paris: Larousse, 128 p.
- HARRISON Rodney | 2013. *Heritage. Critical approaches*. Londres: Routledge, 288 p.
- HEHN Lorette | 2016. «Les lieux de ventes d'objets archéologiques: luxe, calme et confidentialité». *Les nouvelles de l'archéologie* (Paris) 144, p. 51-56.
- HEINICH Nathalie | 1999. «Art contemporain et fabrication de l'inauthentique». *Terrain. Anthropologie et sciences humaines* [en ligne] 33 (mars 2007). <https://journals.openedition.org/terrain/2673> [Consulté le 13 mars 2019] 2009. *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 288 p. (Ethnologie de la France)
- HELLUY-DES-ROBERT Marie-Laetitia | 2008. «Les dynamiques individuelles d'appartenance territoriale», in France GUÉRIN-PACE, Elena FILIPPOVA (dirs.), *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*. Paris, La Tour d'Aigues: Ined-éditions de l'Aube, 275 p.
- HENNION Antoine | 2007. *La passion musicale, une sociologie de la médiation*. Paris: Éditions Métailié, 397 p. (Sciences humaines)
- HARTOG François | 2003. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du passé*. Paris: Éditions du Seuil, 271 p. (Librairie du 21^e siècle)
- HERTZ Ellen | 2002. «Le patrimoine», in: Marc-Olivier GONSETH, Jacques HAINARD, Roland KAEHR (éds.), *Le musée cannibale*, p. 153-168. Neuchâtel: MEN, 295 p.
- HOIBAN Sandra, MESENGE Anne-Laure | 2019. *La visite des musées, expositions et monuments*. Rapport d'études réalisé à la demande de la

- Direction Générale des Patrimoines, Département de la politique des publics (juin 2018), Paris: CRÉDOC, 98 p.
- JACOB Jean-Paul | 2009. «Genèse d'une discipline», in Jean-Paul DEMOULE, Christian LANDES (dirs.), *La Fabrique de l'archéologie en France*, p. 5-7. Paris: Éditions la Découverte, 301 p.
- KADJA Kornelia et al. | 2017. «Archaeology, Heritage, and Social Value: Public Perspectives on European Archaeology». *European Journal of Archaeology* (Cambridge) 21 (1), p. 1-22.
- KAENEL Gilbert | 2002. «Autoroute et archéologie en Suisse». *Revue du Nord* (Lille) 348, p. 33-41.
- KAESER Marc-Antoine | 2008. *Visions d'une civilisation engloutie: La représentation des villages lacustres, de 1854 à nos jours. Ansichten einer versunkenen Welt: Die Darstellung der Pfahlbaudörfer seit 1854*. Hauterive: Laténium, Zürich: Schweizerisches Landesmuseum, 159 p. | 2010. «ArchäologInnen und Archäologie in den Medien: ein störendes Spiegelbild?», in Hans-Joachim GHERKE et Miriam SÉNÉCHEAU (dirs.), *Geschichte, Archäologie, Öffentlichkeit*, p. 49-61. Bielefeld: Transcript Verlag, 304 p. | 2016. «La médiation de l'archéologie. Éthique de la complaisance ou impératif épistémologique?», *In Situ* [En ligne] 28 (mars 2016). <https://journals.openedition.org/insitu/12814> [Consulté le 30 mars 2016]
- KAESER Marc-Antoine (dir.) | 2011. *L'âge du Faux: L'authenticité en archéologie*. Catalogue d'exposition, Hauterive: Laténium, 215 p.
- KNAPPELT Carl, MALAFOURIS Lambros (éds.) | 2008. *Material Agency: Towards a Non-Anthropocentric approach*. New York: Springer, 284 p.
- KNODEL Bernard (éd.) | 2018. *Le musée réinventé*, Neuchâtel: MEN, 80 p.
- LATOUR Bruno | 2000. «Factures / fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement», in André MICOUD, Michel PERONI (éds.), *Ce qui nous relie*, p. 189-208. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube, 373 p. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/76-FAKTURA-FR.pdf> [Consulté le 1^{er} octobre 2020] | 2009. *Sur le culte des dieux faitiches. Suivi de Iconoclash*. Paris: La Découverte, 203 p. (Les Empêcheurs de penser en rond)
- LEFEBVRE Henri, 2000. | *La production de l'espace*, Paris: Anthropos, 485 p.
- LE NAY Pierre-Antoine | 2013. «De l'art de re-présenter l'archéologie». *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne] 134 (janvier 2016). <https://journals.openedition.org/nda/2245> [Consulté le 02 octobre 2020]
- LENGLET Marc | 2010. «Bruno Latour, Sur le culte des dieux faitiches. Suivi de Iconoclash». *Lectures* [En ligne] *Les comptes rendus* (janvier 2010) <https://journals.openedition.org/lectures/896> [Consulté le 24 mars 2021]
- L'ESTOILE Benoît | 2008. «L'anthropologie après les musées?». *Ethnologie française* (Paris) 38 (4), p. 665-670.
- LINDER Camille, DUNNING Ellinor | 2020. *L'exposition Emotions patrimoniales au Laténium: Réception des contenus et étude des publics*. Neuchâtel: Laténium, 74 p. <https://latenium.ch/wp-content/uploads/2020/04/Emotions-patrimoniales-R%C3%A9ception-des-contenus-et-%C3%A9tude-des-publics.pdf>
- LUCAS Gavin | 2004. «Modern Disturbances: On the Ambiguities of Archaeology», in *Official Journal of the Modernist Studies Association* (Baltimore) 11 (1), p. 109-120.
- MARTELLI-BANÉGAS Delphine, PANHARD Isabelle, FAVRÉ Tiphaine | 2015. *Image of archaeology in Europe - 2015 Summary report General Public: Europe results*. Paris: NEARCH, 104 p. <https://doi.org/10.5284/1042734>
- MARTIN Jean-Yves | 2006. «Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre.». *Articulo: Journal of Urban Research* [En ligne] 2 (juillet 2006). [Consulté le 17 juin 2020]
- MARTINEZ LOREA Ion | 2013. «Ce que cachent les murailles. Le patrimoine historique comme icône urbaine». *Espaces et sociétés* (Toulouse) 152-153, p. 51-66.
- MARX Amala, NURRA Federico, SALAS ROSSENBAACH Kai (éds.) | 2017. *Les Européens et l'archéologie. Un sondage sur la perception de l'archéologie et du patrimoine archéologique par les Européens*. Paris: NEARCH, 58 p. <https://doi.org/10.5284/1043778>
- METZLER Jeannot et al. | 2006. «Avant-propos», in *L'archéologie, instrument du politique? Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne*. Actes du colloque de Luxembourg 16-18 novembre 2005. Bourgogne: CRDP, Bibracte: Centre archéologique européen, 171 p.
- MEYLAN Karine | 2016. «Réflexions autour de la réception des objets archéologiques au sein de la reconstitution historique», in Panayota BADINO (éd.), *Le fabuleux destin des biens culturels: Ordre et désordres de la réception*, p. 41-51. Bangkok: BSN Press, 136 p.
- MEYER Nicole et al. | 1983. «Gestion du matériel archéologique. Établissement d'une nouvelle fiche matérielle», in Olivier MEYER et al., *Recherches archéologiques urbaines: rapport 1982*, p. 133-148. Saint-Denis: imprimerie municipale, 199 p.
- MEYER-RODRIGUES Nicole | 2010. «Saint-Denis, archéologie, territoire et citoyenneté», in Jean CHAPELOT (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir: colloque de la Société d'archéologie médiévale*, p. 369-374. Caen: Publications du Crahm, 448 p.
- MOESCHLER Olivier, THIÉVENT Romaric | 2017. *Paysage muséal Statistique suisse des musées 2015 et statistique des pratiques culturelles 2014*. Neuchâtel: OFS, 31 p.
- MOL Annemarie | 2008. *The Logic of Care: Health and the Problem of Patient Choice*. London: Routledge, 160 p.

- NEYRET Régis | 2004. «Du monument isolé au 'tout patrimoine'. *Géocarrefour* [en ligne] 79 (3) (mars 2008). <https://journals.openedition.org/geocarrefour/746> [Consulté le 9 avril 2021]
- NICOLAS Amélie, ZANETTI Thomas | 2013. «Patrimoine et projet urbain: produire et valoriser la localité à Saint-Étienne, Nantes et Clermont-Ferrand». *Espaces et sociétés*, 2013/1-2 (n° 152-153) [En ligne], p. 181-195. <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2013-1-page-181.htm> [Consulté le 18 avril 2019]
- OCDE | 2016. *La définition et la sélection des compétences clés. Résumé*, Paris: OCDE, 21 p. <https://www.oecd.org/pisa/35693273.pdf>
- OLIVIER Laurent | 2008. *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*. Paris: Seuil, 306 p. 2013. «Notre passé n'est pas à vendre», *Complutum* (Madrid) 24 (1), p. 29-39.
- OLSEN Bjørnar et al. | 2012. *Archaeology: The Discipline of Things*. Oakland: University of California Press, 266 p.
- PHILLIPS Ruth | 2016. «Re-placer les objets: Pratiques historiques pour la deuxième ère des musées», *Cultures & Musées* [en ligne] 28, p. 117-149.
- PLANTE Jacques | 2014. «Le paradoxal troisième lieu, phénix culturel du 21^e siècle», *Documentation et bibliothèques* (Montréal) 60 (2-3), p. 138-148.
- POULOT Dominique | 2006. *Une histoire du patrimoine en Occident, 18^e-21^e siècle: Du monument aux valeurs*. Paris: Presses universitaires de France, 196 p.
- RAUTENBERG Michel | 2008. «Du patrimoine comme œuvre au patrimoine comme image», in Jean-Claude NÉMERY, Fabrice THURIOT (dirs.), *Stratégies identitaires de conservation et valorisation patrimoniale*, p. 9-18. Paris: L'Harmattan, 150 p.
- RIEGL Aloïs | 1984. *Le culte moderne des monuments, son essence et sa genèse*. Paris: Éditions du Seuil, 123 p.
- RODRIGUES Nicole | 2020. «Pédagogie, création, une nouvelle vie pour les 'déchets archéologiques'». *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne] 151 (juin 2018). <http://journals.openedition.org/nda/4018> [Consulté le 02 octobre 2020]
- SAGNES Sylvie | 2015. «Identités en chantier. Archéologie et fabrique de l'autochtonie», in Sylvie SAGNES (éd.), *L'archéologue et l'indigène. Variations sur l'autochtonie*, p. 19-27. Paris: CTHS, 472 p.
- SAMIDA Stefanie | 2010. «Schliemanns Erbe? Populäre Bilder von Archäologie in der Öffentlichkeit», in Hans-Joachim GHERKE et Miriam SÉNÉCHEAU (dirs.), *Geschichte, Archäologie, Öffentlichkeit*, p. 31-48. Bielefeld: Transcript Verlag, 304 p.
- SCAPIN Mathieu | 2019. «L'Antiquité dans la Culture Pop», *ARCHÉOLOGIA* 574, p. 44-47.
- SCHAEFFER Jean-Marie | 1999. *Pourquoi la fiction?* Paris: Éditions du Seuil, 352 p. (Poétique)
- SÉNÉCHEAU Miriam | 2006. «Archéologie et identité dans les manuels contemporains en Allemagne», in Vincent GUICHARD (dir.), *L'archéologie, instrument du politique? Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne*, p. 55-75. Bibracte: CRDP Bourgogne, 171 p.
- SGARD Anne | 2010. «Le paysage dans l'action publique: du patrimoine au bien commun». *Développement durable et territoires* [En ligne] 1 (2) (septembre 2010). <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.8565> [Consulté le 24 avril 2019]
- SMITH Laurajane | 2006. *Uses of heritage*. London: Routledge, 368 p.
- STEFAN Lucien | 1991. «Le vrai, l'authentique et le faux». *Cahiers du musée national d'Art moderne* (Paris) 36, p. 7-38.
- STERN Tom, TODE Thomas | 2002. «Das Bild des Archäologen in Film und Fernsehen - Eine Annäherung», in Anita RIECHE et Beate SCHNEIDER (dirs.), *Archäologie virtuell. Projekte, Entwicklung, Tendenzen seit 1995*, p. 71-80. Bonn: Habelt, 138 p.
- THOREAU François, DESPRET Vinciane | 2014. «La réflexivité. De la vertu épistémologique aux versions mises en rapports, en passant par les incidents diplomatiques». *Revue d'anthropologie des connaissances* (Paris) 8 (2), p. 391-424.
- TARDY Cécile, RAUTENBERG Michel | 2013. «Patrimoines culturel et naturel: Analyse des patrimonialisations», *Culture & Musées* [En ligne] Hors-série (juin 2018). <https://doi.org/10.4000/culturemusees.734> [Consulté le 11 décembre 2020]
- VAN DEN DRIES Monique, KERKHOF Miyuki | 2018. «Gender Representation in Dutch Archaeological Practice». *Advances in Archaeological Practice* (Washington) 6 (3), p. 228-237.
- VERGAIN Philippe | 2015. «Des usages de l'archéologie: histoires d'appropriations», in Sylvie SAGNES (éd.), *L'archéologue et l'indigène. Variations sur l'autochtonie*, p. 265-288. Paris: CTHS, 480 p.
- VOISENAT Claudie (dir.) | 2008. *Imaginaires archéologiques*. Paris: MSH, 277 p.

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans les précieux témoignages des participant·e·s aux *Salons archéologiques* qui servent de matière première à ce manuel, ni sans le chaleureux accueil des hôtes et hôtesse·s de nos rencontres! Avec humour, sensibilité et esprit critique, toutes ces personnes nous ont livré leurs réflexions et expériences de façon spontanée et ouverte dans une atmosphère conviviale, et nous tenons à les en remercier de tout cœur.

De nombreuses institutions et fondations ont soutenu la réalisation du projet des *Salons archéologiques*, ainsi que la publication de cet ouvrage. Nous remercions sincèrement l'Office fédéral de la culture, l'Académie suisse des sciences humaines et sociales, la Société académique du Valais, l'association Archéologie Suisse, la Fondation Oertli, la Fondation WaliDad, ainsi qu'ArchaeoConcept.

Nous avons également eu la chance de bénéficier de relectures avisées, critiques et stimulantes de nos collègues, paires et ami·e·s Cynthia Dunning Thierstein, Ludivine Marquis, Aurélia Basterrechea, Sarah Waeber, Katherine Ramirez, Lauriane Vieli et Andrea Perret.

Séraphine Iseli et l'équipe du Centre national d'information sur le patrimoine culturel NIKE, en menant une recherche parallèle aux *Salons archéologiques* sur des projets participatifs en lien au patrimoine, et à laquelle nous avons été invitées à participer, ont également nourri certaines de nos réflexions.

Nous remercions également Karoline Mazurié de Keroualin pour la traduction du manuscrit en allemand, sa patience ainsi que son engagement au fil de notre collaboration. Nous tenons aussi à remercier notre éditeur, Dominique Oppler, pour sa grande patience et son soutien, ainsi que pour sa participation à la traduction en allemand.

Enfin, les conseils prodigués par nos ancien·ne·s professeur·e·s de l'Université de Neuchâtel en début de projet nous ont permis d'orienter cette belle initiative pour la faire aboutir. Merci à Marc-Antoine Kaeser, Ellen Hertz et Octave Debary.

Table des encadrés

Le «patrimoine» au sein des <i>Salons archéologiques</i>	10
Comment réaliser son propre <i>Salon</i> ?	17
Retour sur le projet NEARCH	19
Pourquoi y a-t-il moins de femmes dans les musées d'archéologie?	28
Les objets du passé: déchets ou patrimoine?	51
L'enseignement de l'archéologie dans le système scolaire public suisse	68
Les musées historiques et archéologiques en Suisse	70
Les journées du patrimoine et le tournant patrimonial	74
Les sites culturels suisses classés au patrimoine mondial	87
D'où vient la notion de «bien commun»?	110
Les «faux sites» archéologiques: des lieux à soi, vivants et touchants	114
La valeur des sites souhaités	123
Les «bons sites» à l'aune des expériences patrimoniales	124
La soustraction du patrimoine au déroulé de l'histoire	128
Ötzi - une «grande découverte» douloureuse	130
L'archéothèque, une idée qui a déjà fait son chemin	138
Le cadre légal et administratif du patrimoine archéologique en Suisse	140
Définir les «valeurs patrimoniales», un chantier ouvert	153
Une matérialité absente et la difficulté à s'imaginer le passé	168
L'esthétique au Musée du quai Branly	180
Où sont les femmes du passé?	190
Le cas de Grandson (Vaud) - des enjeux (géo)politiques et un sentiment de désappropriation	198
Que nous apprend la notion de patrimoine au sujet du patrimoine et du musée?	202

Vous travaillez dans le domaine de la médiation de l'archéologie et du patrimoine? Vous souhaitez transmettre votre passion et vos connaissances sur le passé? Vous vous demandez comment la collectivité perçoit et expérimente l'archéologie?

Ce manuel livre des représentations, attentes et intérêts de la population suisse quant à l'archéologie et au patrimoine. Ces contenus se fondent sur les témoignages de personnes qui ne connaissent pas forcément l'archéologie mais qui l'apprécient. Leurs récits ont été collectés au cours de salons archéologiques, des rencontres permettant à la fois de conduire une recherche et de proposer un moment de médiation autour de l'archéologie.

Les témoignages confiés par les participant·e·s aux *Salons archéologiques* sont intimes et parfois critiques. Ceux-ci sont présentés par thèmes: Comment l'archéologie est-elle définie? Quels imaginaires véhicule-t-elle? Comment fait-elle réfléchir sur la société contemporaine? Quelles relations se construisent au contact des vestiges du passé?

La pluralité des points de vue présentés met en évidence la richesse des relations à l'archéologie. Ces manières de voir offrent un point de départ inspirant pour un dialogue renouvelé avec la population sur le patrimoine. Cet ouvrage est un outil pour développer des projets de médiation qui reposent sur les attentes des publics et permettent de repenser les rôles de l'archéologie dans la société du 21^e siècle.

J'aimerais bien savoir de quand date le premier peigne fabriqué par l'humain qui a été découvert?



www.librum-publishers.com

